

PHILARÈTE CHASLES

CRITIQUE ET HISTORIEN

DE LA

LITTÉRATURE ANGLAISE

*Thèse présentée à la Faculté des Lettres
pour l'obtention du titre de docteur de l'Université de Paris*

PAR

E. MARGARET PHILLIPS

Maître de Conférences à l'Université du Pays de Galles, Aberystwyth.



PARIS

LIBRAIRIE E. DROZ

25, RUE DE TOURNON

MCMXXXIII

*Thèse Paris
1933.*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

PHILARÈTE CHASLES

CRITIQUE ET HISTORIEN

DE LA

LITTÉRATURE ANGLAISE



PHILARÈTE CHASLES

PHILARÈTE CHASLES

CRITIQUE ET HISTORIEN

DE LA

LITTÉRATURE ANGLAISE

*Thèse présentée à la Faculté des Lettres
pour l'obtention du titre de docteur de l'Université de Paris*

PAR

E. MARGARET PHILLIPS

Maître de Conférences à l'Université du Pays de Galles, Aberystwyth.



PARIS

LIBRAIRIE E. DROZ

25, RUE DE TOURNON

MCMXXXIII



AVANT-PROPOS

L'histoire de la critique littéraire en France au XIX^e siècle offre un très beau sujet d'enquête. M^{me} de Staël, Chateaubriand, Sainte-Beuve, Taine et Renan ont eu leurs biographies. Toutefois, une étude qui s'arrêterait à ces grands noms n'épuiserait pas, tant s'en faut, toutes les richesses de cette époque exceptionnellement fertile, et laisserait de côté nombre de critiques moins connus certes, mais dont l'influence sur les esprits fut cependant considérable.

M. Laborde-Milaà en 1922 et M. Muenier en 1925 ont ouvert la voie en étudiant Montégut, qui a tant contribué à faire comprendre et apprécier en France la littérature et le génie de l'Angleterre. Mais il convient d'ajouter en toute justice que la tâche de Montégut a été singulièrement facilitée par certains de ses prédécesseurs, qui s'étaient sans hésitation lancés dans les voies nouvelles. Parmi ces pionniers dont la pensée claire, jointe à beaucoup d'enthousiasme et à une foi profonde dans le but qu'ils s'étaient proposé, a préparé l'épanouissement de cette science nouvelle qui s'appelle la littérature comparée, un homme, professeur et journaliste, a retenu notre attention par l'étendue de son esprit et la solidité de ses connaissances, Philarète-Euphémon Chasles.

Il fut de son temps considéré comme l'homme de France connaissant le mieux les littératures septentrionales. Ses

détracteurs, tout en lui reprochant de n'avoir pas écrit de livre et de laisser sa pensée « flotter un peu partout », ne lui refusaient pas cette prééminence. Les autres, et nous trouvons ici les noms les plus fameux, ceux de Sainte-Beuve et de Taine en particulier, n'ont pour lui que des paroles de louange et d'estime ¹.

Hors de France, les critiques allemands, américains et anglais lui ont décerné bien des éloges ². D'ailleurs, de nos jours, l'oubli immérité où son nom est tombé est bien loin d'être aussi complet qu'il semblerait à première vue, témoin les articles qui ont paru lors du cinquantenaire de sa mort en 1923. D'autre part, en 1926, à l'occasion de sa nomination au Collège de France, M. Charles Andler, en retraçant la carrière de ses illustres prédécesseurs, nous a montré à quel point l'œuvre de Chasles, en bien des endroits, a su résister aux assauts de plusieurs générations de critiques ³.

Il nous a donc semblé qu'il y avait là un vaste champ à peine exploré, et il nous a paru intéressant de partir à la découverte, de nous replonger dans une époque où les mouvements de l'opinion étaient souvent créés et dirigés par des hommes du type de Philarète Chasles, hommes dont le destin a été paradoxal, puisqu'ils ne sont aujourd'hui connus que par des spécialistes, alors que de leur temps ils étaient une force agissante, une influence de tous les jours sur la masse des lecteurs et le public pensant en France et au delà des frontières ⁴.

1. Cf. les articles que lui ont consacrés Barbey d'Aurevilly, Champfleury, Mazade, Nettement, Weiss.

2. En Allemagne, Varnhagen von Ense ; en Angleterre, l'*Athenæum*, 26 juillet 1873 ; en Amérique, le traducteur anonyme des *Notabilities in France and England*, New-York, 1853 ; enfin, G. Brandès au Danemark.

3. *Revue de littérature comparée*, 1927, p. 201-222.

4. J. Lescoffier, *Björnson à la recherche de la France*, *ibid.*, 1932, p. 801.

En retraçant la vie et la carrière de Philarète Chasles, nous avons rencontré une difficulté, la rareté des renseignements directs sur sa vie intime. Ceux qui, jusqu'ici, ont écrit des études biographiques, ont puisé leurs matériaux dans les articles autobiographiques recueillis en volume, ainsi que dans les *Mémoires*¹. Nous avons cru prudent de vérifier l'authenticité de ces sources. Les résultats de notre enquête nous ont porté à considérer les *Mémoires* comme très suspects, et à ne les accepter que sous bénéfice d'inventaire. Ces deux volumes, réunis et publiés par son secrétaire après la mort de l'écrivain, ne sont qu'un amas d'anciens articles, dont quelques-uns originaux, d'autres traduits ou adaptés de l'anglais, avec, par intervalles, des fragments de portraits, des notes sur les personnages, les groupes, les mœurs. Trois exemples suffiront pour démontrer l'inexactitude de cette pseudo-autobiographie : Trois pages des *Mémoires* (tome I^{er}, p. 279-281), où Chasles raconte une visite qu'il est censé avoir reçu de M. de Pradt, ont été recopiées mot pour mot d'un article signé « H » publié le 3 août 1817 dans le *Journal des Débats*². Ce n'est peut-être là qu'un accident que nous aurions pu à la rigueur passer sous silence, si c'était là le seul exemple d'inexactitude dans les *Mémoires* ; mais bien plus graves sont les deux autres cas.

Dans un article sur *Le roman irlandais*, qui parut le 15 décembre 1848 dans la *Revue des Deux-Mondes*, on lit : « Je me suis plu à étudier ces curieux caractères de l'Irlande morale, dans une série de fictions... écrites et publiées par M. Lever ; le sous-lieutenant fort étourdi, aux aventures

1. Voir : E. de Mirecourt, *Portraits et silhouettes* — *Philarète Chasles*, et, parmi les ouvrages plus récents, Ethel Jones, *Les voyageurs français en Angleterre*, et Margaret Bain, *Les voyageurs français en Ecosse*.

2. Voir A. de Pontmartin, *Nouveaux Samedis*, p. 156, où ce plagiat avait été déjà signalé.

duquel personne ne voudrait croire... » Ce sous-lieutenant, dont Chasles rapporte quelques-unes des étourderies, paraît effectivement dans le roman de Lever intitulé *Harry Lorrequer*, avec un docteur irlandais et d'autres personnages dont il est question plus tard dans l'article de Chasles. En 1849 cet article fut recueilli dans les *Etudes sur les hommes et les mœurs au XIX^e siècle*, avec ce léger changement ; le passage cité plus haut est devenu : « Je commençai donc sous la direction du capitaine O'Mealy cette étude amusante des caractères irlandais, étude qui dura près de trois mois. Toute la série d'étranges personnages que les auteurs de romans irlandais ont essayé d'exploiter passa sous mes yeux. Parmi mes nouveaux amis irlandais je dois signaler un sous-lieutenant fort étourdi... » Ce jeune sous-lieutenant, devenu le frère cadet du capitaine O'Mealy, l'ami de Chasles, le présente au docteur O'Driscoll, autre personnage tiré du roman de Lever, où il se nomme Finucane. Les aventures aussi bien que le caractère du jeune O'Mealy, correspondent exactement à ceux de *Harry Lorrequer*. Il est permis de conclure que Chasles n'a connu ses amis irlandais que dans les pages de Lever, comme il le disait lui-même dans la première rédaction de son article.

Dans le troisième exemple que nous allons citer il est encore question d'un remaniement analogue. Un des chapitres du volume intitulé *Caractères et paysages*, que Chasles publie en 1833, est consacré à une histoire racontée à la première personne par un jeune Français dont l'identité n'est pas indiquée¹. Évidemment il ne peut pas être Chasles, puisque le séjour qu'il fait dans le Northumberland chez une famille puritaine est de 1814, et qu'il est obligé de quitter l'Angleterre lorsqu'éclate la guerre : « la guerre s'allumant de nouveau entre les deux nations, il fallut

1. Chapitre 1^{er}, *Scènes d'un village maritime en Angleterre*.

que tous les Français quittassent le sol ennemi ou restassent prisonniers de guerre. » Cette histoire reparait, modifiée, dans les *Etudes sur les hommes et les mœurs*¹ aussi bien que dans les *Mémoires*². L'auteur y a ajouté certains faits qui la rattachent à ses souvenirs personnels ; Élizabeth, l'amie aux soins de laquelle son père l'avait confié à Londres, voyant que sa santé s'altère, l'envoie passer quelques mois dans le Northumberland. L'histoire de la famille puritaine chez laquelle il descend est pareille dans tous ses détails à celle qui avait déjà paru dans *Caractères et paysages*. Seulement, cette fois-ci, c'est en apprenant tout à coup que la bonne Élizabeth est malade qu'il rentre à Londres. Il est évident que Chasles s'est amusé à représenter comme siennes des aventures fictives, et qu'il avait d'abord racontées comme telles.

Nous n'avons donc gardé des *Mémoires* que ce qui se trouve être corroboré par d'autres sources, et nous nous sommes efforcé de tirer notre information de documents irréfutables, Archives nationales, mémoires et correspondances d'autres personnes, reconnus comme authentiques, la correspondance non publiée de Philarète Chasles. Les Archives nous ont fourni des renseignements sur son père, et sur les circonstances qui ont déterminé son départ pour l'Angleterre. Parmi les nombreux recueils (mémoires et correspondances français et étrangers) que nous avons dépouillés, nous en avons consulté beaucoup sans résultat³ ;

1. P. 43-69.

2. Tome I^{er}, p. 112-143.

3. M^{me} Ancelot, *Un salon de Paris* 1824 à 1864, Paris, 1866 ; *Les salons de Paris*, Paris, 1857.

P. Audebrand, *Un café de journalistes sous Napoléon II*.

Jeremy Bentham, Unedited correspondence, University College London.

G. Brandès, *Creative spirits of the XIXth century*.

A. de Custine, *Mémoires et voyages*, Paris, 1830.

Élie Frébault, *Notes biographiques*.

Abraham Hayward, *Correspondence*.

il s'en est trouvé d'autres, par contre, qui nous ont beaucoup aidé dans notre tâche par la lumière qu'ils jettent sur le caractère de Chasles. Quant à la correspondance de Chasles, dispersée et peu accessible, nous ne pouvons en déterminer ni l'étendue ni l'importance. Les lettres assez nombreuses que nous avons trouvées dans les bibliothèques de Paris et de Berlin, chez les marchands d'autographes et dans des collections privées, sont plutôt décevantes, car, sauf quelques exceptions, elles n'ont trait qu'à ses soucis d'argent et à ses griefs personnels.

Restent les articles que Chasles a publiés ¹. La tâche de rechercher dans les périodiques de l'époque tous ces articles fut des plus longues et des plus fastidieuses. Il a fallu non seulement consulter les tables de la *Revue des Deux-Mondes*, de la *Revue Encyclopédique*, de l'*Athenæum*, etc., ce qui est peu de chose, mais aussi dépouiller de nombreux périodiques qui n'ont pas de table, tels que la *Renommée*, le *Miroir*, la *Pandore*, surtout le *Journal des Débats* auquel Chasles a envoyé quelques centaines d'articles des plus intéressants, et dont la plupart n'ont pas été recueillis en volume ². Nous avons donc cru nécessaire

M^{me} Jaubert, *Lettres et correspondance*, Paris, 1881.

Comtesse Merlin, *Souvenirs*.

Lord John Russell, *Early correspondence*, edited by Rollo Russell ; *Later correspondence*, edited by G. P. Gooch.

W. M. Thackeray, *Correspondence*.

Lettres échangées entre le Maréchal Soult et le Comte Molé en 1838 (conservées aux Archives du Ministère des Affaires Étrangères).

1. Nous n'avons pu mettre la main sur aucun article manuscrit ; il est pourtant très probable que M^{lle} Chasles en possède quelques-uns, mais elle n'a pas encore consenti à communiquer les papiers de son grand-père.

2. Parmi les articles qui sont recueillis en volume, beaucoup ne portent pas de date ; d'autres portent une date qui n'est pas la vraie. Dans la plupart des cas, il nous a été possible d'établir la date de la publication de ces articles, ce qui nous a paru important pour la compréhension du développement de l'écrivain.

de dépouiller les numéros de ce journal pendant une période d'à peu près cinquante ans.

Sans avoir la prétention d'avoir réussi à découvrir tous les articles tombés de la plume de Chasles, nous pouvons au moins affirmer n'avoir rien négligé pour dresser la liste aussi complète que possible de ses écrits ¹.

En étudiant ainsi les aspects les plus divers de sa production littéraire, nous nous sommes peu à peu familiarisé avec cette personnalité complexe, originale, attachante malgré une certaine veine un peu morbide parfois. Ce faisant, notre objet a été de pénétrer jusqu'à la pensée secrète de cet homme qui a été jugé si sévèrement par ses contemporains, afin de lui assigner son vrai rôle dans l'histoire de la critique en général et de la critique de la littérature anglaise en particulier.

Un tempérament nerveux et morbide, héritage funeste qu'il tenait de son père, l'a porté, il faut l'avouer, à se montrer vaniteux, insociable, amer, souvent mesquin dans les relations intimes de la vie. Bien des hommes éminents ont traîné le même fardeau, et ont réussi néanmoins à

1. Toutefois, nous avons dû renoncer, bien à regret, à déterminer avec certitude, tous les articles non signés que Chasles a donnés aux périodiques de l'époque. Cette tâche nous eût entraîné trop loin dans des recherches sans grande valeur pour l'étude du caractère et des idées de Philarète Chasles. Les articles, selon lui très nombreux, qu'il a donnés à la *Revue britannique*, ne peuvent être, d'ailleurs, vu le caractère général de ce périodique, que des traductions ou des adaptations d'articles anglais, donc d'un intérêt secondaire. De même les articles parus dans le *Miroir* et la *Pandore* ne peuvent être que des essais de jeunesse, ces deux périodiques cessant respectivement de paraître en 1823 et 1828. Pour dépouiller tous les périodiques de l'époque auxquels Chasles a pu envoyer un article de temps en temps, il aurait fallu des années ; nous avons donc borné nos recherches, d'abord aux périodiques où il affirme avoir collaboré, ensuite à ceux qui, par la nature de leur programme, semblaient appeler la collaboration d'un homme tel que Chasles, (la *Revue du Nord*, la *Revue contemporaine*, etc.) Voir appendice, où nous avons consigné le résultat de ces recherches.

triompher de ce destin contraire. Le malheur est que, dans le cas de Chasles, cette faiblesse morale a influé sur son œuvre intellectuelle. C'était en effet un esprit très éveillé mais peu vigoureux, un ambitieux qui n'eut jamais la force de réaliser son rêve. Il était admirablement doué de presque toutes les qualités nécessaires à un grand critique ; il avait une curiosité intellectuelle sans bornes, il avait l'enthousiasme, la chaleur, la finesse, enfin ce que Barbey d'Aurevilly a si bien appelé, « le génie de la découverte ». D'ailleurs son érudition, très éparpillée il est vrai, était pourtant vaste et solide. Et cependant, malgré tous ces dons, il n'a pas laissé derrière lui d'œuvre durable. Des pages d'une grande beauté, des idées fort justes, des aperçus ingénieux, récompensent le lecteur qui se plonge dans l'étude de cette œuvre diffuse ; mais de tous ces éléments il n'a pas su composer un livre construit avec art, ferme sur sa base, offrant un ensemble architectural. Ses volumes ne sont que des recueils d'articles à peine remaniés et sans lien très net.

Un des contemporains qui a beaucoup fréquenté Chasles semble avoir pénétré mieux que personne le secret de son demi-succès dans la carrière littéraire. Dans un admirable article où il apprécie chaleureusement les grandes qualités du critique, Barbey d'Aurevilly attribue à une mauvaise éducation le manque de convictions solides qui, à son sens, l'a empêché de créer l'œuvre que sa facilité et son brillant semblaient promettre¹. Nous ne pouvons naturellement approuver Barbey d'Aurevilly lorsqu'il préfère comme critique Chasles à Sainte-Beuve. Celui-ci, tout sceptique qu'il était, a eu le courage de consacrer sa vie entière au culte des lettres et de persévérer jusqu'au bout dans ce dur métier. Chasles, au contraire, incessamment tiraillé entre l'amour des lettres et son arrivisme, n'a jamais pu

1. *Les critiques et les juges jugés*, p. III et s.

se résoudre à l'effort nécessaire pour passer du dilettantisme à la création puissante et difficile. De la sorte, sa personnalité n'a rien ajouté aux idées dont il a été l'infatigable semeur. C'est un artisan habile qui n'a point créé son chef-d'œuvre, un Sainte-Beuve qui n'a pas derrière lui son *Port-Royal*.

Et pourtant quelques-uns de ses articles sont dignes de Sainte-Beuve, et s'il n'a pas atteint les hauts sommets d'où les grands esprits dominant le monde intellectuel, sa pensée critique, « facile, insinuante, mobile », comme la rivière dont parle Sainte-Beuve dans un passage célèbre, a serpenté parmi les œuvres et les monuments les plus divers de la littérature, « allant de l'un à l'autre, les embrassant d'une eau vive et courante, les comprenant, les réfléchissant, et développant successivement au voyageur curieux de les connaître et de visiter ces sites variés, tout le spectacle changeant de son cours ¹ ».

C'est ainsi que Philarète Chasles a compris la critique des littératures étrangères modernes. Mais il ne s'est pas borné à montrer les beautés des chefs-d'œuvre avant lui peu connus en France ; et, bien qu'il n'ait laissé l'empreinte de sa personnalité sur aucune des grandes théories de la critique littéraire au XIX^e siècle, comme le firent Taine, Brunetière et Renan, il a été un brillant précurseur de ces maîtres, et de tous ceux qui de nos jours se sont consacrés à l'étude comparative des littératures.

Pour ce qui est de la forme, il nous a paru logique de diviser cette étude en deux parties distinctes, la première étant consacrée à une étude biographique de Chasles, la deuxième à une exposition critique de ses idées. Deux considérations ont déterminé ce choix : en premier lieu, Chasles n'étant pas un des hommes les plus célèbres de l'époque, il se peut bien qu'à certains étudiants

1. *Joseph Delorme*, pensée XVII.

de la critique au XIX^e siècle, une étude de sa personnalité n'offre qu'un intérêt secondaire — ceux-ci trouveront leur compte dans la seconde partie de notre travail où seront exposées ses idées, sans être forcés de les démêler d'une masse de détails biographiques : en second lieu, et cela semble justifier le plan que nous avons adopté, les idées de Chasles n'ont pas beaucoup évolué avec le passage des années. Le seul événement qui marque une étape dans son développement intellectuel est le séjour qu'il fit en Angleterre. A partir de 1830 les bases de sa critique sont posées ; il nous a donc semblé logique de considérer le corps de sa doctrine dans son ensemble.

D'ailleurs, il convient ici de souligner le fait, que toute l'œuvre de Chasles consiste en des articles parus à des dates diverses, et dont le sujet a été largement déterminé par l'actualité. Nulle part il n'a jugé bon de coordonner ses idées générales, d'ailleurs très claires, de façon à les réduire à une sorte de corps de doctrine comparable par exemple au « système » de Taine ou à la « méthode » de Sainte-Beuve ; rien chez lui de comparable à l'introduction à l'*Histoire de la littérature anglaise*, ni au grand article des *Nouveaux Lundis* sur Chateaubriand. Toutefois, cette œuvre, en apparence si disparate, offre en fait une réelle unité qui a rendu possible et légitime notre essai de présentation méthodique. Très souple, l'application qu'il a faite de ses principes aux phénomènes historiques et littéraires sur lesquels il a dirigé son attention, ne présente ni contradiction ni incohérence.

* * *

Je me fais un devoir aussi bien qu'un plaisir d'exprimer ici toute ma gratitude à M. Fernand Baldensperger, qui m'a en toute circonstance prodigué ses conseils et ses encouragements ; à M^{lle} Antoinette Chasles, petite-fille

de l'écrivain, dont la bonté et le touchant empressement à satisfaire mon enquête ont été pour moi un précieux stimulant ; à M. Charles-Marie Garnier, qui m'a mise en relation avec la famille Chasles, et dont la bienveillance et les aimables suggestions ont été pour moi une aide très appréciée ; à Miss Dorothy Page, à qui je dois une liste des articles de Chasles aux *Débats* durant les années 1853, 1854, 1855 ; à MM. Guérin et Guillen, de Chartres, qui m'ont fort complaisamment communiqué nombre de lettres et de renseignements intéressants sur la vie intime de Philarète Chasles. Je n'aurai garde d'omettre enfin M. André Barbier, Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université du Pays de Galles, qui m'a par tous les moyens facilité la tâche, et dont la bienveillante sollicitude ne s'est jamais démentie au cours de mes années de travail.

* * *

On trouvera en appendice une liste des articles de Chasles parus dans la *Revue des Deux-Mondes* (1834-1850), dans le *Journal des Débats* (1830-1867), et dans les autres périodiques auxquels il a collaboré, ainsi qu'une table alphabétique des écrivains anglais et américains qu'il mentionne ou étudie.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE

(1798-1871)

Philarète-Euphémon Chasles naquit à Mainvilliers, près de Chartres, le 6 octobre 1798¹. Encore très jeune il fut amené à Paris, où son père s'était installé après les orages de la Révolution, et il n'est jamais retourné dans son pays natal que pour y faire des visites d'assez courte durée. Son père, un homme extraordinaire, se prêterait lui-même à une étude psychologique des plus intéressantes. Pierre-Jacques-Michel Chasles est né à Chartres vers 1752 d'une famille roturière. Après avoir fait ses études à Paris², il devint professeur de rhétorique au Collège de Chartres, puis chanoine de Tours et commensal de l'archevêque, M. de Conzié. De catholique et monarchiste qu'il était, il passa brusquement, en 1789, du côté des plus fougueux

1. Les notices biographiques de Chasles ne concordent pas sur la date de sa naissance. Par exemple, Larousse, Michaud, Vapereau, ainsi que Jean Bourdeau, donnent 1798 ; tandis que la *Nouvelle biographie générale*, ainsi que Chasles lui-même le plus souvent, donnent 1799. M. Henri Bonvallet, greffier du tribunal civil de Chartres, écrit dans le *Journal de Chartres* du 23 août 1907 : « en tout cas, l'état civil de la commune de Mainvilliers relate, à la date du 15 vendémiaire an VII (6 oct. 1798), la naissance de Philarète-Euphémon Chasles, fils de Pierre-Jacques-Michel Chasles, ancien député, chef de brigade, et de Thérèse-Victorine Halma. »

2. Philarète Chasles dit que son père était très bon latiniste et philologue distingué. (*Mémoires*, I, p. 35.)

partisans de la Révolution. Est-ce par conviction ou par intérêt personnel qu'il fit ainsi volte-face ? On n'en sait rien. Son fils a toujours cru à sa parfaite sincérité. Nommé principal du collège de Nogent-le-Rotrou et maire de cette ville, nous le trouvons le 7 septembre 1792 au nombre des députés élus à la Convention Nationale ¹, dont il devient un des membres les plus fanatiques. Il est parmi les 286 qui votent la mort du roi sans sursis et sans appel au peuple ². Le 1^{er} août il est envoyé, en qualité de représentant du peuple, à l'armée du Nord « pour remplacer les commissaires revenus dans le sein de la Convention ». Blessé au mois de septembre devant Menin, il est rappelé à la Convention le 27 nivôse 1793, pour répondre à l'accusation d'avoir tenu des propos incendiaires par lesquels il aurait cherché à fomenter la révolte qui venait d'éclater. Il ne s'y rend qu'à la troisième sommation, et lorsque, le 16 ventôse, il monte à la tribune pour répondre aux inculpations portées contre lui, ses forces ne lui permettent pas de finir son rapport. Le 12 germinal an III, par un décret de la Convention, il est mis en état d'arrestation, conduit à la Force et, un peu plus tard, au Château de Ham. Il se plaint amèrement de sa captivité et de la misère à laquelle il est réduit, ayant dissipé, au service de la République, la fortune assez considérable dont il jouissait avant 1789. Sous le Consulat il est admis au solde de retraite attribué au grade de général de division, 3.300 francs ³.

Une fois l'orage révolutionnaire apaisé, dit Philarète Chasles, mon père se retire discrètement et se consacre à ses études

1. *Procès-verbal de la Convention Nationale.*

2. *Ibid.*, janv. 1793.

3. Pour des détails sur le rôle joué par Pierre-Michel Chasles, voir le *Procès-verbal de la Convention Nationale*, et, aux Archives nationales, les dossiers C 178, 27-29, pièces 1-3 ; A. A. 50, dossier 1432, pièce 4 ; C 353, dossier 1838, III, pièce 23, etc.

favorites ; il réussit ainsi à se faire oublier sans lâcheté et pardonner sans bassesse ¹.

Au ministère on croit qu'il a quitté la France. Il achète une grande maison, n^o 12, rue des Postes, où il tient un établissement d'éducation. Il est question de lui en 1816 au ministère de la police générale, au moment de la loi d'amnistie. Heureusement pour lui, il n'avait rempli aucune fonction pendant l'inter règne ; son nom ne figurait pas non plus sur le relevé des votes pour l'acte additionnel. Il ne pouvait donc être atteint par les dispositions de l'article 7 de la loi du 12 janvier qui bannissait les régicides ².

A quarante-cinq ans il avait épousé, au sortir de sa prison, une jeune veuve, M^{me} Durège, dont le premier mari était mort sur l'échafaud après un mois de mariage. Elle lui donna deux fils dont Philarète était l'aîné, et une fille, Stéphanella-Laurentia ³. Ce n'était pas un ménage heureux ; le caractère violent et sombre du mari détruisit tout espoir de bonheur domestique. M^{me} Chasles, d'origine hollandaise, appartenait à la famille protestante des Halma ⁴. Elle était douce et tendre ; protestante zélée, elle ne partageait nullement les opinions de son mari. On se l'imagine telle que son fils l'a dépeinte, « affaiblie par la souffrance morale, occupée à soigner le blessé et le malade dont les douleurs étaient bien moins celles du corps que celles de l'âme, et à qui l'habitude d'un théâtre tragique et public rendait la vie domestique impossible ». Philarète Chasles avait voué à sa mère une admiration et une tendresse sans bornes ⁵.

1. *Mémoires*, I, p. 35-36, 43. Voir aussi Archives nationales.

2. Archives nationales.

3. Elle se maria en Angleterre où sa fille épousa un Anglais, Edward Riddell, ingénieur, mort à Croydon en 1894, et dont la famille existe encore. M^{lle} Chasles m'a communiqué le faire-part de la mort de M. Riddell.

4. *Mémoires*, I, p. 12 ; ce fait a été confirmé par M^{lle} Chasles.

5. *Mémoires*, I, p. 59.

Comme bien d'autres hommes de lettres, il a toujours cru à l'importance de la mère dans la formation du caractère de l'enfant. Il va jusqu'à dire : « De notre mère seule dépend notre vie morale. C'est la mère qui communique à notre âme impulsion électrique, vie et mouvement ; Goethe, Walter Scott et Descartes ont eu raison de le remarquer ¹. » Lui tenait de sa mère, dit-il, un caractère concentré, doux et réservé, qui ne s'accordait en rien avec l'ardeur véhémence de son père. Il se trompait pourtant, en croyant ne lui ressembler en rien. Ne partageant nullement son enthousiasme contre le christianisme ni cette ardeur républicaine qui l'embrasait, le fils, quant au fond moral, est pourtant bien reconnaissable dans le portrait qu'il a laissé de son père :

J'avais eu (dès mon enfance la plus fraîche) le spectacle tragique de cette âme brûlante et déchirée que le souvenir de la foudre révolutionnaire sillonnait encore et de cette intelligence enfiévrée qui se voulait guérir et qui déclamait. La continuelle déclamation lui offrait un soulagement, mais passager. Il n'y avait harmonie ni accord, ni tenue, dans cette cruelle vie, qui se dévorait elle-même au sein d'un vide affreux et qui, débordant d'amertume, retombait en flots de fureur frénétique sur la douce et dévouée compagne de son exil. Car c'était un exilé de la société, vivant au sein de cette société méprisante et haineuse... malheur à qui ne fait pas ou ne peut pas faire de sa pensée, de ses sentiments et de ses actes, même dans les régions les plus pauvres ou obscures, un tout harmonieux ² !

Il nous semble évident que la société de ce père violent et inquiet a exercé une très grande influence sur la formation de l'enfant et de l'adolescent élevé dans ce milieu triste et sombre. Chez Philarète s'accusera plus tard le même goût de la déclamation, le même manque de convictions solides ; lui aussi sera un faible, rongé par l'amertume

1. *L'Angleterre littéraire*, p. 143.

2. *Mémoires*, I, p. 252. Voir aussi p. 5 et 58.

de ses griefs chimériques, un esprit exalté qui se méprendra sur sa propre nature.

Dans cette maison qu'aucun rayon de gaieté n'éclairait, les seuls visiteurs étaient des ex-conventionnels, Vadier le voltairien, alors âgé de près de quatre-vingts ans, mais gardant toujours son esprit froid et sarcastique, Amar, le swedenborgien qu'une espèce de mysticité avait poussé à des excès de férocité révolutionnaire. Chasles a fait dans ses *Mémoires* le portrait de ces deux fanatiques de la révolution, mais nous sommes un peu déçu, comme Chasles d'ailleurs l'avait été lui-même, de ne trouver en eux rien que d'assez ordinaire. Pour Philarète, en effet, qui les avait connus de près, ces hommes de 1794 ne seront jamais des géants, comme ils l'ont été pour la plupart des jeunes gens de sa génération.

Les années d'enfance passées dans ce triste intérieur ont dû laisser sur l'esprit du petit Philarète une empreinte douloureuse et ineffaçable. Une éducation un peu raisonnable et suivie aurait peut-être assuré à l'enfant cette stabilité morale et intellectuelle qui lui a fait défaut. Malheureusement ce fut son père qui se chargea de son éducation. Privé de son emploi par la chute de la République, l'ex-conventionnel n'avait rien d'autre à faire que d'élever son enfant ; il le traita — c'est la victime de ce système d'éducation expérimentale qui parle — « comme une république à fonder ». Il décida que rien de son éducation ne ressemblerait aux éducations communes ; jusqu'à l'âge de quatre ans l'enfant fut élevé à la campagne selon les préceptes de l'*Emile*. Mais alors on changea de direction. A cinq ans il lisait ; à six ans savait écrire ; à huit ans il savait le latin et traduisait Horace. Au lieu de catéchisme et de livres enfantins, on lui donna Plutarque, Anarcharsis et Cornélius Népos. On lui faisait copier des pages de prose républicaine, des fragments de romans héroïques ou sentimentaux,

Clarisse Harlowe, *Grandison* et autres ; on y joignait la lecture des *Confessions* de Jean-Jacques. Serait-ce exagérer que d'attribuer à ces exercices d'enfance ce goût de la déclamation, cette « terrible manie de prédication » dont parle M. Andler, et qui a tant nui à la réputation littéraire de Philarète Chasles ? Ce qui est peu douteux, c'est que l'enfant élevé dans un tel milieu et selon un système si étrange a dû se sentir isolé, incompris, différent des autres. Ce qui est bien pire, c'est que dès la première enfance, et avant de les connaître, il a cru à la malveillance et à l'injustice des hommes.

A l'âge de huit ans il quitta la maison paternelle pour entrer au Prytanée de Saint-Cyr ¹. En 1808 les élèves du Prytanée furent dispersés dans différents lycées de France ². Au lycée, Philarète Chasles fut très lié avec Eugène Delacroix et avec Samuel Jousse ³. Ce dernier était un Juif qui, converti au protestantisme et devenu pasteur, a vécu obscur parmi les réformés du Midi. L'amitié très tendre qui unissait ces trois êtres, mieux doués que la moyenne des jeunes gens, rappelle le sentiment qui unissait le jeune Sainte-Beuve, Sellèque et l'Anglais Neate à la Pension Landry ⁴. Comme il arrive souvent aux amitiés de collège, l'absence et le temps ont beaucoup affaibli ce sentiment. Pourtant Delacroix, « véhément en tout, même en amitié », garda toujours à l'égard de son ancien camarade un sentiment affectueux et attendri ; alors que tout le monde paraissait lui être hostile, Delacroix se montra son loyal partisan ⁵. En 1824 il fit une tentative pour renouer avec Chasles les relations étroites d'autrefois. Il lui écrivit sur

1. Archives nationales A. F. IV, 1548, 7 bis.

2. Id. A. F. IV, 2221.

3. *Mémoires*, I, 267 : Voir aussi *Journal d'Eugène Delacroix*, 1893, lettre du 1^{er} mars 1824 (Delacroix écrit Sousse).

4. Voir M. Phillips, *The English friendships of Sainte-Beuve*, *Bulletin of the Modern Humanities Research Association*, April 1927.

5. *Mémoires*, I, 330.

un ton attendri, rappelant à ce vieil ami ce qu'ils avaient été au lycée, et demandant qu'il lui écrive. Cette lettre est intéressante en ce qu'elle montre que le caractère maussade de Chasles ne devait pas avoir changé depuis le lycée : « Vous étiez à cette époque dégoûté de la vie et des vanités prétendues de la vie¹... » Nous n'avons pas pu retrouver la réponse de Chasles (datée du 13 mars de la même année) dont Delacroix fait mention. En 1853 celui-ci nota dans son journal une rencontre avec Chasles au foyer de l'Opéra. Il est évident que l'amitié qui les unissait s'était un peu refroidie ; Delacroix avait été froissé, on le sent, par « la manière mielleuse et raide à la fois qui caractérisait cette nature sans franchise ». La conversation s'engagea sur Shakespeare, et Delacroix en fut tellement frappé qu'il cita les observations de Chasles dans une lettre écrite à un ami deux ans plus tard².

Delacroix admirait Chasles et il usa de son influence auprès de Sainte-Beuve (inutilement il est vrai) pour le faire entrer à l'Académie³. De son côté, Chasles était reconnaissant envers son ami de cette loyale amitié qui dura jusqu'à la mort du peintre, et il appréciait fort le génie de cet « artiste merveilleux ». Pourtant, pour lui, Delacroix était un génie fourvoyé. Il le condamna en tant qu'artiste pour n'avoir cherché que l'émotion dans l'art, pour avoir méprisé la symétrie voulue et pour avoir fait de la violence un principe et de la passion une base, pour avoir « banni de l'art toute idée ou sociale, ou humaine, ou philosophique⁴ ».

Philarète Chasles avait dix-sept ans quand son père,

1. *Journal d'Eugène Delacroix*, Lettre du 1^{er} mars 1824.

2. *Lettres inédites de Eugène Delacroix*, publiées par J.-J. Guifrey, Paris, 1877, tome II, p. 303.

3. *Lettres de Eugène Delacroix*, recueillies par Philippe Burty, Paris, 1880, lettre du 25 mars 1855.

4. *Mémoires*, I, 329.

revenant brusquement aux préceptes de Jean-Jacques, l'arracha à ses études pour lui faire apprendre un métier. Il entra donc comme apprenti typographe chez un imprimeur ruiné de la rue Dauphine ¹.

Dans la solitude de l'atelier, solitude complète, car rien ne s'y imprimait plus et il n'y avait pas d'autres ouvriers, les singularités de son caractère que la vie du lycée avait un peu émoussées, avaient libre cours. Privé de tout commerce avec ses amis, il se réfugia dans les lectures et dans la rêverie. Il s'éprit des idylles de Gessner, de l'*Hermann et Dorothee* de Goethe, et, trouvant un moyen ingénieux de combiner ses goûts élégiaques et littéraires avec les devoirs qui lui étaient imposés, il imprima des fragments de ces auteurs favoris. Il se mit à apprendre l'allemand, ébaucha une tragédie, écrivit des vers à la Liberté. En 1816 se produisit l'événement qui devait décider de toute sa vie. Son maître l'imprimeur avait été jacobin, et la police surveillait la maison. Un jour que l'apprenti se rendait comme d'habitude à l'imprimerie, il se vit arrêter pour complicité dans une conspiration anti-royaliste, traîner devant le tribunal, où il subit un interrogatoire assez brutal, et enfermer à la Conciergerie, d'où il ne sortit que deux mois plus tard, grâce à l'intervention de Chateaubriand ².

1. Son maître, qui s'appelait Jean Charles, et qui habitait au numéro 36 de la rue Dauphine, avait été à La Force en 1815 pour conspiration. Voir le *Moniteur Universel* du 27 juin 1816, où il est question de sa part dans la conspiration de 1816.

2. Il s'agit de l'*Affaire des Patriotes*. Aux Archives il existe une lettre du 28 février 1817, dans laquelle il est question du « sieur Charles Halma, Philarète-Euphémon, étudiant en droit... impliqué dans l'Affaire des Patriotes, 1816 » (et non pas 1815 comme Charles le dit dans les *Mémoires*). Archives nationales F 7, 6711.

Pour des détails du procès des conspirateurs, voir au *Moniteur Universel* les numéros du 11 mai, 12, 27, 29 et 30 juin, 1^{er}, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 12 et 26 juillet 1816.

Trois des conspirateurs furent condamnés à mort, d'autres,

Ce fut un rude choc pour cette sensibilité nerveuse, pour cet esprit si mal préparé aux épreuves de la vie. On s'en rend compte lorsqu'on lit le récit émouvant que Chasles fait en 1831¹ et qui a été publié dans ses *Mémoires*². Voilà que, dès ses premiers pas dans la vie, il se voit victime de la méchanceté des hommes ; son père avait raison ; la justice n'existe pas en France. Fils de proscrit, élevé dans l'isolement, l'esprit nourri de rêveries et de lectures romanesques et sentimentales, il ne put réagir, comme un autre l'eût fait, contre le désespoir et l'horreur que lui inspirait une telle injustice. Est-ce pour rehausser le pathétique et le dramatique de son récit, ou par simple mégarde, que Chasles se donne quatorze ans à l'époque de son arrestation, et qu'il avance de quelques mois son départ pour l'Angleterre ? Il avait alors dix-huit ans ; de plus, il n'est pas parti pour l'Angleterre, comme il le dit, le lendemain de sa sortie de prison, mais après un intervalle de plusieurs mois³. On avait pensé d'abord à la Suisse et à l'Italie, puis, s'étant ravisé, on avait fait viser son passeport pour Londres⁴. En mars 1817, le cœur débordant d'amertume contre la patrie qui ne voulait pas de lui, il secoua la poussière de cette terre inhospitalière et alla se faire oublier en Angleterre où son père avait déjà des relations.

parmi lesquels l'imprimeur Charles, à la déportation. Huit des accusés, parmi lesquels le jeune Chasles, furent mis hors de cause faute de preuves suffisantes.

1. La conciergerie, *Le Livre des Cent et Un*, tome I, 1831, p. 147-191.

2. Tome I, p. 67-112.

3. Archives nationales F 7, 6711.

4. Ibid.

CHAPITRE II

LE SÉJOUR EN ANGLETERRE

(1817-1823)

Sur les années passées en Angleterre, les renseignements restent rares et imprécis ¹. Tout ce que Chasles a publié à ce sujet dans les *Mémoires* et ailleurs, est, on l'a vu, suspect ². L'absence de preuves ne permet pas d'accepter comme des faits incontestables ses tournées dans le nord de l'Angleterre, en Irlande, en Écosse, dans le Pays de Galles, ni ce prétendu séjour à Abbotsford chez Walter Scott ³. Pour notre part nous serions plutôt porté à croire

1. Voir Avant-Propos, p. 9-12.

2. *Ibid.*

3. Miss Ethel Jones dans *Les voyageurs français en Angleterre*, Miss Margaret Bain dans *Les voyageurs français en Écosse*, ont accepté comme authentiques les *Mémoires* de Chasles. Miss Bain suppose que Chasles « aurait fait un ou plusieurs voyages en Écosse pendant les années de 1819-1820 », mais elle ne cite pas, à l'appui de cette conclusion, d'autre témoignage que le récit que Chasles a fait de ses aventures dans le Northumberland, récit qui, comme nous l'avons vu, est purement fictif. Elle avoue que « plus que tout autre, cependant, c'est le voyageur mystérieux, insaisissable », que « aucun *Journal*, aucun *Itinéraire* ne nous renseigne sur la date exacte de ces voyages, ni sur leur durée ». Les autres voyages que, selon Miss Bain, Chasles aurait entrepris en Écosse, nous semblent également chimériques. Elle suppose qu'il est revenu plusieurs fois en Écosse entre 1825 et 1828. Nous n'avons trouvé nulle part de témoignage sérieux prouvant que Chasles ait jamais visité l'Écosse. Tous les passages des œuvres de Chasles où il est

qu'il a puisé dans des articles de périodiques anglais la matière de ces récits, tout comme il l'a fait pour le *Journal d'un Médecin* ¹.

Il est possible donc que Chasles ne soit guère sorti de Londres pendant son premier séjour en Angleterre. Sa connaissance très exacte des conditions de la vie dans les grandes villes industrielles du Nord, ne prouve rien. Celui qui a réussi à faire une étude, jugée excellente par les critiques anglais, sur l'Amérique du Nord, sans jamais y avoir mis le pied, simplement d'après les livres des voyageurs, n'a pas eu besoin de visiter en personne l'Irlande et le Pays de Galles pour écrire à ce sujet quelques articles de journal.

Le même doute plane sur ses prétendues rencontres avec Coleridge, Bentham, Foscolo ². Il est possible qu'il les ait vus ; cela est même probable, mais rien ne semble indiquer qu'il les ait fréquentés. Après tout Chasles n'était alors, il le dit lui-même, qu'un jeune homme sans prétentions, gagnant modestement sa vie en faisant le métier de compositeur chez Valpy, où il était entré dès son arrivée à Londres ³. L'imprimerie Valpy était située dans Chancery Lane que Chasles décrit en ces termes :

Une espèce de carrefour de l'enfer, triste passage entre deux rues tristes... C'était là que se pétrissait toute la pâte érudite employée à l'alimentation d'Oxford, d'Eton et de Cambridge,

question de ces prétendues visites, sont d'ailleurs remplis d'inexactitudes. Il écrit par exemple : « J'étais à Édimbourg lorsque parut *Waverley*. » (*Angleterre au XIX^e siècle*, p. 414.) Or, *Waverley* fut publié en 1814, trois ans avant le départ de Chasles pour l'Angleterre.

1. *Revue britannique*, 1830-1840.

2. *Mémoires*, I.

3. *Le XVIII^e siècle en Angleterre*, II, 271. Chasles l'appelle James Valpy : Il s'agit d'Abraham Valpy (1787-1854), dont l'imprimerie était située dans *Took's Court*, Chancery Lane, jusqu'en 1822. Voir *Gentleman's Magazine*, 1855, tome I, p. 204.

éditions *variorum*, traductions, annotations, élucubrations classiques. ¹...

Une vingtaine de jeunes gens, parmi lesquels Chasles, y corrigeaient les épreuves. Voici le portrait qu'il a donné du maître qui y présidait :

Peu de savants en Europe, ou de quarts de savants,... ont échappé à la nécessité de connaître James Valpy, l'éditeur du *Pamphlétaire*, la première des revues qui firent connaître le talent de Charles Lamb. Jeune, ambitieux et actif, je le vois assis et pâle, au milieu de son réseau érudit, de ses cartons grecs, de ses registres hébreux, de ses livres de compte bien tenus et de ses caisses de guinées ; Arachné qui trônait au centre de sa toile. Lui-même était hébreu de naissance, et son nez d'aigle secondaire, crochu comme un point d'interrogation, tranchant comme un canif et pointu comme une aiguille, est resté aussi profondément gravé dans ma mémoire que sa rue tapissée de pourpre sombre, son irréprochable costume noir, sa culotte courte et son cabinet garni de cartons verts débordant de grec. C'était un roi.

Gail, l'abbé grec, lui écrivait des suppliques à genoux. Valpy possède des billets de Boissonade (non des suppliques mais de fines critiques) : j'imagine que notre spirituel savant Letronne lui a quelquefois écrit... On ne voit de ces personnages qu'en Angleterre. Il vit encore dans quelque retraite de gentilhomme, ce merveilleux mélange d'Israël et de Londres, du commerce et du comme il faut, de l'érudition et de la banque, le tout fondu et composant l'acier le plus souple, le plus froid et le plus poli que l'on puisse imaginer ².

Le jeune Français se mit à lire les œuvres de Byron, de Scott, de Moore, et se plongea dans Shakespeare, qu'il adorait. Son travail, plutôt littéraire qu'industriel, lui laissait assez de loisirs pour faire ses premiers pas dans la carrière littéraire. Valpy consentit à imprimer ses essais juvéniles. Il fit une édition des *Lettres de Maittaire*, qui, n'ayant été tirée qu'à vingt exemplaires, est maintenant

1. *Le XVIII^e siècle en Angleterre*, II, 269.

2. *Ibid.*, p. 271-272.

introuvable ¹. Il affirme avoir écrit des articles que Valpy aurait insérés dans le *Pamphleteer*, dont il était le rédacteur en chef ². Les premiers articles qu'on peut attribuer avec certitude à la plume de Chasles appartiennent en effet à l'époque de son séjour en Angleterre ; ce sont ses articles de la *Revue Encyclopédique* et de la *Renommée* auxquelles il a commencé à collaborer en 1819 et 1820 respectivement, longtemps avant de rentrer définitivement en France. On a tort de supposer d'ailleurs, que pendant les sept ou huit ans passés à Londres le jeune Chasles ne soit jamais revenu à Paris.

Il y était certainement le 26 janvier 1821, puisque son ami Delacroix dit dans une lettre adressée à Soulier qu'il a dîné avec Philarète chez d'Agneau et qu'ils sont allés ensemble passer la soirée à l'Odéon ³. D'ailleurs il fait en 1820, pour la *Revue Encyclopédique*, un bloc de compte-rendus dramatiques ⁴, ce qu'il n'aurait pas pu faire sans assister à la représentation des pièces dont il est question. Il semble donc évident que son exil n'a pas été aussi continu qu'il le laisse supposer.

Mais, au milieu de toutes ces incertitudes et de ces faits mal confirmés, il nous est pourtant possible de distinguer un élément indubitable, le contact de Chasles à Londres avec le menu peuple, — ses camarades de l'imprimerie d'abord, modestes travailleurs comme lui, mais qui ne manquaient pas d'une certaine instruction, — ensuite,

1. Aucune des bibliothèques auxquelles je me suis adressée n'en possède un exemplaire.

2. *Le XVIII^e siècle en Angleterre*, I, p. 272. Si Chasles a donné des articles au *Pamphleteer*, ce sont des articles non signés. Nous n'avons rien trouvé d'ailleurs pour les années de 1815 à 1825 qui nous semble être de sa main. Nous sommes porté à croire que si, comme il le dit, il a appartenu à la rédaction de ce périodique, ce n'est qu'en tant que traducteur.

3. Lettre du 26 janvier 1821 ; *Lettres d'Eugène Delacroix*, recueillies par Philippe Burty, tome I^{er}, p. 72.

4. Tome V, p. 521-536.

l'ouvrier ébéniste chez lequel il prenait pension, un nommé Rolls, qui l'hébergeait, comme il le dit « avec une sorte de religion hospitalière, très noble, solennelle et consciencieuse », — enfin toute une société de petits bourgeois, où il fut introduit par ce dernier et par une dame aux soins de laquelle son père l'avait confié ¹.

Plus tard Philarète Chasles s'est félicité de l'unique occasion qui s'était offerte à lui de pénétrer ainsi dans la vie intime des Anglais :

Qui ne connaît pas ces mœurs populaires d'une multitude de familles pauvres et puritaines, ne connaît pas l'Angleterre. C'est dans ces profondeurs inconnues de sévérité pratique et d'abnégation que plonge le grand ressort de force morale et d'énergie qui a fait l'Angleterre ce qu'elle est ².

Vivant ainsi dans une société d'honnêtes gens hospitaliers et travailleurs, pieux sans hypocrisie et sans fanatisme, Philarète Chasles a été en contact avec ce qu'il y avait de meilleur dans le puritanisme anglais, et il a tout de suite compris quelle énergie morale l'Angleterre puisait alors dans ces croyances, étroites il est vrai, mais sincères et profondes. Il a compris aussi, et ce n'est pas négligeable, qu'en Angleterre on pouvait être en même temps sincère en religion et libéral en politique.

Dans ce milieu calviniste, penchant vers le méthodisme, Chasles put donc observer le libéralisme modéré des whigs que la Révolution française avait un peu effrayés. Jeune, il se sentait naturellement attiré vers les partisans de Fox qui, par leurs doctrines plus hardies, lui semblaient représenter l'avenir et le mouvement. Selon lui, il aurait été mis en rapport avec quelques-uns d'entre eux par William

1. *Mémoires*, I, p. 112. Comme il s'agit ici d'un souvenir purement personnel, et que Rolls est un personnage inconnu, nous avons cru pouvoir nous fier au récit de Chasles, qui n'aurait eu aucun intérêt à déformer les faits.

2. *Journal des Débats*, 24 avril 1851.

Browne, le célèbre sculpteur sur pierres fines, que son père avait, nous dit-il, connu à Paris ¹. Cela est, d'ailleurs, bien possible, puisque, la veille même de la Révolution, Browne était à Paris où il travaillait pour la famille royale ². Quoi qu'il en soit, Chasles a su tirer de ses observations à Londres des conclusions extrêmement justes sur la situation politique anglaise et le caractère national.

Or, deux faits le frappèrent ; d'une part, la décadence du parti whig, autrefois l'âme même de l'Angleterre, mais complètement discrédité depuis qu'il a cessé d'être le défenseur des libertés populaires, et, d'autre part, la vitalité de la tradition protestante, qui, affaiblie au commencement du XVIII^e siècle, a puisé une vie nouvelle dans le grand réveil religieux commencé par Wesley, et continué après lui par les Wilberforce, les Hannah More, les John Newton, dont la piété, l'abnégation et l'ascétisme font penser aux Jansénistes de XVII^e siècle. Au moment où Chasles arrive en Angleterre, il remarque que cette dévotion puritaine, « piété mélancolique et profonde devenue passion et besoin pour des caractères graves et timides », s'est subdivisée en une poussière de sectes, hostiles quant au dogme, mais semblables quant à l'esprit. Cet esprit évangélique, commun à toutes les sectes du puritanisme, lui semble être la force vitale de l'Angleterre moderne, le fondement sur lequel repose toute sa puissance ³.

1. *Mémoires*, I, p. 149. Avec son inexactitude habituelle pour tout ce qui est réminiscence, Chasles l'appelle *Thomas Brown* et ailleurs *Bronn*. Il s'agit sans doute de *William Browne* (1748-1825). Son talent fut plus apprécié en France et en Russie qu'en Angleterre. Chasles affirme avoir connu par son intermédiaire le sculpteur Flaxman, l'imprimeur Baylis, et l'architecte Porden, qui lui servit, paraît-il, de guide à Londres.

2. *Dictionary of National Biography*.

3. *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1841 ; — « Nul penchant intellectuel n'avait plus de prise sur le caractère anglais, sur les

L'impression que Chasles tire de son premier séjour en Angleterre c'est donc que les « dissenters » constituent l'élément le plus solide de la nation ; héritiers du protestantisme héroïque de l'époque de Cromwell, c'est chez eux qu'il faut voir la manifestation la plus complète de l'esprit national :

En Angleterre, le vieux fonds protestant n'était pas encore ébranlé ni atteint. D'une part les puritains et les anabaptistes, d'une autre les anglicans purs étaient en lutte. Pas de doctrines plus dissemblables que leurs doctrines. Un anglo-saxonisme violent représenté par les *dissenters* se trouvait en face d'un raffinement civilisé, sobre, doux, très aimable et souvent très ennuyeux, représenté par *l'Etablissement*, c'est-à-dire par l'Eglise officielle et anglicane. Je voyais toutes ces forces se combattre. Moi qui avais dans ma petite enfance vu les dernières traces de notre ancienne civilisation française où tout s'amortissait et se diminuait, je contemplais avec étonnement et bonheur cette autre société, forte, neuve et véhémence, ardente, mais réglée dans sa controverse, où rien ne perdait sa puissance, où les éléments constitutifs gardaient leur vigueur, où Burdett, Brougham et Canning se développaient librement. Là je compris pour la première fois, et sur place, que la liberté est la conservatrice de l'ordre, la nourrice du génie, que le mot *république* est un vain son et que le caractère humain est tout ¹.

Chasles constate que l'esprit évangélique doit lutter non seulement avec l'anglicanisme décrépité mais avec un adversaire bien plus redoutable, la philosophie de Bentham et de Cobbett. Il lui semble pourtant que rien ne saurait prévaloir contre un sentiment qui a ses racines profondément enfouies dans le génie même de la race. Bien au contraire, le mouvement religieux, qui a ses origines parmi les classes pauvres, s'insinue peu à peu dans tous les rangs de la société anglaise, et prend, dans les cercles aristocra-

masses comme sur l'homme isolé, sur les gens du monde comme sur les pauvres ».

Cf. aussi *Journal des Débats*, 24 avril 1851.

1. *Mémoires*, I, p. 111.

tiques, un caractère moins grossier. Avec des hommes tels que Wilberforce, il vient prendre place au parlement même, et arrive ainsi à avoir ses répercussions dans le monde politique.

A la suite de ces observations Chasles conclut que la tradition protestante, venant renforcer le sentiment individualiste que les Anglais tiennent de leurs origines germaniques, a formé un caractère national dont le trait essentiel est la solidité morale. C'est à cette fermeté que l'Anglais doit ses plus grandes qualités et aussi quelques-uns de ses travers, mais, aux yeux de Philarète Chasles, les qualités l'emportent de beaucoup sur les faiblesses. Aucun Français de sa génération n'a proclamé plus haut la supériorité anglo-saxonne. Au cours de sa longue vie il n'est jamais revenu sur cette première impression et, en 1866, il écrit encore :

Si j'aime l'Angleterre, c'est comme la grande école de la volonté et du travail... c'est le pays qui, dans ma triste jeunesse, m'a donné si bon accueil, et qui m'a enseigné ce dont je lui serai toujours reconnaissant, la valeur individuelle, la valeur propre et égale de l'homme pris en lui-même, responsable envers Dieu seul ; — le pays qui enseigne le mieux le mépris de tout ce qui prétend asservir la pensée et l'enchaîner à l'exemple ou à la coterie, à la cupidité ou à la mode, — la terre classique du courage moral ¹.

Il a l'impression que l'Anglais pousse si loin la tolérance et le respect de la liberté d'autrui que l'excentricité même devient un titre à l'admiration. L'importance attachée à l'individu a créé chez les Anglais le sentiment de la responsabilité morale de chacun, le respect de soi-même. Activité, énergie, tenacité, résistance à la fatigue, contrôle, voilà les grandes qualités que le puritanisme a développées, et qui ont aidé l'ouvrier britannique à s'adapter aux terribles exigences du nouveau système industriel. Chasles

1. *Etudes contemporaines*, I, p. 245.

ne se lassera pas de décrire, dans ses nouvelles aussi bien que dans ses articles de revue, l'effroyable misère des ouvriers britanniques, et de s'étonner devant le spectacle d'une patience et d'une assiduité au travail qui éveillent l'admiration du monde entier.

Toute population industrielle a besoin d'une moralité spéciale et d'un héroïsme particulier ; l'industrie est inexorable, demandant chez ses victimes des ressources extraordinaires d'économie, de moralité, d'énergie, et un austère sentiment du devoir ¹.

De son premier séjour en Angleterre, Chasles a donc emporté l'impression d'une vie religieuse très intense parmi les classes ouvrières et la petite bourgeoisie, et qui pénètre peu à peu la société aristocratique. Une haute culture artistique, littéraire et philosophique est associée à ce sentiment : la tradition puritaine a donné naissance à un essaim de grands poètes, à des peintres de premier ordre, à des savants dont la réputation est mondiale, à des philosophes et à des économistes aux aperçus hardis et originaux. Chasles est loin de s'étonner comme la plupart, non seulement de ses contemporains, mais des anglicisants français de la dernière moitié du XIX^e siècle, devant ce que André Chévrillon a décrit en ces termes : « l'union des deux traits les plus contradictoires de l'âme anglaise : le goût et l'intelligence de la réalité positive, concrète, et de son infini détail, le besoin de mesurer, peser, dénombrer, classer... et, d'autre part, l'extraordinaire aptitude à la poésie morale et religieuse ². » Comme Taine et ses successeurs, Chasles cherchera l'explication de ce phénomène dans les origines germaniques de la plus grande partie de la nation, et dans son éducation protestante. Comme on sait, cette conception du caractère concentré, passionné,

1. *Etudes sur les hommes et les mœurs*, p. 282-283.

2. *La pensée de Ruskin*, p. 44.

des hommes de souche germanique, n'avait rien d'original, étant généralement acceptée en France après que M^{me} de Staël l'avait mise à la mode ¹. Chasles pouvait parler de l'Angleterre de son temps en pleine connaissance de cause, ayant passé sept années parmi les classes pauvres et les petits bourgeois, avant de formuler des généralisations sur le caractère anglais, tandis que Taine n'a visité l'Angleterre que pour compléter et contrôler, par l'observation personnelle, ses connaissances livresques et une conception toute faite de cette nation, dont il n'a jamais fréquenté que les classes dirigeantes et dont il a complètement ignoré les basses couches ².

Dans la vie publique de l'Angleterre, Chasles remarque la même dignité qui caractérise la vie privée :

C'est une lutte ardente des individualités qui cherchent leur place et se respectent ³.

L'Anglais, aussi bien que l'Américain, qui doit à son héritage anglo-saxon tout ce qu'il y a de meilleur dans son administration politique, a, au plus haut degré, dit Chasles, le sens politique, joint à l'amour de la tradition et des anciennes habitudes.

Les Anglais et les Américains, quels que soient leurs qualités ou leurs vices, ont le sens politique au plus haut degré. Qu'est-ce que le sens politique ? C'est le droit sens. Non pas le théorique et l'absolu, la logique et l'algèbre ; mais la pratique, la vie et la nécessité de chaque jour... c'est le pire des pédantismes que ce retour perpétuel à l'absolu et à la logique suprême dans les affaires d'un monde où tout est flottant et incomplet... l'imperfection évidente des choses humaines rend la loi sainte et sacrée aux yeux des peuples vraiment politiques ; pour eux la loi doit être immuable, puisqu'elle représente l'absolu, le juste, l'équitable, le parfait. Remplacez-vous par une succession de

1. Cf. Thierry, Guizot.

2. C. Roe, *Taine et l'Angleterre*.

3. *Journal des Débats*, 5 octobre 1856.

petites lois qui se désavouent et s'annulent la loi traditionnelle, enracinée dans les mœurs, alors il n'y a plus de lois ; cette recherche vaine d'un absolu qui nous fuit sans cesse est la destruction du sentiment même de la justice. Aussi les nations politiques changent-elles leurs lois le moins possible ; elles savent qu'une loi renouvelée est une loi amoindrie ¹...

C'est en somme le bon sens dans le domaine des affaires publiques. L'Anglais a l'esprit pratique ; au lieu de se perdre dans le théorique et l'absolu, il tient compte de la nécessité de chaque jour. Aussi change-t-il ses lois le moins possible, préférant remédier à leurs imperfections par une application judicieuse ². Le respect de la loi est pourtant enraciné dans le caractère national. « Cet instinct, d'origine protestante, de l'ordre, est dans la race. C'est de lui que procède l'orgueilleux respect de ce peuple pour ses institutions établies, ses traditions et ses coutumes. » L'Anglais n'a pas le tempérament révolutionnaire. Et pourtant, les terribles conditions sociales, résultat inévitable du développement inouï de l'industrie, auraient pu déclencher une révolution en Angleterre, si le sentiment religieux n'était pas venu renforcer cet instinct inné de l'ordre.

Chasles n'ignorait pas le côté plus sombre du puritanisme évangélique ; l'austérité féroce de certaines sectes calvinistes, la tartuferie philanthropique de bien des gens qui simulaient la piété. Il avouait que dans ses relations avec les autres nations, l'Angleterre s'était souvent montrée rapace et hypocrite ³. Il se rendait compte du fait qu'en Amérique le puritanisme était devenu le prétexte d'une espèce de religion du bien-être, qu'on était arrivé presque à croire que la richesse, c'est la vertu ⁴. Mais ce mauvais

1. *Etudes contemporaines*, I, p. 38.

2. *Ibid.*, p. 30.

3. *Voyages d'un critique à travers la vie et les livres. Orient.*

4. *Le XVIII^e siècle en Angleterre*, I, Franklin, p. 356-357.

côté de l'*américanisme* lui semblait avoir influé bien plutôt sur la société française que sur la société anglaise. Il refusait de croire qu'en Angleterre l'idéalisme fût enfoui sous l'amour de l'argent et du bien-être : il n'aimait pas qu'on attribuât sa prospérité à son âme marchande :

Je n'aime pas qu'on vante l'*âme marchande* d'un pays qui a produit Sidney et Newton... Il ne suffit pas de cette *âme marchande* pour expliquer l'Angleterre. Parlez donc de la force morale, de l'individu actif, du développement libre que les Anglais appellent *exertion*. Elle a compris la nécessité du labeur... elle a cessé d'être Merry England, elle a embrassé une religion sévère ¹...

En 1838, quand Chasles revint à Londres dans la suite du maréchal Soult, il eut l'impression qu'un immense changement s'opérait partout ; il lui semblait que depuis 1820 le vieux fonds protestant était non seulement ébranlé mais sérieusement atteint, et, avec lui, la base même de la grandeur et de la suprématie de l'Angleterre. Cette impression venait en partie sans doute du fait que, en 1838, au lieu des simples ouvriers et des petits bourgeois qu'il avait connus en 1820, les gens qu'il fréquentait appartenaient à la haute bourgeoisie commerciale et industrielle, à qui le *Reform Bill* de 1832 avait donné une position prépondérante dans les affaires de la nation, et qui, bien qu'appartenant en général aux sectes dissidentes, inclinait à faire sienne la philosophie utilitaire de Bentham, et à adopter une religion plus conforme à son amour du bien-être et à sa prospérité matérielle.

Plus tard, tout en constatant chez ces classes où il n'avait jamais été aussi profondément enraciné que parmi les ouvriers et les petits bourgeois, un affaiblissement progressif de l'esprit puritain, Chasles reconnaîtra que cet esprit est bien loin de sombrer complètement sous le maté-

1. *Etudes contemporaines*, I, p. 238.

rialisme. Il en retrouvera les manifestations dans les ouvrages de Carlyle, de Kingsley, de Dickens, de tous ceux, enfin, qui sont en contact avec le menu peuple, avec les assises mêmes de la nation ¹.

Il serait impossible d'exagérer l'importance de ce premier contact de Chasles avec l'Angleterre. C'est ici et non ailleurs qu'il convient de chercher l'explication de la sympathie agissante qu'il a toujours témoignée à l'égard du peuple anglo-saxon, et la confiance qu'il a conservée dans ses hautes destinées. Il est peu probable qu'il ait développé pendant son séjour à Londres, toute sa théorie du protestantisme, expression du génie de la race, telle qu'il l'a exposée dans ses articles de la *Revue des Deux-Mondes* de 1841 et de 1844. Toutefois il convient de signaler que, dans des articles publiés dès 1820 dans la *Renommée*, il avait reconnu que l'élément fondamental et essentiel du caractère anglais était une sorte d'honnêteté de fond, jointe à un enthousiasme religieux qui approche du fanatisme. Cet enthousiasme, dit-il, qui a toujours reparu dans les troubles de cette île, a sa source au fond même des âmes anglaises, et l'établissement de la secte méthodiste est, en quelque sorte, la dernière manifestation de l'anglo-saxonisme.

Nous ne savons pas à quel moment Chasles quitta l'Angleterre. Il paraît avoir voyagé quelques mois en Allemagne avant de rentrer définitivement en France, ce qu'il fit contre les conseils de son père, vers 1822 ou 1823 ². Tout semblait présager pour lui une carrière littéraire des plus brillantes ; il connaissait déjà les Anglais et la littérature

1. *Journal des Débats*, 24 avril 1851, *Mémoires d'un tailleur socialiste*.

2. Chasles donne 1822 (*Mémoires*, I, 199). Ailleurs il écrit que son séjour en Angleterre a duré huit ans, ce qui donnerait 1825 comme la date de son retour en France.

M. Millanvoy, lui aussi, donne 1822 comme la date du retour en France : *Journal inédit*, *La Revue*, 15 juin 1907.

anglaise comme peu de ses compatriotes, surtout parmi ses contemporains, les ont connus, et il s'en faisait gloire. Déjà il envisageait ce vaste système de critique universelle, l'étude des causes et des effets, des répercussions infinies des idées ; il était érudit, il avait du talent. On se demande comment il se fait qu'avec ces avantages, il n'ait pas atteint la première place parmi les critiques de son époque, pourquoi dans les rangs des hommes de lettres du XIX^e siècle il ne marche pas de front avec Sainte-Beuve. C'est qu'au lieu de se concentrer, il a éparpillé ses forces sur trop d'objets à la fois. Il aimait l'étude et les lettres, mais il aimait aussi briller dans les salons mondains, et croyait que c'était là le chemin qui conduirait au but tant rêvé, un siège à l'Académie. A ses ambitions mondaines et académiques il sacrifia son repos, son talent, l'œuvre qu'il avait rêvée et que, avec cinq ou six années de tranquillité, il aurait pu mener à bonne fin, cette œuvre qu'il a ébauchée dans ses nombreux articles et qui aurait été pour le puritanisme anglais ce qu'est pour le jansénisme le *Port-Royal* de Sainte-Beuve. De ce livre il ne nous est parvenu que des fragments, qui suffisent à nous faire regretter un chef-d'œuvre perdu.

CHAPITRE III

LES DÉBUTS LITTÉRAIRES

(1823-1830)

Le séjour en Angleterre a donc été sans aucun doute une des influences les plus importantes dans la formation de l'esprit de Philarète Chasles. Rentré en France, il restera toute sa vie imprégné de culture anglaise. Il se peut bien que ces années passées à Londres aient été les plus heureuses de sa vie ¹. Arrivé là juste au moment où les haines suscitées par les guerres de l'Empire commençaient à céder la place à des sentiments plus amicaux, il y avait été reçu avec une grande bienveillance. Fils de proscrit, victime de l'injustice du gouvernement monarchique, il réunissait dans sa personne tous les caractères qui pouvaient le rendre intéressant en Angleterre aux champions de la liberté. Sa misanthropie de jeune Alceste n'était pas faite pour déplaire aux Anglais comme elle devait déplaire à ses compatriotes ; en tout cas il ne semble pas s'être fait d'ennemis à Londres malgré son tempérament irascible ². Il dit qu'en Angleterre il avait appris à « être vrai, à détester la déclamation et l'intrigue », à comprendre la nécessité de la foi religieuse comme base de toute morale. La sincérité de ce sentiment ne peut pas être mise en doute,

1. P. Audebrand, *Nouvelle Revue*, 15 avril 1884, p. 776-815.

2. *Mémoires*, I, p. 190.

mais il faut avouer que la leçon ne devait pas produire des effets très durables, car parmi les écrivains de l'époque, personne plus que lui ne s'est livré à la déclamation, ni au petit jeu des mystifications. En 1823 pourtant, alors que la gloire littéraire ne semblait pas être hors de sa portée, son style n'a pas encore pris le ton acéré qu'il devait prendre plus tard, lorsque des déceptions réitérées auront aigri son caractère et trempé sa plume dans le fiel.

Il retrouvait la France déchirée par des conflits politiques et littéraires. Des renseignements manquent pour nous éclairer sur son attitude envers ces questions pendant les années qui ont suivi son retour en France. Malheureusement nous n'avons réussi à découvrir aucune lettre datée de cette époque ; d'ailleurs, les articles qu'il envoya aux périodiques avant 1830 sont littéraires et descriptifs et ne traitent pas de polémique. Nous avons donc été obligé d'avoir recours aux *Mémoires*, c'est-à-dire à des observations notées longtemps après coup ¹. Étant donné l'inexactitude habituelle qui caractérise les écrits de Chasles dans lesquels il est question du passé, il est fort probable que ces impressions ont été considérablement modifiées par le passage du temps, et que les pages des *Mémoires* consacrées aux réminiscences de la France en 1825 et du groupe de Jouy en particulier, représentent bien plutôt l'attitude de Chasles après 1862 que celle du jeune homme qui venait de rentrer dans sa patrie après une absence de sept ans. Il dit lui-même qu'il ne savait alors rien de la France, qu'il se trouvait tout désorienté dans ce chaos d'intérêts opposés ².

On se rend compte d'ailleurs qu'il a dû être trop occupé

1. Après 1862 ; voir *Mémoires*, I, p. 196.

2. *Mémoires*, I, p. 185 : « Je ne comprenais absolument rien à la France.... J'attendais mes convictions qui ne devaient être que le résultat des expériences ; au moment où j'écris, je les possède tout entières. »

des difficultés de sa propre situation pour pouvoir s'intéresser activement à la politique. Au lieu de l'accueil chaleureux qu'il avait reçu à Londres, il se vit accueilli à Paris avec la plus profonde indifférence. En France personne ne s'occupa de lui. Son père même, qui lui avait conseillé de ne pas revenir, lui défendit sa porte, et sa mère, à l'en croire, fut obligée d'aller le voir en cachette. Son ami de collège, le protestant Jousse, avait quitté Paris pour s'installer dans le Poitou. Sans foyer ni amis, il se sentait dépaysé, il savait que ses manières trop anglaises déplaisaient, il croyait qu'on lui imputait à crime d'être fils de régicide. Ces inimitiés dont il se croyait victime étaient probablement plus imaginaires que réelles, et c'est à force de se déclarer un paria qu'il l'est devenu. Cela n'empêche pas qu'il ait souffert amèrement de son manque de relations ; le passage suivant tiré de ses mémoires montrera combien son cœur en était ulcéré :

En France, tout ce qui n'est pas de guerre sociale n'existe pas. Il faut donc avant tout se constituer une vie de relation qui vous protège et vous fasse fort. Dans ce pays social, on n'a pas d'autre valeur que celle que les autres vous attribuent... Ma vie de relation était mauvaise ; dès le berceau elle était gâtée, puisque sur ce berceau il y avait inscrits les mots : *République 1793*, et *Louis XVI condamné*... Dans ma jeunesse, hors de France, une belle vie de relation m'a rattaché aux libres et fortes mœurs du Nord, me faisant comprendre la noblesse, la dignité de l'homme, combien il est ridicule à l'homme d'annuler sa valeur propre, et de ne prendre son point d'appui que chez les autres. Aussi n'ai-je été rien en France, où l'on ne peut être que par les autres, et où les autres sont irréflechis ¹...

La politique et les questions sociales ont donc été forcément subordonnées aux exigences de la vie matérielle, à la nécessité où il se trouvait de gagner sa vie. Un article

1. *Mémoires*, I, p. 326.

sur M^{me} de Staël, qui parut, selon l'auteur, dans la *Renommée*¹, ayant attiré l'attention de l'académicien Jouy, celui-ci offrit au jeune homme une place d'aide littéraire, et plus tard le prit comme collaborateur. Jouy, l'auteur de *Sylla* et de la *Vestale*, était un des chefs de l'opposition politique libérale. Dans son livre sur *La presse littéraire sous la Restauration*, M. Desgranges a esquissé son portrait :

La biographie de Jouy est une sorte de roman. Celui qui s'est appelé l'*Hermite* fut pendant une trentaine d'années un voyageur aventureux, un soldat brillant, au service de l'ancien régime, puis de la Révolution. Il a connu, aux Indes, ce Tippou-Saïb dont il devait faire le héros d'une de ses tragédies... Mais il n'avait rien ni d'un Bernardin de Saint-Pierre, ni d'un Chateaubriand, rien même, comme poète, rien de ce Parny auquel il succéda à l'Académie française. Bourgeois voltairien, esprit sec et ironique, écrivain à la plume alerte et finement aiguillée, déplorable pasticheur, en poésie du style pseudo-classique le plus démodé, Jouy semble n'avoir jamais quitté cette Chaussée-d'Antin où il établit en 1812 son principal ermitage.

Par contre, il était né journaliste. Il a fondé la chronique, comme Geoffroy le feuilleton. A la *Gazette de France*, au *Mercur*, à la *Minerve*, au *Constitutionnel*, il a écrit de très nombreux articles, les uns, d'une observation assez spirituelle sur les mœurs et les modes du jour, les autres à tendances politiques. Jouy, tout comme Étienne, oublia sous la Restauration qu'il avait été *censeur* sous l'Empire. Jouy est un classique du XVIII^e siècle ; mais il ne touche aux œuvres littéraires que par occasion et toujours avec une arrière-pensée politique².

Engagé dans le métier littéraire sous le patronage de Jouy, c'est probablement par son intermédiaire que Phi-

1. *Mémoires*, I, 204. Je n'ai réussi à découvrir aucune trace de cet article dans les numéros de la *Renommée*. Le seul article sur M^{me} de Staël qui s'y trouve, daté du 25 février 1820, n'est pas signé et n'offre aucune ressemblance avec le chapitre sur elle publié dans les *Mémoires* (tome I, 205-223).

2. *La presse littéraire sous la Restauration*, p. 72-73.

larète Chasles fut introduit à la rédaction du *Miroir* qui, fondé en 1821, supprimé en 1823, reparut en juillet de la même année sous le titre de la *Pandore*, pour disparaître définitivement en août 1828 ¹. Ces petits journaux avaient une certaine importance politique et abondaient en traits piquants contre le ministère. La partie littéraire, à laquelle Chasles a collaboré, consistait plutôt dans « l'histoire anecdotique des théâtres ² ».

Jouy et ses amis, comme nous l'avons vu, appartenaient à l'opposition libérale, et tenaient par des liens très légers au groupe doctrinaire auquel Chasles devait se rapprocher plus tard. Parmi les hommes célèbres qui fréquentaient la maison de Jouy se trouvaient Benjamin Constant et Béranger.

Le jeune Chasles, qui sortait d'un milieu calviniste, se sentait d'abord mal à son aise dans cette société mondaine, de mœurs plutôt dissolues, et qui émanait essentiellement du XVIII^e siècle. Il lui semblait que tous ces gens se nourrissaient de chimères, puisqu'ils fondaient leurs espoirs sur une doctrine, selon lui, fausse, — « l'apothéose de l'Humanité, abstraction faite de Dieu ». Inévitablement il établit le contraste entre cette société et celle qu'il avait connue à Londres :

Le sort qui m'avait jeté en Angleterre au milieu des Coleridge, des Hazlitt et des Southey, me plaçait dès mon retour en France parmi des Jouy, des Béranger, des Benjamin Constant, des Étienne et de tous ceux qui détruisaient de fond en comble la vieille société renouvelée. J'avais vu ailleurs les grandes intelligences ardentes à créer ; ici je voyais l'activité des gens d'esprit occupée à tout abattre. Ils avaient trop raison ; ce

1. Desgranges, *ouvrage cité*, p. 56.

2. Hatin, *Bibliographie des périodiques*. Les articles que Chasles donna n'étant pas signés, sauf un seul, celui du 9 mars 1821, il est impossible de les identifier avec certitude. Si on peut en juger d'après l'unique article signé, la collaboration de Chasles à ces deux périodiques est de peu d'importance.

qu'ils détruisaient ne valait rien ; ils vivaient dans l'espoir d'élever, à force de ruines, une civilisation étincelante des splendeurs de l'humanité déifiée ; cette idée brillait comme une hache qui reluit dans des mains acharnées... J'entendais chaque jour le panégyrique de cette civilisation splendide qui allait éclore, ou plutôt apparaître, comme la fée Morgane ; aurore boréale rayonnant sur un monde rajeuni. Je n'y voulais pas croire. Ces fanfares qui annonçaient un avenir si mal préparé ne me séduisaient pas ; je n'y voyais que la prolongation stérile de Jean-Jacques et d'Helvétius ¹.

Il est permis de douter si le jeune homme s'est réellement trouvé aussi éloigné des idées de Jouy et de Constant qu'il le dit. Lorsqu'il jette ainsi des regards sur ce passé lointain, il se fait probablement des illusions sur la nature des sentiments qu'il éprouvait alors. Il s'imaginait avoir été moralement une sorte de Charles Lamb, simple et vertueux, ne demandant pas mieux que de passer, à l'écart du monde, une existence paisible consacrée uniquement à l'étude et aux lettres. L'idée qu'on se fait de lui, d'après ses propres écrits et les témoignages de ses contemporains, est tout autre ². Il avait l'amour des lettres, c'est entendu, mais un autre sentiment avait encore plus de prise sur son âme. Ce fils de conventionnel et de régicide était possédé par un désir de vie large ; il avait soif d'autorité et de considération. On le voit, infatigable, qui assaille les bureaux de rédaction, qui quête des emplois et des dignités, songeant toujours à restaurer son nom sous cette monarchie des Bourbons ³. Entre 1824 et 1830 il composa des essais littéraires de tout genre. En 1824 il se fit remar-

1. *Hommes et Mœurs*, p. 239-240.

2. Voir P. Audebrand, *article cité*. M^{lle} Chasles possède un beau portrait de Philarète à cette époque. Ce portrait représente un jeune homme très beau garçon, cheveux noirs, taille svelte, très élégant, assis sur un divan. Il porte un pantalon de nankin et une robe de chambre de soie verte ; la chemise ouverte à la Byron. Rien ne pourrait ressembler moins à Charles Lamb.

3. Voir Audebrand, *article cité*.

quer par un essai sur de Thou que l'Académie couronna, et où déjà s'accusait son talent pour la description et le récit pittoresque. En 1825 il s'associa avec Amédée Pichot pour fonder la *Revue britannique*, dont le but était de tenir le public français au courant de ce qui se passait dans le monde littéraire d'outre-manche¹. Son *Résumé de l'histoire de la Suisse*, ainsi que la préface qu'il rédigea en 1822 pour une édition du *Chevalier de Faublas* par J.-B. Louvet, ne sont que des ouvrages de librairie comme il en a composé tant dans sa vie². Il fit des tentatives de littérature originale, des nouvelles qui témoignent d'un goût très prononcé pour le sombre et le fantastique. Dans la préface d'un conte intitulé *Le père et la fille*, fait en collaboration avec Félix Bodin, Chasles écrit ; « Le siècle veut, dit-on, des émotions fortes : en voici. » Des émotions fortes, les deux auteurs les prodiguent au lecteur. *Le père et la fille* est une histoire très lugubre ; une jeune fille ignore le métier de son père, elle apprend dans des circonstances des plus dramatiques qu'il est le bourreau, elle en meurt, son fiancé se suicide, et le malheureux père, cause involontaire de ces désastres, devient fou.

Il était inévitable qu'un jeune aspirant à la gloire littéraire fît au moins une tentative de création poétique.

1. Ce serait un travail énorme que de démêler dans le vaste recueil de la *Revue Britannique* ce qui vient de la plume de Chasles. Lui-même a maintenu qu'il en avait écrit, entre 1825 et 1840, au moins le tiers. (Renseignements donnés sur les fonctionnaires de la Bibliothèque Mazarine par M. de Feletz en 1848 ; *Archives nationales* F. 17, 3489). Les histoires adaptées de Samuel Warren que Chasles a publiées plus tard sous le titre de *Journal d'un Médecin*, ont paru d'abord dans cette revue. La plupart des articles qu'il y a donnés, n'étant que des traductions ou des adaptations d'articles anglais déjà parus, nous ne les avons pas jugés d'une importance capitale pour l'étude du développement intellectuel de Chasles.

2. Cf. *Le livre de M. le Curé*, son édition de Molière, son *Histoire de France* écrite en collaboration avec A. Roche, etc.

La fiancée de Bénarès parut en 1825 et fut dédié à *Monsieur de Jouy, de l'Académie française*. Le but que l'auteur s'est proposé est indiqué dans une préface où on lit :

J'ai tenté plusieurs essais : le mélange de l'intérêt du roman avec les couleurs et le rythme poétiques ; l'alliance d'une fable en prose et d'hymnes en vers, qui se rattachent à la fable elle-même ; la peinture des mœurs indiennes, retracées avec fidélité ; et l'union d'un but philosophique et des plus vagues féeries que l'imagination puisse créer.

Il avoua des intentions morales :

J'ai espéré que la légèreté, et peut-être le vague des détails, pouvaient être rachetés par un but moral. J'ai consacré ce poème au Dévouement ¹.

La fiancée de Bénarès consiste en trois hymnes au Dévouement interpolés dans un récit en prose. Le sujet en a été suggéré par une tradition indienne, la même qui avait déjà inspiré à Thomas Moore son poème oriental de la *Péri*, l'expiation de la zendovère chassée du Paradis. La zendovère de Chasles et la péri de Moore sont également exilées du ciel pour avoir aimé un mortel, et ne peuvent y retourner à moins d'avoir trouvé un trésor digne des cieux. Les trois récits de la *Péri* correspondent aux trois hymnes des bayadères dans le poème de Chasles.

On reconnaît dans le choix d'un tel sujet la double influence de Moore et de Jouy. Chasles avait partagé à Londres l'enthousiasme général pour la poésie orientale de Moore ² ; chez Jouy, qui avait fait la connaissance de Moore en janvier 1822, lors de la visite de ce dernier à Paris ³, il nage en plein orientalisme. Jouy, ancien officier de l'armée coloniale, connaissait très bien les Indes qu'il avait longtemps habitées. Il a pu donner à son secrétaire

1. P. xvi.

2. *Revue encyclopédique*, 1821.

3. A.-B. Thomas, *Moore en France*, p. 11.

des renseignements précieux pour les notes sur les mœurs et les traditions indiennes qui occupent le tiers du volume. Chasles reconnaît cette dette :

J'ai cherché des couleurs dans les voyageurs les plus exacts, dans vos bayadères, qui offrent une peinture si complète des mœurs de ces femmes, et dans vos conversations où se retracent d'une manière si fidèle les coutumes d'un peuple intéressant par l'antiquité, la simplicité, la volupté et l'austérité de ses mœurs ¹.

Le sujet fut trouvé « frivole et vide d'intérêt » par le critique du *Globe* chargé du compte-rendu de la *Fiancée*. « C'est, écrivait-il, une idée malheureuse d'aller se travestir en bayadère et de se condamner à prendre le langage, les sentiments, les préjugés de ces jeunes filles à demi-fabuleuses ». Seules les notes, en prose naturellement, lui paraissaient être vraiment touchantes et poétiques. Quant aux vers, ils sont pour la plupart assez bien tournés, mais sans idées et sans chaleur ; « ou, si l'auteur veut prendre un vol plus élevé, alors il se noie dans un déluge d'exclamations emphatiques, de mots sonores et d'images incohérentes ². » Ce même critique reproche avec justice au poète d'être allé puiser ses couleurs dans le monde moral. Il n'est pas plus indulgent pour le récit en prose.

Chasles lui-même ne se faisait pas d'illusions sur le succès de son poème. Il avait assez de bon sens et de goût pour comprendre qu'il n'était pas un grand poète ; à part une traduction inédite des odes d'Horace ³, une traduction des œuvres de Burns ⁴, deux poèmes dans le genre sentimental publiés dans la *Revue poétique du XIX^e siècle* ⁵, il cessa d'écrire en vers. Philibert Audebrand raconte

1. Préface de *La Fiancée de Bénarès*, p. XVIII.

2. *Globe*, 10 février 1825.

3. Bibliothèque Mazarine, dossier de Philarète Chasles, M.S. 4049, Traduction complète des *Odes* d'Horace.

4. Voir note p. 179.

5. *Ma mère*, février 1835 ; *Le rêve du mousse*, juin 1835.

comment, en 1860, ayant découvert dans la boîte à cinq sous d'un bouquiniste, un exemplaire de *la Fiancée*, et l'ayant montré à l'auteur, celui-ci prit un air ébahi et consterné :

Comment peut-il en exister un exemplaire ? se serait écrié Charles : « j'avais lieu d'espérer qu'il n'en resterait plus trace, ni sur les quais ni nulle part. Il n'y a pas moyen de le nier, j'ai fait des vers. En voilà trois mille, que vous venez d'exhumer ; oui, trois mille qui portent mon nom en toutes lettres. Aux yeux d'un juge sévère, ce serait un cas pendable, car enfin, cela ne vaut pas le diable. On peut donc m'accuser d'avoir fait des vers !... Mais cherchez bien, ce volume excepté, vous n'en trouverez plus un seul à ma charge. C'est que je n'ai pas recommencé. Non, parole d'honneur, pas une seule fois ! Sans doute j'ai touché à la fantaisie, à l'anecdote, au conte, même au roman, mais les trois quarts de ma vie ont été consacrés à l'exégèse ¹.

Vers 1830, Chasles eut la bonne chance de faire la connaissance de Bertin, rédacteur en chef de la feuille doctrinaire, le *Journal des Débats*. Bertin, charmé de trouver chez le jeune homme une connaissance approfondie de la langue et de la littérature anglaises, l'accueillit aux *Débats* ².

Il y commença, avec les articles sur Byron ³, les études sur les littératures étrangères contemporaines par lesquelles, pendant une vingtaine d'années, il devait contribuer plus que tout autre à éclairer l'opinion française. De 1829 à 1842 il collabora à la *Revue de Paris* fondée en 1829 par Véron. C'est dans cette feuille que parurent ses premiers articles, sur Shakespeare, ceux-ci très forts, sur Gozzi, sur le théâtre espagnol, sur les écrivains allemands

1. P. Audebrand, *Philarette Chasles*, *La Nouvelle Revue*, mars-avril 1884, vol. 27, p. 776-815.

2. Delécluze, *Souvenirs*, p. 376. On sait l'intérêt que Bertin portait alors à tout ce qui était anglais ; il avait envoyé en effet son propre fils à Londres pour se perfectionner dans la connaissance de la langue.

3. 27 mars et 11 avril 1830, 9 février, 2 et 9 mars 1831.

contemporains ¹, aussi bien que des reminiscences personnelles ou littéraires de l'Angleterre, la fameuse étude sur Defoe, qui devait être réimprimée tant de fois et paraître finalement parmi les *Etudes sur l'Angleterre au XVIII^e siècle*, quelques articles sur les mœurs de l'Antiquité, et, en 1830, un article sur l'influence de la société sur la littérature. Les articles de 1829-1833 furent publiés en volume sous le titre de *Caractères et Paysages* (1833).

Parmi toutes ces formes diverses de son activité, Chasles trouva le temps d'écrire un ouvrage de plus longue haleine, et qui demandait une érudition considérable, le *Tableau de la littérature française au XVI^e siècle*, qui en 1828, lui valut la distinction de partager avec Saint-Marc Girardin le prix d'éloquence décerné par l'Académie. Sainte-Beuve avait eu l'intention d'y concourir, mais son livre ne fut pas terminé à temps. Naturellement, cette première tentative d'histoire littéraire d'une époque, n'est plus au point ; cependant, telle qu'elle est, elle témoigne chez le jeune critique d'une érudition très variée, d'un beau talent descriptif. Des recherches plus récentes ont beaucoup ajouté à l'étude des auteurs particuliers aussi bien qu'à celle des influences littéraires. On pourrait critiquer dans le *Tableau* un certain manque de composition — l'auteur suit tantôt l'ordre des matières, tantôt l'ordre des temps — mais ce défaut est compensé par de réels mérites. Déjà dans les portraits de Villon, de Calvin et de Rabelais s'accuse son talent de trouver et de rendre le trait qui caractérise. Déjà il ébauche l'étude des influences littéraires.

Le côté linguistique de son étude sur le xvi^e siècle est plutôt superficiel ; il s'est borné à indiquer quelques emprunts de mots dans le vocabulaire de la langue française, indications d'ailleurs qui sont susceptibles de critiques. On ne s'attend pas évidemment, à trouver des juge-

1. Cf. appendice.

ments définitifs sur des questions de langue, les sciences linguistiques étant à ce moment-là dans leur enfance. Toute sa vie Chasles s'est beaucoup intéressé à la philologie, basant ses conclusions sur l'œuvre de Grimm et y ajoutant une masse de détails curieux et ingénieux ¹. Ce n'est pas un mince mérite d'avoir compris l'importance de cette science nouvelle, et d'avoir été un des premiers à étudier la forme des langues comme expression de la pensée nationale.

Bientôt après la publication du *Tableau de la littérature française*, Philarète Chasles quitta Jouy pour entrer chez le baron d'Eckstein, rédacteur en chef du *Drapeau Blanc* ². Fervent catholique, réactionnaire en politique, Eckstein s'acquittait le respect de Chasles par sa simplicité et sa sincérité évidentes. Il semble même possible qu'Eckstein ait exercé sur l'esprit du jeune homme une influence considérable, puisque c'est vers cette époque que Chasles éprouve le besoin de se faire baptiser dans la foi catholique ³. En tout cas, il a dû partager les préventions de son chef contre la philosophie du XVIII^e siècle et contre le régime de Napoléon. Le baron ne se sentait pourtant pas tout à fait à son aise avec son secrétaire, d'un commerce, semblait-il, assez difficile. Peu de temps après avoir pris Chasles comme secrétaire, il écrivit à un ami : « Chasles ne me comprend

1. *Le XVI^e siècle en France*, pp. 410-430 ; *L'Allemagne ancienne et moderne*, p. 3-33 ; *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 3-29 ; *Journal des Débats*, 1860 et 1861, etc. Il revient plusieurs fois sur cette question dans des lettres inédites.

2. Ferdinand Eckstein (1790-1861). Voir P. M. Nicolas Burtin, *Un semeur d'idées au temps de la Restauration, Le Baron d'Eckstein*, Paris, 1931. M. Burtin semble se contredire en ce qui concerne la date de l'entrée de Chasles chez Eckstein, puisqu'il écrit à la page 71 : « Philarète Chasles fut son secrétaire en 1828. » Et, à la page 101 : « On sait par exemple, qu'en 1829 il s'adjoignit un secrétaire, lequel n'était autre que Philarète Chasles ».

3. *Etudes contemporaines*, II, p. 309. Ce fait a été confirmé par M^{lle} Chasles.

pas, et me *chaslise* souvent à faire peur. Il me faut valser la ronde chaslienne, tandis que mon allure naturelle lui est étrangère ¹ ».

Au commencement de leurs relations, Chasles était chargé de corriger et de polir les œuvres du baron rédigées en mauvais français ; bientôt, à ce qu'il affirme, ayant appris l'allemand, c'est sur le texte allemand qu'il aurait « rédigé les vingt volumes du *Catholique*, réservoir confus, bourbeux, mais vaste et puissant, de toute l'érudition allemande ² ».

En sa qualité de secrétaire chez Jouy et plus tard chez Eckstein, Chasles fréquentait des milieux franchement anti-romantiques. Malgré cela, on se serait attendu à voir un jeune homme capable d'écrire la *Fiancée de Bénarès* prendre place parmi les pionniers de la littérature nouvelle ³.

Il n'en fut rien. Trop d'obstacles le séparaient du groupe catholique et monarchique de Hugo. Ses origines d'abord, et le républicanisme qu'on lui supposait ⁴ ; il y avait ensuite ses préférences connues pour l'Angleterre. Mais la plus forte raison, c'est qu'il a toujours détesté les coterie littéraires ; il s'est toujours fait une gloire de s'être tenu à l'écart de toutes les écoles.

1. Lettre du 9 janvier 1829, adressée à Foisset, citée par N. Burtin, *ouvrage cité*, p. 101.

2. *Mémoires*, I, p. 271. Il paraît que Chasles exagère. Voir N. Burtin, *ouvrage cité*, p. 102 : « D'abord, le *Catholique* ne compte que seize volumes ; ensuite, de son propre aveu, ce n'est qu'en 1829 qu'il entra au service d'Eckstein ; enfin, s'il faut parler net, on ne voit pas bien dans l'œuvre du baron la part qui revient à son secrétaire ; dans les quatre derniers volumes, aucun renouvellement de sujets, aucune amélioration appréciable du style... Après tout, la prose du baron restait peut-être rebelle à tout « blanchissage ».

3. C'est en effet le conseil que lui donne le critique du *Globe* chargé du compte rendu de la *Fiancée*. Il prédit au jeune poète un avenir brillant à condition qu'il cesse de prôner la maxime de l'immobilité et qu'il adopte sans restriction le but, la devise et l'allure de la nouvelle école. *Globe*, 10 février 1825.

4. Voir Audebrand, *article cité*, p. 785.

J'avais vu, dit-il, en 1829, la stupide tragédie française *Germanicus*... Je voyais en 1829 le tapage coloré de la nouvelle école, le néant et l'éclat emphatique de Victor Hugo remplacer cet engouement classique... Je n'aimais pas davantage la façon dont on s'enrégimente en France pour faire la littérature. Il semble que dans ce pays tout soit soldat. Marmontel est colonel sous Voltaire, et Ronsard généralissime commande à Baïf, Jodelle et C^{te}. Liberté de l'intelligence, vous en êtes l'essence même et la vie ! Et quel grade allez-vous donner à Michel de Montaigne ou à Bossuet, à Cervantès, à Shakespeare ? Cette fondamentale erreur a gâté jusqu'à notre Balzac, le romancier qui se croyait maréchal littéraire ¹.

Tout en se tenant à l'écart des groupes romantiques, Chasles écrivait des articles où il vantait Shakespeare et Jean-Paul, et où il traduisait Lamb, car, s'il ne s'est pas associé étroitement à leurs projets de réforme littéraire, personne plus que lui n'a compris la nécessité d'injecter dans la littérature française un sang nouveau. Seulement, il n'aimait pas dans les cénacles, l'ardeur de prosélytisme, la manie d'endoctriner qui lui semblaient être choses étrangères et mortelles à l'art. Et pourtant, tout en reprochant aux romantiques leur esprit de chapelle, il trouvait bien plus ridicules celui de ceux qui refusaient de croire à l'évolution de la littérature et qui voulaient absolument rester dans la tradition classique.

Dans l'introduction de la *Fiancée de Bénarès*, il avait soutenu que la littérature doit être l'expression de la pensée et des mœurs contemporaines :

La littérature ainsi que les arts, émane de la société même. Elle exerce une séduction, elle s'adresse aux hommes, elle doit chercher ce qui les touche et les occupe de leurs intérêts présents. Béranger, Casimir Delavigne, Lamartine ont déjà prouvé qu'il était possible de satisfaire à ces besoins sans tomber dans la déraison ².

1. *Mémoires*, I, p. 273-4. Voir aussi *De la poésie en France*, *Revue de Paris*, 1830, tome XI.

2. P. VII.

Il conseille pourtant la modération ; il veut que l'on conserve la beauté des formes antiques tout en faisant exprimer à la poésie des émotions modernes. Il prend comme devise les paroles de Bacon :

L'amour des nouveautés et l'idolâtrie de l'antiquité sont les deux fléaux des lettres : l'un détruit tout ce qui existait, et mutile au lieu d'innover ; l'autre arrête les progrès de l'esprit et s'oppose à toutes les acquisitions de l'intelligence ¹.

Dans deux articles écrits en 1830 pour la *Revue de Paris*, Chasles précise son attitude envers les doctrines nouvelles appliquées à la poésie lyrique ². Il résume en ces termes la triple intention du groupe romantique :

Le besoin de développer poétiquement l'individualité humaine, de donner à la versification le plus haut degré de franchise et de liberté possible, de trouver dans la laideur physique et morale une puissance d'émotion inconnue à l'antiquité grecque et romaine.

Il n'approuve pas tout dans ces doctrines. Il condamne les tentatives de renouveler la forme par l'archaïsme, et il déplore chez Joseph Delorme une tendance « à remplacer l'harmonie par la dissonance, à briser la versification, à forcer les couleurs et les sons de se heurter. » Il redoute également dans le romantisme une tendance à rechercher des monstruosité, et à faire l'apothéose du laid :

Dans la peinture des maux qui nous affligent, si le sentiment du beau n'est pas éveillé dans l'âme par quelque pensée secrète, par quelque contraste intime et voilé, mais réel, l'impression produite par un tel tableau n'excite plus que le dégoût... Joseph Delorme a voulu faire de la poésie laide et de la poésie du ^{xvi}^e siècle ; telle est, selon nous, sa véritable erreur.

1. Cité dans *La Fiancée*, introduction, et dans la *Revue de Paris*, février 1830, tome XI.

2. De la poésie en France au ^{xix}^e siècle, *Joseph Delorme ; Contes d'Espagne et d'Italie*, *Revue de Paris*, février et mars 1830.

En tant qu'il oriente la littérature vers l'analyse de plus en plus subtile des caractères, le romantisme semble à Chasles être un développement naturel et inévitable. Il reproche à Joseph Delorme d'avoir manqué de hardiesse à cet égard, de s'être arrêté dans le chemin qui conduit à une plus grande liberté poétique :

Que de sujets la crainte de la critique a sans doute empêché Joseph Delorme de traiter dans toute leur étendue !

Ce qu'il laisse deviner à peine, la vague et timide ambition d'un jeune homme, son isolement... pourquoi ne les avoir pas développés ? Ce livre, si lestement traité par des esprits superficiels, mérite un examen sérieux, parce qu'il tient aux sentiments secrets et aux penchants de l'époque où nous sommes... C'est le complet développement de la donnée même qu'il a choisi que je regrette de ne pas trouver. Vous voulez nous donner des poésies simples, populaires, pleines d'émotions que nous avons tous ressenties — je ne me plaindrai point de cette audace, mais de ce qu'elle s'est arrêtée dans son propre chemin...

Tels sont ses premiers jugements sur la poésie romantique. En 1830, dans la *Revue de Paris* parurent trois articles dans lesquels il est question du drame. Chasles avait déjà examiné, dans un compte-rendu d'*Une fête chez Néron*, tragédie par Soumet et Belmonté ¹, les causes de la décadence du théâtre contemporain en Europe, et s'était fait le champion de la liberté dans l'art, conseillant aux écrivains dramatiques de suivre le penchant véritable de leur pensée et, sans se soucier trop de la tradition, d'établir une étroite union entre la forme et le fond. Sans vouloir rien ôter à la gloire de Racine, il avait soutenu qu'il pouvait y avoir plus d'une conception du drame, et que l'œuvre dramatique, telle que Shakespeare l'a comprise, comme la peinture détaillée d'un caractère complet, offrait à l'auteur français un vaste champ inexploré. Ce fut donc avec le

1. Jouée le 29 décembre 1829. L'article est de janvier 1830.

plus vif intérêt qu'il attendait l'apparition d'*Hernani*. Dans l'article qu'il consacra à cette pièce, le lendemain de la première représentation, il décerna à Hugo de grands éloges pour avoir essayé un renouvellement du théâtre, et pour avoir proclamé si courageusement la liberté de l'artiste :

Cette œuvre peut être incomplète en elle-même, fautive sous quelques rapports, dangereuse d'exemple ; mais au milieu de ces produits nains, dont toutes les vieilles littératures sont encombrées, au milieu de ces copies de copies et de ces éternels pastiches qui surchargent nos bibliothèques, c'est plaisir de voir une intelligence confiante en sa force se déployer nue à ses risques et périls, faire essai de toutes ses facultés... et vaincre l'indifférence insouciant des contemporains par la témérité de ses efforts.

Toutefois, la pièce, malgré sa force lyrique et tragique, malgré d'admirables élans dramatiques, ne lui semble pas réussie en tant que pièce. Hugo abuse des situations et des émotions violentes. Il en résulte un chaos où tous les éléments du sublime se trouvent réunis, mais sans fusion et sans harmonie entre eux. Arraché au souvenir de la vie réelle, emporté dans un monde où toutes les émotions sont fébriles, le spectateur sent trop que l'homme n'a jamais pu être tel qu'on le trouve dans *Hernani*, « toujours hors de lui, furieux, violent, gigantesque. »

Mais là où Chasles se montre particulièrement perspicace, c'est lorsqu'il reproche à Hugo d'avoir été trop timide :

Hugo n'a fait qu'outrer certains aspects de la tragédie classique, tout en rejetant ce qui faisait la beauté de l'œuvre de Racine, le choix... Loin de réformer la tragédie française, il a essayé d'augmenter la force des moyens qu'elle avait adoptés ; les ressorts employés par elle, il les a violemment comprimés ; il ne l'a point changée, il l'a multipliée par elle-même... Sous ces innovations de forme et de style, les unes brillantes, les autres malheureuses, que M. Hugo a prodiguées, rien de plus

fidèle au fond à la méthode classique et au système ancien, que sa nouvelle tragédie ¹.

Sa conclusion fut donc que le drame romantique ainsi conçu n'aurait pas d'avenir.

Rien ne s'use plus vite que la véhémence ; rien n'est plus monotone que les idées exagérées... Ce n'est pas en activant la flamme des sentiments et des émotions, c'est par la peinture libre des caractères, par la reproduction facile et profonde des événements mobiles de la vie humaine que l'on peut échapper à ce danger.

Le seul écrivain romantique que Chasles ait vraiment connu est Balzac. Entre 1831 et 1833, ils ont été très liés, et nous croyons pouvoir affirmer avec certitude que le romancier doit au critique, en partie au moins, la première idée de la *Comédie Humaine*. En tout cas, Chasles l'a aidé à voir clair dans sa pensée et à trouver sa voie. Dans la deuxième édition des *Contes Philosophiques*, qui parut en 1831, aussi bien que dans les éditions de 1832 et de 1833, la préface de Balzac a été remplacée par une introduction du plus grand intérêt, par Philarète Chasles. Balzac, écrivant à la Duchesse de Castries, lui conseille, si elle veut comprendre toute la portée de *La peau de chagrin*, de lire cette introduction : « Lisez la deuxième édition... un des meilleurs écrivains de notre époque a bien voulu soulever le voile de ma pensée intime et future dans une introduction... ² » Or, Chasles avait écrit dans cette introduction :

On verra changer les couleurs de sa palette, et, de nuance en nuance, d'existence en existence, de mode en mode, ... par-

1. Cf. F. Baldensperger, *Esquisse d'une histoire de Shakespeare*, pp. 199-200 : « Cependant quelques esprits plus avisés s'en rendirent compte de bonne heure. Hugo ne faisait guère que multiplier par elle-même la tragédie, c'est-à-dire présenter, en les répartissant sur plusieurs actes, ces crises que le classicisme concentrait et précisait ».

2. *Correspondance de Balzac*, p. 95. Lettre du 5 octobre 1831.

courant tous les degrés de l'échelle sociale, montrer tour à tour le paysan, le mendiant, le pâtre, le bourgeois, le ministre, attaqués de la même maladie destructive. Il ne reculera pas même devant le roi et le prêtre, ces deux derniers échelons de notre hiérarchie croulante... De degrés en degrés, l'auteur s'élèvera jusqu'à cette dernière ironie, la plus haute et la plus en harmonie avec notre temps. Dans *l'Histoire de la succession du Marquis de Carabas*, dernière œuvre qui complètera la donnée de ce recueil, il montre la société politique en proie à la même impuissance...

Lorsqu'en 1840 Balzac s'est mis à expliquer le plan de *La Comédie humaine*, il est évident qu'il s'est souvenu de la préface de Chasles :

.... j'expliquerai le plan de cette entreprise en commençant à grouper les existences individuelles depuis les plus pauvres, et de nuance en nuance, jusqu'au roi, jusqu'au prêtre, en suivant l'effet de la pensée dans la vie. Puis, après avoir dessiné une vue générale de l'humanité sociale en la poétisant, si je puis, j'essaierai d'empoigner (passez-moi ce mot) dans la dernière raillerie humaine qui reste à la littérature moderne, les gouvernements eux-mêmes ¹.

L'idée fondamentale de cette introduction dans laquelle Chasles « soulève le voile de la pensée intime » de Balzac, c'est que les *Contes philosophiques*, acceptés par le public comme « des inventions brillantes plutôt que comme des œuvres de raison », ont un sens philosophique, une portée morale, inaperçus de la foule ; ils « résument une époque... le siècle et le pays le plus confus qui aient jamais existé ». Chasles décerne des éloges à Balzac pour avoir diagnostiqué la maladie qui ronge la société contemporaine, *l'égoïsme*, et pour l'avoir étudiée sous ses aspects divers :

A part l'intérêt dramatique... il renferme un intérêt de philosophie allégorique qui s'attache aux plus minces détails, et

1. *Ibid.*, p. 337.

poursuit sans pitié cette science d'égoïsme que la civilisation fait naître... C'est non seulement la société dans ses masses que frappe de mort l'égoïsme... c'est aussi la société dans ses éléments partiels, c'est encore le gouvernement et la théorie politique.

Il conclut que le livre a une haute portée philosophique et morale ; Balzac fait pour le XIX^e siècle ce que Rabelais a fait pour le XVI^e siècle ; seulement, tandis que Rabelais, vivant à une époque où l'âme divinisée par le christianisme avait tout envahi, s'arme d'un symbole pour faire la guerre au symbole, ce sont les ravages du sensualisme analytique que Balzac peut retracer aujourd'hui.

En 1832 parurent les *Contes Bruns* portant comme signature une tête à l'envers. Des dix contes réunis dans le volume, deux sont de Balzac, quatre ou cinq de Chasles, les autres de Rabou. Le livre eut du succès, on pensait lui donner une suite ; le plan du tome second était déjà arrêté, quand Chasles et Balzac se brouillèrent. Audebrand, à qui Charles Rabou avait raconté cette brouille, suppose que Chasles avait un jour blessé Balzac en faisant allusion à l'épisode le plus remarquable du *Médecin de Campagne* ; c'est-à-dire, à *l'Histoire de Napoléon racontée dans une grange*. Le critique, qui était très caustique par moments dans ses propos, aurait fait remarquer que, si Balzac y avait mis la griffe du lion, l'invention était tout de même d'Henri Monnier. Balzac sut fort mauvais gré à Chasles d'avoir découvert cette « fraude ». Ils ne se raccommodèrent jamais : « ils se calomniaient l'un l'autre, en s'attribuant à tour de rôle des actes d'improbité plus imaginaires que réels »¹. Rabou, qui n'épousait pas leur querelle, imputait ces accusations à la névrose des gens de lettres : « Ils avaient tort tous les deux, dit-il, mais comme les frères ennemis ont tort, c'est-à-dire avec un semblant de raison. »

Avant que cette querelle les eût séparés, il est bien

1. P. Audebrand, *article cité*.

probable que Chasles a pu rendre un autre service au romancier, lors de la rédaction des *Contes Drolatiques* qui parurent en 1832. Quoi de plus naturel, en effet, que de supposer que Balzac ait dû le pastiche des *Contes* à l'auteur du *Tableau de la langue et de la littérature française au XVI^e siècle*, à qui la langue du xvi^e siècle était familière, et qui connaissait mieux que personne l'œuvre de Rabelais ? ¹ Le ton grossier des *Contes* ne devait pas plaire à Chasles. En 1838, dans un article qu'il donne aux *Débats*, il caractérise cet ouvrage « d'essai brutal et fort malheureux, œuvre toute nue et nulle ! ² »

Après la mort de Balzac, Chasles lui a consacré un article tellement pénétrant qu'il reste même aujourd'hui une des meilleures appréciations de l'œuvre du grand romancier ³.

On n'y trouve aucune trace de rancune personnelle. Balzac, dit Chasles, n'était pas un observateur, c'était un *voyant* et un artiste : « Il n'observait pas, il se plongeait dans les faits observés ». Il n'a été ni moraliste ni philosophe : « artiste, heureux de son œuvre, il peignait comme Murillo, tous les mendiants de la terre sous un rayon de soleil. » La faculté de création est tellement forte chez lui que les fantômes chassent le réel et le remplacent. Il s'est fait le peintre de son temps, l'histoire de ce siècle ne serait pas complète sans Balzac. De cette façon Chasles renonce à voir dans l'œuvre de son ancien ami l'intention morale qu'il avait signalée en 1831. Il est à remarquer que dès 1838, dans trois articles très pénétrants qui parurent dans le *Journal des Débats*, Chasles s'efforçait de démontrer la nullité des prétentions philosophiques de Balzac, ce qui est

1. Chasles a même préparé une édition annotée de l'œuvre de Rabelais, mais il n'a pas trouvé de libraire qui ait voulu se charger de la publication. Voir lettre inédite dans la collection de M. Guérin, datée 3 octobre 1858, adressée au libraire Bourdillat.

2. *Journal des Débats*, 5 mars 1838.

3. Royce, *A Balzac Bibliography*.

assez plaisant, puisque c'est lui-même qui les avait « inventées ¹. »

Après la brouille avec Balzac, Chasles écrit très peu sur la littérature française contemporaine ². Quand, de temps en temps, il revient sur la question du classicisme et du romantisme (notamment dans un article publié dans la *Revue des Deux Mondes*, le 15 juin 1841), ce n'est que pour examiner la justesse des termes *classique* et *romantique* appliqués à la littérature moderne, et pour développer sa thèse favorite, celle du conflit du Nord et du Midi.

De tout ce que Chasles a écrit sur ce sujet, il ressort qu'il ne s'est rangé sous aucun étendard littéraire, qu'il n'a été ni classique ni romantique. Tout ce qu'il demande à un auteur c'est d'écrire, non pas pour illustrer une théorie de l'art, mais pour exprimer des idées ou des émotions profondément senties. Deux conditions lui semblent être essentielles à la création d'un chef-d'œuvre littéraire : il faut qu'il soit inspiré par une conviction intellectuelle et morale, et qu'il ne s'écarte pas trop de la tradition nationale. Le romantisme français lui déplait parce que, à son sens, il n'a rempli ni l'une ni l'autre de ces conditions ; il constate dans l'attitude sentimentale des romantiques un élément factice, et qui est superposé au génie national. Cette critique peut être adressée également, il l'avoue, au romantisme exagéré de Byron, dont l'influence a été néfaste en France, mais non pas à celui de Cowper, de Wordsworth, de Coleridge, au vrai romantisme anglais, qui est l'expression naïve et sincère du génie même de la race.

Il est bien loin d'être l'ennemi des idées nouvelles, mais il redoute les excès auxquels plusieurs écrivains de l'école romantique de son temps se laissent emporter. Tout en comprenant qu'on ne peut enfermer partout et toujours

1. Ces articles qui parurent le 30 janvier, 5 mars et 16 août 1838, n'ont pas été signalés par M. Royce dans sa *Balzac Bibliography*.

2. Cf. p. 139 de cet ouvrage.

l'esprit humain dans d'immuables formules, il ne partage pas la préférence de certains parmi les romantiques pour les époques indisciplinées ; il ne supporte pas qu'on exalte le xvi^e siècle en France aux dépens du xvii^e siècle. On ne doit pas oublier que Chasles n'a jamais rabaissé les grands classiques. Évidemment il n'a pas cessé de prêcher dans les choses de l'art, la nécessité d'une tolérance plus large qui permettrait d'admirer des chefs-d'œuvre aussi différents que les tragédies de Racine et les drames de Shakespeare : évidemment les règles imposées par les critiques de l'époque classique lui semblent être beaucoup trop étroites ; il n'en reste pas moins vrai cependant que les grands principes de l'art classique, l'harmonie, l'équilibre, la discipline, sont à ses yeux éternels, et se retrouveront sous l'apparente irrégularité des drames de Shakespeare, comme dans les plus belles pièces de Racine. Chasles ne conçoit pas en effet de chef-d'œuvre qui ne soit pas construit sur ces fondations.

En outre, toujours préoccupé du but moral de la littérature, il est incapable de concevoir un art où cette considération n'entre pour rien. Cela explique son amère tristesse et ses craintes pour l'avenir des lettres en France, lorsqu'il contemple le chaos littéraire qui se prépare.

CHAPITRE IV

LES ANNÉES DE GRANDE PRODUCTION (1830-1870)

Sous la Monarchie de Juillet, Philarète Chasles se rangea nettement avec le groupe constitutionnel, dont les chefs étaient Guizot, Molé et Thiers. Ses goûts, aussi bien que son intérêt personnel, devaient le pousser à cette association. Faute d'opinions politiques (il n'en eut jamais de très arrêtées), du moins ses tendances politiques le rapprochaient des constitutionnels plutôt que d'aucun autre groupe. Il était sincèrement convaincu de la valeur de l'individu, et de la nécessité d'améliorer le sort des pauvres, mais il ne croyait pas à l'efficacité de la seule réforme législative, et il craignait que le triomphe législatif de la démocratie ne devançât l'éducation des masses, qui seule pourrait rendre ce triomphe fécond et durable. Jusqu'en 1853 au moins, il admirait chaleureusement, non seulement l'élévation morale de Guizot, mais aussi ses efforts « pour arrêter les esprits, les mœurs et les lois sur la pente redoutable qui les entraînait, et les fixer dans le régime représentatif et constitutionnel ¹. »

Plus tard, il est vrai, il a critiqué sévèrement la politique de Guizot, mais jamais il ne lui a retiré son estime comme

1. *Journal des Débats*, 20 août 1851 ; *Athénæum français*, 8 janvier 1853, p. 17.

homme ¹. A cette époque, au lendemain de 1830, ils étaient faits pour s'entendre. Ayant tous les deux « une très modeste appréciation de l'humanité et de ses forces, ils avaient néanmoins une immense confiance dans son destin futur ». Mais le lien qui les rapprochait plus que tout autre, était leur commune admiration pour l'Angleterre, et pour la constitution anglaise. Non pas que Chasles ait cru que la constitution anglaise pourrait être adoptée effectivement en France ; — comme Taine plus tard il a jugé que le manque, chez les hommes politiques français, d'une éducation nécessaire pour être homme d'état, l'existence en France d'un sentiment jaloux et haineux là où en Angleterre on trouvait le respect, enfin l'indifférence de la plupart des Français à la politique, tout cela rendait impossible cette adoption ; — mais il ne désespérait pas de voir répandre en France, par le moyen de l'éducation, les vertus politiques qui avaient porté l'Angleterre à l'état de prééminence où elle se trouvait.

L'ambition a pu entrer pour quelque chose dans l'amitié que Chasles a vouée à Guizot. Il se peut bien qu'il ait espéré arriver, par l'intermédiaire du ministre, à quelque emploi dans la diplomatie — il lui a dû plus tard en effet, et son poste de conservateur à la Bibliothèque Mazarine et sa chaire au Collège de France — mais même sans ces considérations d'intérêt personnel, le protestantisme et le libéralisme modéré de Guizot lui auraient sans doute assuré l'appui de Chasles.

Avec son entrée à la *Revue des Deux Mondes* en 1834, Chasles se trouva définitivement lancé dans le haut journalisme. Reconnu comme étant au premier rang parmi les critiques des littératures étrangères, il jouissait d'une grande considération et s'adressait à un public cultivé et lettré. Cela ne lui suffisait pourtant point ; il gardait encore

1. *Mémoires*, II, pp. 1-12.

à cette époque deux ambitions, l'une toute littéraire, celle d'entrer à l'Académie, l'autre, politique, celle de se faire une carrière dans la diplomatie. De ces deux ambitions ni l'une ni l'autre ne devait se réaliser.

En 1838, Molé, apprenant de la princesse Belgiojoso le long séjour de Chasles en Angleterre, et sa profonde connaissance de la langue, lui proposa, affirme-t-il, d'aller à Londres dans la suite du Maréchal Soult, qui s'y rendait à l'occasion du couronnement de la reine Victoria ¹. Un moment il crut que cette mission était un commencement de faveur et un début diplomatique. Il n'en fut rien. Les lettres qu'il adressa à Molé ne semblent pas avoir donné entière satisfaction. Chasles raconte comment le vieux Soult l'appela auprès de lui : « Ah ça, lui aurait-il dit, croyez-vous que ce mirliflore de Molé vous a envoyé ici pour lui faire des rapports littéraires ? » Chasles, consterné, lui demande, ce que le ministre peut bien lui demander. Soult le lui explique ; il est reçu chez les lords Melbourne et Russell, il n'a pas donc deviné ce que veut savoir Molé — mais c'est ce qu'ils se disent, et s'ils vont soutenir Guizot contre lui ! « Maréchal, c'est donc un espion que le ministre voulait faire de moi ? » Cette réponse, tout en assurant Soult de la parfaite incapacité politique de son attaché, l'assura en même temps de son désintéressement. Il le congédia officiellement « pour incapacité de service » et l'assura de son amitié. Voilà de quelle façon Chasles raconte la seule excursion qu'il a faite dans la diplomatie. Nous n'avons pas pu en vérifier les détails ². En tout cas elle marque la fin de ses ambitions politiques. A bout de patience il renonce, non sans regrets, mais résolument, à tous ces rêves et revient vaillamment aux lettres.

1. *Mémoires*, II, pp. 66-68.

2. Dans les lettres échangées entre Molé et Soult conservées aux Archives du Ministère des Affaires étrangères, il n'y a aucune mention de Chasles.

C'est avec une obstination d'autant plus vive qu'il poursuit l'autre ambition, beaucoup plus légitime d'ailleurs, celle d'entrer à l'Académie. Il n'est pas douteux que Charles ait souffert profondément de cette dernière déception, surtout lorsqu'il eut vu passer devant lui son confrère aux *Débats*, son chef à la Bibliothèque Mazarine, Sylvestre de Sacy. Ses lettres respirent l'amertume dès qu'il touche à ce sujet¹. On se demande avec les critiques anglais ses contemporains pourquoi il n'a jamais été élu. On lui a reproché à diverses reprises de n'appartenir à aucun groupe, de n'avoir pas fait de livre (et pourtant de Sacy avait été reçu), d'être en même temps pauvre et prodigue. Il se peut bien que celle-ci soit la véritable raison ; il avait en effet des dettes très retentissantes, et cela a dû lui faire beaucoup de tort. Tracassé par des questions d'argent, il avait toujours une meute de créanciers à ses trousses. On racontait même qu'un jour il avait enfermé à clé, dans une pièce inemployée de l'Institut, un créancier importun qui était venu le chercher à la bibliothèque pendant ses heures de service. « L'Académie, dit Audebrand, voyait en lui un bourreau d'argent. » A la fin il comprit qu'on ne l'élirait jamais. En 1866 il retira publiquement sa candidature.

Ce gros désappointement fut un peu atténué par deux marques d'estime qui lui furent témoignées par Guizot² ; en mars, 1837, Naudet et lui furent nommés à la Bibliothèque Mazarine pour succéder à Amar et Osmond,

1. Lettre inédite à Labitte, 15 juin 1842 : « Les Académiciens se sont rués sur mes articles, disant que je n'ai fait aucun livre... » Lettre inédite 25 avril 1857 : « ... *une* voix à l'Académie ! » Lettres de Charles à Victor Cousin, septième lettre, Bibliothèque Victor Cousin, 222, tome IX.

2. Charles a toujours voué à Guizot une grande admiration. J'ai en ma possession une lettre inédite dans laquelle il exprime à son ' dear and illustrious master ' ses sentiments de vive reconnaissance.

décédés¹ ; en 1841 fut créée pour lui au Collège de France une chaire de langues et littératures d'origine germanique. Cette nomination qui supposait des titres sérieux, dut agir comme un baume sur les plaies de son amour-propre.

Sa charge de conservateur lui valait un traitement de 3.000 francs et un logement au palais de l'Institut. Il occupait jusqu'en 1848 le pavillon ouest, rue de Seine, numéro 1, au premier étage, ayant vue sur la Place du Pont-des-Arts et sur la rue de Seine. En 1848, de Sacy, qui venait de remplacer M. de Feletz comme administrateur, préférant garder l'appartement qu'il possédait déjà, le logement ordinairement occupé par l'administrateur fut accordé à Chasles ; il s'agit de celui qui est situé à gauche de la Bibliothèque, ouvrant sur le même palier².

Tous les témoignages s'accordent pour donner l'impression que Philarète Chasles a rempli ses devoirs de conservateur avec une exactitude scrupuleuse et une très grande complaisance. En 1848, avant de démissionner, M. de Feletz adressa au Ministre de l'Instruction Publique une lettre en ces termes : « il (Chasles) en fait le service avec beaucoup de régularité et d'exactitude et avec une politesse, une obligeance agréable et utile aux lecteurs, dont il guide souvent les études et aide complaisamment les recherches³. » Il savait être sévère ; en marge d'une lettre provenant d'un M. Charles Gustave de Saffray, se trouvent, de l'écriture de Chasles, ces mots : « J'ai refusé personnellement des livres à M. de Saffray parce qu'à ma connaissance il a gardé un an dix volumes des plus précieux, prêtés pour

1. Bibliothèque Mazarine, dossier de Chasles. Naudet devint en 1840 directeur de la Bibliothèque Royale, et sa place fut accordée à Sainte-Beuve qui démissionna en 1848.

2. Dossier de Chasles.

3. Bibliothèque Mazarine : dossier de Chasles, et Archives nationales.

un mois, malgré ma réclamation urgente, fréquente et très vive. » (Signé : P. C.).

La bibliothèque était pour lui une mine abondante offerte à ses recherches littéraires. C'est en fouillant parmi de vieux bouquins qu'il a découvert l'exemplaire des lettres et mémoires de Antonio Perez et d'autres matériaux pour ses études espagnoles et italiennes.

C'est probablement à la Mazarine que Chasles est entré en relations avec Sainte-Beuve. Selon M^{me} Pailleron ¹ ils se seraient déjà connus avant le départ de Chasles pour l'Angleterre. On aurait proposé à M^{me} Sainte-Beuve, en 1818, lors de son arrivée à Paris, le père de Philarète comme précepteur de son fils, alors âgé de treize ans :

Au débit de vin de la Place Dauphine, où eut lieu l'entrevue, le père de Chasles fit monter Philarète sur la table, et lui fit réciter de mémoire un poème grec : c'est ainsi qu'il se glorifiait des résultats de sa pédagogie.

Comme Philarète était âgé à ce moment-là de dix-neuf ans, qu'il était déjà parti en Angleterre, il paraît évident que l'enfant dont il s'agit, si enfant il y a, n'était pas lui. Quoi qu'il en soit, rien ne porte à croire que Chasles et Sainte-Beuve se soient connus avant 1840. Sans être jamais très intimes, ces deux écrivains, l'un et l'autre irascibles, ont su garder toute leur vie une solide estime réciproque ². On est tenté de trouver, dans le fait que Chasles a vu sans rancune les succès de Sainte-Beuve, bien plus éclatants que les siens, la preuve qu'il n'était pas incapable de générosité, et que la malveillance dont il se plaignait de la part d'autres rivaux n'était pas une pure chimère. En tout cas, c'est un témoignage éclatant rendu à la loyauté de Sainte-Beuve,

1. *François Buloz et ses amis*, p. 216.

2. Voir : Notes from Paris, *Athenaeum*, 19 avril 1873 : « I knew him well, and from his youth to his latter age we were — I do not say friends, he had none — but admirably « bien ensemble ». (Signé : *Philarète Chasles*).

que Chasles ne l'ait jamais mise en doute. De temps en temps, de petits malentendus surgirent — c'était inévitable entre des gens aussi susceptibles — mais pas de querelle. La correspondance de Sainte-Beuve contient plusieurs lettres amicales adressées à Chasles ¹ et en 1846, sur la prière de ce dernier, il imite en vers un sonnet de Keats que Chasles cite dans son cours du Collège de France ².

Chasles avait le sentiment qu'il existait entre Sainte-Beuve et lui, une certaine affinité intellectuelle :

On voit quel accord relie mes idées aux habitudes intellectuelles de M. Sainte-Beuve. Nous nous rencontrons à la cime ; examen, et non demi-savoir ; enquête et non aveuglement ; analyse et non tradition ; le travail pour mieux comprendre ; lutte en faveur du vrai ³.

C'est pourquoi il dédie à Sainte-Beuve le petit livre de réflexions « où se résument et se classent les résultats philosophiques d'une longue vie d'études », les *Questions du temps et problèmes d'autrefois*. A cette dédicace et à un article élogieux que Chasles venait de publier, Sainte-Beuve répond par une lettre qui vaut la peine d'être reproduite en entier :

27 août 1867.

MON CHER AMI,

J'ai déjà reçu depuis hier quantité de compliments. C'est comme si c'était une fête. Savez-vous bien que me voilà nommé ? J'aurais bien longtemps moi-même cherché ce nom sans le trouver, je me perdais dans toutes mes variantes et mes variations successives ou simultanées, et voilà mon vieil ami qui veut mettre à tout cela son cachet avec une devise. Le vrai critique, je l'ai souvent pensé, est celui qui *nomme* les esprits et qui leur assigne juste leur caractère. Mais, mon cher ami,

1. *Nouvelle Correspondance*, p. 90, 3 juin 1844 ; p. 129, 1852 ; p. 202, 29 mars 1865 (moins amicale).

2. *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 201.

3. *Mémoires*, II, 246.

que vous êtes donc aimable et large et généreux. L'autre jour, j'admiraïs de vous un article sur Taine dont il était impossible de mieux parler, avec plus de supériorité de coup d'œil et d'aisance de procédé. Il semblait, en jugeant un de ces jeunes et vigoureux héritiers, que vous n'aviez rien à revendiquer vous-même et que vous vous contentiez de faire avec équité et libéralité la part d'autrui. Aujourd'hui avec moi, vous vous montrez plus libéral encore. Vous me faites dire toutes sortes de choses que je pense, et vous y mettez un accent *sui generis* et *shakspearien* ou *goethien* que je n'ai jamais su atteindre à ce degré ; c'est tout profit de passer par votre plume. Quant à vous, sachez bien ma pensée quoique, en malin que vous êtes, vous sembliez dire que je ne l'aie nulle part exprimée ; vous êtes un critique apparu en France vers 1826, lequel n'émanait d'aucune école française, d'aucune routine domestique, mais qui sortait tout droit du commerce de Shakspeare avec des mots à la Johnson. Vous avez eu bien de la peine à vous faire reconnaître comme nôtre, car vous ne portiez aucune cocarde ni bout de cocarde. Vous étiez d'avant et d'après de romantisme. l'enjambant avec vos idées et votre lorgnon d'outre-Manche et d'outre-Rhin. Aujourd'hui vous êtes à votre place (je ne parle pas de la place officielle) ; mais considéré de tous comme un libre et riche esprit qui a semé plus d'idées que personne et qui n'est pas en train de s'arrêter. Vous appartenez à la race des critiques de l'avenir, et vous les avez devancés.

A vous de cœur,

SAINTE-BEUVE ¹.

Des études plus récentes sur le critique des *Lundis* ont corroboré les jugements de Chasles exprimés dans les deux articles qu'il lui a consacrés. Avant Faguet, il a constaté que le fond même de l'esprit de Sainte-Beuve est une intégrité et une curiosité intellectuelles sans bornes qui le portent à s'intéresser à des mentalités très différentes de la sienne, et à les comprendre. Il se rend compte aussi que Sainte-Beuve est essentiellement un critique psychologique, un faiseur de portraits :

1. *Mémoires*, II, 247. Sainte-Beuve, *Correspondance*, 1899, t. II, pp. 206-8.

Pour l'étude subtile des variétés complexes de l'humanité, M. Sainte-Beuve aujourd'hui n'a pas d'égal. Il est de la belle école de Montaigne, Shakespeare, Tacite, Saint-Simon, école longtemps négligée et redoutée en France ¹...

Ainsi l'*Histoire de Port Royal*, « étonnante analyse du spiritualisme chrétien par un sceptique spiritualiste » lui semble être, non pas seulement le chef-d'œuvre de Sainte-Beuve, mais peut-être, de tous les produits du siècle, le plus riche en aperçus profonds, en lumières historiques, en délicates investigations — un des livres du XIX^e siècle que la postérité gardera et consultera.

Mieux que Sainte-Beuve lui-même, Chasles a compris où s'arrêtaient les penchants prétendus scientifiques de sa critique :

M. Sainte-Beuve, que l'on dit « matérialiste » et qui le croit peut-être, ne s'est jamais contenté de la sphère matérielle. Destiné aux sciences naturelles et physiologiques, c'est dans l'étude des âmes et des esprits qu'il aime à vivre, essayant avec passion d'en déterminer les courants et d'en noter les phases ².

Pourtant, Chasles ne croit pas que Sainte-Beuve ait échappé complètement aux dangers de la méthode physiologique. Dans un deuxième article écrit après la mort de Sainte-Beuve, il lui fait un reproche d'avoir péché par « une promiscuité d'admiration et de dénigrement ³ ». Il y a bien pis, et c'est ici le grand inconvénient de la critique telle que Sainte-Beuve l'a comprise et pratiquée, — à force de pousser trop loin la passion de tout comprendre, on arrive à détruire toute certitude. « Non seulement il usait du relatif, dit Chasles, mais il en abusait ».

1. *Mémoires*, II, 241. Pour les jugements de Chasles sur Sainte-Beuve voir aussi : *Athenaeum*, April 19th 1873 ; *Mémoires*, II, pp. 235-253.

2. *Mémoires*, II, 244.

3. *Mémoires*, II, 249.

Il s'ensuit que l'influence morale de ce fluide esprit a été néfaste, lui qui a poussé le sceptisme à son dernier terme :

Ce qui m'éloignait de mon vieil ami sceptique, c'est que je ne suis pas né sceptique, ayant la plus profonde foi dans la causalité. Sainte-Beuve a été à la tête du bataillon des sceptiques-chercheurs. L'homme flottant, la pensée errante, le nomade volontaire, le Don Juan fascinateur du harem intellectuel. Il glissait entre toutes les idées ; s'affiliait tour à tour à toutes les doctrines ¹...

C'est à peu près le même reproche que Taine adressera plus tard à la critique de Sainte-Beuve, celui de ne pas conclure. Ni Chasles ni Taine ne pouvaient prévoir que c'est dans cette souplesse même que consisterait aux yeux de la postérité le plus grand charme de cette méthode.

Comme critique littéraire, Sainte-Beuve jouissait sans doute d'une considération beaucoup plus grande que celle qu'on accordait généralement à Chasles ; d'autre part, celui-ci se montrait dans sa chaire de Professeur infiniment plus brillant, plus spirituel, plus entraînant ².

Si l'on en croit les contemporains, ses cours étaient fort appréciés, d'abord du monde diplomatique et politique, et puis des étudiants sérieux qui voulaient connaître ce qui se passait par delà les frontières de la France. « La jeunesse applaudissait et croyait en lui », dit un de ses auditeurs ³. Un autre s'exprime en des termes encore plus élogieux :

1. *Mémoires*, II, 251.

2. Avant d'être nommé officiellement au Collège de France, il a dû passer son doctorat en Sorbonne, ce qu'il a fait en 1841. (Archives nationales, F. 17, 3489). Sa thèse principale, sur Flavius Joseph, aussi bien que sa thèse latine, *De Teutonicis Latinisque Linguis*, ont été publiées dans les *Etudes sur l'Antiquité*. Mirecourt raconte qu'une dispense spéciale lui permit d'acquérir dans le cours de la même journée les diplômes de Bachelier, de Licencié et de Docteur de la Faculté des Lettres de Paris. (*Les Contemporains*, 1857).

3. A. de Malarce, *Revue hebdomadaire*, 1^{er} avril 1905, pp. 58-66.

« Il était parvenu à ensorceler les étudiants ¹ ». Un troisième, Ludovic Drapeyron, dont il avait encouragé les travaux, raconte comment par l'indépendance et l'originalité de sa pensée, par sa verve intarissable et son esprit étincelant, il éveillait et retenait l'enthousiasme de son auditoire toujours très nombreux ². Parmi ceux qui suivaient ses cours avec la plus grande assiduité se trouvaient beaucoup de femmes élégantes, attirées par la distinction de sa personnalité et le charme poétique et spirituel de sa parole ³.

« Il jouait avec sa leçon », dit Barbey d'Aurevilly qui l'a connu et pratiqué, « comme un chat avec un oiseau, et la débitait pétillante avec des grâces félines et une voix qui n'était, par exemple, ni celle d'un chat ni celle d'un tigre, mais bien la voix la plus spirituelle, la plus mélodieuse et la plus caressante qu'on pût entendre. Il était né orateur... Chasles me faisait l'effet d'un chat qui saute, et se roule et s'escrime ⁴ ».

Les étrangers et étrangères de passage à Paris s'empres-
saient d'aller l'écouter. Lorsqu'en 1841 Mrs. Howe, l'amie
d'Emerson, vint écouter le célèbre professeur, elle éprouva
une grande déception. Ce jour-là il parlait justement de la
littérature américaine. Voici en quels termes Mrs. Howe
raconte ses impressions :

We made some stay in Paris, of which city I have chronicled
elsewhere my first impressions. Among these was the pain
of hearing a lecture from Philarète Chasles, in which he spoke
most disparagingly of American literature, and of our country
in general. He said we had contributed nothing of value to the
world of letters. Yet we had already given it the writings of
Irving, Hawthorne, Emerson, Bryant, Longfellow ⁵.

1. P. Audebrand, *La Nouvelle Revue*, mars-avril 1884, vol. 27,
pp. 776-815.

2. *Revue politique et littéraire*, 26 juillet 1873, p. 96.

3. Mirecourt, *Les contemporains*, vol. 126, 1857. Voir aussi,
Champfleury, *Le Messager de l'Assemblée*, 16 avril 1851 et l'*Athe-
naeum*, juillet 1873.

4. *Les critiques et les juges jugés*, p. 121.

5. *Reminiscences*, Boston, 1900, p. 134.

Il faisait deux leçons par semaine. En 1848 il pouvait dire qu'il ne s'était jamais fait remplacer ¹. La table de ses cours au Collège de France servira pour montrer à travers quel vaste domaine il promenait son auditoire. La méthode n'était pas sa qualité dominante ². Il tenait cela sans doute de son éducation anglaise. Comme Coleridge, qu'il avait peut-être écouté parler à Londres en 1818, il avait adopté lui-même, jusqu'en 1870, la méthode d'improvisation, se fiant à ses vastes connaissances, à son esprit, à sa verve, pour maintenir l'attention de son auditoire, ne voulant jamais s'astreindre à un cours bien délimité sur un sujet spécial ³. On lui reprochait quelquefois d'avoir dispersé son attention sur un trop grand nombre d'objets. C'est là précisément l'originalité de ses cours ; tout y avait place, littérature, histoire, politique, et ce qui éveillait l'enthousiasme des jeunes, c'était son universelle sympathie, l'absence de préjugés purement classiques et français, la vision de la littérature universelle qu'il faisait passer devant leurs yeux éblouis. Et puis il plaisait aux jeunes par la hardiesse et la franchise avec lesquelles il s'exprimait sur toutes choses.

Les traitements qui lui venaient de sa charge de conservateur et de sa chaire au Collège de France lui auraient assuré une existence aisée, si, comme Sainte-Beuve, il s'était contenté d'une vie d'étude. Mais Philarète Chasles, on l'a déjà vu, avait le goût de la vie de société. Un mariage imprudent lui imposa, jeune encore, de lourdes responsabilités d'argent.

Il avait épousé, vers 1827, M^{lle} Clémence Odile de Pui-busque, veuve du Baron de Presles, dont elle avait un fils, Auguste, qui devint officier de la Garde, et qui, par le train de vie qu'il menait, était plus qu'aucun autre responsable

1. Bibliothèque Mazarine, dossier de Chasles.

2. Cf. Mirecourt, Drapeyron.

3. Voir Drapeyron, *article cité*.

des soucis d'argent qui pesaient sur son beau-père ¹. La famille des Puibusque appartenait au Midi ; un des aïeux avait été Capitoul de Toulouse. Le père de M^{me} Chasles avait été commissaire général sous Napoléon, et avait conservé beaucoup de relations avec la Russie où il avait été longtemps prisonnier ². Après son mariage, la vie de Chasles ne fut pas heureuse. Sa femme, accoutumée à une vie élégante, se montrait fort dépensière, et toute la vie de Chasles fut assombrie par des soucis d'argent qui, le forçant à travailler vite, l'empêchèrent de produire un livre.

Son entrée aux *Débats* et à la *Revue des Deux Mondes* l'avait introduit parmi les plus brillants des jeunes lettrés de l'époque, mais il ne semble pas avoir su se faire des amis parmi eux. Loin de là, ses relations avec ses collègues, jamais très cordiales, sont devenues de moins en moins amicales au cours des années. En 1857, il se plaint dans son *Journal* ³ d'être resté dix minutes au bureau des *Débats* sans que personne ne lui ait souri ni dit bonjour. Le rédacteur en chef de la *Revue des Deux Mondes*, François Buloz, est l'homme que Chasles a le plus détesté. Il ne convient naturellement pas d'accepter comme vrai tout le mal que Chasles a dit de son ancien chef. Pourtant il convient de rappeler à la décharge de Chasles, qu'il n'a pas été seul à se brouiller avec l'autocrate de la *Revue*. Hugo, Balzac, Alphonse Karr, Félix Pyat, Théophile Gautier, George Sand, d'autres encore, se sont querellés avec lui sur les questions d'argent ⁴,

1. Lettres inédites. Cf. *La Revue*, 15 juin 1907 ; journal publié par M. Millanvoy.

2. Je tiens ces renseignements de M^{lle} Antoinette Chasles, qui a eu l'obligeance de me les communiquer. M. Guillen m'a communiqué une table généalogique de la famille Chasles.

3. *La Revue*, 15 juin 1907.

4. Lovenjoul, *Histoire des œuvres de Théophile Gautier*. Lettre de Gautier adressée au Rédacteur du journal *La Presse*, 24 juillet 1853.

et Dumas, comme Chasles, a eu avec lui un procès retentissant ¹.

Sainte-Beuve décrit Buloz comme un homme de sens et de vigueur mais dont les vues manquaient de largeur et d'élévation. On peut donc conclure que Buloz n'était pas un chef commode. Chasles avait probablement raison quand il le traitait d'*exploiteur* et d'*entrepreneur de littérature*, quand il lui reprochait d'avoir fait de la littérature un commerce, de s'être livré à des marchandages ; il avait tort quand il l'accusait de malhonnêteté. Une sourde rancune, naturelle chez un homme de talent à qui manquait le sens des affaires, le poussait à être injuste envers Buloz. Il ne pouvait pas apprécier le point de vue du maître de « l'usine littéraire » qui, ayant payé un article, s'attendait à ce que la marchandise fût livrée au moment convenu.

Le malentendu, qui allait toujours croissant entre les deux hommes, avait encore d'autres causes. Chasles, comme on sait, avait une mauvaise réputation en ce qui concernait les affaires d'argent. Quand, vers 1840, il devint intime avec le Marquis de Custine, les malveillants ne manquèrent pas pour noircir sa réputation d'une autre façon et pour lui imputer, certainement à tort, les vices qui avaient déjà flétri la réputation de son ami. Quand éclata le procès entre Chasles et Buloz, ce dernier avoua que le renvoi de Chasles tenait bien un peu à cette cause : « Puisqu'on peut me forcer de le dire, je reçus plusieurs sommations des plus honorables écrivains de fermer la *Revue* aux amis de M. Custine. »

Heureusement, aux *Débats*, Chasles avait affaire à un homme très différent de Buloz. Bertin l'aîné qui dirigeait le *Journal des Débats* au moment où Chasles y débuta, vers 1830, était un homme charmant, aimé de tous ceux qui l'approchaient. Il serait inutile d'insister sur la bonté

1. *Gazette des Tribunaux*, 28 janvier 1854.

et la largeur d'esprit, la sympathie bienveillante d'un homme que tout le monde s'accordait à louer ¹. Chasles, qu'une amitié particulière et la vivacité d'un goût commun pour la littérature anglaise liaient à Bertin, a toujours parlé de lui avec reconnaissance ². Feletz aussi, qui devait être plus tard son chef à la Bibliothèque Mazarine, lui fit bon accueil ³. Avec Armand Bertin, qui en 1841 succéda à son père à la direction des *Débats*, ses relations furent moins cordiales. Pourtant il resta activement associé au journal jusqu'en 1867, sans que surgit entre eux des démêlés sérieux.

En même temps que Chasles avaient débuté aux *Débats* plusieurs jeunes hommes très distingués, Saint-Marc Girardin, Jules Janin, l'infatigable feuilletoniste théâtral, Sylvestre de Sacy, Désiré Nisard. De pas un d'eux il n'a dit du bien. Mais c'est surtout à Sylvestre de Sacy qu'il s'en prend. Cet homme, qui, selon Alfred Franklin, était bon et charmant, Chasles le soupçonne de la pire hypocrisie ⁴. Ni lui ni Jules Janin n'étaient faits pour s'entendre avec Chasles. Tous deux, classiques de tendances, ignorants des littératures étrangères modernes, avaient des goûts opposés à ceux de Chasles. « Tous deux, dit-il, dociles fils de l'université latine, ne sachant pas un mot des langues étrangères — j'étais pour eux anglais et allemand ⁵. » Il entraînait peut-être un peu de jalousie dans le sentiment d'animosité qu'ils éveillaient chez leur collègue, dont l'éducation avait été si peu académique et qui jusqu'en 1841 n'avait pas de titres universitaires ; mais ce qui exaspérait en Chasles ce sentiment, c'est que, collègue de Sacy aux

1. E. Delécluze, *Souvenirs*, p. 28, 76, 82 ; J. Bourdeau, *article cité*.

2. *Encore sur les contemporains*, p. 380.

3. *Mémoires*, I, 290.

4. *Mémoires*, I, p. 290. Cf. *Journal intime*, *La Revue*, 15 juin 1907.

5. *Mémoires*, I, 242.

Débats, puis à la bibliothèque, cette confraternité dut s'arrêter au seuil de l'Académie.

Vers 1858 la situation s'améliore. En mars de cette année, Chasles écrit à un ami qu'il voit un peu plus de considération dans ses entours ¹. L'apaisement continue ; en novembre il écrit : « Un peu de considération gagnée... Sacy se civilise. Le juif disparaît. Je lui ai plu... Mais la triste chose d'avoir toujours à plaître ! c'est tout en France. » Les dernières années aux *Débats* ont donc été plus paisibles. Sans être intimes, ses relations avec ses jeunes collègues, parmi lesquels se trouvaient Taine et Montégut, semblent avoir été amicales ; il avait au moins la consolation de ne se sentir pas un paria.

Criblé de dettes, surchargé du travail qu'exigeait ses fonctions de conservateur, de professeur et de journaliste, il ne pouvait se résoudre à renoncer à la vie de société. Un de ses contemporains a ainsi décrit son train de vie :

Pendant quarante années on lisait son nom le matin, au bas d'un article du *Journal des Débats* ; à deux heures de l'après-midi, on l'entendait parler au Collège de France ; on avait reçu de ses mains un livre à la Mazarine où il était bibliothécaire. Le soir, en gants blancs, tiré à quatre épingles, il courait les salons où l'on cause, à moins qu'il ne se fît voir aux Italiens, car ce bénédictin en habit noir raffolait de bonne musique ².

Son mariage avec la baronne de Presles avait ouvert à Chasles la meilleure société monarchique ; sa nomination au Collège de France et sa collaboration aux *Débats* lui avaient valu des relations dans le monde universitaire et parmi les hommes de lettres les plus distingués. Le salon de Mme Chasles à l'Institut était réputé l'un des plus intéressants de Paris :

1. Journal intime, *La Revue*, 15 juin 1907.

2. P. Audebrand, Philarète Chasles, *La Nouvelle Revue*, mars-avril 1884, pp. 776-815.

Son salon était neutre en politique ; on y rencontrait les républicains les plus ardents, de ces jeunes rougeolés qui demandaient, pour résoudre la question sociale, un holocauste de cent mille têtes, ainsi, M. Batbie, M. Émile Deschanel, M. Weiss ; et, par contre, d'élégants sceptiques ; ainsi, Gaiffe, Mallefilie ; ou de graves savants, Franck, Foucaud ; et d'autre part, M. de Gagern, le président de la Diète germanique incarnant l'idéal de l'Allemagne unifiée en fédération ; et M. de Cavour le grand facteur de l'Italie ; et M. Disraëli, M. Gladstone, Lord Palmerston, Lord Derby, et plusieurs des ambassadeurs et ministres étrangers en résidence à Paris ; Dickens, Marx, Yvain, Longfellow, Rachel et Jenny Lind..... Ce salon n'était pas un bureau d'esprit ; on y parlait beaucoup et librement des choses politiques de tous les partis, de tous les pays ; on y commentait les œuvres de Rossini et de Meyerbeer, alors en lutte ; on discutait la *Lucrèce* et la *Charlotte Corday* de Ponsard, et les derniers drames de Victor Hugo, et les tragédies de Corneille et de Racine, ravivées par le talent de Rachel... on y échangeait des vues sur le tremblement de terre social qui ébranlait partout en Europe les institutions et les mœurs ; on pensait tout bas aux terribles journées de juin 1848.

Avec une rare habileté, M. Philarète Chasles dirigeait les conversations sur ces grands problèmes, qu'il entremêlait de mots heureux, de traits plaisants quand on s'échauffait un peu trop ; et ces mots que je me rappelle fort bien dans leur forme pittoresque, se sont trouvés de justes prévisions, de vraies prophéties. Par là le régime impérial ne m'a pas surpris, pas plus que l'ajournement des aspirations de l'Allemagne, pas plus que l'entente économique de l'Angleterre et de la France, pas plus que l'accord de la France et de la Russie, pas plus que la guerre de sécession des États-Unis, pas plus que l'intrusion des États-Unis dans les affaires de l'Europe. Tout cela était aussi intéressant que varié. Tout cela donnait à réfléchir mais sans causer nul ennui, car le plaisant égayait fort souvent le sévère ¹...

D'autres parmi ses contemporains ont rendu hommage à son talent de causeur ². Qu'il reçût chez lui

1. A. de Malarce, *Revue hebdomadaire*, 1^{er} avril 1905.

2. Voir Pontmartin, *Nouveaux Samedis*, p. 141 ; Audebrand, *ouvrage cité* ; l'*Athenaeum*, 26 juillet 1873.

ou qu'il se montrât dans les salons aristocratiques de la capitale, partout il était étincelant de verve et d'esprit ¹.

Il avait été introduit par Chateaubriand chez M^{me} Récamier, mais il ne devint jamais un intime de l'Abbaye-aux-Bois. On le voyait souvent chez la Princesse Belgiojoso, encore plus souvent chez la comtesse Merlin avec qui il fut très lié entre 1840 et 1851. Les lettres de la comtesse ont été publiées en 1928 par M. D. F. Caneda.

Ces lettres, effusions d'une âme tendre et passionnée, respirent d'abord un amour idéaliste, ensuite une amère souffrance. La comtesse supplie son ami d'avoir plus de confiance dans les gens qui l'entourent, de se montrer moins soupçonneux ; elle fait des efforts généreux et désespérés pour mettre un peu d'ordre dans ses affaires d'argent ; elle se montre bonne, indulgente, prête à pardonner. A la fin elle se lasse ; Chasles devient vraiment insupportable ; les lettres de la comtesse, plus espacées, témoignent d'une déception profonde et elle finit par rompre avec lui, sans pourtant lui retirer son amitié. Elle est morte en 1857. Chasles nota dans ses mémoires qu'elle était la seule femme qu'il eût jamais aimée ².

Dans toute cette brillante existence, Chasles ne semble pas s'être fait de véritables amis, sauf le Marquis de Custine dont il avait fait la connaissance chez la Comtesse Merlin ³. Custine fréquentait les Allemands domiciliés à Paris, parmi lesquels Heine et le Docteur Koreff, et c'est probablement par son intermédiaire que Chasles les a connus. En tout cas, c'est à Custine qu'il dut plus tard d'entrer en relations avec Varnhagen von Ense ⁴.

Il se peut que Chasles ait dû en partie à Koreff l'idée

1. Mary-Lafon, *Cinquante ans de vie littéraire*, Paris, 1882, p. 174.

2. *Mémoires*, I, p. 235.

3. *Ibid.*, I, 3 p. 308-311.

4. Voir plus bas, p. 90.

d'aborder l'étude de Jean Paul, mais bientôt le goût un peu romanesque et « hoffmannesque » de son ami déplut au critique, resté, malgré tout, ennemi du monstrueux en littérature. Il existe à la Staatsbibliothek de Berlin, quelques lettres adressées par celui-ci à Koreff ; elles témoignent de relations amicales mais non pas intimes¹. En 1851, lors de la mort de Koreff, c'est Philarète Chasles qui écrivit sa notice nécrologique dans les *Débats*.

Cette brillante vie mondaine, sa charge à la bibliothèque, ses cours au Collège de France, son dur métier de journaliste n'ont pas suffi pour épuiser son étonnante énergie. Au milieu de toutes ses occupations il n'a pas renoncé tout à fait à ses ambitions de littérature originale. Selon Hippolyte Hostein, un de ses anciens secrétaires, il a toujours rêvé d'écrire pour le théâtre.

Hostein raconte qu'à un certain moment Chasles méditait, avec son secrétaire Elie Frébault, un drame lapon, « aussi froid que l'appartement de l'Institut ». Cette première tentative n'eut pas de suites. Plus tard Hostein, devenu directeur de théâtre, reçut la visite de l'illustre critique. Il le trouva plus précis, plus positif, quoique non moins spirituel et érudit cosmopolite qu'avant.

Il avait, dit Hostein, « des idées de pièces très supérieures au fameux drame lapon... il vint me parler d'une *Cléopâtre* dont il me promettait prochainement le plan. Cela me fit frémir ».

Hostein, redoutant pour le drame de Chasles le triste sort des treize *Cléopâtres* qui avaient précédé la sienne, tâcha de le lui faire comprendre en termes discrets. Chasles sourit et répondit simplement : « Vous me reverrez la semaine prochaine ». Il vint deux ans après. Dans l'intervalle la *Cléopâtre* de M^{me} de Girardin avait été

1. Collection A. Varnhagen von Ense ; deux lettres de Chasles à Koreff.

représentée avec succès. Voici comment Hostein raconte cette visite :

« Je vous apporte ma *Cléopâtre* ! »

— « Mais celle de la Comédie Française ? »

— « Bon, bon, je la complète ; vous allez en juger. » Ce que m'apportait mon spirituel maître et ami, ce n'était ni une pièce ni même un plan écrit. C'était un récit, une improvisation, où, à l'imitation de Shakespeare, et avec une verve étincelante, il fit passer sous mes yeux cette histoire « nomade » comme la tente, rapide comme le vaisseau, fantastique comme le caprice d'une femme qui vient d'Asie en Europe... Le récit était très beau, très grandiose et le drame que Philarète Chasles aurait pu dégager des excentricités, des rires et des larmes de ces gigantesques et royales folies de l'Orient eût été incomparable. Nous nous livrâmes tous les deux pendant quelques heures à un enthousiasme qui finit par ne plus connaître de bornes. Il va sans dire que la pièce ne fut jamais commencée ¹.

Ce ne fut pas la dernière fois que Chasles vint offrir à Hostein de travailler pour son théâtre. Chaque fois que celui-ci passa à la direction d'un nouveau théâtre, Chasles alla le voir, et lui parla de nouveaux projets. Ce n'est pas non plus seulement dans les *Mémoires* de Hostein qu'on peut trouver le témoignage de l'enthousiasme de Chasles pour le théâtre. Dans une lettre inédite que M^{lle} Chasles a eu l'obligeance de nous communiquer, et dont nous citons un court passage, il est encore question d'ébauches de drames :

Ainsi j'ai souvent pensé, qu'au lieu de traiter sérieusement et tristement ce vilain sujet si moderne, l'Envie, on pourrait le tourner heureusement en posant comme centre et mobile un hypocrite de modestie, qui arriverait à tout en paraissant ne prétendre à rien. Le bonhomme échappant à l'Envie, Tartuffe démocratique, passerait tout son temps et dépenserait toute sa force à se faire petit ; ... autour de lui se remueraient un tas de prétentions politiques et littéraires et autres... Et voici une

1. *Souvenirs d'un homme de théâtre*, Paris, 1878, p. 78-85.

autre (idée) ; prendre la vieillesse qui se fait jeune, qui se teint, qui a des maîtresses, qui fait la folie, à côté de la jeunesse décrépite qui n'a plus de moelle et se croit sage. Encore une..... »

Il paraît en effet que Chasles n'a jamais renoncé à ce désir de faire un drame ; Hostein raconte qu'au mois de juin 1873 (il mourut le mois suivant) il méditait avec un lettré de ses amis de faire une pièce grecque.

La vie fiévreuse que menait Chasles depuis son entrée à la *Revue des Deux Mondes*, devait forcément épuiser à la fin un tempérament aussi peu équilibré que le sien. Le miracle, c'est qu'il ait pu résister aussi longtemps. Ce fut en 1849 que survint la débâcle. Tout porte à croire qu'une crise se préparait depuis plusieurs années, que d'irascible qu'il avait toujours été, il devenait neurasthénique. Cette crise fut très aiguë pendant six ou sept années, au cours desquelles il ne fut certainement pas entièrement responsable de ses actes. Il faut savoir gré à M. Millanvoy d'avoir détruit la plus grande partie du journal intime, écrit pendant ces années d'abattement et de crise nerveuse.

Dans de telles maladies, les neurasthéniques sont souvent portés à soupçonner des pires trahisons leurs parents les plus proches et leurs meilleurs amis. C'est ce qui arriva à Chasles. Les quelques pages que M. Millanvoy a conservées révèlent un esprit profondément atteint. Il s'imaginait être victime d'une conspiration à la tête de laquelle se trouvaient sa femme et son fils adoptif ; il alla jusqu'à douter de son propre fils, Émile, qu'il aimait tendrement. Au milieu de ces illusions, il gardait cette effrayante lucidité intellectuelle des neurasthéniques pour tout ce qui n'est pas leur idée fixe, qui fait qu'en apparence normaux, on attribue à la méchanceté ce qui devrait être attribué à un cerveau malade.

Plus on pénètre dans l'histoire intime de Chasles pendant ces années d'immense détresse morale, plus on com-

prend que, loin de mériter la haine et le mépris dont il se sentait entouré, c'est la pitié que son triste état aurait dû éveiller. En 1855, la crise est passée et il entre en convalescence. Un voyage entrepris en Allemagne a certainement aidé à rétablir sa santé ébranlée. Il fait un séjour à Berlin, où il trouve beaucoup à admirer. De retour en France, il reprend son métier de journaliste et ses cours au Collège de France.

A cette époque appartiennent deux épisodes qu'on passerait volontiers sous silence, si la réputation de Chasles ne demandait à être défendue. Il s'agit du procès intenté par Buloz et de l'affaire de la *Revue britannique*. En 1849, Buloz renvoya Chasles de la rédaction de la *Revue des Deux Mondes* ; le prétexte, une accusation de plagiat, cachait d'autres griefs¹. Chasles se vengea en écrivant contre Buloz et la *Revue* une série de lettres qui furent traduites et insérées dans la *Gazette de Saint-Pétersbourg*. En 1854, Buloz lui intenta un procès pour diffamation. Le tribunal estima qu'il n'y avait pas diffamation, puisque la réputation de Buloz ne devait pas être sérieusement atteinte, mais il condamna Chasles aux dépens pour tenir lieu de dommages-intérêts aux demandeurs². Il serait inutile d'insister sur un incident regrettable qui n'est à l'honneur ni de l'une ni de l'autre des parties. L'année suivante, en 1855, éclata une querelle entre Chasles et Pichot. Celui-ci s'était associé avec Buloz pour l'accuser publiquement de plagiat. En ce qui concerne le *Journal d'un Médecin* et les articles parus dans la *Revue britannique*, il est difficile de voir dans l'accusation portée par Pichot autre chose que de la malveillance pure ; Chasles n'avait jamais caché un fait qui était connu de tout le monde, à savoir, que ces articles, comme presque tous ceux qui paraissaient dans cette

1. Voir p. 79-80.

2. *Gazette des Tribunaux*, 30 juillet 1854.

revue, étaient des adaptations d'articles puisés dans les périodiques anglais. Quoi qu'il en soit, Chasles publia en tête des *Souvenirs d'un Médecin* (1855) une lettre adressée à Pichot : il y repoussait cette inculpation et décrivait l'origine du livre. De son côté Pichot, y répondit par un pamphlet où il se montre extrêmement injurieux à l'égard de Chasles ; il ne retire pas l'accusation de plagiat, et y en ajoute une autre, celle de malhonnêteté ; il va même jusqu'à suggérer que Chasles a vendu à Jacottet des articles qui étaient la propriété de la *Revue britannique*. Ce pamphlet ne prouve rien, si ce n'est la violence de la haine que Pichot éprouvait contre son ancien collègue ¹. Il est difficile de savoir qui dans cette affaire est le plus à blâmer. Mirecourt dit nettement que ce furent Buloz et Pichot qui, entrant les premiers en lice, avaient poussé Chasles aux représailles.

Immédiatement après cette querelle retentissante, Chasles, ulcéré, se réfugia en Allemagne. En 1861, lors de la publication du second volume de ses études sur l'Allemagne (le premier avait paru sept ans plus tôt, en 1854), Chasles décrivit en ces termes son état d'âme au moment de quitter la France :

J'emportais avec moi, en 1857 (*sic*), beaucoup de blessures de la vie intime, d'une guérison difficile, qui me faisaient sentir leur présence et leur profondeur par une cruelle souffrance. Je traversais une de ces crises douloureuses que les habiles ont soin de voiler à tous les yeux, auxquelles nul d'entre eux n'échappe et que des circonstances spéciales marquaient pour moi d'une empreinte amère, terrible et presque désespérée. L'abandon des miens, la calomnie la plus abominable, le triomphe sans pitié des intrigues et des rivaux, les manœuvres de l'intérêt, les cruels raffinements de la haine littéraire me pressaient de toutes parts ; ceux qui auraient dû me soutenir et sauver mon honneur me délaissaient ou me frappaient...

1. *Une question de littérature légale*, Paris, 1855.

Ce séjour en Allemagne, bien que d'assez courte durée (il était de retour à Paris le 17 décembre 1855)¹, en lui procurant des distractions, contribua à la guérison, mais la convalescence fut longue ; dès 1856 pourtant, on remarque plus de modération dans ses jugements sur ses contemporains et la disparition graduelle de cette manie de se croire victime d'une persécution odieuse et imméritée.

Bien des aspects de la vie berlinoise l'enchantèrent, le Thiergarten, les Wein-Keller, les théâtres surtout, où il assista avec ravissement à la représentation de plusieurs pièces de Shakespeare. Une lettre du Marquis de Custine le mit en relations avec Varnhagen von Ense² à qui il s'adressa plus tard à plusieurs reprises pour se procurer des renseignements sur l'Allemagne contemporaine. Il ressort d'ailleurs de la correspondance de Varnhagen, conservée à la Bibliothèque de Berlin, que Chasles ne se trompait pas tout à fait lorsqu'il s'imaginait être l'objet d'une malveillance marquée de la part de quelques-unes des personnes qu'il connaissait à Paris. Le 15 novembre 1855, Eugène Crépet adresse à Varnhagen une lettre où il est question de l'arrivée prochaine de Chasles à Berlin. Crépet caractérise Chasles en ces termes : « un homme qui peut faire illusion par sa conversation mais qui, au fond, est perfide et dangereux. » La comtesse d'Agoult écrit à Varnhagen dans le même sens, le 22 septembre 1855³.

Malgré les préventions que de telles lettres avaient dû susciter chez Varnhagen, celui-ci semble avoir bien accueilli l'écrivain ainsi calomnié. Chasles parle de son « commerce charmant ». Les dernières en date des lettres à lui adressées

1. Lettre de Varnhagen von Ense à Chasles, Staatsbibliothek, Berlin.

2. *Lettres du Marquis de Custine à Varnhagen von Ense*, Bruxelles, 1870. Lettre du 16 octobre 1855 : « Il est de mes amis intimes, un ami que j'aime. »

3. Staatsbibliothek, Berlin. Collection Varnhagen von Ense.

par Varnhagen, à l'occasion de la mort du marquis de Custine en 1857, expriment l'espoir de le revoir bientôt ¹. Dans cette correspondance de Varnhagen et de Chasles se trouve un document très intéressant ; il s'agit d'un questionnaire adressé par Chasles à son ami allemand, sur la société allemande contemporaine, et auquel Varnhagen a répondu en français. Chasles ne semble pas s'être servi de ce document pour ses articles sur l'Allemagne au XIX^e siècle, où il donne plutôt ses propres impressions de certains aspects de la vie berlinoise ², mais il a dû le trouver très utile pour ses articles sur les écrivains allemands contemporains et pour ses cours au Collège de France dans lesquels, à cette époque, il est souvent question de l'Allemagne contemporaine.

Pendant son séjour à Berlin, Chasles alla voir le savant Alexander von Humboldt, qui avait alors quatre-vingt-huit ans. Sous des apparences d'estime mutuelle, ils cachaient des sentiments peu amicaux. Humboldt devait garder rancune à Chasles qui, dans ses articles de 1855 et de 1856 sur l'Allemagne, le laisse dans l'ombre ; Chasles, de son côté, ne pouvait pas oublier le jeu de mots peu flatteur que Humboldt s'était permis, dans une lettre adressée à son ami Varnhagen von Ense, et dont Chasles avait connaissance, « der Schall Philarète », le bruyant Philarète ³.

Exception faite de Varnhagen von Ense, Chasles ne paraît pas être resté en rapports étroits avec les Allemands de marque qu'il avait rencontrés dans la capitale prussienne.

1. Lettre du 30 octobre 1857.

2. *Journal des Débats*, 29 décembre 1855, 24 janvier, 8 février, et 6, 12, et 16 avril 1856, recueillis dans *l'Allemagne au XIX^e siècle*.

3. Lettre à Varnhagen, 28 juin 1856, citée par Chasles dans *l'Allemagne au XIX^e siècle*, p. 220. Humboldt semble faire allusion à l'habitude qu'avait prise Chasles, depuis son procès avec Buloz, d'affirmer à tout moment l'élévation de ses propres sentiments et la noirceur morale de ses ennemis.

Il existe pourtant une lettre de sa main adressée au romancier Gustave Freytag, le 30 janvier 1867. Elle n'a rien d'intime ; Chasles y demande des renseignements sur la littérature contemporaine et sur le journal *Der Grenzboten*, dont Freytag était le rédacteur en chef et auquel Chasles exprime le désir de collaborer. Ce qui fait le grand intérêt de ce document, c'est qu'il est rédigé en allemand et que son style, parfaitement correct et pur, semble donner le démenti à ceux qui ont soutenu que Chasles ne savait pas l'allemand ¹.

L'impression qu'il emportait de ce séjour en Allemagne était très favorable ². Il se sentait rempli d'admiration pour certaines qualités morales qui lui semblaient assurer à ce pays un grand avenir, une piété générale et tolérante, l'indépendance individuelle jointe à l'amour de l'ordre, le sentiment du devoir et l'ardeur au travail. Il constatait d'ailleurs que l'éducation primaire était bien plus répandue en Allemagne qu'en France, qu'en Prusse les illettrés étaient l'exception, que toutes les provinces avaient leurs écoles d'agriculture, où étaient enseignées les méthodes les plus scientifiques et les mieux justifiées par l'expérience. Il voyait, en effet, dans la mentalité allemande, un exemple pour la France. Sa déception n'en fut que plus amère lorsqu'en 1870 la guerre éclata.

Rentré en France en décembre 1855, il reprit son train de vie ordinaire, continua à faire ses cours au Collège de France, à envoyer des articles au *Journal des Débats*, à recueillir et publier en volume ses articles épars dans les journaux et périodiques. Il n'aimait point l'Empire, mais n'en parlait guère, se bornant à des diatribes contre l'amour de l'argent et l'esprit tout commercial de l'époque. Il osa pourtant, dans sa chaire universitaire, faire preuve d'indé-

1. Staatsbibliothek, Berlin.

2. Cf. Articles du *Journal des Débats*, réunis en volume *l'Allemagne au XIX^e siècle*.

pendance, même après la disparition de Michelet et Quinet, ce qui ne demandait pas un mince courage¹. En sa qualité de fonctionnaire à la Bibliothèque Mazarine il dut, en 1852, avec ses collègues Sylvestre de Sacy et Moreau, prêter serment d'obéissance à la constitution et de fidélité au Président de la République, mais les archives de la bibliothèque n'ont conservé aucune trace du serment prêté au second Empire².

Vers la fin de l'Empire il se remaria ; sa première femme était morte vers 1857³. Il épousa en secondes noces M^{me} Romieu, veuve d'un ancien sous-préfet⁴. Ce mariage améliora considérablement la situation financière de Philarète Chasles. N'étant plus embarrassé par des soucis d'argent, il se trouvait également libéré du lourd labeur mercenaire qui avait pesé jusqu'ici sur son existence et assombri son caractère. Sa santé se rétablit, et il entra dans la période la plus paisible de sa vie. Il acheta à Meudon une jolie maison de plaisance où il recevait les nombreux hommes de distinction, français et étrangers, qui venaient lui faire visite⁵. Parmi ceux qui se plaisaient infiniment dans sa société, se trouvait Georges Brandès, qui lui avait été présenté par Grégoire. Il avoue avoir trouvé Chasles bavard, diffus, un peu agaçant par sa vanité. Toutefois le vieillard n'avait rien perdu de son charme. Il était toujours l'un des hommes les plus amusants de Paris. Très communicatif, il régala son auditeur d'anecdotes

1. P. Audebrand, *article cité*.

2. A. Franklin, *Histoire de la Bibliothèque Mazarine*.

3. Nous n'avons pas pu préciser la date de sa mort. Nous savons qu'elle était déjà morte en 1857 (voir Millanvoy, *article cité*), et une lettre sur papier bordé de noir que nous avons en notre possession datée *avril* 1857, semble indiquer un deuil récent.

4. Sous le nom de *Marie Sincère*, elle avait acquis une certaine réputation d'auteur. (Renseignement provenant de M^{lle} Chasles).

5. *Athenaeum*, 26 juillet 1873. Voir aussi G. Brandès, *Recollections of my Childhood and youth*.

plus ou moins piquantes sur les géants de la littérature qu'il avait cotoyés au cours de sa longue existence, et si l'on en croit Brandès, ce dernier écouta avec un plaisir évident ce qui constituait pour lui une contre-partie édifiante à la conversation austère et délicatement réticente d'Hippolyte Taine. D'ailleurs, en plus de ces petits potins, Chasles avait une façon très personnelle d'évoquer de vastes horizons littéraires, et de ramasser parfois en formules saisissantes toute une période d'histoire ¹.

Avec l'âge, son caractère s'était adouci. Les inimitiés que lui avaient valu la violence de ses boutades et le désordre de sa vie se calmèrent, et il se voyait, sinon entouré, au moins accepté, admiré même, par ses jeunes collègues des *Débats*, parmi lesquels Taine et Montégut. En 1867, il cessa de collaborer à ce périodique, mais un dernier article qu'il y donna, sur Taine, ne trahit aucun signe de fatigue mentale. Il semblait pourtant, entre 1867 et 1870, que la sève était épuisée, que son activité allait sombrer dans la tranquillité de la vieillesse. La catastrophe de 1870, venant d'un coup détruire cette quiétude, révéla qu'il n'avait rien perdu de son ancienne verve ni de son acuité intellectuelle.

* * *

Les articles que Chasles a donnés pendant ces années de grande production, de 1832 à 1870, se divisent en deux groupes, ceux qui traitent essentiellement de littérature, dont la plupart ont paru dans la *Revue des Deux Mondes* et dont il sera question dans la deuxième partie de cette étude, ceux qui ont trait plutôt à l'histoire et à la situation politique et sociale en Europe et en Amérique, dont les plus importants ont paru dans le *Journal des Débats*. Une idée fondamentale y circule ; l'avenir appartient aux

1. *Ibid.*

nations du Nord. Et la France ? Comme tous les Français pensants, entre 1840 et 1870, Chasles a pris très à cœur l'état de son pays. Il ne voit partout qu'un spectacle de désordre ; toutes les révolutions par lesquelles la France a passé n'ont servi qu'à amener le coup d'état de 1851, et le régime illibéral du second empire. Ce n'est pas tant le régime despotique ni le désordre de cette période qui le navre, c'est l'absence de convictions morales et intellectuelles, l'amour du bien-être, le matérialisme le plus cru, dont il croit constater partout les effets. La France, il ne cesse pas de l'affirmer, est un pays malade. L'Angleterre, au contraire, toute blessée qu'elle est par les griffes de ce monstre inexorable, l'industrie, offre le spectacle d'un pays relativement tranquille et prospère. Étant donné la condition des pauvres en Angleterre, infiniment plus terrible que celle du paysan en France, Chasles se demande comment il se fait que l'Angleterre n'ait pas traversé une révolution, et il trouve l'explication de ce phénomène dans le fait que les Anglais sont profondément croyants, qu'ils ont une foi. Il a donc eu le mérite de comprendre ce fait capital de l'histoire de l'Angleterre au XIX^e siècle, — à savoir que, si elle a réussi, sans tomber dans l'anarchie, à s'adapter aux changements survenus dans la situation sociale, économique et politique amenés par la révolution industrielle, c'est grâce au sentiment religieux, à l'évangélisme. Il a devancé sur ce point l'opinion moderne la plus éclairée : M. Halévy écrit dans le premier volume de son *Histoire du peuple anglais au XIX^e siècle* :

Nous ferons voir l'action du méthodisme s'exerçant d'abord sur les sectes dissidentes, puis sur l'Église établie, enfin sur les formes laïques de la pensée elles-mêmes. Par elle nous essayerons de résoudre le problème dont jusqu'à présent la solution nous échappait. Par elle nous expliquerons la stabilité exceptionnelle dont la société anglaise est destinée à jouir, dans un siècle de révolutions et de crises, et ce qu'on peut appeler le miracle de l'Angleterre moderne, anarchiste, et cependant

bien ordonnée, positive, industrielle, et cependant religieuse jusqu'au piétisme ¹.

Charles s'est aussi rendu compte du fait que les problèmes qui confrontaient les Anglais étaient d'ordre économique, et non pas comme en France, politique. Comme tous les Français qui, au cours du XIX^e siècle ont visité l'Angleterre, il a été frappé par le spectacle de la détresse des pauvres qui s'accroissaient en proportion de la splendeur nationale, et de la disproportion entre, d'un côté, la plus effroyable misère, de l'autre des accumulations énormes de richesses. Un fait lui a semblé avoir une très grande signification, — le mouvement vers l'amélioration du sort des pauvres, inspiré comme on l'a vu, par le sentiment religieux, vient d'en haut ;

... l'aristocratie de race et de cour vient en aide aux classes opprimées, ou plutôt prend la direction ².

Plus tard, ce phénomène a été remarqué par André Chevrillon :

Chose étrange, et presque incroyable à des Français, ce ne sont pas les démocrates, les individualistes libéraux, les héritiers de la pensée du XVIII^e siècle, admirateurs et cousins anglais des hommes de 1789, qui, prenant à cœur la défense des ouvriers et des misérables, inaugurent la législation interventionniste, mais des aristocrates conservateurs, des autoritaires mystiques ³...

Les mobiles de cette intervention sont mixtes ; il y entre évidemment l'inquiétude d'une société aristocratique qui se voit menacée par l'avènement d'une aristocratie bourgeoise et industrielle, mais le sentiment religieux y a cer-

1. *Histoire du peuple anglais au XIX^e siècle*, Paris, 1912, t. I, p. 366.

2. *Journal des Débats*, 25 juillet 1850.

3. André Chevrillon, *La pensée de Ruskin*, p. 14-15. Voir aussi E. Halévy, *ouvrage cité*, t. III, p. 356.

tainement sa part. Nous croyons pouvoir affirmer que Chasles a été seul en France à cette époque à comprendre toute l'importance du rôle joué par le protestantisme évangélique en Angleterre au cours du XIX^e siècle. Il a bien vu que tout le mouvement de réforme relève de lui, que ce sentiment a inspiré les philanthropes tels que Wilberforce, les hommes politiques tels que Gladstone, les romanciers tels que Dickens, Charles Reade et Kingsley, tous ceux en somme qui ont réclaté pour les pauvres et les sacrifiés une existence plus large ; en même temps il a été l'influence apaisante tenant en bride les passions révolutionnaires. M. Halévy, dont nous avons déjà cité l'opinion à l'appui des conclusions de Chasles écrit :

Les hommes de lettres n'aiment pas les évangéliques à cause de l'étroitesse de leur puritanisme, les hommes de science non plus, à cause de leur puérilité intellectuelle. Mais l'évangélisme est, au XIX^e siècle, le véritable ciment moral du peuple anglais. C'est l'influence évangélique qui a conféré à l'aristocratie britannique une sorte de dignité stoïque, qui a mis en garde les nouveaux riches contre l'ostentation du luxe et de la débauche ; qui a placé, à la tête du prolétariat, une élite ouvrière éprise de vertu, capable de réserve. Telle est la force conservatrice qui vint rétablir en Angleterre l'équilibre momentanément rompu par l'explosion des forces révolutionnaires ¹.

De ce rapprochement de l'état de la France à cette époque, et de celui de l'Angleterre, Chasles déduit que rien ne peut suppléer à la foi religieuse comme base morale de toute société. Il rejette comme insuffisantes les doctrines de Saint-Simon, de Fourier, de Robert Owen. C'est donc avec la plus vive inquiétude qu'il croit discerner vers 1840 les premiers signes d'un affaiblissement dans la tradition puritaine ². Il reconnaît pourtant que cela devait arriver

1. E. Halévy, *ouvrage cité*, t. III, p.154-155.

2. *Journal des Débats*, 8 juin 1841 ; *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} février 1841, *l'Angleterre politique*, p. 293.

inévitablement, puisque le protestantisme porte en lui-même les germes de sa propre destruction :

Le protestantisme primitif est mal compris de nos jours, parce qu'on le prend d'un point de vue rationnel. Il devait enfanter le rationalisme, mais plus tard... D'un côté le protestantisme doute, puisqu'il attaque une foi, et ce doute, qui l'agite si furieusement et dont il ne sait guère la nature, doit éteindre de proche en proche toutes les croyances, pour devenir enfin aussi vaste que l'avait été son ancienne croyance... Voilà donc deux faits bien remarquables : — d'abord la Réforme doute plus qu'elle ne veut, et elle résiste à ce penchant, elle lui refuse même un nom de peur d'avouer aux nations qu'elle va au néant, elle qui leur promettait la vie, et ensuite elle veut croire plus qu'elle ne peut croire ¹.

Vers 1840, Chasles voit s'élever contre l'évangélisme deux forces redoutables ; d'une part la libre pensée qui n'est pas autre chose que l'aboutissement inévitable de l'esprit protestant, de l'autre la réaction catholique se manifestant dans le *Mouvement d'Oxford* ². Un moment il a cru que ce dernier mouvement marquait la fin du protestantisme, que, devenu inutile, la civilisation l'abjurait ³ ; les Anglais, effrayés à la fin par le spectre de l'anarchie qui menaçait, voyant dans le Chartisme le premier signe de l'écroulement, allaient-ils se réfugier dans le principe opposé de l'autorité ?

Ainsi dans le pays protestant par excellence on proteste contre le principe de la critique... Cette réaction plutôt sentie

1. *Journal des Débats*, 22 juillet 1836.

2. Taine garde un silence absolu au sujet du *Mouvement d'Oxford*, qu'il n'aurait pas pu concilier sans difficulté avec ses idées préconçues du caractère anglais ; Chasles, dont la curiosité intellectuelle est moins bornée par la nécessité de « caser » les esprits, se montre vivement intéressé par ce phénomène imprévu et prêt à réviser à la lumière de cette nouvelle manifestation la conception qu'il s'était faite de l'esprit anglais. Voir F. C. Roe, *Taine et l'Angleterre*, p. 120.

3. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} février 1841.

qu'avouée des idées catholiques contre les idées protestantes et l'examen, cette tendance est d'une nouveauté bien imprévue. Mais un tel résultat ne nous étonne pas. La critique, ayant poussé son travail et sur les autres et sur elle-même jusqu'aux dernières limites de l'analyse, que lui restait-il à faire, si ce n'est de s'abdiquer et mourir ¹.

Bientôt il se reprend ; on n'arrête pas ainsi les forces du progrès : « l'avenir marche, l'éternel labeur ne permet pas au monde d'être immobile ». Le réveil de l'esprit de l'autorité que représente le Mouvement d'Oxford ne lui apparaît plus que comme un épisode rétrograde, une vaine tentative pour refouler la masse des flots et conquérir, en faveur du passé, un peu d'espace, un peu de temps.

Un grand courant emporte l'Angleterre vers l'affranchissement complet de tous les anciens préjugés religieux, politiques et sociaux. Le danger vient de ce que l'affranchissement intellectuel a devancé l'affranchissement moral. On rejette les vieilles croyances avant d'avoir trouvé à les remplacer. Comme Ruskin, Chasles est convaincu que l'absolu de l'homme, c'est la loi morale. En Angleterre, pendant des siècles, cette loi morale s'est appuyée sur la foi calviniste ; cette foi détruite, que deviendra la loi morale ? Or, c'est à sa stabilité morale que l'Angleterre doit sa suprématie depuis plus d'un siècle. Dans ses moments de découragement, il paraît à Chasles qu'elle va céder sa place :

L'Angleterre... semble un vaisseau à l'ancre qui flotte sans avancer... l'Angleterre, qui fut la tête et le guide des races du Nord, où est-elle ? Elle a perdu ou paraît devoir perdre sa place ².

Et pourtant il ne veut pas croire que sa puissance soit sérieusement atteinte. Il se la représente entre 1860 et

1. *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 449.

2. *La psychologie sociale des nouveaux peuples*, p. 12.

1870 comme « un vaisseau marchant toujours sous la tempête », qui tient courageusement tête aux innombrables problèmes qui l'assiègent, la question irlandaise, celles de l'extension du corps électoral, de l'expansion de la presse, des coalitions ouvrières, de l'Église anglicane en Irlande¹. « Toutes ces réformes se produisent paisiblement sous le couvert de l'esprit monarchique, au milieu du développement le plus réel, le plus sincère même, de la vieille loyauté ».

D'ailleurs, en 1868, il se rend compte qu'après tout le vieux fonds protestant persiste, que le principe religieux anime encore les chefs des partis politiques aussi bien qu'une section du peuple. L'Angleterre court des bordées dangereuses, mais elle a des chances de ne pas sombrer. Ce qui est certain, c'est que le sens politique ne l'a pas abandonnée. Elle traverse une crise douloureuse et pénible, « mais chaque jour elle se rapproche de cette équité suprême difficile à établir² ». La tâche de Gladstone — car l'avenir appartient au parti des radicaux — sera de « diriger le mouvement social sur la pente politique sans rien précipiter et sans rien briser ».

Rien ne pourra néanmoins arrêter la marche de la civilisation. L'Europe occidentale et chrétienne, qui depuis plus de douze cents ans tient la tête des nations, « l'Europe avec ses lois, ses mœurs, ses origines, ses idées, son double passé teutonique et romain... sa puissance physique, ses littératures, doit bientôt s'allanguir et s'assoupir³ ». Alors, à qui appartiendra l'avenir ; — à l'Amérique, dernière création de l'esprit protestant, ou à la Russie autocratique qui se dresse, mystérieuse et menaçante en face de l'Angleterre et de la jeune république ?

1. *L'Angleterre politique*, p. 257.

2. *Ibid.*, p. 263.

3. *Etudes sur les hommes et les mœurs*, p. 352.

Elle (l'Europe) subira le sort qui brisa jadis le monde grec, puis le monde romain, tous deux moins grands en circonférence et en durée que notre Europe chrétienne. Les fragments du vieux vase seront mis en pièces et broyés pour pétrir un vase nouveau. Cette civilisation que nous appelons européenne, n'a-t-elle pas assez duré dans le temps et dans l'espace ? Et le globe manque-t-il de régions plus naïves et plus neuves qui accepteront, qui acceptent notre héritage, comme jadis nos pères ont accepté celui de Rome lorsqu'elle eut accompli son destin ? L'Amérique et la Russie ne sont-elles pas là ? toutes les deux ardemment patriotiques et envahissantes ; l'une héritière unique du génie anglo-saxon, l'autre qui, avec son esprit slave si ductile, s'est mise patiemment à l'école des nations néo-romaines, et veut en continuer la dernière tradition. Est-ce que derrière la Russie et l'Amérique vous ne voyez pas d'autres pays encore, qui, pendant des millions d'années, continueront, s'il le faut, ce travail éternel de la civilisation ¹ ?

Chasles, comme Montégut, redoute la puissance slave, parce qu'elle représente, lui semble-t-il, le principe de la réaction, et qu'elle n'est qu'à demi-civilisée. Lorsqu'il jette les regards du côté des États-Unis, il n'est pas complètement rassuré. « L'héritière unique du génie anglo-saxon » ne semble pas avoir justifié les vastes espoirs qu'on avait fondés sur elle. Création du principe démocratique, on s'attendait à ce qu'elle offrît au monde le modèle même du pays de la liberté.

Or, il n'en est rien. C'est le pays par excellence de l'idée reçue ; le principe de l'esclavage, répudié en Europe, y trouve encore de nombreux partisans ; les « lynchings » témoignent d'un état d'anarchie inconnu en Europe ². A côté de ces signes d'un mouvement rétrograde, on remarque un niveau intellectuel très inférieur à celui du vieux monde, et un affaiblissement du sens moral. L'Amérique, comme l'Europe, est rongée par la maladie de l'égoïsme, l'amour du gain.

1. *Ibid.*, p. 352.

2. *Journal des Débats*, 10 août 1861.

Est-ce qu'elle saura se reprendre, remplir sa haute destinée, qui est de propager le principe démocratique ? Chasles ne répond pas à cette question. Il se montre toutefois moins pessimiste dans les derniers articles qu'il consacre à ce sujet, et qu'il rédige au moment même où éclate la guerre civile. Il y reconnaît qu'il faut laisser à la jeune république le temps de se constituer en une société homogène, de se créer une âme nationale.

Voilà en résumé les idées générales qui ressortent de la lecture de tous les fragments que Chasles a publiés avant 1870 sur la politique et les conditions sociales de l'Europe moderne. On pourrait lui reprocher un certain manque de précision ; il pêche à l'envers de Taine dont les écrits offrent une image trop systématique. Chasles au contraire, semble quelquefois se contredire. Comment concilier par exemple ces deux principes auxquels il revient sans cesse ; — d'une part la conviction que le progrès de la civilisation implique nécessairement le passage de l'autorité au doute, et que la décadence des nations du Midi s'explique par leur obstination à remonter le courant ; — de l'autre la conviction également forte que la foi religieuse est le fondement nécessaire à la morale sans laquelle les nations périssent ? A cette objection Chasles aurait probablement répondu que le ^{xx}^e siècle verrait naître une religion nouvelle plus en accord avec les découvertes les plus récentes de la science, pour remplacer le christianisme qui aurait fait son temps. On ne peut pas oublier cependant qu'il a rejeté la religion de l'humanité préconisée par Saint Simon et ses disciples, et que, jusqu'en 1870, il n'a donné aucune indication de la nature de cette foi de l'avenir.

Le fait est que la religion chrétienne lui semblait être tellement supérieure à toutes les religions qui l'avaient précédée, — on se rappelle que, malgré son peu de foi, il s'était fait baptiser dès son retour de l'Angleterre, — qu'il se sentait navré à l'idée qu'elle pourrait disparaître un

jour. Et pourtant, si avancer lui semble être dangereux, reculer, se jeter dans le principe de l'autorité, c'est la mort.

Les idées générales de Philarète Chasles que nous venons de résumer sur la politique, les conditions sociales et la philosophie de l'histoire, semblent avoir eu pour base sa propre observation ; à cela sont venues s'ajouter certaines idées sur le caractère des nations de souche germanique, très répandues alors en France, et qui, mises en circulation par M^{me} de Staël, avaient été reprises et développées par Augustin Thierry et Guizot ; enfin la lecture des écrits de Carlyle, que Chasles a été le premier à introduire en France, n'a certainement pas laissé de modifier et de fixer, non seulement sa conception du caractère anglais, mais aussi sa philosophie de l'histoire ¹. Comme il avait l'esprit plutôt intuitif que philosophique, — on se rappelle à ce propos qu'il avait été retiré du lycée avant d'avoir subi la forte discipline philosophique qu'imposent les dernières années d'études, — la meilleure partie de son œuvre est celle où il expose les résultats de sa propre observation. Là on peut admirer l'étonnante justesse de ses conclusions, comme par exemple, cet examen pénétrant de la nature du rôle du protestantisme en Angleterre au XIX^e siècle. Quand il passe dans le domaine des idées générales et des prédictions pour l'avenir, il tombe dans le vague et entraîne moins la conviction.

1. Voir p. 148-9 de cet ouvrage.

CHAPITRE V

LES DERNIÈRES ANNÉES

(1870-1873)

La guerre de 1870 fut naturellement une épreuve très pénible et une cruelle déception pour cet homme qui avait toujours observé l'Allemagne avec les sentiments de Mme de Staël. Dans les défaites de son pays il vit, dit Brandès, la confirmation de tout ce qu'il avait prêché :

Philarète Chasles saw in the defeats a confirmation of the theory that he proclaimed day in day out, namely that the Latin races were on the rapid down-grade ; Spain and Portugal, Italy, Roumania, the South American Republics, were, in his opinion, in a state of moral putrefaction, France a sheer Byzantium. It had been a piece of foolhardiness without parallel to try to make this war a decisive racial struggle between the nation that, as Protestant, brought free research in its train, and one which had not yet been able to get rid of the Pope and political despotism. Now France was paying the penalty¹.

Pendant les années 1870-1871, Sylvestre de Sacy, l'administrateur de la Bibliothèque Mazarine, quitta Paris et fut remplacé par un homme nommé par la Commune, mais Chasles paraît avoir continué à faire son service aussi longtemps que cela a été possible² ; en tout cas, il ne

1. *Recollections of my childhood and youth*, p. 294.

2. Lettre inédite dans la collection de M. Guérin. Cette lettre adressée à Asselineau est datée du 10 mai 1871. Chasles y explique

s'éloigna de Paris que pour aller habiter sa maison de Meudon. Cette jolie maison, où il avait reçu tant d'hommes célèbres français et étrangers, fut en partie détruite, et quelques-uns des 40.000 volumes qui formaient sa bibliothèque furent endommagés ¹.

Brandès, qui était à Meudon avec lui, dit que la crise douloureuse que traversait son pays semblait ramener à la surface tout ce qu'il y avait de meilleur dans sa nature. Il se débarrassa de sa vanité comme d'un manteau qu'on ôte. Lui, qui n'avait cessé de prédire pour la France un jour de châtiment, refusa maintenant de désespérer. Son courage se montra inébranlable en face des pires désastres. Philibert Audebrand qui le rencontra après la Commune, dit de lui :

Il était attristé, mais sans laisser voir ces signes d'abattement que tant d'autres étalaient... Malgré ses études cosmopolites il était resté patriote... Il prédisait que dans vingt-cinq années la France reprendrait Metz et Strasbourg, mais non pas de force. — Ce sera, dit-il, le mouvement des idées modernes qui fera tout ².

Quand la répression de la Commune permit la réouverture des cours publics, et qu'il remonta dans sa chaire, le 12 juin 1871, ce fut pour y présenter ses *Considérations sur la formation du caractère chez les peuples libres* ³. Il

pourquoi il a quitté Paris : « Je remplaçais notre administrateur samedi à la Mazarine, et je suis parti à 4 heures du soir pour Meudon où j'avais des ouvriers à ma tour. Lundi matin (3 avril), voulant rentrer, j'ai trouvé le chemin de fer coupé — une bataille se livrait devant ma porte. Nous vivons dans les caves sous les balles et les bombes. »

1. Un volume de *notes de lectures* porte cette inscription de la main de Chasles : « Ce volume a été déchiré par les franc-tireurs parisiens et français, qui, sous prétexte de défense héroïque contre les Prussiens, ravageaient la banlieue. »

2. *Article cité*.

3. Imprimées dans *La Revue politique et littéraire*, 1^{er} juillet 1871.

n'improvisa plus ses cours ; il les lut ¹. Dans la dernière année de sa vie, il se surpassa ; jamais il n'avait eu tant de succès.

Les événements de 1870-1871 avaient laissé dans son esprit une forte empreinte. Son penchant déjà très prononcé pour la sociologie et l'histoire s'accrut jusqu'à exclure tout à fait les considérations purement littéraires. De plus, on croit constater à première vue, une sorte de revirement dans sa pensée. Il n'avait pas renoncé à son cosmopolitisme, mais l'épreuve que son pays venait de traverser lui avait appris combien il était resté, malgré tout, profondément français. Il commençait à se demander si, après tout, l'avenir appartenait, comme il l'avait toujours supposé, aux pays du Nord, champions de l'idéal démocratique et libéral. Ce vacillement ne dura qu'un moment ; il en sortit plus profondément convaincu que jamais de la justice de ses conclusions, et de la nécessité de détruire les barrières de l'étroit nationalisme qui entravent le progrès intellectuel et moral des peuples. Aucune des nations de l'Europe ne pouvait avoir la conscience nette, puisque partout s'était vu, au cours du XIX^e siècle, un affaiblissement de la force morale, le mépris de l'idée de la justice, l'apothéose de l'intérêt ; 1870 n'avait été que le châtement inévitable. Malgré tout, il ne désespérait pas de l'avenir ; il lui semblait que l'humanité était sur le point de sortir d'une de ces périodes d'épuisement qui alternent avec les périodes de grande floraison intellectuelle et morale. De ses derniers écrits jaillit un sentiment d'optimisme, une foi inébranlable dans le progrès du genre humain.

Chez lui, le moral et le physique étaient restés étonnamment jeunes ². Au mois de juillet, 1873, il se rendit

1. Drapeyron, *article cité*.

2. Voir *Athenaeum*, July 26th. 1873, p. 113 : " He preserved to the last the keen intellect and the pleasant wit that always charac-

à Venise plein de vigueur et de santé, avec l'intention de terminer son livre sur la *Psychologie sociale des nouveaux peuples*. Le 17 juillet il en dicta la dernière page. Le lendemain, foudroyé par le choléra, il expira, âgé de soixante-quatorze ans. Sa nièce, Clotilde Schultz, se chargea de la publication de son livre et de celle de ses *Mémoires*.

Il nous reste à résumer la philosophie de l'histoire qui se dégage des études auxquelles Chasles a consacré ses dernières années. En parcourant l'histoire du XIX^e siècle, un fait l'a frappé ; l'immense progrès réalisé par l'esprit humain dans le sens du libre examen, de l'analyse, de la tolérance. Partout on a vu tomber les vieux préjugés. Nulle part ce progrès n'a été plus remarquable que dans le domaine de la politique ; on s'est aperçu que les intérêts et les idées du monde civilisé cessent d'être contradictoires :

J'ai suivi le mouvement chez toutes les nations civilisées pendant les dix dernières années seulement ; car il est absurde de les diviser en régions et de les découper en zones. Les nuances qui les séparent ne les empêchent pas d'être *unes*. En réalité, le groupe de la civilisation s'est uni ; il a effacé les vieilles hostilités, répudié les vieux antagonismes, du moins en partie. Ce qu'il a opéré dans le sens de la fusion est grand, ce qu'il annonce est plus grand encore. Si l'on imagine que la guerre sera longtemps en honneur, on se trompe ; la marche du genre humain suivra une autre route ; quiconque fera exclusivement la guerre sera banni ou réprimé¹...

Dans le domaine intellectuel un mouvement analogue s'opère. Chez les nations d'avant-garde, en Allemagne, en

terised him. After the war he rebuilt his little villa at Meudon almost destroyed in 1870-1871, and those who have enjoyed his hospitality will always remember with pleasure the hours they spent in his society. His varied knowledge, his wealth of anecdote and brilliant epigrams, and, above all, his unaffected kindness, made him a most charming companion ”.

1. *La psychologie sociale des nouveaux peuples*, p. 265.

Angleterre, en Amérique, en France, les dogmes disparaissent. Seules les nations du Midi s'attardent dans le principe d'autorité. L'esprit humain prend son essor, allégé des préjugés qui l'entravaient dans sa recherche du vrai. Chasles s'en réjouit. Il se demande pourtant où s'arrêtera la tolérance, et il conclut, comme nous l'avons déjà dit, que l'absolu de l'homme, c'est la loi morale. La leçon qui se dégage de l'histoire, c'est que l'homme est une âme et un esprit », que « le matérialisme est une fausse doctrine ¹. Il n'accepte donc pas la conclusion des sceptiques qui disent que « tout revient au même ² ; il ne veut pas non plus faire comme ceux qui, reculant effrayés devant les conséquences de l'esprit d'examen appliqué à tout, se rejettent dans le principe de l'autorité absolue. On ne remonte pas le courant du progrès ; il faut être de notre époque qui est toute de critique et d'analyse. Il croit envisager une troisième solution ; il lui semble que, hormis la loi morale, tout est relatif. Le xix^e siècle a été l'âge de la science et de la critique, il le veut bien, mais la vérité scientifique n'est que relative. Les découvertes récentes ont montré que de certaines idées que l'on prenait pour des axiomes ne le sont pas. On commence à comprendre que la vérité scientifique est infiniment plus complexe qu'on ne le croyait. Ce n'est donc pas vers un scepticisme absolu que l'humanité se dirige, mais vers la compréhension de toutes ces complexités, dans le domaine de la morale et de la métaphysique aussi bien que dans celui de la matière. La tâche des hommes du xx^e siècle sera donc de continuer dans la voie ouverte par leurs prédécesseurs du xix^e siècle, de fouiller, d'observer, d'analyser, sans reculer devant les conséquences, quelque inattendues

1. *Etudes sur les hommes et les mœurs*, p. 350.

2. *La Psychologie sociale*, p. 139 : « L'homme est perfectible et se perfectionne ; il améliore et s'améliore. Donc, l'identité de valeur que vous supposez entre le bien et le mal est un mensonge... ».

qu'elles puissent être, de chercher enfin à établir une synthèse des découvertes nouvelles, de trouver l'ordre dans la variété, le principe moral, la foi de l'avenir. Une telle tâche demandera des hommes affranchis des trois servitudes auxquelles l'humanité est soumise depuis l'origine du monde, celle du corps, celle de l'esprit, et celle de l'âme. Grâce aux conquêtes de la science, la libération de la servitude corporelle est très avancée ; le progrès intellectuel a été également très grand au cours des récentes années ; malheureusement l'émancipation morale retarde sur les deux autres. Il n'y a qu'un moyen de remédier à cet état de choses, c'est de former des caractères forts par l'éducation¹. Toute la législation du monde ne servira à rien tant que les masses resteront dans l'ignorance et la grossièreté.

Le vrai développement du monde s'exercera uniquement là où la vie morale et intellectuelle avancera d'accord avec la vie physique.

La question sociale est une question morale.

Telles sont les doctrines qui se dégagent du dernier livre de Chasles, sorte de coup d'œil jeté sur l'Europe au lendemain de la grande tourmente. Un moment il a été ébranlé par le choc des événements de 1870-1871, mais son esprit se reprend, et ses dernières paroles affirment à nouveau sa foi indestructible dans les hautes destinées de l'humanité.

* * *

La publication des *Mémoires* de Chasles en 1876 et 1877 n'a guère ajouté à sa réputation d'auteur (et pourtant

1. *Encore sur les contemporains*, p. 319.

Daudet en admirait le style et Barrès les lisait avec intérêt ¹).

Le public français s'attendait à voir paraître un de ces livres qui éclairent toute une époque ; il fut vivement déçu ². Les *Mémoires* n'ont guère de valeur que pour ceux qui désirent connaître la mentalité de l'auteur, cet homme qu'une tare héréditaire semble avoir toujours empêché d'atteindre l'idéal de conduite qu'il aimait à la passion. Car Chasles, il faut en convenir, n'a pas été, comme il l'a si souvent proclamé, la vertu et la probité mêmes ; les accusations lancées contre lui par ses nombreux ennemis n'étaient pas toujours fausses, ni toujours exagérées ; on comprend qu'ils aient pu, sans être les derniers des hommes, l'appeler rancunier, méchant, poseur, hypocrite. Et pourtant, malgré quelques actes déplorables que sa neurasthénie, aggravée par ses soucis d'argent, peut seul excuser, le fond était bon ; ses dernières années l'ont prouvé. Il aimait les lettres, les arts, toutes les manifestations de la vie intellectuelle et artistique. Ceux qui l'ont fréquenté — on ne peut pas dire ses *amis*, car il n'en avait pas ; mais ceux qui ont pénétré un peu plus avant dans son intimité — s'accordent à reconnaître dans ce caractère complexe et qui les faisait penser à Rousseau, un fond de

1. *Journal des Goncourt*, 2^e série, vol. 2, p. 342, année 1877 : « on parle des *Mémoires* de Philarète Chale (*sic*) dont Daudet admire la vie et le style. » Maurice Barrès, *Mes Cahiers*, t. I, pp. 185-186 : « Philarète Chasles, comme s'il fournissait une épitaphe à l'*Homme libre*, dit : « J'ai été, dès ma naissance, une âme libérée, un homme délivré, un esprit qui a eu conscience de sa volonté. Ce rayon de soleil moral a émerveillé ma vie étouffée un moment par la servitude des collègues. » Et pour les *Barbares* : « Analyser, s'enquérir, se rendre compte, c'est vivre par soi-même. Ce n'est pas obéir, accepter et servir. Quiconque analyse se révolte contre la foi. » L'éditeur des *Cahiers* (Philippe Barrès) ajoute une note : « Philarète Chasles, littérateur français... Maurice Barrès appréciait ses livres de critique. » Voir aussi *id.*, t. I, p. 158.

2. Voir A. Pontmartin, *Nouveaux Samedis*.

sincérité intellectuelle et morale. Il ressemble en effet à Rousseau, par la disparité entre sa propre conception de sa nature morale et les actes de sa vie, par sa sensibilité frémissante, par la névrose qui le porte à se croire victime de la bassesse des ennemis ligués contre lui. Comme Jean-Jacques il s'attendrit avec une parfaite sincérité devant les sentiments simples et purs. Comme lui, il n'a pas toujours réussi à mettre en pratique dans ses relations avec sa famille et les gens de sa connaissance les doctrines d'amour et de fraternité qu'il proclamait.

On laisserait volontiers dans l'ombre cet aspect de son caractère si ce n'était justement là qu'il convient de chercher la solution de cette énigme : comment se fait-il qu'un homme tellement doué, tellement érudit et d'un tour d'esprit tellement original, n'ait pas laissé des œuvres qui lui assureraient une place parmi les plus grands écrivains de son époque ? Il lui manquait en effet cette sérénité sans laquelle, lui-même l'a dit, on ne produit pas d'œuvre durable ; il lui manquait également cette patience de tous les jours, cette obstination au travail des Sainte-Beuve, des Renan et des Taine. Il s'en rendait tristement compte. Clotilde Schultz, qui depuis dix ans remplissait auprès de lui le rôle de secrétaire, a rapporté ces paroles que Charles lui adressa la veille de sa mort : « J'ai trop aimé les sommets ; j'aurais dû être habile comme mon ami Sainte-Beuve, qui se mettait dans les vallées d'abord pour bondir sur les sommets ensuite ! ¹ » Toutefois, s'il n'a pas laissé un livre, il a certainement exercé sur ses contemporains une grande influence. L'objet des chapitres suivants sera de démêler, dans tout ce qu'il a écrit sur la littérature et la civilisation anglaises, les grandes idées qui constituent la base de son œuvre.

1. *Psychologie sociale des nouveaux peuples*, p. ii.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

VUES GÉNÉRALES SUR LA CRITIQUE

« Au lieu d'admirer seulement les écrivains comme régulateurs du style et dictateurs de la phrase, c'est comme propagateurs de la civilisation universelle et particulière qu'il faut étudier ces hommes bien dotés, qui ont reçu le pouvoir d'éveiller plus de sympathie et de dominer tout ce qui les approche. Il serait curieux de connaître la part qui leur fut assignée, ce qu'ils tenaient de leurs prédécesseurs, ce qu'ils ont livré à leurs héritiers ; de calculer l'action de la pensée sur la pensée, la manière dont les peuples se sont modifiés mutuellement, ce que chacun d'eux a donné ou reçu, l'altération des nationalités par l'effet de cet échange ; — comment le génie septentrional, longtemps isolé, s'est laissé enfin pénétrer par le génie du Midi ; quelle a été la puissance magnétique de la France sur l'Angleterre ; comment chaque membre du corps européen a subi l'action des autres et les a dominés à son tour ; l'influence spéciale de l'Allemagne théologique, de l'Italie artiste, de la France active, de l'Espagne catholique, de l'Angleterre protestante... C'est l'histoire intime du genre humain ; c'est le drame de la littérature ¹ ;

Il est évident, d'après cet extrait, que Chasles a été historien de la littérature bien plutôt que critique littéraire. Il n'a jamais séparé la vie et les livres :

Pour étudier à fond la littérature, il faut donc étudier la politique, la religion, la société même... Cherchons les maté-

1. Cours d'ouverture à l'Athénée, publié dans la *Revue de Paris*, janvier 1835, et dans les *Etudes sur l'Antiquité*, p. 9.

riaux de l'histoire intellectuelle, non ceux de l'histoire littéraire ¹.

Une telle conception de son rôle devait forcément le conduire vers des études historiques et sociales. La plupart de ses grands essais d'histoire littéraire ont été écrits avant 1850 : à partir de cette date, il se consacre de plus en plus aux questions d'histoire et de sociologie contemporaine. La même tendance vers des études historiques se fait sentir dans l'œuvre de Sainte-Beuve ; seulement ce dernier a toujours gardé une préoccupation esthétique, il a insisté sur le fait que le critique ne doit pas se passer de juger, que « la critique serait toujours un art qui demanderait un artiste habile ² ». Il est devenu, en vieillissant, de plus en plus sensible à la beauté de la forme classique. En 1867 il écrit à un ami : « Je suis resté, malgré tout, de l'école classique... et même, en n'y mettant plus du tout de passion, je reste obstiné par ce côté de mon esprit et dans ce for intérieur de mon sentiment ³ ».

Philarète Chasles va beaucoup plus loin que Sainte-Beuve dans le sens de l'étude purement historique, jusqu'à devenir presque indifférent à la faiblesse de la forme pourvu que le livre qu'il étudie renferme des idées originales ou des renseignements curieux ⁴. Il lui semble qu'on a trop souvent analysé la phrase et le style des livres et que l'on n'a pas assez étudié ce qu'il appelle leur « âme » ⁵. D'ailleurs, sur les qualités purement esthétiques d'une œuvre, il avait le goût moins sûr que Sainte-Beuve. Tout porte à croire qu'il n'était point particulièrement bien doué à cet égard. Son propre style, plein et énergique, il est vrai, dans ses meilleurs articles, et que Daudet admirait

1. *Etudes sur l'Antiquité*, p. 28.

2. *Nouveaux Lundis*, III, article sur Chateaubriand, pp. 13-32.

3. *Nouvelle correspondance*, p. 235.

4. Voir ses jugements sur Halliburton, J. Miller etc.

5. *L'Antiquité*, p. 9.

fort, est très inégal, et tombe parfois dans le faux pittoresque ¹. Il faut lui rendre cette justice, qu'il a reconnu lui-même ces défauts, inséparables sans doute d'une trop rapide rédaction. Lorsqu'il recueille des articles épars dans les périodiques pour en composer son livre sur l'*Antiquité*, il s'excuse en ces termes :

La forme, soumise la plupart du temps aux conditions de la publicité périodique, en est moins simple que je le désirerais aujourd'hui.

Et pourtant il n'y a rien changé, ou presque rien.

Son peu de goût pour les écrivains tels que Addison, Pope, Washington Irving, « génies studieux et polis » qui ont fait les délices de Sainte-Beuve, et à qui Chasles préfère n'importe quel écrivain médiocre au point de vue purement littéraire mais original quant à la pensée, la répugnance qu'il éprouve pour la doctrine de « l'art pour l'art », quelques citations de l'anglais déformées de façon à faire croire qu'il n'avait pas l'oreille très fine ², tout semble indiquer chez lui l'absence de cette sensibilité esthétique exquise qui caractérise les critiques artistes et les distingue des simples historiens de la littérature.

A propos de la doctrine de l'*art pour l'art*, il écrit : « La religion de l'*art pour l'art* naquit ; expression baroque. Elle indiquait l'absence de toute idée, ou sociale ou humaine ou philosophique... ³ ». Voilà qui révèle le fond même de sa pensée : il ne conçoit pas la littérature sans *idées*. Déjà dans ses premiers comptes-rendus, son attitude se précise ; il s'intéresse avant tout au contenu de l'œuvre,

1. Voir par exemple l'exorde des articles sur Defoe, Sophie Dorothee, Chesterfield, où il abuse d'un même procédé.

2. *Le XVIII^e siècle en Angleterre*, II, p. 250. " Woe to thee ruthless king " ; " With all my sins on my head ". Le rythme est complètement détruit.

3. *Mémoires*, I, p. 329.

la considération des questions de forme étant reléguée au second plan.

Il n'est pourtant pas vrai de dire que ces considérations soient absolument exclues de ses études critiques ; très fervent philologue, il prête une importance capitale à la compréhension exacte du sens des mots ; il avance de temps en temps des théories curieuses et originales sur la versification, le rythme, et l'harmonie de la poésie française, anglaise et américaine¹. Tout en critiquant chez Coleridge et Shelley l'abus de l'élément métaphysique, il se déclare charmé par la mélodie de leurs vers ; le style apocalyptique de Carlyle et de Browning l'agace, ainsi que la mollesse et la nébulosité du style des imitateurs de Wordsworth. Seulement, ces questions de forme n'ont jamais pour lui une valeur capitale. C'est l'idée qui importe. La diffusion, la déclamation, l'abus de l'image, en somme tout ce qui pourrait obscurcir l'idée, voilà les défauts qu'il ne saurait pardonner. Il s'ensuit que, pour lui, la qualité essentielle de la bonne prose, c'est la clarté. De là son admiration enthousiaste pour la prose concise et sobre de Charlotte Brontë, de là aussi le titre de « meilleur prosateur de l'Angleterre » qu'il décerne à Landor.

De même, s'il s'est passionné pour les questions de linguistique et de philologie², s'il a consacré ses veilles à des tentatives de traduction³, c'est que les mots, les langues, l'intéressent comme moyens d'échanger des idées. Or, selon Chasles, le caractère essentiel de la littérature classique, c'est de préférer la forme à la vie :

Le génie romain-grec a pour but l'art lui-même. Le génie teutonique a pour but l'étude de la vie humaine... D'un côté

1. Voir *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} avril 1849, article sur *Evangeline*, etc.

2. Voir *Introduction à la Grammaire* de Bescherelle, etc.

3. *Roméo et Juliette*, 1836 ; *Burns*, 1827 (jamais publié) ; *Titan*, 1834, etc.

la plus belle forme que l'on ait jamais inventée est la forme grecque. De l'autre, par sa précision même, par sa beauté finie, son exactitude complète et son paganisme elle ne peut comprendre toutes les observations et tous les travaux de l'homme moderne sur la vie et son destin ¹.

Il semble donc tout naturel qu'il préférât aux littératures classiques les littératures du nord où « la vie l'emporte sur la forme ». En effet, malgré ses prétentions de goût universel ², il n'est pas douteux qu'il ait été peu sensible à la beauté purement formelle. Il avait vu de trop près, dans la personne de son père, l'influence d'une éducation exclusivement classique sur un esprit exalté ; il avait compris comment la vénération du passé joint au mépris des idées nouvelles, pouvait rendre des hommes parfaitement incapables de s'adapter aux réalités et aux exigences de la vie moderne. Tout en reconnaissant donc que la perfection artistique a été rarement atteinte hors de la tradition classique, il juge que cette tradition est trop étroite pour satisfaire à l'expression de la pensée et de la sensibilité modernes.

* * *

S'il fait si peu de cas de l'aspect purement esthétique de la littérature, que cherche-t-il dans les livres et dans l'art en général (car il s'intéressait beaucoup à la peinture et à la musique) ? Il l'a exposé très nettement plus d'une fois, et surtout dans son cours à l'Athénée, en 1835, publié dans la *Revue des Deux Mondes* et recueilli dans le volume sur l'*Antiquité* d'où nous avons tiré la citation qui se trouve en tête de ce chapitre. Il y cherche d'abord le *reflet des mœurs* ³ :

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1841.

2. *Antiquité*, p. iv.

3. *Psychologie sociale*, p. 1.

Je veux étudier à fond... les divers modes de vie actuelle et les degrés de culture... des peuples de l'Europe civilisée et de l'Amérique... Je trouve les éléments de cette étude dans la production littéraire universelle de nos derniers temps.

C'est en effet son procédé habituel. Qu'il écrive un article sur la guerre hongroise, sur l'Amérique du Nord, sur la situation industrielle en Angleterre, c'est dans la production littéraire qu'il puise des renseignements. Pour lui donc le livre est un *document* servant à éclairer le mouvement intellectuel de l'époque qui l'a vu naître. Ce n'est pas uniquement cela ; c'est en même temps une *force motivant cette marche*, et les écrivains supérieurs sont « les propagateurs de la civilisation ». Il s'ensuit que la littérature est *utile*. Elle a « une mission divine » qui est « d'élever l'âme ¹ » et de contribuer à l'amélioration morale et intellectuelle du genre humain ².

Cette préoccupation du but moral de la littérature s'affirme déjà dans les premières tentatives critiques de Philarète Chasles. Dans les *Considérations sur la vie et les ouvrages de J. B. Louvet* qu'il écrivit en 1822 pour une édition du *Chevalier de Faublas*, il blame « l'immoralité charmante » de cette œuvre, et s'excuse presque, de n'avoir pas pu s'empêcher d'en apprécier l'esprit et la grâce. Plus tard, dans ses jugements sur la littérature anglaise de l'époque victorienne, ce sera par son attitude envers ce que Taine appelle la *littérature morale* qu'il s'éloignera le plus des jugements que ce dernier a formulés dans *La littérature anglaise* ³.

C'est parce que Chasles croit à la *mission morale* de l'art qu'il fait si peu de cas des partisans de la théorie de l'art *pour l'art*, qu'il préfère Dickens à Balzac ⁴, qu'il

1. *Etudes sur l'Espagne*, p. 92.

2. C'est bien le disciple de M^{me} de Staël qui parle.

3. *Journal des Débats*, 27 avril 1867 ; *Mémoires*, II, p. 270-271.

4. *Psychologie sociale des nouveaux peuples*, p. 150-151.

laisse de côté les écrivains tels que Washington Irving qui, s'étant contentés de rester dans la tradition reçue, n'ont rien apporté de nouveau au mouvement intellectuel de l'humanité. De là aussi son mépris du culte du laid dans la littérature française contemporaine ¹. Sainte-Beuve lui non plus n'approuve pas cette tendance, mais c'est pour une raison différente ; pour lui c'est une question d'esthétique, tandis que pour Chasles c'est une question morale, puisque l'apothéose du laid, à ce qu'il lui semble, retarde le progrès de l'humanité.

Il serait impossible d'affirmer plus nettement qu'il ne l'a fait dans l'article sur Taine le but moral de la littérature ² ; et pourtant, une fois au moins il semble s'être contredit ; on lit dans ses *Etudes sur l'Allemagne* :

La folle confusion de l'art et de la vertu m'a toujours blessé ; le châtement des mœurs par le théâtre et la poésie sont au moins problématiques. Turcaret fait des Turcaret ; Don Juan crée les don Juan... Richardson a beau vanter Pamela, elle est insupportable. C'est que l'artiste ne prêche pas la vertu. Il s'assimile une certaine portion de la vie humaine qu'il idéalise et embellit... En dehors de l'art, réservez sans la confondre la question morale pour la juger à part ³.

Cette contradiction n'est pas toutefois aussi absolue qu'elle le paraît à première vue. Quand Chasles affirme le but moral de l'art, il ne soutient pas la cause de la littérature à thèse. Tout au contraire il désapprouve complètement toute tentative de littérature didactique ⁴. Que l'économiste politique écrive des traités d'économie poli-

1. Voir son article sur Joseph Delorme, *Revue de Paris*, 1830, et celui sur Flaubert, *Mémoires*, II.

2. Voir aussi *Journal des Débats*, 31 juillet 1834 et *La Psychologie sociale des nouveaux peuples*, p. 12-13.

3. *L'Allemagne au XIX^e siècle*, p. 350. Voir aussi *Etudes sur l'Espagne*, p. 12-13.

4. « Le genre didactique, le plus fastidieux de tous les genres ». (*Journal des Débats*, 15 novembre 1838).

tique, que le prédicateur écrive des sermons — mais qu'ils ne prétendent pas répandre leurs théories et leurs doctrines sous forme de poésie, de romans ou de drames. Toutefois, bien que l'écrivain supérieur ne prêche pas consciemment la vertu, toute littérature vraiment grande et durable, possède un certain fond de beauté morale ; la littérature qui s'abaisse jusqu'à faire l'apothéose de la laideur est le signe certain d'une société qui dégénère et s'en va ¹.

L'histoire littéraire telle que Chasles la comprend, s'occupe donc peu de valeurs esthétiques ; elle est « un fragment détaché de l'histoire des peuples ; elle tient compte de leurs modifications, de leurs nuances, elle écrit leurs annales intellectuelles... elle domine d'un vaste coup-d'œil tous les produits de l'intelligence et de la sensibilité ² ». Sa tâche est double ; en pratique deux problèmes se présentent à la considération du critique : « Il s'agit de savoir, d'une part, comment se sont formées les idées que l'écrivain supérieur travaille et livre à la circulation, d'où lui viennent les matériaux qu'il exploite ; — puis de quelle nature est la flamme même de ce génie qui reçoit, transforme, jette dans un nouveau moule et frappe d'immortalité, les idées reçues et transmises. La première de ces études appartient à l'histoire de la civilisation, la seconde est un travail d'analyse psychologique ³ ».

Par sa méthode, celle du portrait, Chasles se rapproche de Sainte-Beuve. Comme lui il situe les écrivains dans leur époque, dans leur milieu ; il amasse toute sorte de renseignements sur le temps où ils ont vécu, il distingue dans leurs ouvrages ce qu'ils doivent à la race à laquelle ils appartiennent, au milieu où ils ont été élevés, et ce qu'ils ont apporté de nouveau et d'original. Comme Sainte-

1. *Etudes sur l'Espagne*, p. 92.

2. *Etudes sur l'Antiquité*, p. 52.

3. *Ibid.*

Beuve, il ne méprise aucun renseignement qui pourrait aider à pénétrer dans l'âme même du personnage :

Je ne pouvais guère m'en tenir aux livres ; j'ai dû étudier la vie même et les passions des hommes célèbres, pour savoir dans quel foyer de douleurs, d'amour, de luttes, de dévouements et de fautes, ces grandes intelligences se sont trempées ; comment s'est achevée l'éducation intérieure de ceux qui ont fait l'éducation du genre humain ¹.

Seulement, comme il travaillait très vite, ses portraits sont en général moins fouillés que ceux de Sainte-Beuve. Celui-ci, avant tout moraliste et artiste, se contente d'étudier l'auteur pour mieux comprendre et goûter l'œuvre et pour le plaisir de faire revivre le personnage. Chasles, comme nous l'avons déjà vu, passe de l'étude de l'œuvre et de l'écrivain à des considérations sur son importance dans le mouvement de la civilisation, et de là à des idées générales. Un exemple suffira à démontrer combien différent ces deux conceptions. Sainte-Beuve et Chasles ont tous les deux écrit sur Cowper. L'essai que Sainte-Beuve lui consacre, beaucoup plus long que celui de Chasles, consiste en une étude très pénétrante de la formation de son esprit, profondément chrétien et anglais, suivie d'une analyse critique de *la Tâche*. Cowper est comparé aux solitaires de Port-Royal et à Rousseau pour la tournure de son esprit, et le critique regrette que le mouvement janséniste n'ait pas eu un poète comme lui ². L'idée centrale de l'article de Chasles est celle-ci : Cowper, réformateur involontaire, a donné l'impulsion à tout le mouvement intellectuel des Walter Scott et des Byron. Le critique jette un rapide coup d'œil sur le développement de la poésie anglaise jusqu'à Cowper, esquisse le portrait moral du poète, en insistant sur son éducation calviniste, son

1. *Etudes sur l'Antiquité*, p. 32.

2. *Lundis*, XI, p. 139-197, 1854.

tempérament mélancolique, son amour de la solitude, démontre qu'il a renouvelé la poésie anglaise en la faisant rentrer dans la tradition nationale, d'où elle s'était écartée depuis Milton, et termine par une page admirable où il apprécie le charme austère et délicat de cette poésie du puritanisme et de la nature. Au cours de l'article, il formule deux idées générales : — les véritables réformateurs n'ont jamais la prévision de leur œuvre ; la grande littérature est toujours l'expression de l'époque qui l'a vu naître et est en harmonie avec le génie national. Donc contraste entre la grande floraison poétique en Angleterre inaugurée par Cowper et les tentatives de réforme en France au xvi^e siècle inaugurées par la Pléiade ¹.

Sa conception de l'histoire littéraire amène tout naturellement Chasles à choisir de préférence comme sujets de ses études des hommes dont l'influence a été puissante sur leurs successeurs. Quelquefois il exagère leur importance ; par exemple, il représente Defoe comme le pivot autour duquel tourne tout le mouvement politique de l'époque. Il lui arrive très rarement d'être ennuyeux. En général ses portraits sont vivants, colorés, dramatiques. Il avait le talent descriptif et narratif très développé ; il sait découvrir le détail pittoresque. Il trouve souvent ce que Sainte-Beuve appelait « le mot qui nomme », et qui équivaut à la « faculté maîtresse » de Taine :

Tous les esprits possèdent un fonds essentiel, comme un point unique auquel se rapportent comme à un centre les divers rayons de leur existence morale. Jeffrey d'Edimbourg était un observateur analytique, Byron un fat passionné, Scott un observateur antiquaire, Coleridge un mystique, Goethe un artiste dans le plus vaste sens du mot, Thomas Moore c'est la musique même ².

1. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} février 1835.

2. *L'Angleterre littéraire*, p. 149. Cf. Sainte-Beuve : « La qualité secrète et essentielle des esprits ».

* * *

La critique, telle que Chasles l'a pratiquée, est donc psychologique, historique, comparative ; elle n'est pas déterministe. Elle ne prétend pas être une science exacte. Démêler dans l'œuvre d'un écrivain ce qu'il tient de ses prédécesseurs, signaler ce qu'il livre à ses héritiers, sans tenter d'expliquer cet élément d'originalité que son œuvre renferme, telle semblait être aux yeux de Chasles la tâche du critique. Il n'est même pas allé aussi loin que Sainte-Beuve dans le sens scientifique, puisqu'il ne cherche pas même à « caser » les esprits, à les classer en « familles » et à « constituer la science du moraliste ». Il comprend qu'en ce qui concerne la recherche des faits, la critique emprunte ses méthodes aux sciences positives, que l'historien littéraire soit aussi scrupuleusement exact que le chimiste ou le botaniste, qu'il passe comme eux de l'observation des cas particuliers à la formulation des lois générales, mais il ne croit pas que l'analyse scientifique puisse s'appliquer avec une rigueur absolue « aux éléments constitutifs de l'œuvre intellectuelle, au sentiment, à l'idée, à l'image, au rythme, à la couleur, au goût, à la grâce, à la forme impalpable, à l'exquise beauté ¹ ». A supposer que l'expérimentateur réussisse une fois, il restera encore des problèmes innombrables. C'est justement lorsqu'il s'agit de « disséquer » un auteur de génie, un Shakespeare par exemple, que l'insuffisance de la méthode scientifique se fait sentir. Car les hommes supérieurs, par leur force propre, résistent aux milieux et ne les subissent pas. Taine, dans son *Histoire de la littérature anglaise*, n'a pas fait assez de cas de cet élément qui s'appelle « liberté »,

1. *Journal des Débats*, 27 avril 1867.

de la complexité de l'esprit humain ¹. En un mot, la critique sera toujours un art ; Taine lui-même a le mieux réussi là où, écoutant son inspiration naïve, il s'est contenté d'être simplement artiste.

Mais si Chasles ne voulait pas constituer la critique en science exacte, il ne s'est pas contenté non plus d'en faire un art purement descriptif. Il voulait, par une longue et minutieuse observation de détails, s'élever à des vues d'ensemble :

Nous voulons maintenant posséder et accumuler beaucoup de faits pour les classer et les comparer ensuite, sauf à les transformer un jour en philosophie ².

Le rôle du critique est donc d'examiner dans la marche des idées quelle a été la part spéciale des littératures, comment elles s'y sont mêlées, pour l'activer ou l'exprimer, d'écrire en somme, l'histoire de la propagation des idées dans toutes leurs ramifications ; d'en déduire enfin les lois générales qui gouvernent ce progrès.

Chasles croit à la mission du critique. Dans son essai, déjà cité, sur Taine il s'exprime ainsi :

Son œuvre est utile. Elle verse une forte clarté sur beaucoup de points de la civilisation anglaise et de sa littérature... ; il prend donc une part héroïque à la grande croisade du vrai. Ainsi procèdent les esprits sérieux ; Corneille nous initie à l'Espagne de son siècle, Voltaire à l'Angleterre... tous les grands hommes de la Renaissance font de même. On ne guide autrui qu'à la condition de mieux comprendre autrui ³.

La plus pure gloire du critique littéraire est donc, selon Chasles, d'avoir aidé ses contemporains à mieux comprendre, à dépouiller leurs préjugés d'éducation et de race, à oublier toute école et tout système, afin que, se

1. *Ibid.*

2. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juillet 1845.

3. *Journal des Débats*, 27 avril 1867 ; *Mémoires*, II, p. 272.

consacrant entièrement à la recherche du vrai, ils arrivent à saisir le point de vue intellectuel et esthétique de tous les peuples et de toutes les époques.

L'esprit le plus vaste, dit-il, serait celui qui concilierait tout, de même que le plus grand philosophe serait celui qui apercevrait tous les côtés des choses humaines ¹.

* * *

« Écrire l'histoire intime du genre humain ». Devant l'immensité de cette tâche, Chasles a d'abord hésité. Valait-il mieux faire comme Schlegel, « embrasser d'un vague coup d'œil l'ensemble de toutes les littératures », ou, à l'exemple de Warton, « consacrer sa vie à la vingtième partie d'une seule histoire littéraire » ? ² En fin de compte, il se décide à une espèce de compromis ; il étudiera en détail plusieurs phénomènes littéraires, quitte à s'efforcer ensuite de déterminer leur importance dans le mouvement général des idées. Son procédé sera donc en théorie, d'amasser des observations de détail qui serviront plus tard à une étude comparée de certaines influences littéraires. En pratique, il faut l'avouer, il a laissé sa pensée errer un peu à l'aventure, passant avec une versatilité extraordinaire de l'Europe à l'Orient, de l'Orient à l'Amérique, de l'époque moderne aux époques les plus reculées. Ce faisant il obéissait en partie aux exigences de son métier de journaliste. Toutefois il n'est pas douteux que cette nécessité venait renforcer une tendance innée de son esprit curieux et inquiet. Il y a pourtant dans cette œuvre diffuse une certaine unité de doctrine. Il avait puisé dans M^{me} de Staël deux idées générales auxquelles il a donné un très

1. *Journal des Débats*, 14 septembre 1836.

2. *Antiquité*, p. 10.

grand développement ; l'idée du progrès continu de l'humanité, et celle de la persistance des caractères ethniques.

Charles rejette la théorie de la bonté naturelle de l'homme ; il croit à la perfectibilité ; et il est convaincu que malgré ses imperfections manifestes, la civilisation européenne au XIX^e siècle à tous points de vue, matériel, intellectuel, moral, est bien supérieure à toutes les civilisations disparues ¹. Il a emprunté à l'œuvre de M^{me} de Staël sa conception de la nature de ce progrès. L'humanité a traversé plusieurs étapes dont la plus importante est l'avènement du christianisme. Chaque période a son caractère propre, son « idée reine » ; le devoir du critique est de la dégager. Cette idée poussée à l'extrême suscite une réaction naturelle et inévitable. Ainsi le fatalisme de l'Orient a été combattu par l'idée de la liberté exprimée dans le mythe de Prométhée ; l'idéalisme platonique du Moyen Age par l'esprit de raillerie sensuelle de la Renaissance ; l'autorité absolue du catholicisme par le libre examen qui est l'élément essentiel du protestantisme. Tout progrès dépend d'une lutte. Les nations qui ne luttent plus, tombent en décadence et meurent. Mais le progrès ne dépend pas d'une seule nation : sur les débris d'une civilisation s'en élève une autre ².

Au fond les deux principes en lutte sont toujours les mêmes ; la foi, principe de l'autorité absolue, et le doute, principe de la liberté. L'humanité passe toujours de la foi au doute, de l'autorité absolue à la liberté individuelle. Des époques de foi, de grand épanouissement intellectuel et artistique, alternent donc avec des époques de doute et d'épuisement. Mais ces époques où la lumière de l'esprit semble morte sont en réalité tout aussi fécondes que les autres, puisque c'est dans leur sein que se prépare la foi

1. *Psychologie sociale*, p. 139.

2. *Etudes sur les hommes et les mœurs au XIX^e siècle*, p. 248.

nouvelle qui va activer une renaissance certaine ; « création et destruction, vie et mort, ces deux puissances se balancent toujours »¹. La destruction est donc un des principes du progrès :

Comment nierait-on le double mouvement historique de la matière contre l'âme et de l'âme contre le corps ? Ainsi luttent à jamais les deux principes antagonistes : — d'un côté l'amour, la foi, le besoin de croire ; de l'autre la pensée, le raisonnement, l'examen ; les peuples procèdent dans leur vie historique comme les hommes dans leur vie éphémère ; les uns et les autres sont mus par les deux implusions contradictoires dont je parle. A une époque d'amour succède une époque de doute, à une époque de doute une époque de foi. Lorsque Rome qui avait cru, qui avait eu sa discipline fondamentale, sa religion, et qui avait dû sa grandeur à cette foi, à cette discipline, à cette religion ; lorsque Rome antique sentit s'affaïsser sous elle la religion et la foi qui l'avaient faite grande, on vit s'opérer un retour à la religion des sens... on vit la société languir. Le triomphe des sens fut suivi immédiatement de la naissance du christianisme, qui fonda le culte de l'âme...

Ces faits sont incontestables : — domination complète du corps, lorsque le polythéisme dit son dernier mot sous Néron et les empereurs ; domination du spiritualisme chrétien pendant le moyen âge ; — puis, lorsque ce même spiritualisme a fait son œuvre, retour progressif vers la réhabilitation de la matière².

Comme on le voit, ces idées ont quelque analogie avec la doctrine saint-simonienne des époques d'organisation et des époques de dissolution.

L'autre principe que nous trouvons en germe partout dans l'œuvre de Chasles est celui de la persistance des caractères ethniques. Par l'étude des littératures il tâche de fixer la physionomie des nations, et de faire voir comment des changements de milieu et le passage du temps ne font que modifier sans les détruire les traits qui distin-

1. *Antiquité*, p. 23.

2. *Etudes sur Shakespeare, Marie Stuart et Arétin*, p. 317-318.

guent les peuples de la même race. La principale idée qui circule dans ses études sur l'Europe moderne est celle de la différence qui sépare les races germaniques des races latines ¹.

Dans un essai qu'il intitule *Esquisse d'une histoire générale des influences littéraires*, il développe la théorie des étapes, tout en indiquant les grands sujets qui s'offrent à l'historien de la littérature ². Il passe en revue toute l'histoire de la pensée humaine. L'humanité a traversé quatre grandes périodes ; — l'ère théocratique et patriarcale, représentée par les littératures de l'Orient qu'énervait le fatalisme ; l'ère du polythéisme grec et romain, « intermédiaire entre l'Orient et l'Occident », et dont la grande conquête fut l'individualité, symbolisée par le mythe de Prométhée, qui rejette le fatalisme, reconnaît l'existence du mal et se révolte, — « l'esprit humain ne se débat plus sous le voile du sacerdoce ; elle se meut libre ». En même temps s'éveille le culte de la beauté visible. La troisième ère est inaugurée par l'avènement du christianisme, l'étape la plus importante dans l'histoire de l'humanité, celle qui détermine le caractère des temps modernes. Au christianisme vient s'ajouter le génie septentrional qui renforce la tendance à l'observation et l'analyse. L'esprit du moyen âge chrétien est essentiellement différent de celui de l'antiquité, et lui est très supérieur à bien des égards ; l'idée de l'utile a prévalu sur l'idée du beau ; de là des inventions innombrables, les débuts de l'industrie, la disparition de l'esclavage ³. La quatrième période, inaugurée par la révolte protestante, époque toute d'examen, développe les données du moyen âge. Pendant cette

1. Comme nous l'avons vu, Chasles avait puisé cette idée dans M^{me} de Staël.

2. *Études sur l'Antiquité*.

3. « De l'industrialisme du moyen-âge, » *Revue de Paris*, avril 1829, t. I.

période un grand fait domine ; le rayonnement intellectuel passe des races du Midi aux races du Nord :

Le rayon lumineux qui part de l'Italie, traverse l'Espagne, se joue sur la France, l'Angleterre, l'Allemagne, éclaire, échauffe, féconde le Nord, puis s'efface, s'éteint, s'épuise, laisse le Midi enveloppé d'un voile, le Nord intellectuel saturé de lumière et de chaleur ¹.

Chasles a fait des sondages dans chacune de ces époques ; études sur le livre de Job (à l'occasion de la publication de la nouvelle traduction de Renan ²) et sur la Bible ³ ; une série d'articles sur les mœurs de l'antiquité grecque ⁴ ; sa thèse de doctorat sur Flavius Joseph ⁵, aussi bien que les essais réunis en volume sous le titre d'*Etudes sur les premiers temps du christianisme et sur le Moyen Age*. Il se sentait très attiré vers l'étude des commencements du christianisme, et de la renaissance italienne. Mais, ce ne sont là en somme que des excursions. Confronté par l'impossibilité de tout embrasser, il a choisi comme son domaine propre les littératures de l'Europe et de l'Amérique modernes.

Il croit constater dans l'histoire de l'Europe moderne un fait capital, l'insurrection protestante, individualiste et septentrionale, contre le Midi catholique, champion du principe d'autorité. Les barbares germaniques, en adoptant le christianisme, ne perdaient ni leurs habitudes ni leur génie, mais gardaient intact cet élément essentiel de leur esprit, le sentiment de l'indépendance individuelle, joint au respect de la femme et au goût de la méditation et de la poésie. Les hommes de race latine, pour qui la

1. *Etudes sur les premiers temps du christianisme et sur le Moyen Age*, p. 374-375.

2. *Journal des Débats*, 16 janvier 1859.

3. *Ibid.*, 3 juillet 1831, 23 août 1834, 16 janvier 1859.

4. *Revue de Paris*, 1834.

5. 1841.

liberté voulait dire liberté politique, ignoraient ce sentiment individualiste et démocratique. Il était donc tout naturel que le christianisme acquît chez eux une autorité absolue, tandis que, dans le Nord, il prit une forme plus en harmonie avec l'esprit de la race, le protestantisme, qui laisse à l'individu le droit d'examen.

Voilà donc dressé contre l'esprit catholique, fait d'autorité, d'ordre, d'unité, l'esprit protestant fait de liberté, de variété. La lutte engagée entre les barbares et l'Empire romain reprend sous la forme d'un conflit religieux et intellectuel, qui se prolonge jusqu'au XVIII^e siècle. C'est là l'idée fondamentale qui circule dans tout ce que Chasles a écrit sur la littérature de l'Europe moderne.

* * *

La chaire de langues et de littératures germaniques que Chasles occupait au Collège de France à partir de 1841, ne l'obligeait naturellement à parler que des littératures anglaise et allemande ; les littératures du Midi étaient le domaine de Quinet, nommé au même moment que Chasles à la chaire de langues et de littératures méridionales. En 1853, lors de la révocation de Quinet, Chasles fut censé joindre l'enseignement des littératures méridionales à celui des littératures du Nord. On constate d'après le programme de son cours qu'il n'en fut rien. La vérité est, qu'après sa nomination au Collège de France, Chasles a abandonné l'étude des littératures méridionales. A part sa *Virginie de Leyva* (1861) et son *Galilée* (1862), qui sont de simples études de mœurs, ses recherches italiennes et espagnoles appartiennent toutes à une époque antérieure à 1841. Ces essais ont été recueillis en deux volumes dont l'un, *Etudes sur l'Espagne*, parut en 1847, l'autre, *Etudes sur Shakespeare, Marie Stuart et l'Aretin* en 1854, mais la date

de leur publication dans les périodiques est de 1825 à 1840, exception faite pour un seul, sur les influences espagnoles dans l'œuvre de Corneille, qui est de 1846.

C'est le sujet de dissertation proposé en 1825 par l'Académie, *Tableau de la littérature et de la langue françaises au XVI^e siècle*, qui a d'abord orienté son choix vers l'étude des influences italiennes en France qui forme en effet l'idée centrale de sa thèse. En 1830, la découverte à la Bibliothèque Mazarine d'un exemplaire des *Mémoires* et du théâtre de Gozzi ¹ vint réveiller son intérêt. Il réussit à tirer de l'oubli où il était tombé le nom de ce Vénitien, créateur du théâtre « fiabesque » et à qui Hoffmann, Lenz, Tieck devaient, comme il s'en est rendu compte, une partie de leur talent. En 1848 parut une traduction des *Mémoires* de Gozzi ², et en 1865 une traduction de son théâtre par Alphonse Royer.

Une fois lancé dans cette voie de la réhabilitation de vieilles gloires éteintes, Philarète Chasles ne s'arrêta pas avant d'avoir ramené à la lumière d'autres noms sur lesquels l'oubli avait jeté son voile. En 1834 parurent ses essais sur l'Arétin, qui lui semblait résumer en sa personne les vices et les vertus de la Renaissance italienne. En 1835 il découvrit à la bibliothèque plusieurs manuscrits et différentes éditions des lettres et mémoires d'Antonio Perez, dont il a sans doute exagéré l'influence ; pourtant trois ans plus tard, Mignet l'a jugé assez important pour lui consacrer une monographie. En 1840, par son article sur Marini, continuateur de l'œuvre de Perez, Chasles développa la question des influences italiennes-espagnoles en France.

Vers 1830 tout contribuait à orienter ses études vers le théâtre. A ce moment-là il faisait des comptes-rendus dramatiques pour le *Journal des Débats* ; de plus pendant

1. Carlo Gozzi, 1722-1806.

2. Paris, Charpentier, 1848.

cette année de 1830, qui avait vu la bataille d'*Hernani*, la question de l'avenir du théâtre était de la plus brûlante actualité. Entre 1829 et 1831 il écrivait ses études shakespeariennes, qui furent suivies de près (1836-1837) par ses essais sur le drame espagnol, sujet qui plaisait d'autant plus au critique enthousiaste de Shakespeare et de Calderon qu'il lui offrait l'occasion de développer sa thèse favorite, le contraste entre l'esprit du Nord et l'esprit du Midi.

Selon son habitude de déterminer le trait dominant d'une nation comme d'un individu, il définit le génie espagnol comme étant essentiellement « roman » et catholique, amoureux des aventures et animé par la foi. Le drame espagnol est fondé sur la vie humaine considérée comme un enchaînement d'aventures périlleuses et sur la foi catholique. Calderon et Shakespeare ont une conception opposée de la nature du drame. Le théâtre de Shakespeare est basé sur l'observation et l'étude des caractères, celui de Calderon sur des situations dramatiques et le choc des passions violentes et spontanées. Des deux conceptions, c'est celle de Calderon qui seule est vraiment dramatique. Si l'action vient presque entièrement du dehors, l'auteur évite ainsi le danger où devait sombrer le drame du nord, l'abus de l'analyse.

Chasles se pique d'avoir réhabilité le nom d'Alarcon, oublié même par ses compatriotes ¹. Il est vrai que Chasles a été un des premiers à reconnaître le talent de cet écrivain distingué et à l'apprécier à sa juste valeur. « Schlegel, Bouterwek et Sismondi, dans leurs études sur la littérature espagnole ne prononcent pas même son nom. Il faut penser », dit Alphonse Royer, traducteur du théâtre d'Alarcon, « qu'ils n'en avaient jamais entendu parler, et qu'ils en étaient encore à croire que Corneille avait

1. *Etudes sur l'Espagne*, p. 81.

emprunté à Lope de Vega la belle comédie du *Menteur* » ¹.

L'influence du drame héroïque espagnol s'est fait sentir non seulement en France où il a inspiré Corneille, mais aussi en Allemagne et en Angleterre. Sublime dans sa région natale, bizarre chez les étrangers, il est devenu absurde, prétentieux à force de se mêler à des mœurs et à des idées contraires à son essence ². En Espagne la littérature, essentiellement romanesque et dramatique, semble avoir épuisé toute sa sève dans une seule floraison. Chasles explique par deux causes la stérilité dont elle est atteinte à l'époque où il écrit ; l'isolement volontaire où l'Espagne est restée pendant sa période de vitalité littéraire, et le fait que son génie a trouvé son expression culminante dans le drame qui, de tous les genres littéraires, est celui qui n'appartient qu'à la jeunesse des nations. Son malheur a été de rester inaccessible pendant sa grande période à toute critique étrangère ; la double influence de la France et de l'Italie n'a fait que modifier sa décadence. Depuis qu'elle est soumise à l'action du Nord, les résultats de cette influence nouvelle ne sont pas meilleurs ³.

A l'époque contemporaine les écrivains humoristes, avec les érudits, sont ceux qui semblent à Chasles mériter le plus d'éloges. La grande littérature est morte en Espagne.

L'Italie, également atteinte d'un froid mortel, n'est plus créatrice. Depuis la Renaissance, dernier épanouissement de l'esprit du Midi, la prééminence esthétique passe aux nations du Nord.

Il faut avouer que dans ses études de littérature italienne et espagnole Chasles n'a pas toujours résisté à l'attrait de la nouveauté, qu'il a montré un peu trop d'empresse-

1. Préface à la première traduction française du théâtre d'Alarcon, 1865.

2. *Etudes sur l'Espagne*, p. 193.

3. Les auteurs espagnols contemporains, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1841.

ment à découvrir entre les œuvres et entre les hommes des rapports inattendus, à passer des recherches assez superficielles à la formulation d'idées générales, telle par exemple, la théorie d'après laquelle le drame n'aurait qu'une seule floraison dans l'histoire de chaque peuple ¹.

* * *

Les articles que Chasles a écrits sur la littérature allemande, bien que moins nombreux, il est vrai, que ceux qu'il a consacrés à la littérature britannique, témoignent néanmoins d'une connaissance assez approfondie de certains aspects de cette littérature. Rien ne semble justifier l'affirmation de certains critiques qui maintiennent qu'il ne savait pas même la langue ². A en croire les *Mémoires*, Chasles se serait mis sérieusement à apprendre l'allemand chez le baron d'Eckstein, et il affirme avoir été chargé de la traduction en français des articles que ce dernier rédigeait en allemand. Ses prétentions à connaître l'allemand sont d'ailleurs appuyées par le témoignage des contemporains. Maxime du Camp, qui l'a fréquenté, dit qu'il savait très bien l'italien, l'anglais et l'allemand, que c'est par lui plus que par tout autre que les œuvres de l'Allemagne ont été révélées à la France, et que sa traduction du *Titan* constitue un titre à la gratitude des lettrés ³. De plus, Hippolyte Hostein, qui a été secrétaire de Philarète Chasles, raconte comment lui et son collègue Bichebois ont été chargés par le maître de faire un travail de défrichage sur l'œuvre de Richter, travail qui a été « sans utili-

1. *Etudes sur l'Espagne*, p. 221.

2. Cf. P. Trahard, *Une Revue oubliée*, p. 77 : « Chasles ignore l'allemand ; en 1834 il publie une traduction des œuvres de J. P. Richter. La traduction n'est pas de lui, bien qu'il l'ait signée. Elle est d'ailleurs pitoyable. »

3. *Souvenirs littéraires*, 1883, t. II, p. 395-398.

sation possible » vu le fait que l'un et l'autre ne savaient que très imparfaitement l'allemand ¹. On se rappelle aussi que Chasles a fait vers 1823 un assez long séjour en Allemagne, qu'il y est retourné en 1855, que ses articles et ses cours sur la langue et la littérature allemandes ont exigé sans aucun doute des lectures étendues en allemand, puisque beaucoup des ouvrages qu'il devait consulter n'étaient pas encore traduits. En fin de compte, à l'appui de notre assertion, citons une lettre rédigée en allemand impeccable, adressée par lui à Gustave Freytag ². Quelle est la source de cette légende d'après laquelle Philarète Chasles aurait ignoré l'allemand ? Elle semble devoir son origine à Edmond de Morsier, qui, en 1890, attribue à Chasles, sans raison apparente, une traduction ridicule d'un vers du *Faust* ³ ; elle a été propagée par Joseph Texte, qui d'ailleurs laisse toute la responsabilité de la citation à Edmond de Morsier ⁴ ; et elle a été reprise de nos jours comme une preuve de l'ignorance de Chasles.

Dans la préface de ses *Etudes sur l'Allemagne ancienne et moderne*, Chasles a exposé le but qu'il s'est proposé : « déterminer nettement le caractère intellectuel de l'Allemagne proprement dite, chercher l'essence de sa vie intime et la nature spéciale de son développement »

Son interprétation de la vieille Germanie ne s'écarte pas de la conception généralement répandue à cette époque et que M^{me} de Staël et Guizot avaient déjà développée, — les traits qui caractérisent la race sont l'indépendance individuelle, le sentiment du droit, le respect de la femme, le goût de la poésie et de la rêverie :

1. *Souvenirs d'un homme de théâtre*, Paris, 1878.

2. Staatsbibliothek, Berlin.

3. *Romanciers allemands contemporains*, 1890, préface. Selon E. de Morsier, Chasles aurait ainsi rendu ces mots : « Heisse Magister, heisse Doktor gar » : « Je suis professeur, je suis le Docteur Gar. »

4. *Littérature européenne*, 1898, p. 199.

Destinés par Dieu à remporter une complète victoire sur l'antiquité déchue, ils étaient poétiques par leurs actes ; on y sentait je ne sais quoi de terrible et de céleste, d'épique et d'inspiré qui avait saisi d'avance le génie mâle et triste de Tacite. A une nation si religieuse et si saine la liberté était facile et nécessaire ¹.

Il divise la littérature allemande en cinq périodes : la lutte du paganisme contre le christianisme ; la révolte luthérienne et le réveil du génie teutonique ; les influences italiennes, françaises et espagnoles ; le second réveil vers 1750 de l'esprit national ; enfin le XIX^e siècle où le génie lyrique s'épanouit pleinement ².

Partant de cette idée que « le lyrisme est indigène en Allemagne ³ », il est porté naturellement à exagérer la valeur littéraire de la production poétique de l'ancienne Germanie. Il lui arrive d'apprécier en ces termes enthousiastes une chanson assez médiocre, « *l'Annolied* » du X^e siècle :

Le cœur entier s'ouvre ; la poésie en jaillit. Point de recherche, une sincérité grave ; un mâle abandon, un élan vigoureux. C'est la poésie lyrique elle-même ⁴.

Lorsqu'il passe aux chansons populaires allemandes, on s'attend à ce qu'il les tienne pour des « créations pour ainsi dire impersonnelles » qui « semblent écloses toutes seules ⁵ ». C'était la théorie accréditée de l'époque sur l'origine des chansons populaires.

La partie la plus considérable de ses études sur l'Allemagne est consacrée à la période moderne. Dans son article sur Chasles ⁶, M. Andler les juge être de « beaux essais,

1. *L'Allemagne ancienne et moderne*, p. 39.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 157.

4. *Ibid.*, p. 202.

5. *Ibid.*, p. 211.

6. *Revue de littérature comparée*, octobre 1927.

exceptionnels pour le temps, honorables aujourd'hui même qu'ils sont fanés ». On est étonné, dit-il, du brusque passage des aperçus les plus justes au manque de jugement le plus manifeste. Il n'en reste pas moins vrai que Chasles a contribué autant que personne de sa génération à répandre parmi ses compatriotes le goût de la littérature allemande, et il a eu le mérite d'introduire l'œuvre d'un grand écrivain qui leur était presque inconnu : J. P. F. Richter.

* * *

Sauf sa dissertation sur *la France au XVI^e siècle*, Chasles n'a pas produit d'études suivies sur la littérature française. Il semblerait même, après 1835, avoir délibérément évité de se prononcer publiquement sur la littérature française contemporaine, et s'être borné assez rigoureusement en ce qui concernait la France, à l'analyse des ouvrages d'érudition, de critique, d'histoire, de sociologie ¹.

On s'étonne de ne trouver mentionné qu'une fois le nom de Leconte de Lisle, et cela en 1873 dans un périodique anglais ². Jusqu'en 1869, nous n'avons trouvé aucune mention des romanciers réalistes ³. C'est comme si, pour lui, la littérature française était arrivée à son terme avec la représentation d'*Hernani*. Il s'est exprimé vaguement de temps à autre sur le mouvement général de la littérature contemporaine, qu'il regardait d'un œil attristé ; on a vu que la doctrine de l'art pour l'art, le goût

1. Voir dans l'appendice, la liste des articles publiés dans le *Journal des Débats*.

2. *Athenaeum*, 9th November, 1872 : Leconte de Lisle est ainsi caractérisé ; " the head-master of the archaic band ".

3. *Mémoires*, II, 301-304. Cet article sur Flaubert est de 1869 ou plus tard.

de la poésie descriptive, la tendance à choisir de préférence les sujets scabreux qu'il croyait constater dans la production littéraire des dernières années, enfin l'absence d'une préoccupation morale, tout cela donnait naissance chez lui à des prédictions des plus pessimistes pour l'avenir de l'art en France ¹. Le silence presque absolu qu'il a gardé devant l'œuvre de ses contemporains rend d'autant plus intéressant un jugement inédit tombé de sa plume. Il s'agit d'une série de vers griffonnés sur le manuscrit de sa traduction complète des odes d'Horace qui se trouve à la Bibliothèque Mazarine. Chasles y exprime les émotions suscitées en lui par la lecture des *Fleurs du Mal*. A la première lecture, il est révolté : peu à peu il subit la séduction de la subtile poésie baudelairienne.

Quand, en 1869, il s'exprime enfin sur Flaubert, c'est pour protester contre la conception réaliste du roman. Chasles reconnaît que Flaubert est un très grand écrivain, qu'il a dépeint avec vérité certains aspects de la vie contemporaine, mais comme s'il avait fait la gageure de ne rien peindre d'idéal ou de sentimental, de ne rien prouver, de ne rien interpréter, de ne rien sentir. Selon Chasles, cette vérité d'observation ne suffit pas :

Quand on moralise ces peintures, elles ont un intérêt ; mais sans en tirer les conséquences, pas du tout. C'est laid, voilà tout. Le vilain monde ! Quelle stérilité !... Oui, la vérité est nécessaire dans le roman, et même la vérité physique, mais une chaise et un fauteuil ne doivent pas tenir la même place qu'un homme. Je permets à une philosophie sévère de juger, en les blâmant, nos malheurs et nos misères politiques. Je lui permets de les exposer et de les analyser sans pitié, mettant le doigt sur les plaies comme le chirurgien sur les ulcères. Mais la froideur du romancier qui tire un parti pittoresque de ces chairs sanglantes qui sont les nôtres, et qui fait du cadavre une cari-

1. En 1840 il caractérise la littérature française contemporaine comme « une orgie s'éteignant dans l'ivresse ». (*Etudes sur les Hommes et les Mœurs*, p. 451).

cature, me révolte ; c'est ici que l'insensibilité n'est pas permise. Sans doute il est vrai, cet affreux monde, M. Flaubert en a une connaissance hideuse et une expérience très distinguée de certains coins de la vie parisienne. Mais est-ce là tout ? Et si vous montrez seulement ces recoins, êtes-vous vrai ?¹

En somme ce qu'il désapprouve chez Flaubert, c'est l'absence d'un but moral.

Il semble pourtant à Chasles que le rôle de la France dans le passé a été des plus importants. Méridionale par ses origines, mais ouverte aux influences du Nord, elle est le pays sympathique par excellence, la grande propagatrice des idées qu'elle absorbe :

Il est intéressant de voir notre pays, même quand il est soumis à l'influence de l'étranger, rester maître des influences reçues. La France a fait accepter aux Allemands et aux Anglais, pendant le xvii^e siècle, le code poétique de Boileau ; devenue un peu anglaise sous Voltaire, elle a propagé l'influence anglaise à travers l'Europe. Elle s'approprie d'abord ce qu'elle touche et prête à cette assimilation une force magnétique².

* * *

Les littératures de l'Europe occidentale n'ont pas épuisé la curiosité de cet esprit vraiment universel ; de temps en temps, se fiant à des traductions et à des ouvrages d'érudition, il s'est aventuré dans les domaines des littératures de l'Extrême Orient. Ces articles de seconde main, qui ont servi sans doute la cause de la littérature universelle à l'époque où Chasles écrivait, n'ont eu qu'une valeur passagère. Là où il est vraiment original, où il a saisi des vérités qu'il était seul à comprendre, où il a frayé

1. *Mémoires*, II, 301-304, écrit après 1869, puisqu'il y est question de l'*Education sentimentale*.

2. *L'Antiquité*, p. 12.

la voie à des successeurs, c'est dans ses études sur la littérature et les mœurs anglaises. L'objet du chapitre qui suit sera de dégager dans ses nombreux articles, sa contribution originale aux études anglaises et américaines en France.

CHAPITRE II

LA LITTÉRATURE ANGLAISE

I

INTRODUCTION

Quels que soient les doutes qu'on puisse avoir au sujet de sa connaissance de l'allemand, on est forcé de reconnaître que Chasles savait parfaitement l'anglais, non seulement l'anglais moderne, mais aussi la langue de Shakespeare, puisqu'il a fait une traduction de *Roméo et Juliette* qui est un vrai tour de force, surtout dans les scènes en prose où il s'agissait de traduire des jeux de mots et des expressions dans le goût euphuistique de l'époque¹. D'innombrables extraits tirés des auteurs anglais et traduits en français dont ses articles sont semés, étonnent par l'absence de contre-sens ; il a réussi même à rendre la pensée difficile de Carlyle et de Browning. Les critiques qu'il a adressées à ceux de ses compatriotes qui entreprenaient la traduction d'ouvrages anglais, témoignent aussi d'une connaissance très subtile des nuances les plus délicates de la langue². Le seul ouvrage qu'il ait écrit en

1. Bibliothèque anglo-française, t. III. Paris, Belin-Mandar, 1836.

2. Voir par exemple *Journal des Débats*, 11 février 1833 ; *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1841, p. 919.

anglais, le *Works of Maïttaire*, n'a été tiré qu'à vingt exemplaires et est devenu introuvable. On ne peut donc juger de la façon dont il maniait la langue que par les articles qu'il a fournis de temps en temps aux périodiques anglais. La forme en est correcte, mais il y a une certaine raideur dans le style ¹.

Parmi les critiques de sa génération qui ont contribué à répandre en France les études anglaises, il jouissait d'une autorité incontestée. Sainte-Beuve, dont on a quelquefois exagéré l'importance en tant que critique de la littérature anglaise, ne savait que très imparfaitement la langue ², et ne pouvait donc qu'entrevoir, comme il l'a dit lui-même, les richesses de cette terre de Chanaan où il n'a pas pu entrer ³. Non seulement sa connaissance de cette littérature est restreinte, mais il ne s'est jamais élevé, comme Chasles, à des vues d'ensemble ⁴.

Il n'y avait qu'un homme qui pourrait être comparé à Philarète Chasles : c'est Amédée Pichot, fondateur de la *Revue britannique*, et qui occupait entre 1820 et 1830 à peu près la même place que celle occupée par Chasles entre 1830 et 1850. Lui aussi avait beaucoup voyagé en Angleterre, et connaissait bien la langue. Sur un aspect de la poésie anglaise, il semble avoir été mieux informé que Chasles, mais il lui est très inférieur quant à l'étendue de ses connaissances et à la perspicacité de ses jugements. On doit avouer que Pichot a pénétré plus avant que Chasles et Sainte-Beuve dans la pensée de Wordsworth ;

1. Voir *Athenaeum*, *Notes and Queries*.

2. Voir G. Roth : Ce que Sainte-Beuve a su d'anglais, *Revue germanique*, octobre-décembre 1921,

3. Sainte-Beuve, *Correspondance*, II, p. 6, 21 mai 1865.

4. Voir E. M. Phillips : Sainte-Beuve and the English pre-romantics, *Aberystwyth Studies*, 1925 ; Sainte-Beuve and the Lake poets, *French Quarterly*, septembre-décembre 1926 ; Sainte-Beuve's criticism of English poetry, *id.*, juin 1927 ; Sainte-Beuve's criticism of English prose, *id.*, septembre 1931.

seul des trois, il semble connaître l'*Excursion* dont il fait une analyse détaillée et dont il a compris la portée philosophique ¹.

On ne s'attend pas à trouver dans l'œuvre d'un critique journaliste tel que Chasles une étude suivie de l'histoire de la littérature anglaise. Il a choisi de préférence les hommes qui ont donné ou renouvelé l'impulsion des idées en circulation, les Defoe, les Cowper, les Carlyle. Quant à la littérature contemporaine, il a réussi, au moyen de lectures dont l'étendue est immense, non seulement à indiquer et analyser les meilleures productions de la littérature directe, mais aussi à résumer pour ses compatriotes, un peu superficiellement sans doute, la marche des idées politiques, sociales et philosophiques en Angleterre ². Par sa connaissance de la langue et de la littérature, par son éducation et la tournure de son esprit, il était admirablement préparé à cette tâche, et il l'a remplie avec beaucoup de distinction ; servir de guide à ses compatriotes dans le champ à peine défriché de la littérature et de la civilisation anglaises.

En dehors de ses cours au Collège de France, il n'a pas accordé beaucoup d'importance à l'explication détaillée des textes ³, mais les longs extraits traduits de l'anglais insérés dans ses articles, témoignent de la solidité de ses connaissances. Il cherche plutôt à déterminer quelle a été la part de chacun des auteurs qu'il étudie, dans l'évolution de la littérature anglaise, et dans

1. *Voyage littéraire et historique en Angleterre*, t. II, p. 363-394.

2. M^{lle} Chasles possède vingt-quatre gros volumes de notes de lectures écrites de la main de Philarète, et qui témoignent de la façon très méthodique dont il mettait à profit ses lectures. Il lisait assidûment les revues anglaises, aussi bien que des œuvres d'histoire, d'érudition, de critique.

3. Ses cours du samedi étaient entièrement consacrés à l'explication des textes. Voir *Journal des Débats*, 8 janvier 1848, article anonyme sur l'ouverture du cours de Philarète Chasles.

celui du genre où il se distingue, poésie, drame, roman.

Si on cherche à découvrir dans l'œuvre diffuse de Philàrète Chasles un système philosophique homogène, analogue à celui que Taine a édifié pour expliquer la littérature anglaise, on est déçu. Chasles, nous l'avons déjà vu, n'est pas essentiellement raisonneur. Il arrive à des conclusions générales par l'intuition, et non pas, comme Taine, après un long raisonnement. Tout au plus ce qu'on y découvre, ce sont de vagues réminiscences des philosophes allemands idéalistes. On pourrait peut-être reconnaître dans son insistance sur la loi morale comme centre de l'univers, une réminiscence des idées de Fichte, et dans sa conception du caractère des Germains un écho des doctrines de Hegel, mais rien n'indique qu'il se soit jamais adonné à l'étude de ces philosophes ¹. Or, nous savons qu'il lisait Coleridge et Carlyle, tous les deux imprégnés de culture allemande ; il nous semble donc probable qu'il n'a guère connu la philosophie allemande qu'indirectement à travers les critiques anglais.

On ne doit pas oublier non plus que Chasles a séjourné longtemps en Angleterre avant de formuler aucune théorie, quelle qu'elle fût, sur le génie anglais et la littérature qui, à son sens, en est la plus vive expression, que, lorsqu'enfin il arrivera à des conclusions générales, elles seront construites, en partie au moins, sur un solide fondement d'observation personnelle. Il s'ensuit que Chasles fait preuve d'une compréhension du génie britannique beaucoup plus exacte que celle de Taine. Un exemple suffira pour démontrer ce fait ; bien que Chasles ait peu écrit sur ce sujet, il est évident qu'il a reconnu que les Irlandais et les Écossais ne sont pas des Anglo-saxons, et qu'ils ont

1. M. Andler attribue à Chasles « une exacte discipline allemande, romantique et hégélienne ». Nous croyons qu'il avait reçu cette discipline à travers les littérateurs anglais et français bien plutôt que par la lecture directe de Hegel.

apporté à la littérature britannique un élément original ¹.

S'il n'a pas apporté à l'étude de la littérature anglaise un « système » comme Taine, il s'est formé de bonne heure des idées générales, et, de la lecture de tous les articles qu'il a consacrés à cette littérature, il ressort une impression nette, c'est que les seuls écrivains qui ont quelque signification pour Chasles sont ceux qui s'attachent à la tradition anglo-saxonne et protestante. Les autres, quelque doués qu'ils soient, n'offrent qu'un intérêt secondaire ; n'ayant pas d'héritiers, ce ne sont que des phénomènes isolés, sans aucune influence sur le grand courant des idées. Quels sont, selon Chasles, les caractères essentiels du génie anglo-saxon ? Ce sont, nous l'avons déjà vu, le respect de l'individu, la préoccupation morale, l'esprit religieux et poétique. Chasles laissera donc presque complètement de côté, non pas seulement tout le mouvement classique en Angleterre, mais aussi tout un côté du romantisme, qui, selon lui, va à rebours de cette tradition nationale. Bien qu'il n'ait écrit d'étude suivie sur aucune période

1. « Il appartient à cette race irlandaise, dont la nuance se fait toujours reconnaître dans le cours de la civilisation britannique ; race ardente, spirituelle, brillante, hardie, d'une imagination orientale et d'une audace aventureuse. C'est un groupe glorieux et resplendissant que celui de Sterne, Swift, Sheridan, Burke, Thomas Moore, Curran, Grattan, O'Connell. Les historiens n'ont pas assez remarqué la permanence de ce caractère national, veine bizarre qui sillonne toutes les annales de la société anglaise... L'Irlandais n'agit pas, n'écrit pas, ne parle pas comme l'Écossais et le Saxon : il se détache et se distingue par la témérité du fait et de l'expression, par la poésie des images, la vivacité du sentiment et la facilité de l'émotion. Il aime le caprice et l'inattendu. Son ironie a plus d'éclat ; son éloquence plus de rapidité ; son intrigue plus de hardiesse, et sa philosophie même plus d'étourderie. Burke, le raisonneur par excellence, homme grave, formé par une éducation sévère, et dont l'adversité avait trempé l'âme, ne devait point perdre le caractère national. On le verra bientôt transformer en poésie les plus austères résultats de l'expérience politique. Son imagination prêterait des ailes de feu aux maximes du publiciste, et ce mélange formerait son caractère spécial ». (*Le XVIII^e siècle en Angleterre*, I, p. 216).

de la littérature anglaise, nous avons pu constater dans tous les articles qu'il a consacrés, tant aux époques passées qu'à l'époque contemporaine, la persistance de cette idée. On verra que, lorsque, vers 1840, Chasles commencera à craindre pour l'avenir du protestantisme, il redoutera aussi que la prééminence poétique de l'Angleterre ne soit sérieusement atteinte. Le faux romantisme de Byron a été, à ce qu'il lui semble, le premier signe de la décadence ; avec Swinburne, dont pourtant il ne parle pas dans ses écrits, il a sans doute cru voir justifier toutes ses craintes.

Nous n'oserions pas aller jusqu'à dire que Chasles doit cette conception du romantisme entièrement à Carlyle. Il est pourtant intéressant de remarquer que, dans ses premiers articles, on n'en trouve aucune trace (en 1821 il apprécie fort Moore et il adore Byron), tandis que, après 1830, elle est reprise dans tous les articles où il traite de la littérature anglaise contemporaine. Or, entre 1825 et 1835, Chasles a certainement eu connaissance des articles de Carlyle qui parurent dans l'*Edinburgh Review* et le *Fraser's Magazine*, parmi lesquels ceux qui, réunis en volume en 1838, composent le *Sartor Resartus* ¹. On ne peut pas ne pas être frappé par les nombreuses analogies qui existent entre les idées que Carlyle a exprimées à cette époque et celles que Chasles a faites siennes. Ce dernier se rapproche de Carlyle non seulement par la répugnance qu'il éprouve pour le côté malsain du romantisme, mais aussi par sa haine de l'esprit matérialiste du XVIII^e siècle, son opposition aux doctrines utilitaires, son insistance sur la nécessité de solides convictions morales, son internationalisme ². En outre, Chasles a dû trouver chez Carlyle la confirmation

1. Voir A. C. Taylor, *Carlyle, sa première fortune littéraire en France*, p. 51-73.

2. Chasles admire chez Carlyle « la largeur de ses vues, l'absence d'un patriotisme étroit : seul il comprend la fusion de l'Europe ». *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1840.

de ses conclusions sur le caractère des races germaniques, et de sa conviction, si souvent exprimée, qu'il n'y a pas de salut pour l'Angleterre en dehors de la tradition puritaine. Il est évident que les idées de Carlyle ont laissé sur l'esprit de Chasles une forte empreinte. En 1839, il publia, dans le *Journal des Débats* une mystification bourrée d'idéalisme carlylien et imitée, sans aucun doute, du *Sartor Resartus* ¹. En 1845 il traduisit, en l'adaptant, les *Letters and Speeches of Oliver Cromwell*, œuvre qui a dû lui donner nombre de renseignements utiles sur le puritanisme à son époque héroïque. Entre 1839 et 1846, c'est Chasles qui a vraiment découvert et qui a signalé l'originalité de l'écrivain écossais et sa valeur, à une époque où seuls deux ou trois Français, des exilés notamment, avaient eu connaissance de son œuvre ².

Nous croyons donc pouvoir affirmer sans risque de nous tromper que, si Chasles n'a pas été redevable à Carlyle des idées fondamentales de ses études sur la littérature anglaise, il a certainement reconnu en lui une intelligence et une sensibilité qui, à bien des points de vue, ne différeraient pas des siennes. Évidemment il n'a pas compris toute la pensée de Carlyle, mais dans le *Sartor*, dans *La Révolution Française*, dans *Cromwell*, et dans le *Chartisme*, il a cru trouver un précieux appui aux conclusions auxquelles il était arrivé.

II

PREMIÈRE FLORAISON DU GÉNIE NATIONAL. — L'ÉPOQUE D'ÉLIZABETH

Dans l'histoire de la littérature anglaise, Chasles croit constater trois grandes floraisons du génie national, le

1. *Journal des Débats*, 27 mars 1839. *Es faengt an ; Tohu Bohu's Traum...* Voir à ce propos A. C. Taylor, *ouvrage cité*.

2. A. C. Taylor, *ouvrage cité*.

drame à l'époque d'Elizabeth, le roman au XVIII^e siècle, la poésie lyrique à l'époque romantique. Chaucer lui semble être avant Shakespeare le personnage le plus caractéristique dans l'évolution de cette littérature, parce que dans son œuvre se révèle déjà le caractère original et particulier des écrivains septentrionaux, qui sera renforcé par le protestantisme, à savoir, le génie de l'observation et de l'analyse ¹. L'époque d'Elizabeth, avec sa vitalité exubérante, son goût de l'aventure, son amour du beau, sérieux jusqu'au pédantisme, ne craignant pas le ridicule, sera le règne de l'imagination sans bornes ². Chasles a été très attiré par le phénomène de la Renaissance en Europe, et il a consacré de nombreux articles à l'étude de ses manifestations en Italie, en France et en Angleterre ³. Il a remarqué que la Renaissance a pris un caractère différent dans les trois pays. Tout extérieur en Italie, le réveil artistique va de pair avec une décadence morale ; tout esthétique en France, il donne naissance à des théories d'art où entre un certain élément pédant, comme par exemple dans l'œuvre de Ronsard. En Angleterre, au contraire, la Renaissance est une poussée vigoureuse de la sève nationale. Elle correspond à un réveil moral suscité par la Réforme. Car, dans ses commencements, le protestantisme a puisé une force et une ardeur extraordinaires dans sa lutte contre le catholicisme, de sorte que, loin de paraître comme un principe de doute, il a paru comme une nouvelle foi :

Époque de lutte, de passions profondes ; c'était la guerre du protestantisme et du catholicisme... Le scepticisme, né du protestantisme, n'avait encore aucune part active aux œuvres du

1. *Etudes sur les premiers temps du christianisme et sur le Moyen Age*, p. 349-350.

2. *Revue Encyclopédique*, février 1821.

3. Voir *Le XVI^e siècle en France*.

xvi^e siècle. Il existait en germe dans le sein de la société qui l'ignorait ¹.

Dans cette période avide d'émotions, où un peuple passe de la barbarie à des mœurs plus douces, une même vigueur se manifeste chez les poètes ², les prosateurs et les auteurs dramatiques, mais le plus beau triomphe sera celui du drame.

En Angleterre, Chasles avait appris à idolâtrer Shakespeare. Il avait lu et médité les commentaires de Lamb, Hazlitt, Coleridge, Schlegel, Goethe, Tieck ; il connaissait aussi les travaux des chercheurs érudits tels que Alexander Dyce, Nathan Drake, Payne Collier, Halliwell-Phillips. Plus tard, il ne négligera aucune source de renseignements sur son auteur préféré ; il lira les *Lectures on English history and tragedy* par l'Américain Reid (1856), les travaux de Mézières (1861), etc. A Londres il avait vu jouer des pièces de Shakespeare. De retour en France il s'aperçut de la grande popularité de l'écrivain anglais, mais il lui semblait que le Shakespeare qui était à la mode, que l'on portait aux nues, n'était pas le vrai. « En France, dit-il, Shakespeare est proclamé surtout par ceux qui ne le comprennent pas ». Il visait sans doute Hugo et les autres romantiques français qui prétendaient être ses disciples. Les articles très substantiels sur Shakespeare qu'il a recueillis plus tard en volume, ont été écrits dans le but de corriger les fausses idées qu'on s'était formées en France. Dans le même but, il traduisit en 1836 pour l'éditeur O'Sullivan, *Roméo et Juliette*.

Évidemment Chasles n'a pas été l'introducteur de

1. *Journal des Débats*, 22 juillet 1836.

2. Le seul poète de l'époque d'Élizabeth dont Chasles a parlé dans ses articles est Spenser. C'est à propos de l'histoire de la littérature pastorale en Europe qu'il est amené à s'occuper de Spenser, dont il admire « l'harmonie incomparable de la langue ». *Journal des Débats*, 28 août 1839.

Shakespeare auprès du public français. Les recherches récentes ont révélé que même au XVIII^e siècle il y avait en France des enthousiastes de Shakespeare, tels par exemple l'abbé Prévost, Jaucourt, La Place, l'abbé Leblanc, sans compter Voltaire ¹. Entre 1800 et 1830, une assez vaste littérature critique est consacrée à l'éloge ou au dénigrement de Shakespeare ; il est le pivot de la lutte entre l'idéal classique et l'idéal romantique. Pour les uns c'est un barbare de génie, pour les autres c'est « le symbole du créateur affranchi des règles ». Depuis longtemps on reconnaît chez lui une merveilleuse connaissance du cœur humain, le don de la poésie, l'imagination créatrice. En 1821 avait paru une nouvelle traduction par Guizot, Barante et Pichot, précédée d'une préface écrite par Guizot. Ce fut une étape très importante dans l'histoire de Shakespeare en France ². D'abord, c'était de beaucoup la traduction la plus exacte qui eût paru. Celles de La Place (1745-49) et de Ducis (1769-1792) n'étaient que des adaptations très libres ; Ducis ne s'était pas même gêné pour changer le dénouement. La traduction de Letourneur (1776), malgré de graves défauts, n'était pas sans mérite, et c'est elle que Guizot et ses collaborateurs ont revue. Chasles ne la trouve pas assez exacte ³. Dans l'étude sur Shakespeare qui précédait la nouvelle traduction, Guizot avait fait preuve d'une connaissance de l'œuvre bien plus solide que celle de la plupart des admirateurs du grand dramaturge. Ce qui manquait à Hugo, en dépit de sa belle ferveur, c'était justement d'avoir approfondi l'étude de Shakespeare, et d'avoir pénétré le secret de son génie. Comme Guizot, Philarète Chasles a reconnu, ce que les romantiques n'ont pas

1. Voir F. Baldensperger, *Esquisse d'une histoire de Shakespeare en France* dans *Etudes d'histoire littéraire*, 2^e série ; et les travaux de MM. Legouis, Jusserand, Haines.

2. C. M. Haines, *Shakespeare en France*, London, 1925.

3. *Journal des Débats*, 10 janvier 1836.

aperçu, qu'il pourrait exister en même temps plus d'une forme de tragédie, qu'on pourrait admirer la conception dramatique de Shakespeare sans mépriser Racine ¹.

Il est seul avec Guizot à comprendre en quoi consiste l'unité de la conception dramatique de Shakespeare, non pas dans le récit d'une crise de passion comme chez les auteurs classiques, mais dans l'étude approfondie d'une personnalité. Hugo n'a pas compris cela ; Chasles le démontre nettement dans sa critique d'*Hernani*. Loin d'être du Shakespeare, ce drame désordonné et sans unité n'est, dit-il, que la multiplication de la crise demandée par le théâtre classique. Il est d'accord aussi avec Guizot lorsqu'il maintient que la nouvelle tragédie ne devait être une imitation ni de Racine ni de Shakespeare, mais une nouvelle poussée organique.

Ce qui assure à Guizot et à Chasles leur supériorité sur les autres admirateurs de Shakespeare, c'est qu'ils ont substitué à la critique d'approbation ou de dénigrement une tentative d'interprétation. Il fallait pour accomplir une telle tâche, une connaissance approfondie de la langue et du temps. A ce point de vue personne en France n'était mieux préparé que Chasles.

On a vu qu'avec Guizot on est sorti de la critique d'amateur, et qu'on assiste aux commencements de l'étude documentée du théâtre en Angleterre. Dans ses articles Chasles n'a pas examiné, comme Guizot, les origines du drame anglais. D'un autre côté, tandis que Guizot semble partager la conception générale qu'on se faisait alors de Shakespeare, celle d'un génie isolé dans une époque à tous autres égards stérile, Chasles a écrit des études intéressantes sur les prédécesseurs et contemporains de Shakespeare, sur les mœurs théâtrales de l'époque ². C'est lui

1. Voir *Revue de Paris*, janvier et février 1830.

2. *Revue de Paris*, 1830-1831.

qui le premier s'est efforcé de le situer dans son époque, parmi la constellation des dramaturges qui n'étaient, comme on se l'imaginait, « des ignorants doués de quelque génie, mais de jeunes gens ayant fait de bonnes études ».

Il ouvre ainsi la voie à Mézières, à Scherer, à Gandar, à Stapfer, et à tous les critiques français qui depuis se sont occupés de Shakespeare.

Il est vrai que Chasles a très peu écrit sur Marlowe. Pourtant il a le mérite d'avoir compris que ce « brutal » méritait plus d'estime qu'il n'en recevait en Europe, et de faire remonter à l'œuvre de Marlowe le commencement de l'ère de l'observation et de la sagacité portées dans le drame ¹. Il a très bien saisi le caractère du sombre et profond Webster, et de Ben Jonson, « cet homme grave, attentif à peser les vices et les faiblesses contemporaines, dont la comédie est une collection d'originaux à la façon de La Bruyère », de ce « naturaliste des esprits » à qui il manquait la sensibilité de Shakespeare.

Après Shakespeare, c'est certainement Webster qu'il préfère. Les faiblesses de son théâtre, l'absence de composition, la nature restreinte de son inspiration, semblait à Chasles être rachetées par une sombre énergie. Après une analyse de *Victoria Corombona*, il résume ainsi ses impressions :

Victoria Corombona n'est qu'une anecdote distribuée par scènes, mais il y abonde des situations dramatiques et touchantes. Webster a de la puissance dans une seule direction ; il approfondit les causes et les résultats du vice... c'est de la poésie inspirée par Némésis...

Victoria Corombona n'est point une composition achevée ; l'ensemble en est vicieux ; aucun art n'en a distribué les parties ; d'admirables saillies, un tableau brûlant et terrible des mœurs italiennes ; des caractères qui se soutiennent avec une grandiose et puissante unité ; enfin, dans les situations vives,

1. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mars 1839.

le cri dramatique s'échappant du cœur et deux ou trois combinaisons de la plus grande force ; — rachètent les énormes défauts de l'œuvre. C'est surtout une œuvre protestante, inique, passionnée, populaire, et une furieuse clameur de réforme religieuse et septentrionale ¹.

Le fait que Chasles a probablement basé ses études sur celles des critiques anglais, — qu'il signale d'ailleurs, — n'ôte rien à son mérite, qui est d'avoir introduit auprès du public français les génies secondaires de la grande floraison dramatique en Angleterre. Il rehaussait ainsi le génie de Shakespeare, en démontrant en quoi il avait dépassé son temps.

Dans ses études shakespeariennes, plus qu'aucun de ses prédécesseurs Chasles a essayé de pénétrer jusqu'à l'homme, et d'examiner les causes et les conditions qui déterminent l'œuvre. Le portrait qu'il a tracé du grand créateur n'est pas sans ressemblance avec celui que Sainte-Beuve a esquissé ; pourtant tandis que ce dernier se contente de se l'imaginer d'après ses œuvres, Chasles a profité de tous les renseignements sur la vie et l'époque de Shakespeare, récemment mis en lumière par les infatigables chercheurs anglais. Il échappe ainsi à l'erreur où est tombé Hugo, celle de « faire de l'œuvre shakespearienne un magnifique bloc erratique ne tenant à rien et devant commander une admiration stupéfaite ² ». Il a démontré ce que Shakespeare tenait de son époque, l'euphuisme de ses premières pièces et la franchise qui lui avait valu en France l'accusation de grossièreté. A ce propos, Chasles s'est plus d'une fois chargé de la défense de Shakespeare, en démontrant qu'il observe les convenances plus que n'importe lequel de ses contemporains.

Avide de tous les renseignements qui pourraient éclairer

1. *L'Angleterre au XVI^e siècle*, p. 47.

2. F. Balsdensperger, *ouvrage cité*, p. 207.

la personnalité de Shakespeare, Chasles s'est mis à étudier les sonnets ; il a même contribué à cette étude une suggestion originale, qui a été bien reçue en Angleterre ¹. Cette découverte a trait à l'inscription mystérieuse des sonnets : « Au seul créateur de ces suivants sonnets... etc. » Dans son empressement à résoudre le mystère de cette dédicace, Chasles est allé jusqu'à faire exécuter un fac-simile complet de l'édition originale. Il conclut que « ce n'est pas, ainsi qu'on l'avait supposé, Thomas Thorpe qui dédie le volume à un certain W. H., c'est au contraire un certain W. H. (William Herbert) qui prie le créateur des sonnets, c'est-à-dire, le protecteur de la muse shakespearienne, Southampton, d'agréer avec bonté ce volume, renfermant les sonnets où le poète lui promet l'immortalité. A ces vœux et à ces hommages le libraire Thorpe joignit les siens... ². Cette interprétation qui parut dans l'*Athenaeum* anglais le 25 janvier 1862 (pp. 116-117), suscita une lettre de l'éru- dit Payne Collier et une autre de « the author of *The Sonnets rearranged* » (J. Russell Smith ³). En 1866 parut une nouvelle édition des *Sonnets* éditée par Gerald Massey. L'année suivante, le 16 février, Chasles fit mention de cette nouvelle édition dans l'*Athenaeum* et maintint son hypothèse, en substituant pourtant le nom de *William Hathaway* à celui de *William Herbert*. Dans le numéro du 23 février 1867, parut une lettre du Rev. S. Neil, recteur de Moffat, qui prétendait avoir le premier suggéré *William Hathaway*, et avoir même fait part de sa découverte à Philarète Chasles peu après la publication de la lettre de 1862 ⁴. La discussion devint aigre ⁵. Il semblerait donc que cette

1. *Angleterre au XVI^e siècle*, p. 68-69.

2. *L'Angleterre au XVI^e siècle*, p. 74.

3. *Athenaeum*, 1^{er} février 1862, p. 155.

4. Neil avait publié en janvier 1861 une étude intitulée *Shakespeare, a critical biography*.

5. Voir *Athenaeum*, 9 et 16 mars, 13, 20 et 27 avril, 18 mai 1867.

opinion de Chasles ait présenté quelque intérêt aux yeux des critiques anglais. L'interprétation des sonnets préoccupait Chasles à un tel degré que pendant dix ans il en préparait une nouvelle édition. S'il ne l'a jamais publiée, c'est sans doute parce qu'il a été devancé en 1866 par Massey. Chasles se déclare incapable d'accepter la thèse de Guizot, suivant laquelle les sonnets de Shakespeare ne seraient qu'une pure fiction, un simple exercice de poésie éloquente. Il ne veut pas non plus se joindre aux critiques qui supposent que ce sont « des poèmes suivis, consécutifs, formant un sens et publiés par Shakespeare lui-même ». Il y voit pourtant trois acteurs principaux, « Shakespeare lui-même, Southampton, son protecteur, objet pour Shakespeare d'un attachement plein de respect qui jamais ne s'abaisse jusqu'à une camaraderie compromettante, enfin un jeune homme inconnu, que Shakespeare sermonne ... et qui, pour se venger peut-être, se fait aimer de celle que Shakespeare a préférée, une jeune dame brune ¹ ». Comme on le voit, Chasles se joint à Coleridge, Jeffrey, Gifford, Sainte-Beuve, Bodenstedt, pour répudier les suggestions flétrissantes à l'égard de la moralité de Shakespeare que certains critiques avaient prétendu découvrir dans les sonnets :

Les sonnets eux-mêmes prouvent que Shakespeare n'était pas le saint et immaculé personnage inventé sans preuve, que ses passions trop vives, si elles ont égaré, torturé, cruellement châtié sa jeunesse, ne l'ont jamais abruti dans une fange odieuse ; que le talent de Shakespeare comme poète lyrique égale tout au moins son talent dramatique ; enfin que l'on n'a exagéré ni le bon cœur, ni la généreuse candeur, ni la bienveillance sympathique de ce grand homme ².

L'autre contribution originale de Philarète Chasles à la critique shakespearienne consiste en un examen de l'influence

1. *L'Angleterre au XVI^e siècle*, p. 78.

2. *Ibid.*, p. 75.

exercée par Montaigne sur Shakespeare¹, influence signalée en 1784 par Cappel, qui le premier remarqua le célèbre passage de l'essai des *Cannibales* transporté par Shakespeare dans *la Tempête*². Chasles croit remarquer dans le style de *Hamlet*, d'*Othello*, de *Coriolan*, une multitude d'analogies avec « l'admirable et libre allure de Montaigne » ; il trouve dans la scène de l'arrivée de Cléopâtre sur le Cydnus une réminiscence non pas de Plutarque, mais d'Amyot, que Shakespeare aurait connu par Montaigne. Mais ce n'est pas essentiellement sur ces détails qu'il base ses conclusions. Il prétend remarquer en 1603 un brusque changement dans le caractère de l'œuvre de Shakespeare. « Après 1603 la philosophie pénètre dans ses œuvres ; non seulement son talent prend un essor nouveau, mais on reconnaît en lui une doctrine, une pensée vigoureuse et affirmée³ ». *Jules César*, *Macbeth*, *Hamlet*, *Coriolan*, *Antoine et Cléopâtre* appartiennent à cette époque de sa vie. Le poète fantasque et le jeune homme d'esprit disparaissent, le penseur, le philosophe, et l'historien les remplacent. Or, c'est justement en 1603 que paraît la traduction de Montaigne par Florio.

A propos de cette question si discutée de l'influence de Montaigne sur Shakespeare, il est intéressant de remarquer qu'on n'a guère dépassé les conclusions de Chasles. M. Marcel May semble avoir ignoré cet essai de Chasles lorsqu'il écrit qu'après la découverte de Cappel :

Fait curieux et probablement symptomatique d'une époque, on en reste là. Il faut encore un siècle et plus pour que le travail de Cappel graduellement s'élargisse et que les observations multipliées se systématisent avec Robertson, Miss Hooker,

1. Shakespeare traducteur de Montaigne, *L'Angleterre au XVI^e siècle*, p. 115-139.

2. Marcel May, Une influence possible de Montaigne sur Shakespeare, *Revue anglo-américaine*, décembre 1931, p. 109.

3. *L'Angleterre au XVI^e siècle*, p. 128-129.

Miss Norton Upham, M^{me} Longworth-Chambrun, le professeur Taylor ¹.

M. Taylor, dans son livre sur *Shakespeare's debt to Montaigne*, tout en se servant d'une méthode bien différente, aboutit aux mêmes conclusions que Chasles ; — « il voit Shakespeare, non pas comme un disciple de Montaigne, mais comme un lecteur passionné ; il désigne comme source de ses emprunts de Montaigne, la traduction de Florio, et s'attache, en conséquence, à prendre l'année 1603 comme point de départ ² ». C'est exactement la thèse de Chasles.

Quand Chasles cherche à dégager les qualités qui distinguent Shakespeare des autres dramaturges de son époque et qui déterminent sa supériorité incontestée, il se trouve d'accord avec M^{me} de Staël qui avait déjà parlé de *l'impartialité* avec laquelle Shakespeare observe et analyse les bons et les méchants, les faibles et les forts, Désdémone et Iago, sans jamais intervenir lui-même dans son œuvre.

Ce poète, si souvent raillé comme un auteur frénétique et barbare, est surtout remarquable par un jugement si haut, si ferme, si impitoyable, qu'on serait tenté d'accuser une observation si impassible et de la juger trop cruelle envers la race humaine ³ :

Sainte-Beuve ne jugeait pas autrement Shakespeare, lorsqu'il écrivait que les très grands écrivains comme lui ne s'identifient pas avec les personnages qu'ils créent.

L'autre qualité qui, aux yeux de Chasles élève Shakespeare au-dessus des simples observateurs, est son immense sympathie pour le genre humain.

« Shakespeare et Cervantès », dit-il, « n'ont point comme Skelton et Rabelais, tout sacrifié à l'ironie. C'est leur gloire

1. *Revue anglo-américaine*, décembre 1931. p. 109.

2. M. May, *article cité*.

3. *L'Angleterre au XVI^e siècle*.

et surtout celle de Shakespeare d'avoir aimé l'humanité en l'analysant ». Et, en parlant de la différence entre le comique de Ben Jonson et celui de Shakespeare, il a exprimé ce jugement profond : — « Shakespeare aime les hommes en riant d'eux ; Ben Jonson les étudie à la loupe et se courrouce ¹ ». Cette indulgente et merveilleuse sympathie est la marque des très grands créateurs littéraires, de ceux qui n'appartiennent à une seule époque ni à un seul pays, mais qui ont le génie, pour ainsi dire, universel, Cervantès, Molière, surtout Shakespeare, et qui les distingue des génies qu'il faut considérer, malgré leurs brillants talents, comme secondaires, les Byron, les Chateaubriand.

C'est à ces deux qualités de son esprit que Shakespeare dut sa force créatrice, sa faculté prodigieuse de donner la vie à des êtres imaginaires infiniment différents les uns des autres. L'analyse du caractère des personnages de Shakespeare forme une partie très importante de la critique shakespearienne tentée par Chasles ².

Enfin, et ici encore il se montre novateur, Philarète Chasles a tâché de dégager l'élément philosophique de l'œuvre de Shakespeare, philosophie de l'amour dans le *Songe*, « magnifique poème de rêveur attristé par ses expériences en amour », philosophie de la politique dans la *Tempête*, « œuvre d'un penseur qui a vu les révolutions des empires et les a jugées ³ », philosophie des relations de

1. *L'Angleterre au XVI^e siècle*, p. 47.

2. Voir *Journal des Débats*, 11 février 1833 (Iago) ; *Ibid.*, 5 mars 1833 (Falstaff) ; *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} novembre 1840 (Dogberry) ; *L'Allemagne au XIX^e siècle*, p. 51-58 (Richard III) ; *Etudes sur l'Espagne*, p. 223-224 (Hamlet) ; *Ibid.*, p. 99-102 (Holofernes) ; *Etudes contemporaines*, II, p. 93-124 (Hamlet et Macbeth) etc.

3. Par cette suggestion d'une interprétation allégorique et historique des œuvres de Shakespeare, Chasles semble avoir prévu un des plus récents développements de la critique shakespearienne,

l'homme avec la nature dans *Cymbeline* et *Comme il vous plaira*, où Chasles trouve un avant-goût des théories de Rousseau.

Tout incomplète que soit l'analyse des drames tentée par Chasles, quiconque étudie Shakespeare peut y trouver des passages qui même aujourd'hui valent la peine d'être lus, telle par exemple toute son étude des drames historiques, très peu appréciés en France avant lui, et dont il a si bien saisi l'angoisse tragique ¹.

Pour les étudier, Chasles a groupé les pièces du théâtre de Shakespeare, non pas selon l'ordre chronologique, mais d'après le genre d'impression et de pensées qui dominent dans chacune d'elles. Sous le titre de « drames merveilleux et fantastiques », il étudie *Le songe de la mi-août*, *La Tempête*, *Cymbeline*. De *La Tempête* il passe à l'élément surnaturel dans *Hamlet* et *Macbeth*, sur lequel il dit des choses fort justes, ainsi que sur le caractère d'Hamlet ².

Dans tout le théâtre de Shakespeare, Chasles avoue avoir une préférence assez étrange — *Cymbeline*, parce qu'il y trouve tous les éléments qu'il est possible de réunir dans le drame :

Cymbeline, qui réunit l'intérêt des romans d'aventures, des drames espagnols, des peintures de mœurs les plus achevées, de la pastorale lyrique la plus suave et de la méditation philosophique la plus profonde, me semble un des chefs-d'œuvre de Shakespeare ³.

Pourtant ce n'est pas de *Cymbeline* mais de *Roméo et Juliette* qu'il a fait l'analyse la plus détaillée. On y trouve en germe tous les éléments de la critique telle que ses suc-

celui qui a été illustré surtout par Miss Lilian Winstanley, et dont les derniers résultats paraîtront dans son livre sur l'interprétation allégorique de la *Tempête*, actuellement sous presse.

1. *L'Angleterre au XVI^e siècle*, p. 193-310.

2. *Etudes contemporaines*, II, 91-124.

3. *L'Angleterre au XVI^e siècle*, p. 186.

cesseurs dans ce domaine l'ont comprise, documentation consciencieuse et exacte, connaissance approfondie du texte, recherches des sources de la fable, examen des personnages, interprétation de la portée philosophique de l'œuvre¹. Il est impossible de ne pas y reconnaître le travail d'un commentateur instruit et éclairé. Ce ne serait pas exagérer que de dire que Chasles a inauguré en France en ce qui concerne Shakespeare, la critique d'analyse et d'interprétation. Le portrait qu'il a tracé de celui qu'il considérait comme le plus grand écrivain de l'Europe moderne, mérite d'être cité :

En étudiant Shakespeare, non phrase à phrase, scène par scène, acte par acte, mais dans le sens réel de ses drames, on verrait quelle sévère et inflexible perspicacité lui révélait l'histoire du genre humain, dont il a dit tous les secrets. La plupart des jugements dont il a été l'objet tomberaient en poussière ! qu'ils sembleraient ridicules, ces sobriquets qu'on lui prodigue ! Au lieu d'un génie *monstrueux*, on verrait un poète sceptique, observateur calme et souvent cruel, frère de Montaigne, ému d'une pitié un peu ironique pour les hommes et d'un profond dédain pour les caprices du sort, qui les élèvent ou les écrasent. Au lieu d'un paysan grossier, doué de quelque génie, et sublime par hasard, on ne reconnaîtrait pas sans étonnement le véritable Shakespeare ; âme mélancolique et concentrée, homme de mœurs élégantes, ami du noble Southampton, favorisé par Elizabeth, mais solitaire au milieu de cette presse du monde, qu'il traverse sans s'y mêler ; isolé par l'originalité même d'une organisation mobile et tout intérieure ; doué à la fois d'une exaltation platonique et tendre, d'une clairvoyance redoutable et d'une compassion un peu ironique pour les prétentions de ses semblables. On le verrait revêtir au hasard toutes les formes populaires en vogue de son temps ; nouvelles, fabliaux, contes de fées, narrations de romancerie et de galanterie, chroniques, légendes mêmes ; persuadé que l'auteur dramatique ne s'adresse qu'aux masses, et que son génie,

1. *L'Angleterre au XVI^e siècle*, p. 93-112. Bibliothèque anglo-française, 1836, t. III, *Shakespeare*, introduction à *Roméo et Juliette*.

levier puissant, doit les ébranler et les émouvoir à son gré, on le verrait se faire peuple quant aux apparences extérieures de ses œuvres ; rester philosophe, quant à leur sens intime. On trouverait ainsi dans ses poèmes et le mystérieux écho du moyen âge expirant, et l'histoire éternelle de l'homme ¹.

Malgré l'admiration sans bornes que Chasles éprouvait devant le génie de Shakespeare, il ne croyait pas à la possibilité pour lui d'une postérité dramatique. Son théâtre, fondé sur l'observation et l'analyse, n'était pas, à son avis, essentiellement dramatique, parce que, « le drame, c'est l'action ² ». Il fallait donc chercher les héritiers de Shakespeare parmi les romanciers. Cette remarque paraît d'autant plus fine que, pendant une cinquantaine d'années après que Chasles eut prononcé ce jugement, une bonne partie de l'influence psychologique de Shakespeare en France « a aidé le roman réaliste à affermir dans ses héros la dépendance du moral au physique, à faire agir l'être de sang et de nerfs qu'il entendait ressusciter ³ ».

L'histoire du théâtre en Angleterre semble justifier une théorie que Chasles a souvent énoncée, à savoir que « c'est une des lois fatales du théâtre de ne porter qu'une seule moisson dans la vie d'un peuple ⁴ », que le génie national ne s'exprime qu'une fois seulement par des chefs-d'œuvre dramatiques.

En 1642, en effet, la fermeture des salles de spectacle

1. *L'Angleterre au XVI^e siècle*, p. 146-147.

Pendant que ce livre est sous presse paraît un ouvrage intitulé *A History of Shakespearian Criticism*, by A. Ralli (Oxford University Press). M. Ralli consacre sept pages de son livre aux études shakespeariennes de Philarète Chasles, et conclut qu'elles sont « suggestive rather than informing, interesting more by the questions raised than by those solved ».

2. *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 419.

3. F. Baldensperger, *Esquisse d'une histoire de Shakespeare en France*, p. 209-210.

4. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mars 1839. Voir aussi *Etudes sur l'Espagne*, p. 221.

suspendit l'activité dramatique. Lorsqu'elle reprit sous la Restauration, elle avait subi une profonde influence étrangère. Chasles n'ignorait pas la production dramatique du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècles ¹, mais il la considérait comme étant négligeable et sans importance dans l'évolution du genre en Angleterre. Condamnée par le puritanisme, la riche sève dramatique de l'époque d'Elizabeth s'était tarie. La comédie burlesque et libertine de la Restauration, ainsi que la tragédie héroïque, n'ayant pas leurs racines dans la tradition nationale, avaient inévitablement quelque chose d'artificiel. En outre, la tragédie héroïque telle que Dryden l'a pratiquée, avec ses sentiments outrés, n'était pas dramatique :

Dryden, admirable versificateur doué d'une pensée mâle, active, pénétrante, ne vaut rien comme écrivain dramatique, lui qui était né pour la satire, l'épopée et la discussion. En tant qu'écrivain dramatique il n'a servi que le progrès matériel de l'art ².

Dans la *Venice preserved* d'Otway, Chasles signale pourtant un retour à la tradition anglaise, et un signe avant-coureur du réveil moral. C'est « l'alliance du puritanisme bourgeois et du pathétique forcé de Beaumont et Fletcher » ³. Tout en appréciant les beautés qui ont valu à cette œuvre un succès brillant et durable, Chasles croit y distinguer une tendance funeste pour l'avenir du théâtre en Angleterre ; l'abus du pathétique. Otway ne cherche pas le pathétique « dans les nuances et les finesses, les diversités tragiques et comiques de la vie », mais « dans l'éloquence de la passion dans ses paroxismes ⁴ ». Cette tendance, continuée par Lillo, Southerne, Rowe et Congreve, reprise

1. Il traduit de longs passages tirés du *Rehearsal* de Buckingham, *Etudes sur l'Espagne*, p. 104-106.

2. *L'Allemagne au XIX^e siècle*, p. 3.

3. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} avril 1840.

4. *Ibid.*, 1^{er} mars 1839.

au XIX^e siècle par Sheridan-Knowles, menace de donner le coup de grâce à la production dramatique en Angleterre.

Pendant les deux premiers tiers du XVIII^e siècle, la décadence du théâtre se poursuit. L'expression littéraire devenue puritaine et bourgeoise, prend volontiers la forme du roman, qui est la grande création de l'époque moderne. Seuls Sheridan et Goldsmith ont su adapter à la forme dramatique ce penchant vers l'observation et l'analyse qui a produit les chefs-d'œuvre de Richardson et Fielding, et « combattre à force de gaieté et d'observation l'influence fausse et sentimentale qui s'est emparée de l'art tout entier ». Sheridan a fait plus que créer un brillant dialogue, des caractères d'une grande vérité ; il a résumé un vice social, et un vice national, ce qui, selon Chasles, est « le plus haut degré de l'art comique ¹ ». Mais le théâtre de Sheridan surgit comme un fait isolé, un produit unique qui n'a pas eu de suite. Le génie anglais, en somme, n'a jamais été réellement dramatique ². Le génie méditatif et philosophique des peuples du Nord les a portés, non pas à l'étude des passions qui se heurtent, mais à l'observation des caractères :

De là sont éclos Macbeth, Hamlet, Iago, Désdémone, même Béatrice, même la nourrice de Juliette, les êtres les plus complets dont la philosophie ait fait présent à l'imagination ; jamais la Grande-Bretagne n'a sincèrement applaudi à la passion pure. Son drame à elle, c'est la vaste critique de l'humanité.

Il a fallu le génie d'un Shakespeare pour accomplir ce miracle, rendre dramatique l'analyse des caractères, et Shakespeare lui-même gagne à être lu plutôt que représenté sur la scène. S'il en est ainsi, il sera inutile d'espérer un renouvellement de l'art dramatique en Angleterre. Les

1. *Journal des Débats*, 11 février 1833.

2. *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 419.

imitations du théâtre français sous Charles II ont servi à démontrer l'impossibilité de créer des chefs-d'œuvre dans ce genre hors de la tradition nationale.

Or, ce qui plait aux peuples à un état très avancé de la civilisation, c'est justement cette analyse de plus en plus subtile des caractères vers laquelle est porté le génie anglais, mais qui n'est pas dramatique. Il s'ensuit que l'avenir appartient, non pas au drame, mais à ce genre dont le fond même est l'observation minutieuse des caractères, au roman.

III

DEUXIÈME FLORAISON DU GÉNIE NATIONAL.

LE ROMAN AU XVIII^e SIÈCLE

Entre Shakespeare et les romanciers du XVIII^e siècle, le protestantisme a subi des modifications considérables. Chasles n'a rien écrit sur les origines du puritanisme, mais, grâce probablement à Carlyle, son attention s'est arrêtée sur le personnage de Cromwell qui, lui semble-t-il, incarne l'esprit puritain à son époque héroïque¹. Dans une longue introduction au livre qu'il a consacré au Protecteur et qui consiste, en grande partie, d'une traduction des *Letters and Speeches of Cromwell*, publiés par Carlyle en 1845, Chasles s'applique à démontrer l'importance capitale du rôle joué par son héros dans les mouvements politiques de l'Europe :

Cromwell est l'auteur définitif de la scission armée du Nord, scission commencée par les Nassau et mise en train par Élisabeth. Le premier il a groupé contre les rois et les peuples de l'Europe latine, les rois et les chefs de l'Europe teutonique.

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier, 15 février, 1^{er} mars 1846.

Les lettres de Cromwell l'aident à approfondir la nature de ce sentiment religieux qui même en motivant une révolution a su garder un caractère grave et le respect de l'ordre, et qui a « rendu la Révolution de l'Angleterre unique par cette magnanimité chevaleresque que l'on remarque chez tous les combattants ¹ ». Chasles a bien saisi le côté mystique de ce puritanisme de première couche, l'exaltation hébraïque, l'idéal de la liberté sous le règne de Dieu, qui inspirait les révolutionnaires anglais, et qui a trouvé son expression poétique dans l'œuvre de Milton.

Dans quatre articles très pénétrants qu'il donne sur Milton, Chasles apprécie le personnage sublime de Satan, la suavité harmonieuse du style du *Paradis Perdu*, l'élévation de l'âme qui fait que Milton est le plus grand poète de l'Angleterre ² ; et pourtant il semble préférer au *Paradis Perdu*, *Comus*, *l'Allegro*, *il Penseroso* et *Samson*, pour cette raison, que ces poèmes révèlent non pas tant les doctrines de leur auteur, mais, ce qui est beaucoup plus intéressant, la religion de son cœur et les luttes secrètes de sa pensée ³. Chasles prend un plaisir particulier à la lecture de ce *Comus* où le poète a su mettre « tour à tour des plus belles images et le charme des plus beaux vers au service de la philosophie et de la volupté ; assurer, à force d'art et d'éloquence, le triomphe de la pensée sur les sens ; préciser, le drame symbolique et atteindre à la fois les deux cimes de la métaphysique chrétienne et de la poésie passionnée ». La perfection des petits poèmes de Milton, aussi bien que le sublime du *Paradis Perdu*, viennent de ce que, tout en évitant le penchant des muses septentrionales vers la rêverie sans forme, Milton a su rester anglo-saxon quant au fond ; — « l'imagination sep-

1. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mars 1841.

2. *Journal des Débats*, 14 juillet, 28 septembre, 21 octobre, 28 octobre 1836.

3. *L'Allemagne ancienne et moderne*, p. 308.

tentrionale s'éclaire et s'échauffe sous le rayon d'or du Midi ». Dans l'œuvre de Milton le culte de la forme et l'enthousiasme de la foi se trouvent réunis. C'est le plus bel exemple de la soudure de l'esprit du midi amoureux de l'art, et de l'esprit du nord.

Inévitablement, selon Chasles, une période de grande floraison poétique est suivie d'une période où la sève semble épuisée ; c'est la loi en littérature comme en politique. Le génie poétique anglais subit une éclipse sous Charles II et Jacques II. Cependant le protestantisme continue à se modifier. Par Shaftsbury, le rusé diplomate, et Temple, qui fut un homme d'esprit sans talent politique, le mouvement religieux de l'Angleterre s'est transformé en mouvement politique, par eux « le protestantisme, sortant de la sphère théologique, est entré dans le domaine parlementaire... Ils ont soudé la double masse du whiggisme libéral et du protestantisme national...¹ ». Dans le domaine de la politique, Shaftsbury fut ainsi le continuateur de l'œuvre de Cromwell et le préparateur de l'œuvre de Guillaume III². Temple a marqué son passage au pouvoir par un seul acte notable, mais chargé des destinées futures de l'Europe ; ce fut lui qui ébranla la ligue protestante des puissances du Nord et assura ainsi la défaite des puissances du Midi. La Révolution de 1688 est le dernier épisode de la lutte du protestantisme et du catholicisme.

L'esprit de 1688, la politique des Whigs, le protestantisme transporté dans le domaine de la politique, est essentiellement un compromis³. De même que le protestantisme

1. *Le XVIII^e siècle en Angleterre*, I, p. 99.

2. L'admiration que Chasles éprouve à l'égard de Guillaume III est sans bornes. Il le décrit comme s'élevant au-dessus de la tourbe intéressée dont il est entouré, et la dominant par son courage, sa sagacité, sa parfaite sincérité. La « glorieuse Révolution » est, selon Chasles, essentiellement son œuvre. Voir *Journal des Débats*, 20 et 31 août 1834.

3. Voir *Le XVIII^e siècle en Angleterre*, I, p. 242 : « L'Angleterre,

accorde une certaine mesure de liberté d'examen sans pourtant rejeter tout à fait l'autorité, la politique whig sans être véritablement démocratique n'accepte pas le principe de l'autorité absolue ; c'est la cause protestante soutenue par l'aristocratie anglaise, le principe du relatif appliqué aux choses de la politique. Le même compromis se fait remarquer dans la vie religieuse de la nation. En traversant la Restauration le puritanisme « descend des hauteurs de Milton jusqu'aux applications de la vie privée ¹ ». Cette transformation se reflète dans la production littéraire. La force, la grandeur, l'imagination sont bannis des œuvres des poètes, amoureux de concettis ; on se met à parodier la littérature française. Entre Milton et les précurseurs du romantisme, Gray et Cowper, il n'y a pas eu, de l'avis de Chasles, un seul vrai poète en Angleterre :

L'Angleterre était devenue paisible. N'ayant plus de luttes religieuses à soutenir, elle cherchait à se modeler sur la sociabilité du continent... La monarchie de Louis XIV éblouissait l'Europe et favorisait le développement de la poésie de cour et de salon dont Pope fut le représentant ².

Comme nous l'avons déjà vu, Chasles laisse presque complètement de côté Swift, Johnson et Pope, dont pourtant il apprécie la grâce, la souplesse et l'élégance, pour indiquer dans l'œuvre de Defoe, de Richardson et de Fielding la persistance de la tradition nationale. Tout ce qu'il a écrit sur le rôle que Defoe a joué dans l'évolution de la littérature et de la société anglaise, témoigne d'une grande

sous Guillaume III, avait acheté sa force par un compromis qui lui avait coûté... On avait sacrifié les passions de chacun à l'intérêt de tous ; non les passions mêmes, dans leur intégrité, mais quelque chose de chaque passion. La douleur et l'angoisse de cette gêne furent le prix payé pour obtenir la pondération du gouvernement, l'opulence de la nation, la fondation d'un empire et la suprématie des mers. »

1. *Journal des Débats*, 8 juin 1841.

2. *L'Allemagne au XIX^e siècle*, p. 321.

perspicacité critique. Il a distingué dans son œuvre des tendances qui, en pleine floraison classique, annoncent le changement artistique qui va s'opérer dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Il a vu que Defoe représente la voix de la bourgeoisie moyenne ; on dirait qu'il a soupçonné ce fait important signalé par M. Cazamian, que « bien plutôt qu'avec Pope et Swift en effet, Defoe, Addison et Steele font corps psychologiquement avec Richardson dans la ligne duquel ils se trouvent déjà, que, après Richardson, la littérature bourgeoise, dont ils marquent l'avènement, sera de proche en proche l'une des causes indirectes du romantisme ¹ ».

Dans l'œuvre de Defoe pourtant, Chasles distingue des restes de l'esprit héroïque et aventureux qui avait inspiré Cromwell et Milton. Il est évident qu'il était très content des trois articles qu'il avait écrits sur cet écrivain, puisqu'il les a republiés au moins trois fois. Defoe était déjà connu en France. *Robinson Crusoë*, traduit pour la première fois en 1720-1721, a eu vingt-six éditions entre 1820 et 1830 ². Trois articles furent publiés en 1837 lors d'une nouvelle traduction par M^{me} Tastu ; en dehors de cela, Chasles est le seul critique français qui se soit occupé de Defoe dans les périodiques, le seul aussi qui n'ignore pas le reste de l'œuvre volumineuse de cet infatigable écrivain. Chasles a raconté la manière dont il a été amené à étudier à fond cette œuvre. S'étant formé une image idéalisée de l'auteur de *Robinson*, il fut bouleversé d'apprendre que cet homme avait été condamné au pilori. Les biographies qui existaient alors lui semblaient insuffisantes ; il eut donc recours aux ouvrages de Defoe lui-même. Comme il n'existait pas à cette époque d'édition complète des œuvres de Defoe ³, il eut d'abord à établir la liste de ses très

1. *Histoire de la littérature anglaise*, p. 747.

2. M. G. Devonshire, *Le roman anglais en Angleterre*, p. 71.

3. L'édition publiée par le fils de Hazlitt est de 1840-43.

nombreux ouvrages. Devant cette fécondité il ne broncha pas ; s'étant frayé un chemin à travers la forêt touffue des ouvrages authentiques de son auteur, il se trouva émerveillé par une intelligence aussi sagace ¹.

Pour les détails biographiques, politiques et sociaux que renferment les articles de 1833, il est probable que Chasles est redevable, ou bien au livre de Walter Wilson, *Memoirs of the life and times of Defoe* ou bien au compte-rendu de cet ouvrage publié dans la *Revue d'Edimbourg* en janvier 1830. Pourtant la conception qu'il s'est formée du rôle et du caractère de Defoe est toute différente de celle du critique écossais.

Chasles a agrandi et embelli Defoe jusqu'à faire de lui le symbole même de l'intégrité courageuse aux prises avec le mensonge et la tyrannie. Il est vrai que devant certains épisodes de la vie de son héros il se trouve gêné et que ses tentatives pour le justifier ne sont pas toujours très convaincantes. Il n'est pas moins ingénieux dans son appréciation de Defoe comme romancier. Tout le monde sera d'accord avec lui lorsqu'il loue la vérité et l'étonnante vraisemblance de *Robinson*. On ne s'attendait pourtant pas à y trouver une sorte d'avant-goût des théories de Rousseau ; toutefois c'est la portée philosophique de l'œuvre qui frappe l'imagination de Chasles :

Une grande idée philosophique, l'homme jeté seul dans la création, en face de la nature et de Dieu, dompte l'un, adore l'autre et se suffit à lui-même... Nul sermon ne fut jamais aussi moral que *Robinson Crusoe*.

Dans deux articles qui parurent le 2 septembre 1831 et le 8 septembre 1834, dans le *Journal des Débats*, Chasles examina les causes de la suprématie incontestable du roman anglais depuis 1688, et de son épanouissement au XVIII^e siècle, au moment même où la poésie et le drame étaient en

1. *L'Angleterre au XVIII^e siècle*, p. 144.

pleine décadence. Il en trouva l'explication dans la transformation psychologique qui s'était opérée en Angleterre entre 1660 et 1688 :

Jusqu'en 1688, dit-il, la Grande-Bretagne était dramatique, poétique, religieuse et commerçante, mais le génie des affaires et du négoce n'avaient étouffé ni la flamme inspiratrice du poète ni l'enthousiasme de la pitié.

La Révolution de 1688 avait marqué le commencement d'une ère nouvelle :

Avec la situation politique, les mœurs changèrent. Les traces du puritanisme de Cromwell et celles de l'ancienne existence aristocratique féodale se confondirent et s'amalgamèrent avec une philosophie plus douce, plus rationnelle, dont Locke fut l'apôtre et le propagateur. La convenance règne dans les mœurs ; une prudence sociale mêlée de moralité, de dévotion, d'un peu de prudence, succède aux excès de spirituelle débauche, et aux élans du fanatisme austère ¹.

La civilisation se dirigea alors vers les recherches du bien-être physique, et la moralité vers le raffinement de la bienséance ². Cette philosophie, qui dominait la société anglaise sous la reine Anne, sorte de puritanisme à demi-effacé, modéré, devenu raisonnable, était très favorable au développement du roman. Dans une telle société, le foyer domestique devient d'une très grande importance. On se met à peindre avec une extrême délicatesse les détails d'intérieur, les subtilités du cœur. Or, une telle profondeur d'observation psychologique et philosophique ne convient ni à la poésie ni au drame ; cette époque a donc vu une floraison de romans d'analyse ; Richardson est le maître du genre.

Comme on le sait, les romans de Richardson ont été fort appréciés en France au XVIII^e siècle. Chasles écrit en

1. *Le XVIII^e siècle en Angleterre*, I, p. 364.

2. *Ibid.*, p. 365.

1832 que Richardson et Fielding « sont adoptés depuis cinquante ans par l'Europe entière et reconnus rois du roman moderne ». Pourtant, à partir de 1821, comme nous l'apprend Miss Devonshire, la popularité de Richardson va diminuant en France, tandis que celle de Fielding va plutôt augmentant. Philarète Chasles partage sur ce point les préférences de ses compatriotes.

Richardson, dit-il, n'a pas échappé aux dangers inhérents au genre qu'il a adopté, l'exagération du détail et le manque de perspective. Son roman, essentiellement bourgeois, inspiré par le sentimentalisme puritain, se prête à la prédication morale. Il éprouvait le besoin d'édifier ; ses romans renferment tout un système de philosophie et de religion pratiques. Ils forment d'ailleurs un tableau admirablement vrai de la bourgeoisie semi-puritaine de 1688 à 1788, mais tout un côté de la vie anglaise de l'époque est laissée dans l'ombre ; — « il y avait d'autres cœurs qui battaient plus vite, d'autres esprits qui se jouaient dans une plus libre sphère ¹ ».

En face du puritain Richardson se dresse la figure robuste et énergique de son rival Fielding, dont le génie profondément national s'appuie sur des fondations bien autrement solides, l'observation libre des caractères humains. Ennemi acharné du « cant », de cette hypocrisie de probité, de décence, et de sagesse, ennemi également du calvinisme inexorable tel que Richardson l'a dépeint dans *Clarissa*, il a démasqué la fausse vertu, sondé les profondeurs de l'âme humaine. « Qu'est-ce donc que le génie, se demande Chasles, si ce n'est la faculté de tout comprendre ? »

A ce titre Chasles range Fielding parmi les grands créateurs, avec Shakespeare et Molière, qui ne se sont pas contentés d'observer une seule des faces de la vie ². En

1. *Ibid.*, p. 375.

2. Sainte-Beuve a exprimé un jugement très semblable sur Fielding.

outre il considère que Fielding est un très grand artiste ¹.

Richardson et Fielding ont donc exprimé deux aspects différents, mais également vrais de la société bourgeoise du XVIII^e siècle. Après eux, le roman sentimental a été développé par un groupe de femmes, parmi lesquelles Chasles distingue M^{me} d'Arblay, Maria Edgeworth, Miss Burney ², Jane Austen ³; et le roman réaliste par Goldsmith, Smollett et Sterne. Chasles avait évidemment raison de distinguer entre la sentimentalité pieuse de Richardson et la sentimentalité cynique de Sterne.

La sensibilité de Sterne, tout à l'opposé de celle de Richardson, lui semble être l'expression d'un tempérament sensuel :

Sous cette affectation de sentimentalité il était tout bonnement sensuel ; son bonheur et son art consistent à transformer cette sensualité en sensibilité, à tromper sous ce rapport le public et lui-même... C'était un révolté des sens, du caprice, de l'intelligence et de l'art ⁴.

Le protestantisme, dit Chasles, avait été la révolte de l'individu réclamant le droit d'examen dans les choses religieuses ; Sterne réclame le droit de protester à son tour contre la règle puritaine, « le droit de sentir, de jouir, de vivre sans entrave, dans la libre acceptation du caprice et de la fantaisie ⁵ ». D'une sensibilité superficielle, d'une

1. *Journal des Débats*, 13 octobre 1838.

2. Le Fèvre-Deumier, dans son *compt.-rendu malveillant du XVIII^e siècle en Angleterre (Critique littéraire, 1825-1845, Paris, 1896, p. 113-138)* accuse Chasles d'erreur en ce qu'il distingue entre M^{me} d'Arblay et Miss Burney. C'est Chasles qui a raison ; cette Miss Burney dont il s'agit n'est pas *Fanny* mais *Sarah Harriet* (1770-1844).

3. Chasles n'était pas seul à méconnaître l'originalité de Jane Austen. Elle a dû attendre longtemps avant d'être appréciée en France à sa juste valeur.

4. *Journal des Débats*, 8 juin 1841.

5. *L'Allemagne au XIX^e siècle*, p. 97.

intelligence puissante et hardie, Sterne a eu une influence énorme à l'étranger comme en Angleterre ; plus que personne il a contribué à ramener la tolérance, à libérer l'homme intérieur.

Sur Smollett, Chasles n'a rien écrit d'important ; cet écrivain lui déplait par sa grossièreté et son cynisme ¹. Il paraît d'ailleurs qu'au XIX^e siècle, Smollett n'a pas été apprécié en France ². Pour l'œuvre de Goldsmith, au contraire, avec tous les critiques français de l'époque, Chasles n'a que des éloges :

C'est l'églogue la plus dramatique et la plus naïve que l'on ait jamais écrite, ou plutôt, c'est l'épopée domestique... C'est chose merveilleuse combien le cœur est soulevé doucement et profondément remué de cette lecture ³.

Quant aux « petites filles de Richardson », leur œuvre n'est qu'un mélange de sensibilité douce qui tend à dégénérer en sucreries ⁴ ; on y trouve exagérés tous les défauts du maître. Les héroïnes plus prudentes que vertueuses de Maria Edgeworth prônent une moralité utilitaire et toute de façade qui devient insupportable dans les romans de Hannah More où elle se joint à une pruderie ridicule, et qui reflète les modifications qui s'opèrent dans l'esprit de la société bourgeoise à la fin du XVIII^e siècle, société bâtie, comme nous l'avons vu, sur l'idée du compromis.

Vers la fin du siècle, en effet, une situation paradoxale se présente ; en face de l'esprit de 1688, champion de la liberté et de la démocratie relatives, se dresse l'esprit de la philosophie française, inspiratrice de la Révolution, champion de la liberté absolue ; l'esprit de compromis contre l'esprit de logique. Les Whigs acceptent le principe

1. *Le XVIII^e siècle en Angleterre*, p. 370.

2. M. G. Devonshire, *ouvrage cité*, p. 86.

3. *Journal des Débats*, 5 juillet et 24 août 1837.

4. *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1844 ; voir aussi *id.*, 15 juillet 1842.

de la liberté, mais sans le pousser à son dernier terme ; les Français, qui n'ont pas la même horreur de l'absolu, se divisent en deux camps, partisans de l'autorité absolue et partisans de la liberté absolue. Forcés de choisir entre ces deux principes dangereux, les Whigs n'ont pas hésité ; ils se sont rangés du côté de l'autorité, et ont résisté de toutes leurs forces à l'esprit révolutionnaire, qui niait le compromis, l'essence même de leur doctrine ¹.

Comprenant de cette façon la crise de 1789, Chasles a pu apprécier l'attitude de Burke ; il a compris, en effet, que ce dernier, en attaquant la Révolution, n'avait pas répudié le principe de la liberté auquel il avait consacré sa vie, mais que l'erreur des Whigs fut de ne pas s'apercevoir que le monde marchait inévitablement vers la démocratie, de ne pas reconnaître dans le conflit qui s'engageait, « la lutte de 1688 contre 1789, la résistance de l'aristocratie anglaise contre le principe de liberté religieuse et civile ; d'un passé vivant et puissant contre un avenir inévitable ».

Chasles s'est aperçu de la persistance, bien avant dans le XIX^e siècle, du vieil esprit whig, mais discrédité depuis qu'il s'était rangé ouvertement du côté de la réaction, et n'était plus la force vitale et dirigeante qu'il avait été pendant tout le XVIII^e siècle. Cependant le réveil méthodiste avait amené parmi les classes pauvres et la petite bourgeoisie un renouvellement de l'esprit religieux, de la foi héroïque de l'époque de Milton.

1. Voir *Le XVIII^e siècle en Angleterre*, p. 227 : « Le lien moral de l'Angleterre, la chaîne religieuse qui maintenait encore le faisceau de 1688, l'esprit puritain, se trouvait attaqué par la philosophie de la France qui frappait du même coup le principe créateur de 1688, l'aristocratie. Un combat allait donc commencer qui a duré de 1789 à 1815 et qui n'est pas fini, c'est la lutte de 1688 contre 1789... »

IV

TROISIÈME FLORAISSON DU GÉNIE NATIONAL. LE ROMANTISME

Selon Chasles, le grand renouvellement poétique fut en grande partie l'œuvre de Cowper, renouvellement inconscient, puisque ce malade, épris de poésie champêtre, n'avait pas de théories littéraires et n'appartenait à aucun groupe. C'est lui qui retrouva l'inspiration intérieure, le secret de l'émotion et de la sympathie et inaugura la période la plus brillante de la poésie anglaise, en la ramenant à l'inspiration nationale, à la foi puritaine affaiblie depuis Milton. Avec lui, rejetant l'artificialité et le pittoresque, la grande poésie reparut. Dans son article sur Cowper, Chasles a défini ce qu'il entend par la poésie lyrique :

Vouloir frapper l'imagination du lecteur par une série de tableaux... c'est le propre des génies secondaires... la grande poésie ne transcrit pas, elle explique, elle approfondit, elle rêve, elle exalte, elle prie, elle pleure, elle console ¹.

Elle ne décrit pas, elle est faite d'émotion et de méditation philosophique :

Telle est la vraie poésie lyrique, toute d'impulsion, d'instinct, de passion : une simplicité véhémence, un élan vif et naïf en constituent la beauté.

Pendant les premiers mois de son exil en Angleterre, Chasles a été réconforté par la lecture de ce rêveur solitaire, créateur de l'idylle méditative. Il raconte comment, en se promenant sous les chênes de Hyde Park, il s'est associé intimement à la pensée de Cowper, comment celui-

1. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} février 1835.

ci lui a révélé le grand secret littéraire, « la fraternité des pensées humaines sous les variétés de la forme et du style ¹ ». Il est curieux de remarquer chez Sainte-Beuve, le même goût de cette poésie si profondément religieuse, si mélancolique, et qui semble répondre à un besoin de leur âme complexe.

Tout ce que Chasles a écrit sur Cowper novateur est parfaitement juste. Il a bien compris qu'en ramenant la poésie britannique à son caractère chrétien et septentrional, il n'a obéi qu'aux impulsions de son propre cœur : « Il exprime les sensations que la nature lui communique ; c'est un écrivain dont la sève et le génie sont tout britanniques ».

Pour la poésie réaliste de Crabbe, Chasles se montre beaucoup moins enthousiaste. Tout en reconnaissant la profondeur de ses observations et la vigueur de ses récits, il se sent révolté par ce qu'il appelle « sa cruelle satire contre les malheureux ». Dans la poésie de Burns il trouve un charme infini. Cette poésie complètement dépouillée d'érudition, de mysticisme aussi, comme de moralité, l'expression spontanée des émotions simples, lui semble approcher de la perfection du genre. C'est la naïve expression du lyrisme septentrional dans toute sa pureté. Et puis, il trouve un plaisir délicat à goûter le style de Burns, savoureux, subtil et solide.

La petite chanson du berger d'Écosse, sa muse qui trotte pieds nus, en fredonnant sa douleur ou sa gaîté le long des haies vives, m'est aussi très agréable ; j'entends son murmure qui de mon oreille pénètre dans mon cœur ².

Il avait même, surmontant les difficultés du dialecte, traduit toute l'œuvre de Burns. Il s'est probablement rendu compte de l'impossibilité, à moins d'être soi-même un grand poète, de rendre en français la grâce de cette

1. *Ibid.*

2. *L'Allemagne au XIX^e siècle*, p. 340.

poésie ; en tout cas, il ne semble pas avoir publié cette traduction ¹.

Parmi les écrivains romantiques de la deuxième génération, ce sont naturellement Scott, Wordsworth, Coleridge, Lamb, et non pas Byron que Chasles considère comme étant dans la tradition nationale et puritaine, et donc seuls importants pour l'histoire de la littérature et le mouvement des idées. Ses premières impressions furent pourtant tout autres.

A l'époque où Chasles arrivait en Angleterre, la gloire de Byron était à son comble. L'article de 1821 ² montre le jeune critique tout à fait séduit. A peine lui reproche-t-il quelques petits défauts, « un peu d'obscurité ou d'exagération, quelques traits de mauvais goût ». C'est de l'idolâtrie presque ; Byron, le grand passionné, révolté contre une société polie et perverse, ennemi du *cant*, merveilleux poète descriptif, maniant en maître une langue harmonieuse et ferme, riche d'images, concise, éloquente, créateur de caractères dont la vérité l'a fait comparer à Shakespeare, tel il s'est présenté devant les yeux éblouis du jeune Français, qui, sans doute, trouvait dans cette poésie ardente et troublante le reflet de ses propres tourments. Cet

1. *Robert Burns*, article non signé traduit du *New Monthly Magazine, Revue britannique*, première série, 13-14 septembre 1827, p. 30, note de l'éditeur : « Nous devons cette élégante version et celle des poésies qui vont suivre, à l'obligeance de M. Philarète Chasles. Il vient de terminer une traduction complète des poésies de Burns, dont, sans doute il ne tardera pas à faire jouir le public. Son beau talent, éprouvé dans les concours académiques, et sa parfaite connaissance des divers dialectes de la langue anglaise, le rendaient tout à fait propre à reproduire en français les œuvres de ce poète si original et si peu connu parmi nous. On trouvera traduits les poèmes suivants : *Marie Morison, Romance (à Lucy), La prière, La réponse de Jeannie*. Voir aussi L. Halévy, *Poésies européennes*, Paris, 1827. « M. Chasles a traduit en prose les poésies de Burns. Il serait à désirer qu'il publiât cette traduction remarquable par la grâce, l'élégance et le coloris. »

2. *Revue encyclopédique*, février 1821.

enthousiasme ne pouvait pas durer. Déjà en 1830 lorsque parurent les *Mémoires de Byron*, édités par son ami Moore, les louanges que Chasles lui décerna furent beaucoup plus modérées. En 1831, c'est la critique qui l'emporte sur l'éloge : « Byron, misanthrope, fat, grand seigneur, sincère, affecté, vaniteux, violent, ironique, mais toujours cherchant à remplacer l'unité de la conduite et de la pensée par l'excès de l'énergie... ¹ ». Déjà dans cet article s'insinue la critique que Chasles développera plus tard dans son bel essai sur Scott et Byron ² ; il a manqué à ce dernier cette sympathie indulgente que les très grands écrivains ont tous éprouvée envers leurs semblables ; en s'isolant des hommes, en cédant au besoin de les blâmer, Byron s'est relégué inévitablement au rang des poètes secondaires. Sa poésie n'est que la poésie de la vengeance. Il n'aura pas de postérité. En 1833, dans un article sur *Obermann*, Chasles regrette que l'influence de Byron soit si puissante sur les jeunes écrivains français ; « c'est un enfant qui boude, on est las de toute cette désespérance ³ ». Enfin, dans les deux articles sur Scott recueillis dans *Etudes sur l'Angleterre au XIX^e siècle*, Chasles s'est prononcé définitivement sur Byron. Il serait difficile, même aujourd'hui, de trouver une appréciation plus juste du caractère et de l'œuvre du grand poète romantique. Bien que son premier enthousiasme ait diminué, Chasles reconnaît que Byron est, après tout, un grand poète. « Se constituer ainsi l'écho universel des douleurs de son temps, c'est être un grand poète ». Mais la poésie byronienne doit son éclat à la beauté de la forme, à la vigueur de l'exécution, autant qu'à la valeur intrinsèque et à l'étrange contraste des éléments qui la composent ⁴.

1. *Journal des Débats*, 1^{er} octobre 1831.

2. *Ibid.*, 26 septembre, 18 octobre 1837.

3. *Ibid.*, 19 août 1833.

4. *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 139.

Si, dans les articles de 1821, Chasles s'est montré trop indulgent pour l'œuvre de Thomas Moore, s'il a voulu dans *la Fiancée* imiter l'exotisme et la richesse de coloris qui éblouissaient les contemporains, ce fut là un engouement bien passager, et lorsque, après la mort du poète irlandais, décédé en 1852, il lui consacra un article, il ne trouva à louer dans tout son bagage littéraire que les *Mélodies irlandaises* ¹. « Tout le reste n'est qu'un flot ou plutôt un déluge de paillettes... Quand on relit son célèbre *Lalla Rookh* on a peine à comprendre que Moore ait passé pour le rival de Byron, de Wordsworth et de Scott ». Même ces mélodies tant vantées, comme elles sont maigres ! Elles n'ont qu'une valeur selon Chasles, celle d'être vraiment mélodieuses.

A mesure donc qu'il a approfondi l'étude des poètes anglais, son goût pour Moore et Byron a diminué, tandis que son admiration pour Cowper, Wordsworth, Coleridge allait toujours augmentant. En cela il a suivi l'évolution de l'opinion littéraire en Angleterre. L'Américaine Mrs. Howe, visitant l'Angleterre en 1843, écrivit dans son journal :

Critiquer Wordsworth, ou louer Byron, c'était là deux crimes également impardonnables à Londres à cette époque ².

Pourtant, comme on l'a vu, longtemps avant 1843, Chasles avait commencé à préférer Wordsworth à Byron. On peut donc lui accorder au moins le mérite d'avoir marché en cela avec l'avant-garde de l'opinion anglaise.

En 1846, lorsqu'il aborda dans son cours au Collège de France l'étude de la poésie anglaise après Byron, il donna la place d'honneur à Keats et à Shelley. Ces deux poètes

1. *Revue contemporaine*, 1855, t. XXI, p. 385-425 ; *L'Angleterre littéraire*, p. 137-187.

2. *Réminiscences*, p. 115.

n'étaient guère alors connus en France. Pichot leur avait consacré quelques pages, il est vrai, mais sans les distinguer des poètes secondaires tels que Leigh Hunt, qu'il semble même leur préférer à certains points de vue ¹. En 1848 parurent les *Life and Letters of Keats*, éditées par Milnes. C'est dans ces lettres qui jetèrent sur la vie et le caractère de Keats une lumière nouvelle, que Chasles a puisé les matériaux de l'admirable portrait qu'il a tracé du poète. Le premier en France il a réfuté la légende d'après laquelle Keats serait mort de la douleur causée par un article de revue ; il maintient au contraire, que la débile santé du jeune homme n'a pas pu résister à l'énervement de ses rêveries et des extases d'une imagination sans contre-poids.

Chasles apprécie dans le talent de Keats la concentration, et la vigueur de l'expression, l'image rendue palpable et lumineuse, surtout la puissance de création et d'évocation, et son admirable faculté de saisir l'idéal et de le reproduire dans un vers mélodieux et tout vibrant de passion. Il découvre le secret de ce talent original dans l'application de l'analyse septentrionale et d'un mysticisme exalté, aux créations riantes et sublimes du paganisme. Et pourtant il croit que Keats avait tort de céder à son penchant vers l'archaïsme :

Sans doute, dit-il, il y a bien des défauts à reprocher à ce jeune homme et ce sont à peu près les mêmes que l'avenir reprochera à notre mouvement littéraire de 1815, mouvement trop sensuel, d'imitation, peu national, trop archaïque... L'âme et la foi, la charité humaine et la sympathie, la vérité et l'idéal chrétien sont trop souvent absents ².

Il lui semble en somme que, si la religion de sa pensée avait été le christianisme au lieu d'être le paganisme,

1. *Ouvrage cité*, t. III, p. 105-118.

2. *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 198-199.

s'il s'était associé au mouvement poétique national inauguré par Cowper et continué par Wordsworth, au lieu de se réfugier parmi les évocations de la Grèce païenne, Keats ne serait pas mort avant d'arriver à la maturité de son talent, il n'aurait pas perdu son génie, il l'aurait agrandi, épuré, ennobli et fortifié. L'inégalité, la diffusion, une tendance à abuser du charme des sons et du rythme comme de l'ardeur du coloris, Chasles reconnaît que ces défauts sont dûs à l'extrême jeunesse de Keats, et qu'ils auraient disparu avec l'âge ; que s'il avait vécu et atteint la maturité de son talent, il aurait pris rang parmi les plus sublimes des poètes septentrionaux.

En parlant de Keats, Chasles avait dit : « Malheur à qui ne demande à la vie que l'intensité de la sensation ! Celui-là manque le but supérieur de l'être qui est l'activité harmonieuse, l'imitation de la grande loi divine, ou, comme dit Platon, la « sainteté ¹ ». C'est de ce mot même qu'il se sert pour caractériser le génie de Shelley : « Personne autant que Shelley n'avait reçu de Dieu le sentiment de l'idéal. Le don suprême de la sainteté était en lui ² ».

Il ne s'est pas non plus montré insensible à la beauté de la forme ; après avoir cité un des poèmes de Shelley, il avoue « qu'on ne peut rien ajouter à la mélodie de ces vers dans l'original, à la richesse de leur expression, même à la profondeur de leur sens ³. Et pourtant il lui semble qu'il y manque quelque chose, que l'âme du lecteur, émue et enchantée, cherche en vain un point solide, une forme précise, un contour arrêté. Shelley abuse de l'analyse métaphysique :

Les trois géants de la poésie anglaise, Milton, Shakespeare et Byron, ont su lutter avec succès contre le penchant et le

1. *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 215.

2. *Id.*, p. 216.

3. *Id.*, p. 452.

danger des muses septentrionales, contre la rêverie sans forme, l'analyse sans puissance, la subtilité sans fécondité, la maladie de la pensée, se dévorant elle-même dans ses cavernes. Milton Shakespeare et Byron ont su trouver la forme, et l'ont consacrée sur l'autel du beau, en lui donnant le rythme et l'image... Wordsworth lui-même et William Cowper ont détaillé finement la simplicité des mœurs, l'humilité des conditions, les tristesses et les tendresses de la vie rustique ; cette réalité chez eux n'a jamais la prétention de la grandeur, elle possède la grâce du vrai. Mais Spencer (*sic*)... Shelley, Tennyson, ont essayé la poésie métaphysique, la poésie sans forme ; le nuage qui passe dans le ciel et se disperse sous le vent qui souffle, la mélodie sans mesure et sans terme qui parcourt les feuillages de la forêt ¹.

Malgré toutes les beautés que leur œuvre renferme, Chasles considère que l'influence de Keats et de Shelley a été néfaste dans l'évolution de la poésie en Angleterre, puisque, en y introduisant d'une part l'archaïsme, et de l'autre l'analyse métaphysique, ils ont donné l'impulsion à deux tendances fort dangereuses. Ils ont ainsi contribué à enlever à la poésie lyrique son caractère propre, qui est l'expression spontanée de l'émotion. Ils n'ont pas su se contenter d'être simplement de leur temps et de leur pays, comme Cowper et Burns l'ont été. Nulle part la conception un peu étroite que Chasles s'était faite de la poésie lyrique n'a autant nui à sa critique que dans les jugements qu'il a portés sur Keats et Shelley. Il se montre beaucoup plus perspicace lorsqu'il s'agit de Wordsworth et de Coleridge.

En 1821, lorsque, dans la *Revue encyclopédique* Chasles ne mentionna Wordsworth et Coleridge que pour leur reprocher, à l'un « une malheureuse affectation de simplicité sentimentale », à l'autre « un penchant à la sensibilité mystique et aux rêveries vaporeuses empruntées à la nouvelle école de poésie allemande », il ne connaissait que très

1. *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 451.

superficiellement la poésie « lakiste ». D'ailleurs, en leur préférant Byron et Moore, et même Southey et Campbell, il ne faisait que suivre l'opinion de la plupart des Anglais à cette époque. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'il consacre à Byron quatre pages débordantes d'enthousiasme tandis que quelques lignes lui suffisent pour caractériser l'œuvre de Wordsworth et de Coleridge. Entre 1822 et 1835 il se familiarise avec leur œuvre. Pourtant, en 1835, il s'imagine que *The ancient Mariner* est de Wordsworth ¹. Dans l'article de 1835 il proteste contre la manie de classer ensemble des poètes aussi différents que Wordsworth, Coleridge, Southey, et de les considérer comme formant une « école ». Il insiste sur le caractère individuel du talent de chacun d'eux :

Ces poètes n'ont rien de commun entre eux, quoi que l'on ait pu dire : Southey se plaît à reproduire les formes extérieures, les images palpables et vivantes. Wordsworth embellit les choses communes de la vie et revêt de poésie les réalités. Coleridge trouve un charme spécial à faire vivre le monde fantastique dans des vers dont l'harmonie magnétique s'empare de l'âme et prête aux chimères une vie réelle et populaire. Southey habite la terre ; Wordsworth creuse ; Coleridge plane... Le plus grand de ces poètes, selon moi, c'est Wordsworth ; le plus grand, parce qu'il est le plus original des trois. Il ressemble aux montagnes qui l'environnent, sa pensée haute est semée de détails infiniment délicats ; elle a mille variétés microscopiques, mille métaphysiques profondeurs, mille délicieuses puérilités. La pensée de Southey, grand écrivain, est encore à demi païenne ; une lueur orientale la colore et l'œil est quelquefois ébloui de cette splendeur. La pensée de Coleridge est vaporeuse, souple, subtile, plus allemande qu'anglaise, difficile à saisir, alors même qu'elle brille. Elle ressemble aux vapeurs, dont les masses s'accumulent au front des montagnes et qui s'enflamment, transparentes, sous les rayons du soleil qui les pénètre... ².

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1835. Chasles attribue *The ancient Mariner* à Wordsworth.

2. *Revue de Paris*, janvier 1835 ; *Mémoires*, II, p. 74-75.

Il semblerait, d'après cette citation, que Chasles ait deviné dans Wordsworth autre chose que le poète du foyer et de la nature qui, entre 1830 et 1870 a eu en France sa chapelle, dont le prêtre a été Sainte-Beuve ¹. En 1839, Chasles parle de la subtilité de la pensée de Wordsworth ; sa poésie est, dit-il, intraduisible ². Il n'a pas été le premier à indiquer au Français la portée philosophique de l'œuvre du poète lakiste ; nous avons déjà vu qu'Amédée Pichot dans son *Voyage historique et littéraire*, publié en 1825, avait fait une analyse assez approfondie de l'*Excursion*. Ni Chasles ni Pichot n'ont réussi à faire apprécier en France la véritable grandeur de Wordsworth. Jusqu'en 1896, quand M. Legouis, par son étude sur *La jeunesse de William Wordsworth* ³, a révélé à ses compatriotes le fond même de cette poésie si longtemps méconnue, Wordsworth n'a pas été considéré en Europe autrement que comme le poète de la vie domestique et de la nature ⁴.

Chasles et Pichot ont donc ce mérite, d'avoir devancé d'une soixantaine d'années l'opinion littéraire en Europe. Chasles a même compris que ce qui allait nuire à la réputation de Wordsworth, c'était justement un des éléments essentiels de sa poésie, la foi. « Il s'y trouve, dit-il, quelque chose de trop haut pour être aimé de tous ⁵ ».

Si la pensée philosophique de Wordsworth n'avait pas été appréciée par les critiques étrangers, le goût de Coleridge pour la métaphysique, joint à une certaine nébulosité toute germanique dans l'expression, les avait complètement déroutés. Pichot, comme Sainte-Beuve, préfère dans toute l'œuvre de Coleridge le petit poème de *Geneviève*.

1. Joseph Texte, *Littérature européenne*, 1898, p. 186.

2. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mars 1839.

3. Paris, 1896.

4. Joseph Texte, *ouvrage cité*.

5. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mars 1839. Voir aussi *Athénæe français*, 11 novembre 1854, p. 1049 et suiv.

C'est assez indiquer la superficialité de sa connaissance de ce poète. Chasles a été seul à deviner l'étendue et la profondeur de cette intelligence qu'il décrit comme étant « très haute et très vaste ». A vrai dire, le Coleridge à qui il décerne tant d'éloges, ce n'est pas tant le poète, que le critique et philosophe dont la pensée s'est élevée au-dessus des préjugés nationaux, pour jeter un coup d'œil sur le mouvement universel de l'humanité.

Parmi les prosateurs, Chasles distingue deux écrivains qui, très différents l'un de l'autre à bien des points de vue, incarnent tout ce qu'il y a de meilleur dans le romantisme britannique, Walter Scott et Charles Lamb. Lamb était alors à peine connu en France, Scott jouissait déjà d'une grande réputation. Pourtant, de tous les critiques français de la première moitié du XIX^e siècle, c'est Chasles qui a le plus longuement écrit sur Scott et qui a résumé le mieux l'opinion de la plupart des critiques anglais ¹. Dans deux articles publiés dans les *Débats* ², il a contrasté l'influence de Byron et celle de Scott, les deux écrivains qui ont « servi de guides intellectuels à l'Europe au commencement du XIX^e siècle ». L'influence de Byron lui semble avoir été néfaste, non seulement parce qu'il a représenté l'apothéose de la sensation, mais aussi parce qu'il a nourri des sentiments de mépris et de haine contre ses semblables, tandis que Scott a exercé une influence parfaitement bienfaisante, parce qu'il a préconisé le côté moral et intellectuel de la vie et que, voulant tout comprendre, il a réussi à se transformer, pour ainsi dire, en spectateur, à regarder l'humanité avec sympathie et sans préjugés, à juger sans jamais se passionner. La grandeur de Scott tient au caractère de son esprit ; sagace et lumineux, armé de fermeté et de persévérance, il a su rester calme et bienveillant au

1. M. G. Devonshire, *ouvrage cité*, p. 125.

2. Décembre 1834.

milieu de tous les orages de la vie. Le caractère serein et lucide de son génie le rapproche de Goethe. Le talent, dit Chasles à ce propos, « n'est qu'une sympathie plus ou moins vaste, plus ou moins intense ». Scott, si richement doué de cette qualité, lui semble prendre rang parmi les écrivains supérieurs de l'Angleterre. La supériorité de Scott ne dépend aucunement, au gré de Chasles, de l'élément archéologique de son œuvre ; on peut lui reprocher bien des inexactitudes de fait, de chronologie et de langue, mais cette inexactitude se rachète par la réalité humaine des personnages et par l'observation animée des caractères :

Il a donné à ses personnages de la chair, du sang et une âme. Vous sentez qu'ils vivent près de vous, et peu importe le reste.

Ses créations les plus inoubliables sont ses personnages secondaires, les gens du peuple ; il réussit ainsi à saisir dans le caractère de ses personnages l'esprit des siècles passés. C'est une sorte de vérité poétique¹. Il est intéressant de constater que l'opinion de Chasles sur la valeur essentielle et durable de l'œuvre de Scott correspond presque entièrement à celle qu'on trouve exprimée par un critique de la *Revue d'Edimbourg* quatre mois après la publication de l'article de Chasles².

Le seul reproche sérieux qu'il adresse à Scott c'est d'avoir négligé la forme et le style. Ce défaut est, aux yeux de Chasles, assez grave pour le faire descendre dans l'avenir un peu au-dessous de sa valeur réelle.

Dans le personnage de Lamb, Chasles admire l'expression la plus subtile et la plus complète de l'*humour*, cette attitude psychologique particulière aux Anglais, et où

1. *Journal des Débats*, 8 septembre 1831. Voir aussi 9 décembre 1834, 24 décembre 1834. Ces articles sont recueillis dans *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 85-101.

2. January, 1832 vol. 109.

entrent le respect de l'individu, la bonté, l'ironie, avec quelque chose de profond et de mélancolique qui ne saurait se définir.

Même dans ses lettres familières on retrouve ce que les Anglais appellent *humour*, peut-être le plus haut point du génie ; le sentiment de l'infini entrevu dans les petites choses, le signe de la disproportion incurable entre nos misères et notre âme immortelle, entre nos désirs et nos impuissances ; l'échappée de vue qui nous montre le ciel par le soupirail d'une caverne ¹.

On ne peut pas accepter sans réserves cette définition de l'humour. Toute cette belle étude est pourtant à lire. Comme Taine plus tard, Chasles regarde l'humour comme étant chez les Anglais l'expression de l'indépendance germanique. On ne saurait nier que Chasles, en choisissant Lamb comme l'expression la plus complète de l'humour, n'ait fait preuve d'une perspicacité plus fine que celle de Taine, qui, lorsqu'il dresse la liste des chefs-d'œuvre de l'humour, laisse de côté tous les humoristes du genre de Lamb et de Goldsmith, et n'y inscrit que les satiristes du type de Swift ².

Nulle part les avantages de la méthode plus souple de Chasles ne se font sentir plus vivement que dans son analyse de l'œuvre des humoristes. Tandis que Taine est souvent induit en erreur par la nécessité où il se trouve d'appliquer à des écrivains aussi différents les uns des autres que Swift et Thackeray une conception de l'humour fondée sur une idée *à priori* du caractère anglais, Chasles a su distinguer entre la satire amère et cruelle du premier et l'ironie bienveillante et quelquefois joyeuse du romancier idéaliste ³. En tout cas Chasles est plus en accord

1. *Le XVIII^e siècle en Angleterre*, II, p. 269-315.

2. F. C. Roe, *ouvrage cité*, p. 66.

3. « Taine entend toujours chez Thackeray les accents de la colère... » F. C. Roe, *ouvrage cité*, p. 64.

avec les Anglais tels que Meredith pour qui un des éléments essentiels de l'humour est la bonté. A ce propos il est intéressant de remarquer que les écrivains français qui, à son sens, se rapprochent le plus des humoristes anglais, sont Montaigne, Cazotte et Xavier de Maistre¹. Il est vrai que dans *l'Histoire humoristique des humoristes*² Chasles semble employer le mot *humour* comme simple synonyme de *bizarverie*, et pourtant, les études qu'il a consacrées à Defoe, à Lamb, à Dickens, à Thackeray, sont la preuve qu'il y voyait autre chose.

Deux citations suffiront pour montrer avec quelle justesse le critique français a déterminé la place de Lamb dans la littérature du XIX^e siècle :

Déjà il dépasse de toute la tête la plupart des hommes illustres de sa génération et de la nôtre.

Car il a laissé des fragments qui resteront, dont pas une ligne n'est oiseuse ou inféconde ; leur saveur mûrit, leur charme devient plus puissant à mesure que les mois s'écoulent. Pendant que les beautés éclatantes de Walter Scott et de Byron commencent à pâlir, les pages longtemps négligées et peu nombreuses de Lamb se dorent et resplendent comme les feuilles quand l'automne vieillit. La pensée, la rêverie, la méditation, l'érudition, l'amour de l'humanité, l'originalité profonde qui en sont la sève et la force, apparaissent dans toute leur beauté... Déjà classique, on le nommera bientôt le La Bruyère ou le Michel de Montaigne de cette grande génération anglaise...

Lamb, le premier des critiques modernes, le plus fin des peintres de mœurs anglaises entre 1800 et 1830, est celui qui a pénétré le plus avant dans l'étude de la vieille langue et des auteurs anglais du XVI^e siècle, celui qui a remplacé sur leur trône les écrivains originaux que la Grande-Bretagne adore aujourd'hui, et livré à la postérité le tableau profond des mœurs commerciales et bourgeoises de son pays³.

1. *Journal des Débats*, 15 novembre 1838.

2. *Le XVIII^e siècle en Angleterre*.

3. *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1842 ; *Le XVIII^e siècle en Angleterre*, p. 279.

V

L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE

Lorsqu'en 1834 Chasles se mit à écrire pour la *Revue des Deux Mondes* des articles sur l'état actuel de la littérature anglaise, il se sentait inévitablement attristé par le contraste entre les richesses poétiques du demi-siècle qui venait de s'écouler et l'aridité du présent. Cette aridité ne l'empêcha pas de remplir consciencieusement, pendant une quinzaine d'années, la tâche qu'il s'était proposée, tenir le public français au courant du mouvement littéraire d'Outre-Manche.

L'appauvrissement de la production littéraire n'offrait rien qui pût l'étonner ; c'était la conséquence inévitable de l'affaiblissement de la tradition protestante. Le premier signe de la décadence, le morcellement des sectes, se reflétait dans la littérature, où se faisait remarquer un morcellement analogue des genres. L'impression générale qui ressort des articles de Chasles à cette époque, c'est que la seule expression littéraire un peu vivante à l'époque contemporaine était à chercher dans l'œuvre des prosateurs.

Au théâtre le XIX^e siècle avait connu plusieurs tentatives de renouvellement. Les essais dramatiques de Lamb et Milman, fondés sur l'imitation de Webster et de Massinger, avaient complètement échoué, comme devait inévitablement échouer toute tentative de renouvellement par l'archaïsme. Byron, dont le théâtre était tout simplement un retour à la tragédie classique, n'avait pas eu plus de succès. Bien plus intéressants étaient les drames métaphysiques écrits à l'imitation de Wordsworth et de Coleridge. Le drame méta-

physique avait pourtant une faiblesse : il n'était pas dramatique. Plusieurs écrivains distingués s'y étaient essayés, parmi lesquels Robert Browning paraît à Chasles être le plus doué. Son *Paracelse*, remarquable comme œuvre de philosophe, est pourtant nul en tant que drame :

Chez lui le phénomène extérieur des passions et des caractères humains s'évanouit pour faire place au phénomène intérieur d'une pensée qui s'étudie et d'une âme qui se creuse elle-même. Il arrive ainsi au dernier terme de l'abus métaphysique naturel à la muse du Nord. C'est une rêverie en cinq actes sur les sciences occultes et les aspirations de l'âme vers l'idéal ¹.

Dans l'œuvre dramatique de Sheridan Knowles le même défaut s'accuse. Il vient s'y ajouter une teinte uniformément sentimentale qui fausse la réalité. Knowles se trouve ainsi descendre en ligne directe de Beaumont et Fletcher et d'Otway, en ce qu'il exploite au théâtre le filon des tristesses, dédaigné par les hommes d'un génie supérieur ².

Le théâtre anglais vers 1840 semblait donc être sur le point de sombrer dans l'abus de la métaphysique et l'énervement sentimental. Les efforts de Bulwer pour soustraire le théâtre à l'influence de la mysticité métaphysique, très louables sans doute, n'offraient pas un modèle assez puissant pour ramener le drame à l'action. D'un autre côté, la tragédie toute littéraire de Talfourd ne pouvait réussir sur la scène ³. Chasles doute même qu'il soit possible de jamais la renouveler, une fois la première et grande curiosité satisfaite. En Grèce, après Euripide, en Espagne après Caldéron, le même phénomène s'est produit ; après une riche floraison le drame meurt lentement. Tous les efforts de renouvellement n'y font rien. « Le théâtre reste, le drame

1. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mars 1839 ; voir aussi *id.*, 1^{er} avril 1840 (recueilli dans *l'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 425-435).

2. *Ibid.*, 1^{er} avril 1840, (*L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 436-443).

3. *Ibid.*, p. 445.

n'est plus. Car le drame est dans le public bien plus que sur la scène ». Lorsqu'un peuple perd cette curiosité ingénue que satisfait le jeu puissant des caractères et des passions, le drame s'éteint ; et à mesure que la civilisation devient plus raffinée, la psychologie plus subtile, l'analyse des caractères plus minutieuse, le roman fleurit sur ses cendres. Ce qui ne meurt pas, c'est le goût du spectacle, « la partie enfantine de l'art ». Chasles explique ainsi le fait qu'on continue à aller au théâtre malgré l'état moribond de l'art dramatique. L'importance accordée au décor est un des signes de la décadence du théâtre :

Tous les chefs-d'œuvre ont été créés pour les théâtres imparfaits, et les théâtres perfectionnés n'ont pas créé de chefs-d'œuvre.

En Angleterre, cette transition de l'art dramatique à l'art théâtral se laisse voir sous Charles II ; sous la régence du duc d'Orléans en France.

En Angleterre la période dramatique a duré moins longtemps qu'ailleurs. Contrarié sans cesse par le puritanisme, le drame a succombé avant d'avoir épuisé sa sève. D'ailleurs, même à son point culminant, à l'époque d'Elizabeth, le drame anglais n'a jamais été essentiellement dramatique dans le sens où le drame espagnol et français l'ont été.

Vers 1840 Chasles commençait à redouter que la poésie lyrique ne fût également épuisée en Angleterre. Il distinguait dans la production poétique contemporaine diverses tendances ; il y avait d'abord les imitateurs de Byron, absolument sans avenir, le désespoir romantique ayant passé de mode ; le réalisme un peu brutal de Crabbe ne lui semblait pas plus fécond. On se rappelle à ce propos, que Sainte-Beuve tenait l'opinion contraire ; lui, voyait dans la poésie de Crabbe un modèle à suivre, et les *Pensées d'août* sont en partie une tentative pour introduire en

France des récits en vers à l'imitation de celui qu'il a nommé « notre maître à tous ¹ ».

Chasles évidemment s'était fait de la poésie lyrique une idée tout à fait opposée à celle de Crabbe. Le récit, la description en elle-même, la satire, l'observation des caractères, lui semblaient être également étrangers à la vraie poésie. Il ne pouvait pourtant nier le talent de Crabbe ; il était donc obligé de le considérer comme un phénomène isolé :

Quant à la poésie de la prison et de la pauvreté elle est, malgré le phénomène exceptionnel de Crabbe, inadmissible dans le monde de l'art ².

Encore moins est-il prêt à admettre dans la poésie le développement d'une thèse :

La prédication en vers n'est pas la poésie.

Les ouvrages des poètes chartistes, avec toute cette littérature dite « populaire » qui caractérise le XIX^e siècle, très intéressants si on les considère comme des documents historiques, n'ont aucune importance dans l'évolution du genre lyrique. Il reste donc deux groupes de poètes qui méritent une étude sérieuse ; les disciples de Wordsworth, continuateurs de la poésie du foyer et de la nature, d'une part, et les poètes qui relèvent de Coleridge de Wordsworth et de Shelley, continuateurs de la poésie métaphysique, de l'autre.

Parmi ces derniers, Chasles signale deux poètes dont le talent est supérieur, Tennyson et Browning. En 1840 il connaît mal l'œuvre de Tennyson ; il se contente de lui reprocher d'avoir « transformé l'économie politique en satire » et d'avoir essayé de « versifier les systèmes de

1. *Correspondance*, I, p. 170, 1850.

2. *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 339.

Hegel ¹ ». En 1840, Chasles signale à ses lecteurs l'apparition d'un poète distingué dont le talent a passé à peu près inaperçu, même en Angleterre ; il s'agit de Robert Browning, dont le *Paracelse* avait paru en 1835. Tout en jugeant ce poème très sévèrement du point de vue de sa valeur dramatique, Chasles l'apprécie fort comme analyse psychologique et morale ² :

Quant à M. Browning, philosophe et poète remarquable, il n'existe pas comme dramaturge. Prenons-le donc pour ce qu'il est, non pour ce qu'il croit être. Comme œuvre d'analyse philosophique, son prétendu drame est rempli de talent ; la poésie des images s'y répand avec profusion sur la subtilité des pensées. *Manfred* et *Faust* ne renferment pas de plus beaux passages que certains fragments de ce *Paracelse* obscurci par mille divagations inutiles et dont le plan est insoutenable ³.

Les dialogues entre Paracelse et Aprile, symboles l'un de la science, l'autre de l'amour, remplissent Chasles d'admiration. Le personnage de Paracelse, représentant l'ardeur de connaître au commencement du xvi^e siècle, offre un spectacle d'un intérêt extrême. L'analyse que Chasles a faite de ce personnage indique jusqu'à quel point il s'est associé à la pensée de Browning. Comment expliquer le silence de Chasles au sujet de ce poète après 1840 ? Entre 1840 et 1850, Browning, s'obstinait à se regarder comme un poète dramatique. Or, quand il publia ses meilleurs poèmes, Chasles avait déjà cessé de s'occuper très activement de la littérature anglaise. En tout cas, malgré la puissance et l'élévation qu'il reconnaissait dans *Paracelse*, Chasles ne croyait pas à l'avenir de la poésie métaphysique. Il l'a dit plus d'une fois. Wordsworth avait su rester artiste tout en remuant des pensées profondes ;

1. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mars 1839 et 1^{er} février 1841.

2. Voir *supra* p. 192.

3. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} avril 1840 ; recueilli dans *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 428-429.

après lui les poètes philosophes se sont perdus en de vagues subtilités, dans la poésie sans forme.

On est entraîné par un certain charme vers cette jouissance qui semble réunir les privilèges de la pureté et de l'élévation ; mais l'absence de l'art, pouvoir solide qui concentre et qui règle, se fait bientôt regretter. Les œuvres de ces poètes auxquels appartient le don de la poésie, mais non sa couronne, ne se gravent pas, elles flottent ; la mollesse des contours, la diffusion des couleurs, l'incertitude des images, la finesse des analyses, la ténuité des rapports, fatiguent (si l'on me passe l'audace de ce terme en faveur de sa justesse) l'œil et l'oreille de l'intelligence ¹.

En 1840, même la riche veine de la poésie familiale et champêtre, si brillamment exploitée par Burns, Cowper et Wordsworth, semble être épuisée. Parmi ceux qui, à l'imitation de Wordsworth, ont consacré leur talent à ce genre de poésie, Chasles distingue Richard Milnes, l'auteur de *Poetry for the people* (1840), James Wilson, dont les poèmes posthumes parurent en 1844, et les femmes poètes Mrs. Hemans et Miss Landon. Cette dernière, spirituelle et aimable, mais douée d'une sensibilité moins vive et moins touchante que Mrs. Hemans, n'a pas laissé d'œuvre durable. Comme Wordsworth, comme Sainte-Beuve, Chasles a trouvé dans la poésie de Mrs. Hemans un grand charme de moralité, une pureté exquise, une émotion profondément sentie, et les traces fécondes d'une culture intellectuelle très distinguée ; mais, bien plus que Sainte-Beuve, il a reconnu son insuffisance sous le rapport de l'art. Il constate même chez elle une tendance très dange-reuse, où tombent volontiers les poètes septentrionaux, celle de suppléer à leur manque de force et d'imagination par une vague sentimentalité.

Il lui arrive quelquefois de remplacer la pensée ou le sentiment par cette mélodie rêveuse, aussi funeste à la Muse du

1. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} février 1841.

Nord que la mélodie insignifiante des paroles est fatale à la Muse du Midi. Les deux poésies, septentrionale et méridionale, ont deux moyens équivalents pour ne rien dire ; l'une file des sons, l'autre enchaîne des soupirs ; l'une chante des sonnets, l'autre laisse couler ses larmes. La poésie française a bien aussi son lieu commun ; c'est le pédantisme didactique. Tout poète français qui sommeille raisonne sur l'amour et l'amitié ; un poète italien, quand sa verve est tarie, fait vibrer douze rimes sonores ; la poétesse anglaise, quand elle sent son génie faiblir, s'endort sur une tombe et s'enveloppe de vapeurs¹.

Et pourtant l'essence même de la poésie, la foi, était en elle. Comme Wordsworth, comme Coleridge, elle a puisé à une source toujours vive d'enthousiasme profond et calme. Elle est mystique, non pas à la manière de Lamartine, dont l'inspiration est essentiellement catholique, mais à la manière puritaine et septentrionale de Wordsworth et de Coleridge. Le poète protestant et teutonique est inévitablement porté vers l'analyse, la métaphysique, au dépens de la forme, tandis que le poète catholique est plus simple et plus clair dans les épanchements d'une foi plus naïve. Le poète catholique, Milnes, représente en Angleterre un effort habile et souvent très heureux pour ramener à une forme plus simple l'étude de l'émotion humaine.

Lorsqu'en 1850 Chasles quitte la *Revue des Deux Mondes*, il ne cesse pas de s'intéresser à la production poétique en Angleterre. Pourtant, exception faite d'un long article donné à l'*Athénæum français* en 1854, et d'un autre, moins important, au *Journal des Débats*, en 1857, il n'écrit plus sur les poètes anglais contemporains. Dans l'article de 1854 il affirme de nouveau que Shelley n'a pas eu d'école et ne pouvait en avoir. Tennyson, dit-il, est devenu le grand maître, le chef d'école, Tennyson qui remonte non pas à Shelley, mais à Wordsworth, par conséquent à

1. *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 415.

l'Allemagne. Il constate dans la poésie de Tennyson et de ses disciples la persistance d'un élément métaphysique que les Anglais tiennent de leurs origines germaniques. Par ce côté de son œuvre, Tennyson descend en ligne directe de Spenser, Donne, Daniel, Milton, Wordsworth. Seulement Tennyson a donné aux doctrines de Wordsworth un grand développement, en les rapprochant des théories de Hegel et de Schelling.

En 1857, Chasles signale à ses lecteurs l'*Aurora Leigh* de Mrs. Browning, à qui il décerne le titre de « grand poète » malgré ses défauts de composition et un certain manque de goût. Il est évident, d'après ces deux articles, que Chasles n'a pas renoncé à cette conception de la poésie lyrique qu'il s'était formée dès son premier contact avec la littérature anglaise ; le grand poète est celui qui sait « saisir les cœurs et remuer les esprits ».

Les jugements qu'il a prononcés sur la poésie anglaise contemporaine se bornent donc presque entièrement aux années de 1830 à 1850, période qui a vu disparaître l'un après l'autre les derniers des grands romantiques, sans annoncer le mouvement poétique de la deuxième moitié du siècle. Ainsi, il ne fait pas mention de Matthew Arnold, inconnu en France jusqu'en 1849, l'année où Sainte-Beuve traduit son *Obermann once more* et l'insère dans *Chateaubriand et son groupe littéraire*. Il n'a rien écrit non plus sur les poètes du mouvement pré-raphaélite, ni sur Swinburne poète, bien qu'il ait connu son *Essai sur William Blake* ¹.

Quand il vient à considérer l'œuvre des prosateurs anglais au XIX^e siècle, Chasles se montre un peu moins pessimiste. A l'exception de Scott, le romantisme anglais ne lui semble pourtant avoir donné naissance à aucun romancier supérieur. Avec Mrs. Radcliffe, Lewis et Maturin,

1. *L'Angleterre politique*, p. 275.

créateurs du roman *terrifiant*, le roman s'était écarté de son développement naturel qui est l'observation de plus en plus minutieuse des caractères, et était allé se jeter dans le romanesque et l'archaïsme ¹. Chasles conclut que la vogue passagère de ce genre de roman s'explique par l'ennui du public, rassasié de la prédication et de la moralité étroite des disciples de Richardson. Le roman historique, tel qu'il a été pratiqué par les imitateurs de Scott, semble à Chasles être un genre également faux. Dans l'œuvre du maître, dont l'influence a été prédominante pendant les premières années du siècle, l'élément historique est subordonné à l'observation. En s'occupant avant tout de l'analyse des caractères, Scott était resté dans la vraie tradition du roman anglais. Il n'en était pas ainsi de la foule de ses imitateurs, les Banim, les Smith, les Grattan, les Neale, les James, les Ritchie. L'imitation de sa forme présentait peu de difficultés apparentes, mais il manquait à ces imitateurs l'essentiel de son génie, cette sympathie large et naïve avec l'humanité dans ses douleurs et ses joies, ce sentiment profond « qui résume et se transforme en un magnétisme irrésistible qui imprègne le lecteur de sa puissante sève ». Chasles caractérise les œuvres de Harrison Ainsworth, qui jouissait d'une grande réputation en Angleterre, de « fournitures intellectuelles », sans valeur psychologique et sans art. Il ne se montre pas moins sévère pour C. P. R. James ². Mrs. Gore seule parmi les continuateurs du roman historique lui semble avoir évité l'exagération mélodramatique et avoir réussi à camper un personnage et à peindre une époque ³. Tous les autres ne font que témoigner du mauvais état actuel de la littérature anglaise ; ils ont pris l'ombre pour la proie et les

1. *Journal des Débats*, 8 janvier 1833.

2. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1839.

3. *Journal des Débats*, 30 janvier 1840 ; *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1839.

costumes pour les héros. Il faut chercher ailleurs l'étincelle d'où jaillira le roman de l'avenir. Le roman historique n'est qu'une mode passagère et sans importance.

En 1842, dans un article qu'il écrit sur le roman en Angleterre depuis Scott ¹, Chasles remarque la multiplication des types de roman au XIX^e siècle, La plupart des romans parus depuis la mort de Scott ont très peu de valeur artistique ; il y en a pourtant quelques-uns qui offrent cet intérêt, de refléter les mœurs de l'époque. Parmi ceux-ci il signale le *roman irlandais* de Lever, le *roman fashionable* représenté par Lady Blessington, Lord Normanby et Mrs. Gore, le *roman politique* de Disraëli, le *roman social et économique* de Miss Martineau, le *roman professionnel* de Samuel Warren, le *roman de réforme sociale* de Kingsley et de Reade. Certains de ces ouvrages méritent une étude plus approfondie. Parmi les romans du « high life » *Ellen Middleton* par Lady Fullerton se distingue par la finesse avec laquelle l'auteur a su analyser les sentiments d'une âme d'élite torturée par les scrupules du calvinisme, qui commence à s'insinuer dans l'anglicanisme aristocratique ². Les romans de Disraëli, malgré de grands défauts ; — manque d'unité, mélange hétérogène d'observation de caractère et de théories politiques ; — révèlent une personnalité tellement originale qu'on leur pardonne leur décousu ³. Quand même, le roman politique ne peut jamais être autre chose qu'un contre-sens. Le vrai politique agit et n'écrit pas de romans. Disraëli n'a réussi à présenter ni une bonne thèse politique ni une œuvre artistique. D'une part la thèse ne peut pas ne pas nuire à l'analyse des caractères, de l'autre, l'intérêt purement politique disparaît toujours à côté de l'intérêt humain. Malgré ce jugement sévère que Chasles a porté sur ses romans, le

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1842.

2. *Ibid.*, 15 septembre 1844.

3. *Ibid.*, 1^{er} juin 1845.

portrait qu'il a fait du jeune Disraëli est un des plus réussis que sa plume ait tracés.

Si, selon Chasles, le roman politique de Disraëli est un genre faux, il n'est pas étonnant qu'il ait trouvé insupportables les ouvrages dans lesquels Miss Martineau a exprimé ses théories d'économie politique. D'un autre côté, le *Journal d'un médecin* de Samuel Warren qui parut entre 1832 et 1837 dans le *Blackwood's Magazine*, lui plaît par les tableaux de mœurs d'une vérité incontestable qu'il offre au lecteur curieux de connaître la situation sociale et économique en Angleterre. Comme on le sait, Chasles lui-même a traduit, ou plutôt adapté, ces récits de Warren, et les a publiés dans la *Revue britannique* d'abord ¹, en volume ensuite ².

Il n'a certainement pas méconnu « la véritable grandeur et la réelle efficacité du roman social » ; il a bien vu que cette forme du roman, peu artistique, il est vrai, avait sa place parmi les causes d'ordre qui ont épargné à l'Angleterre une révolution ³. Cinq longs articles sont consacrés à *Alton Locke* qu'il juge sévèrement du point de vue esthétique, mais qui lui semble être extrêmement intéressant du point de vue documentaire ⁴. Même les romans de Charles Reade avec leurs peintures exagérées des horreurs de la prison, ne devraient pas être méprisés par l'historien qui se documente.

Certaines œuvres en prose qu'il serait difficile de classer sont l'objet d'appréciations plus ou moins élogieuses. Les *Aventures d'un cadet de famille*, de Trelawney ont enchanté Chasles par la vivacité et la simplicité du récit ; l'*Anastase*

1. 1830 à 1840. Chasles ne fut pas le premier à traduire en français cet ouvrage de Warren. Voir dans la *Revue des Deux Mondes* son article du 15 juillet 1842.

2. En 1855.

3. L. Cazamian, *Histoire de la littérature anglaise*.

4. *Journal des Débats*, 5 et 24 avril, 19 mai, 2 août, 25 septembre 1851.

de Hope l'a séduit par la pureté du style et la sûreté du goût ; les *Zincalis* et la *Bible en Espagne* de Borrow, parfaitement inconnus en France avant lui ¹, offrent à Chasles le double intérêt d'une peinture de mœurs et d'un traité de philologie. Il en veut pourtant à Borrow d'avoir déguisé ses études sous forme de roman. Un autre écrivain dont le caractère est particulièrement anglais, doit à Chasles sa première introduction en France ; il s'agit de White, auteur de l'*Histoire naturelle de Selborne* ². Il signale, pour une raison ou pour une autre, d'innombrables récits de voyage, parmi lesquels il distingue pour sa supériorité au point de vue artistique l'*Eothen* de Kinglake ³. Enfin à Chasles revient l'honneur d'avoir le premier en France signalé aux lecteurs français l'originalité de Thomas Carlyle ⁴. Ce n'est pas pour sa valeur littéraire que Chasles apprécie cet écrivain qu'il a décrit comme « le plus puissant esprit et le plus mauvais écrivain de l'Angleterre moderne ». A partir de l'*Histoire de la Révolution française*, il constate que le style de Carlyle, toujours exécration, va empirant ; il commence à se répéter, il abuse de plus en plus de ces constructions allemandes qui lui sont propres. Ce que Chasles salue en Carlyle, c'est un penseur original dont les idées s'accordent pour la plupart avec les siennes, tout au moins jusqu'en 1850 ; alors paraissent les *Pamphlets du dernier jour* dont « les sombres exagérations » déplaisent au critique français. Dans toute l'œuvre volumineuse de Carlyle,

1. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} août 1841 ; 1^{er} mai 1843. Miss Devonshire semble ignorer l'existence de ces deux articles. Elle affirme que, hormis deux articles qui parurent dans la *Revue des Deux Mondes* en 1851 et 1857, Borrow est inconnu en France avant 1870. *Ouvrage cité*, p. 402.

2. *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1844.

3. *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1845. Cet article est signé F. de Lagenevais.

4. Voir A. C. Taylor, *Carlyle, sa première fortune littéraire en France*, p. 51-73.

Chasles a une préférence marquée pour l'*Histoire de la Révolution française* ; c'est d'ailleurs le seul ouvrage auquel il consacre une étude détaillée. Tout ne lui plaît pas dans ce livre ; il prévient ses lecteurs qu'ils n'y trouveront ni la forme ni l'élégance de style, ni l'étude ordonnée des événements, mais ils y trouveront une originalité d'aperçus, une profondeur de pensée, un sens historique, qui rachètent les faiblesses de la forme et le manque de composition. Ce qu'ils y trouveront, en somme, c'est « une étude philosophique, mêlée d'ironie et de drame ¹ ». Chasles admire la puissance évocatrice de Carlyle, son impartialité, l'indulgente sympathie de ses jugements, la pitié qu'il éprouve pour ceux qui souffrent, cet élément burlesque de son talent qui semblerait être fait pour déplaire aux Français. Avant tout il admire la largeur de ses vues, l'absence d'un patriotisme étroit ; « seul il comprend la fusion de l'Europe ».

Parmi les livres qui ont succédé à l'*Histoire*, *Chartism*, *Heroes and Hero-worship*, *Past and Present*, *Cromwell*, aucun, selon l'avis de Chasles, n'atteint le même niveau. Il sait pourtant gré à Carlyle dans ses essais d'avoir attiré l'attention du public anglais sur la misère effroyable des pauvres, et d'avoir mis dans cette question terrible, le sérieux d'intention qu'elle comportait ². En somme on peut dire que, jusqu'en 1850, Chasles a reconnu en Carlyle une intelligence et une sensibilité qui, à bien des points de vue, ne différaient guère des siennes. On pourrait même dire de lui ce qu'il a écrit sur Emerson : « Tous les deux (Carlyle et Emerson) démocrates par leur amour de l'humanité, sont aristocrates par leur amour de la supériorité intellectuelle ³ ».

Tandis que vers 1840, Chasles constate l'état florissant

1. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1840.

2. *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1844.

3. *Ibid.*, 15 août 1844.

de ce qu'on pourrait appeler la littérature documentaire, il commence à désespérer de l'avenir de la littérature artistique, même du roman, en tant que genre littéraire ¹. Il ne voit que deux romanciers qui se distinguent de la foule des écrivains médiocres, Bulwer et le jeune Dickens. Depuis la mort de Scott, Bulwer était considéré comme le meilleur romancier de l'Angleterre ². Chasles reconnaît qu'il a en effet, de l'éclat, de la versatilité, une grande connaissance du monde, beaucoup d'idées ; mais il ne croit pas que tout cela puisse suppléer à l'absence de l'art et de ce calme qui caractérise les très grands écrivains ; Bulwer est trop ambitieux, trop fiévreux, pour créer une œuvre durable ³. La postérité a confirmé ces jugements.

Les débuts de Dickens ont été signalés sans enthousiasme par Chasles :

Personne en Angleterre n'avait encore osé descendre aussi bas que M. Charles Dickens... Il ne jette pas sur ce monde ignoble le plus léger reflet de poésie ; il est excessivement minutieux ; ses dialogues sont interminables et vulgaires et il n'abandonne son sujet qu'après l'avoir épuisé...

M. Charles Dickens n'emploie pas beaucoup de mots pour une idée, mais il accumule trois mille détails pour un fait et souvent de la plus légère importance. C'est le vieux défaut du roman britannique...

Ainsi transformé en procès-verbal, le roman a brisé toutes les barrières de la narration antique ⁴.

Dans un deuxième article, Chasles se sent contraint d'avouer qu'un livre qui fait autant de bruit que *Pickwick*, ne peut pas être un livre sans valeur, et que c'est un mérite chez Dickens d'avoir ouvert un sillon populaire ⁵. Il se

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1842.

2. *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1842.

3. *Journal des Débats*, 8 janvier 1838.

4. *The posthumous papers of the Pickwick Club*, *Journal des Débats*, 13 octobre 1838.

5. *Ibid.*, 29 octobre 1838.

met donc à examiner en quoi peut consister la valeur de ce livre qu'il avait jugé si sévèrement d'abord. Il admire le personnage de Samuel Weller, « la véritable et excellente création de Dickens, un Figaro anglais habilement développé et plus intéressant que son prototype parce qu'il est moins égoïste ! » Il trouve néanmoins exagérés les éloges qu'on décerne en Angleterre au créateur de *Pickwick* :

Si le personnage de Weller est charmant, celui de Pickwick non seulement me fatigue, mais me semble faux ; cet homme que vous m'avez annoncé comme une caricature burlesque, devient tout à coup un esprit aimable, un excellent homme, sans vanité, sans exagération. Convenez... que ces deux moitiés d'un homme sont inconciliables, et que vous n'en ferez jamais un personnage complet et vivant.

En 1839, Chasles décrit l'auteur de *Pickwick* comme « un écrivain plus amusant que durable ¹ » ; en 1842, tout en reconnaissant chez lui une certaine veine facile de gaîté inférieure, il lui reproche d'avoir dépassé les limites de l'art véritable en créant le *roman canaille* ². Il ne peut pas se faire à cette littérature, trop réaliste à son sens. Oliver Twist, dit-il, est un personnage extrêmement réel et non pas un héros de roman. La diffusion et une certaine prétention philosophique nuisent à la valeur artistique de l'œuvre. A cette époque Chasles ne voit en Dickens qu'un écrivain réaliste sans art, amoureux du trivial, doué d'un sens de l'humour très amusant et assez grossier. Dès 1843, on constate un revirement dans sa pensée. Les *American Notes* (1841) sont, dit-il, caractérisées par « une sagacité et une bonne humeur malines » ; ses portraits se distinguent par « une finesse et une gaîté souvent profondes ³. » L'année suivante, parlant de *Martin Chuzzlewit*, dont l'intrigue lui paraît mélodramatique, il loue la vérité des caractères

1. *Journal des Débats*, 21 novembre 1839.

2. *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1842.

3. *Ibid.*, 1^{er} février 1843.

et les peintures de mœurs contemporaines. Le seul reproche sérieux qu'il adresse à Dickens dans cet article, c'est qu'il est trop diffus, défaut qui s'explique par le fait que ses romans paraissaient sous forme de feuilletons ¹. L'admiration de Chasles pour Dickens va toujours augmentant. Il en arrive même à le préférer à Balzac, à cause de la sympathie humaine que l'auteur anglais a toujours témoignée envers ses semblables ². C'est donc par son indulgente humanité que Dickens fait enfin la conquête de Chasles ; parce qu'il aime son semblable, qu'il est joyeux, qu'il a le don des larmes ³.

Chasles conclut que Dickens a fait beaucoup de bien à son pays, tandis que Balzac a fait beaucoup de mal au sien.

En 1842, l'état du roman anglais avait paru désespéré au critique français. L'apparition en 1847 de *Vanity Fair* et de *Jane Eyre* suivant de si près les succès de Dickens, finit par le convaincre qu'un renouvellement du roman se préparait en Angleterre. « Le romancier, écrit-il en 1849, occupe une grande place dans la littérature moderne et cette place est légitime. A lui seul il appartient de reproduire la complexité singulière des époques de décadence ⁴. » Il interprète *Vanity Fair* comme une attaque des plus vives et des plus dangereuses contre la société anglaise — dangereuse parce qu'il est bien possible « qu'une société qui se maintient, même corrompue, vaille mieux qu'une société détruite », — et que les livres de l'espèce de *Vanity Fair* qui raillent l'hypocrisie avec une verve étincelante et une brillante vigueur, annoncent, dans un avenir plus

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1844.

2. *La psychologie sociale des nouveaux peuples*, p. 132-161.

3. *Ibid.*, p. 150 : « Il n'a jamais soulevé de bannière ni porté de cocarde. Cependant il était avec ceux qui souffrent et je suis avec lui. »

4. *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1849.

ou moins éloigné, la chute ou la destruction progressive des institutions qu'ils parodient. »

Étant donné que Chasles a été le premier en France à parler de Thackeray, ses jugements prennent de ce fait un intérêt particulier. Il remarque d'abord l'extraordinaire vérité des caractères dans *Vanity Fair* : « Excepté *Gil Blas* je ne connais pas de fiction plus vraie ; elle l'est trop si on veut la juger en artiste. C'est une succession de personnages et de portraits d'une réalité extraordinaire, d'un dessin net, qui passent devant vous en disant : « Me voici ¹. » C'est une merveilleuse peinture de la société britannique en 1815 :

Sans exagérer, sans créer de monstres, sans rechercher l'extraordinaire, il burine plutôt qu'il ne peint ; ses figures ont un très vif relief et une extrême précision de contours. Si son œuvre manque de concentration et de concision, c'est une merveilleuse forêt de caractères, de détails, d'incidents et d'observations microscopiques.

Grand observateur réaliste et satirique, Thackeray appelle nécessairement une comparaison avec Balzac, et les maîtres du roman réaliste en France. Chasles avoue leur préférer le romancier anglais, d'abord parce que, au lieu de se plaire dans l'analyse des détails corrompus, il les laisse seulement deviner ; ensuite, et c'est là sa grande supériorité, parce que, derrière le masque d'ironie amère et quelquefois cruelle, il laisse deviner un cœur prêt à s'attendrir : « il pleure et rit sur l'humanité, il la plaint en se moquant d'elle ². »

Vers la fin de la longue étude consacrée à Thackeray (1^{er} mars 1849), Chasles avait signalé l'apparition d'un romancier dont il ignorait alors la véritable identité, Currer Bell ; il s'exprimait ainsi sur son compte :

1. *L'Angleterre littéraire*, p. 200.

2. *Ibid.*,

Il fait naître la terreur et le pathétique par les moyens modestes ; il sait la poésie des choses humbles et les tragédies secrètes de la vie ; ses effets sont obtenus par des couleurs sobres... Les sensations poétiques de la jeunesse, les émotions obscures et mystérieuses de la vie solitaire reproduites dans son petit livre plutôt qu'analysées, frappent le lecteur à la fois comme des nouveautés littéraires et comme des échos animés de la vie réelle...

Dans un article qui parut en 1854, après la publication de la *Vie de Charlotte Brontë* par Mrs. Gaskell, Chasles esquissa un portrait très sympathique de la jeune romancière ¹.

Avec Dickens, Thackeray et Charlotte Brontë, le roman anglais, dévoyé depuis Fielding, rentre dans la grande tradition nationale, la peinture des mœurs contemporaines, l'observation des caractères, non pas des types, mais des individus, voilà le fonds même du roman. Ce n'est pas autrement que les grands romanciers français du XIX^e siècle l'ont compris. En quoi consiste donc la supériorité du roman anglais ? Chasles la place dans l'attitude de l'écrivain envers les personnages qu'il a créés. Il ne croit pas que le réalisme détaché puisse produire des chefs-d'œuvre ². Ce qui caractérise tous les grands romanciers anglais depuis Defoe jusqu'à Thackeray, c'est « le don des rires et des larmes », l'amour de l'humanité, même au moment où on la raille, cette philosophie de la vie si particulière à la race anglo-saxonne, et dont un élément essentiel est l'humour.

Pourquoi Chasles a-t-il abandonné l'étude de la littérature anglaise contemporaine juste au moment où il croyait constater les signes précurseurs d'un réveil idéaliste et spirituel, et d'un renouvellement littéraire ? Il semblerait que, forcé de quitter la rédaction de la *Revue des Deux Mondes*, il n'a plus retrouvé le courage d'entreprendre les

1. *L'Angleterre littéraire*, p. 341-351.

2. Flaubert, *Mémoires*, II, p. 301-304.

lectures très vastes que demandaient les articles de ce genre. De six articles sur des écrivains anglais qu'il donna entre 1852 et 1855 à *L'Athénæum Français* et *La Revue Contemporaine*, trois seulement traitent de sujets d'actualité ; les trois autres sont déjà un peu « datés ». Il est donc probable que c'est à la querelle avec Buloz et à la crise nerveuse qui en a résulté, qu'on doit de ne pas avoir des articles de Chasles sur la littérature victorienne après 1854.

VI

LA LITTÉRATURE AMÉRICAINE.

Jusqu'en 1850, Chasles était le critique le plus autorisé de la littérature américaine ; il était même le seul qui fit autorité dans ce domaine en France ¹. A partir de 1819, il est vrai, la *Revue encyclopédique* avait commencé à faire paraître de courts articles sur la littérature américaine ; l'étude que Chasles a publiée dans la *Revue des Deux Mondes* représente néanmoins la première tentative faite en France pour donner une vue d'ensemble sur cette littérature. Il constate comme ses prédécesseurs que l'Amérique n'a jusqu'ici produit aucune œuvre littéraire intéressante. Ses poètes, ses prosateurs, ne sont que de pâles imitateurs des poètes et des prosateurs anglais. Même les écrivains de talent, Irving, Cooper, Channing, se contentent de rester dans la tradition britannique. Il est vrai que Cooper a exprimé dans quelques-uns de ses romans le côté saisissant de la vie en Amérique capable peut-être d'inspirer plus tard aux arrière-petits-neveux des Américains d'aujourd'hui des épanche-

1. H. E. Mantz, *French criticism of American literature before 1850* ; S. Mc Gee, *La littérature américaine dans la Revue des Deux Mondes*.

ments vraiment poétiques, mais il ne fait trop souvent que suivre servilement Walter Scott. Le naturaliste Audubon, dans ses belles descriptions des forêts vierges, l'observateur Haliburton, créateur de Samuel Slick, se sont montrés plus originaux qu'eux tous.

Comme M^{me} Belloc, l'auteur des articles de la *Revue Encyclopédique*, Chasles est d'abord déçu de ne discerner aucun signe de cette aurore d'une littérature nouvelle que l'on s'attendait à voir poindre en Amérique. Son originalité consiste à avoir compris que ce fait était inévitable, et d'avoir tâché d'en démêler les causes ¹.

Il reconnaît d'abord combien est puissant le lien formé par une langue commune. La langue, dit-il, est le reflet de la mentalité d'une nation. Parler la même langue implique donc une même attitude intellectuelle envers la vie. « La patrie est dans le langage plus que dans le sol... Les États-Unis sont donc anglais ; ils n'ont pas de littérature spéciale ² ».

D'autres raisons concourent à produire le même résultat. Les États-Unis ne forment pas encore une société homogène et unie. Le puritanisme des premiers colons s'est éparpillé en une multitude de sectes. Or, l'unité morale est essentielle à la poésie :

Les croyances éparpillées réduisent à rien les hautes sympathies sans lesquelles la poésie est impossible... Le poète est par essence l'homme de tous, et quand tous sont isolés, que devient sa mission ?

L'art exige aussi des loisirs ; l'exubérante vitalité de cette civilisation qui se fonde est dirigée uniquement vers le défrichage de ses vastes terrains, la construction de ses villes, l'organisation de son industrie, les questions économiques et sociales qui ont trait au bien-être physique de

1. H. E. Mantz, *ouvrage cité*.

2. *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1835.

ses citoyens. Les Américains sont trop occupés, trop prospères, trop heureux, pour éprouver le besoin de cultiver les arts. Leur génie est matériel et mécanique ; ils relèguent la littérature au deuxième plan ¹.

D'ailleurs, les grands hommes qu'on propose à l'admiration des citoyens n'ont rien d'héroïque qui puisse éveiller les imaginations poétiques. Franklin, « ferme et exacte intelligence, observateur patient, le symbole même de la vertu civile », Washington, représentant de la vertu militaire « complètement dénué d'imagination », prouvent que toutes les espèces de grandeur sont possibles et que sans un grain d'enthousiasme, sans une parcelle d'imagination, on peut très bien sauver son pays. « De tels modèles, ajoute Chasles, feront d'excellents citoyens, jamais des artistes ². »

La vie des colons offre pourtant un des plus beaux sujets propres à inspirer un poète : la lutte de l'homme contre la nature. Un jour viendra, sans doute, où la jeune Amérique éprouvera le besoin de donner une expression artistique à cette énergie débordante qui la pousse en ce moment vers les progrès matériels. Mais il faudra attendre qu'elle se soit créé une tradition. Il n'y a pas de littérature sans imagination, et l'imagination « c'est le souvenir idéalisé ³ ». Les États-Unis manquent de perspective historique, non de grandeur :

L'Amérique est trop jeune pour être originale ; l'originalité n'appartient qu'aux esprits mûrs qui ont parfaite conscience de leur profondeur et de leur étendue ; l'enfance n'est jamais originale ⁴.

Un danger pourtant menace l'avenir de la littérature en Amérique. Avec Tocqueville, Chasles redoute pour les arts, l'avènement de la démocratie :

1. *Etudes sur les Anglo-Américains*, p. 9.

2. *Article cité*.

3. *Etudes sur les Anglo-Américains*, p. 6.

4. *Ibid.*, p. 220.

Malgré l'exemple des républiques anciennes, nous ne croyons pas la démocratie favorable aux arts... Les peuples sont soumis à la même destinée que les individus ; médiocres et honnêtes ils parviendront à la prospérité matérielle, jamais à la hauteur de la pensée, à la beauté de l'art ¹.

Le même phénomène se produit en France :

C'est un fait incontestable que depuis l'introduction et le développement de l'élément démocratique en France l'originalité s'y est également abaissée... C'est que le gouvernement des masses, chose étrange, ne développe pas la liberté de l'esprit ;... il l'étouffe, et par une raison mathématique. Lorsque tous ont droit sur tous, quiconque se détache des autres blesse les droits de tous. Comment concilier l'originalité avec l'égalité ? ².

En Amérique, bien plus qu'en Europe, on est esclave de l'idée reçue ; « tout le monde est de l'avis de tout le monde ³. » Parmi les nombreux écrivains que Chasles signale à ses lecteurs, il n'en distingue que quatre ou cinq qui aient des prétentions à l'originalité ; Emerson, « l'esprit le plus original que les États-Unis ont produit jusqu'à ce jour » ; Herman Melville, « type de l'Anglo-américain actuel, vivant pour la sensation et par elle, curieux comme un enfant, aventureux comme un sauvage... » ; Audubon le naturaliste ⁴, St. John Crevecoeur, Haliburton, enfin

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1835.

2. *Ibid.*, 1^{er} février 1843.

3. Voir aussi : *Etudes sur les Anglo-Américains*, p. 65 ; « dans le mode actuel des institutions américaines... il faut que tout le monde marche en bataillon et se dirige vers le même but. Plus d'opinion libre, plus de hardiesse intellectuelle — une complaisance universelle pour les idées reçues. »

4. Audubon (John James), 1780-1851. Lamartine a cité dans son *Cours familier de littérature* (Paris, 1865) de longs extraits tirés de l'article de Chasles sur Audubon, t. 20, p. 114. Il apprécie ainsi le talent de Chasles ; — «... Un écrivain d'une grande érudition littéraire, méconnu, un de ces hommes presque universels, qui sont poursuivis pendant toute leur vie par je ne sais quelle malignité de la fortune et de la renommée, M. Chasles, découvrit il y a quelques années cet *Homme des bois*, Audubon, dans un salon

Longfellow, qui, sans être très original, s'est montré poète de distinction.

Chasles conclut donc qu'à tout prendre le niveau intellectuel est très bas aux États-Unis. Après 1850, dans les articles qu'il donne à la *Revue Contemporaine*¹ et au *Journal des Débats*², il se montre moins pessimiste et il signale *l'Uncle Tom's Cabin* de Mrs. Beecher Stowe et le *Hiawatha* de Longfellow comme des œuvres originales. En 1871, dans la personne de Joaquin Miller, il salue avec enthousiasme un écrivain vraiment américain³. Miller n'est pas un grand artiste, Chasles le reconnaît : son œuvre est confuse, énorme, une ébauche, — mais elle est spontanée, énergique, « ses poésies révèlent un nouvel état de mœurs, de la véritable couleur locale... la nature entière contre vous... la frénésie du danger et de l'aventure... » L'Amérique a trouvé une voix qui l'exprime.

Après 1852, d'autres se chargent de la critique de la littérature des États-Unis, Montégut, Laboulaye, Caro, tandis que Chasles passe à des études de philosophie politique. C'est à lui pourtant que revient le mérite d'avoir ouvert la voie à des études plus approfondies, dans ce domaine de la critique où il était entré un des premiers.

* * *

Entre 1830 et 1850, Chasles a certainement rempli une tâche très utile en tenant ses compatriotes au courant de la

de curiosités vivantes de Londres... » Suivent vingt-quatre pages de l'article de Chasles.

1. 1852, tome I, p. 420-39 ; tome IV, p. 615-39 ; tome V, p. 204-253 et 392-50.

2. 16 avril 1853, et 28 janvier 1857.

3. Cincinnatus Heine, né en 1841 dans l'Indiana ; il publie en 1871 son premier volume de poèmes, *Chants des Sierras*, qui révèlent un coloriste chaud et puissant. L'étude de Chasles se trouve dans *La psychologie sociale des nouveaux peuples*, p. 94-103.

production littéraire en Angleterre et aux États-Unis. Les jugements qu'il a prononcés sur la littérature romantique et la littérature de l'époque victorienne représentent, comme nous l'avons dit, l'opinion éclairée en Angleterre. Il doit peut-être à ses lectures des critiques anglais de s'être aperçu que le romantisme anglais n'a pas été un mouvement purement littéraire, et d'en avoir compris le caractère spirituel, national et religieux. Il avait raison de constater, dans les années qui ont succédé à la grande floraison romantique, une diminution dans sa vigueur créatrice. Il fait preuve d'une grande perspicacité quand il signale chez Carlyle, Dickens, Thackeray, Charlotte Brontë, Kingsley un réveil de l'esprit idéaliste et religieux qui avait inspiré Cowper, Wordsworth et Coleridge, et quand il reconnaît qu'ils sont de la même lignée ¹.

On ne doit pas lui faire un reproche de n'avoir pas prévu toute la vigueur et l'étendue de la nouvelle floraison de la littérature anglaise qui allait se produire dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. A l'époque relativement stérile où il écrivait, c'était déjà un mérite d'avoir entrevu la possibilité d'un tel réveil et d'en avoir signalé les signes avant-coureurs dans les doctrines de Carlyle, dans le roman sentimental de Dickens et dans le roman social de Kingsley.

Devant tant d'aperçus justes, une compréhension si pénétrante d'une littérature à peu près inconnue en France avant lui, on serait mal venu de lui faire grief des erreurs, fort rares d'ailleurs, où il lui est arrivé de tomber. Il n'est pas douteux que son œuvre a beaucoup contribué à développer les études anglaises en France. Son rôle a été double : corriger les notions inexactes et incomplètes de ses compatriotes sur certains aspects mal connus de la littérature anglaise ; tenir ses lecteurs au courant de la production

1. Cf. L. Cazamian, *Histoire de la littérature anglaise*.

contemporaine en Angleterre. Tous ses volumes ont, nous l'avons vu, un caractère fragmentaire inséparable des publications périodiques. Il n'a fait d'étude complète, ni du développement d'un genre dans le temps, ni d'une époque littéraire. Sa fonction a été celle d'un propagateur et d'un guide. En ce qui concerne les contemporains, on ne s'attend pas naturellement à trouver chez lui des jugements définitifs, ni des vues d'ensemble. Et pourtant, on peut lui décerner cet éloge, d'avoir pendant les années où il écrivait ses grands articles pour la *Revue des Deux-Mondes*, signalé à ses lecteurs tout ce qu'il y avait de meilleur dans la production littéraire du temps, et de leur avoir donné une idée extrêmement juste du mouvement intellectuel en Angleterre.

CONCLUSION

Nous croyons avoir montré que, malgré quelques défauts inséparables de l'œuvre d'un pionnier, — pensée un peu diffuse, abus des idées générales, — Philarète Chasles a exercé en France une influence considérable, sur l'évolution de la critique en général d'abord, ensuite sur la critique de la littérature anglaise en particulier.

Dans l'histoire de la critique, il marque une transition entre M^{me} de Staël, Villemain et Guizot d'une part, Taine et Renan d'autre part. Prenant comme point de départ certaines idées que M^{me} de Staël avait mises en circulation, il leur a donné une précision et un développement nouveaux. La critique, telle que M^{me} de Staël l'a comprise, repose sur trois idées générales, à savoir, la perfectibilité de la morale humaine ; l'influence réciproque de la littérature et des institutions sociales ; le progrès de l'humanité à travers trois étapes, qui sont l'apparition du christianisme, les grandes invasions du nord (qui mettent en lutte l'esprit du Nord et l'esprit du Midi), l'époque moderne ¹.

Ces trois idées n'ont pas été introduites dans l'œuvre de Chasles sans quelques modifications. La théorie de la perfectibilité n'est pas chez lui limitée au domaine moral. M^{me} de Staël avait dit très nettement que cette perfecti-

1. Introduction à *De la littérature*.

bilité ne s'appliquait qu'à la personnalité morale de l'homme, que sa pensée seule est perfectible, tandis que la technique, les moyens de l'art sont limités. Philarète Chasles se montre plus libéral, au moins en théorie, puisqu'il approuve les romantiques qui ont proclamé la liberté de l'artiste, et réduit les règles à une seule, l'harmonie de la pensée et de la forme. Toutefois, dans la pratique, nous l'avons vu, il se montre à l'occasion presque aussi conservateur que M^{me} de Staël¹. Quant à l'importance des influences réciproques de la littérature et de la société, Chasles ne pense guère autrement qu'elle. Seulement, il soutient que des deux influences, c'est celle de la littérature sur la société qui est de beaucoup la plus forte. L'influence qu'ont exercée Rousseau, Richardson, Byron sur leur époque est infiniment plus profonde que celle qu'ils ont subie.

A la troisième de ces idées, celle des étapes, Chasles a donné un très grand développement ; c'est là en effet qu'il faut chercher l'unité de son œuvre. Nous avons montré que la lutte du Nord et du Midi est pour lui le fait central de l'histoire politique, sociale et littéraire de l'Europe moderne. Il semble fort probable que personne en France n'a contribué plus que Chasles à répandre, à cette époque, l'idée de la supériorité des nations septentrionales. Comme nous l'avons vu, longtemps avant que la lecture de M^{me} de Staël soit venue fixer cette idée, les circonstances peu ordinaires de sa vie de jeunesse avaient déjà créé dans son esprit une disposition à croire à la décadence du monde latin. L'excentrique désabusé qui s'était chargé de sa première éducation, lui avait inculqué à tout moment ses pronostics désespérés pour l'avenir de la France. Sa détention à la Conciergerie avait semblé offrir la preuve de l'iniquité

1. Voir par exemple, ses jugements sur *Joseph Delorme*, *Revue de Paris*, 11 février 1830.

du régime d'alors. Il quitta en 1817 une patrie à peine relevée des désastres de 1815. En Angleterre, au contraire, le sentiment patriotique, aiguë par la lutte contre Napoléon, était à son comble. Vers 1823, quand il visita l'Allemagne, il constata l'existence d'un sentiment analogue d'ardent patriotisme. Rentré à Paris, il retrouva la France toujours en proie à des conflits qui devaient aboutir à la révolution de 1830. Quoi de plus naturel qu'il ait conclu, d'après ses observations personnelles, à la vitalité supérieure des nations du Nord ? L'influence de M^{me} de Staël, de Villemain et de Guizot, ce dernier figé dans son anglophilie, est venue fortifier en lui une disposition à croire que l'avenir appartenait à l'Allemagne, à l'Angleterre, et à cette nouvelle création de l'esprit anglo-saxon et protestant, l'Amérique du Nord. Enfin, la lecture de Carlyle a confirmé des conclusions auxquelles tout semblait l'amener. Évidemment, une fois cette conviction adoptée, il s'est montré un peu trop prêt à croire que l'Italie et l'Espagne, avec tous les pays du Midi qui n'avaient pas su se délivrer du catholicisme, étaient des pays sans avenir, et que la France vacillait au bord de l'abîme.

Il est difficile de savoir jusqu'à quel point Philarète Chasles est à l'origine de ces idées sur la suprématie des races germaniques répandues parmi beaucoup de Français aux alentours de la guerre franco-allemande. Si l'on en croit le témoignage des contemporains, Chasles a exercé, par ses cours au Collège de France, une très grande influence sur les étudiants ; peut-être, inspiré par le désir de les libérer de l'étroit nationalisme, s'est-il montré quelquefois injuste envers la France ; 1870 a prouvé que c'étaient des critiques adressées à une patrie aimée par un idéaliste furieux d'avoir été déçu. Quant à son œuvre de journaliste, il est évident que ses idées auraient imposé davantage s'il leur avait donné une forme plus homogène. Pourtant Taine avoue qu'il a frayé des chemins nouveaux dans le domaine de

l'histoire littéraire, et que tous ceux qui viennent après lui profitent de ses découvertes. C'est dans ses tentatives de psychologie ethnique que résidait, selon Taine, la vraie originalité de Philarète Chasles. Il a été, en effet, un précurseur de Renan en ce qu'il a attaché une grande importance aux études philologiques et qu'il a cru que les formes primitives du langage nous donnent le moyen de reconstituer la pensée primitive qui s'est exprimée par elles. Infiniment moins érudit que Renan, il n'a pas laissé de travaux philologiques durables. Mais son attitude, et la façon dont il a abordé ces questions linguistiques n'en sont pas moins extrêmement précises, intelligentes et modernes.

L'originalité de Philarète Chasles, quant à l'étendue et à la méthode de l'histoire littéraire, ne s'arrête pas à la psychologie ethnique. Avec Villemain, il a été un des premiers à étudier la littérature sous deux aspects nouveaux : le développement des phénomènes littéraires dans le temps (Chasles a ébauché l'évolution des genres, poésie, drame, roman en Angleterre entre 1688 et 1850), — et l'étude de la littérature dans toutes ses manifestations à une époque donnée (il a esquissé le tableau de la littérature française au xvi^e siècle, et de la littérature anglaise entre 1830 et 1850 ; il avait même l'intention d'écrire l'histoire littéraire de l'Europe dans les temps modernes, et tous ses volumes d'essais devaient constituer les fragments d'un vaste ensemble).

Évidemment, tout cela est bien incomplet ; il y a des lacunes énormes ; mais la voie est ouverte à l'étude historique et comparée des littératures, étude basée sur l'examen des influences. Désormais, les barrières qui divisaient le champ de la critique en mille petits compartiments isolés, n'existent plus, puisque le critique s'est fait une conception de la littérature universelle et que ce qu'il étudie dans l'histoire de l'art est le mouvement de la civilisation. On pourrait soutenir que toutes les théories d'histoire litté-

raire qui se sont succédées au cours du XIX^e siècle, sont déjà là en germe : théorie de l'évolution des genres, théorie de « la race, du milieu, du moment », théorie de la persistance des caractères ethniques. Chasles, qui n'avait pas les prétentions scientifiques de ses successeurs, Taine et Brunetière, a échappé à des erreurs où l'application un peu trop rigide de ces théories les a quelquefois induits ¹.

Si, dans l'évolution de la critique en général, Chasles a joué un rôle important, on peut dire que dans la propagation de la littérature et de la culture anglaises en France il marque presque une étape. Avant lui beaucoup de Français avaient étudié en critiques la littérature anglaise, mais on sent que tous, même les plus bienveillants, restent des Français qui jugent d'après les canons du goût français et qui cherchent des beautés conformes à ces canons. Sous l'Empire, la critique des littératures étrangères était faite par des hommes, Geoffroy, Dussault, Feletz, Hoffman, qui ne connaissaient les ouvrages dont ils parlaient que par des traductions, et qui, de plus, ne s'étaient pas encore libérés de tous les préjugés du goût classique. Chasles, lui, s'est presque fait une âme anglaise pour révéler à ses compatriotes l'essence même de cette littérature. Aussi complètement affranchi que possible de tout préjugé purement français, il a sans aucun doute contribué plus que personne à corriger les notions inexactes ou incomplètes de ses contemporains sur la littérature et la civilisation d'outre-manche, et à les tenir au courant de la production littéraire et du mouvement intellectuel, moral et social de l'Angleterre contemporaine. De plus il a été, avec Pichot, Villemain, Guizot, Sainte-Beuve, parmi ceux qui les premiers ont

1. Brunetière a basé ses conclusions « sur la seule étude des œuvres maîtresses, et les grands courants actuellement mémorables ». Chasles, au contraire, s'est rendu compte de l'importance des écrivains secondaires pour qui voudrait reconstruire une époque.

essayé de mettre la critique des littératures étrangères à l'abri de la polémique. Il ne s'agit plus pour lui de mettre en parallèle les mérites relatifs de deux conceptions différentes de l'art — classicisme ou romantisme —, il s'agit d'étudier les chefs-d'œuvre de tous les pays de façon à en tirer toutes les beautés qu'ils recèlent, pour déterminer enfin leur place dans le mouvement intellectuel de l'humanité. En un mot, il s'agit de substituer à la critique polémique la critique d'interprétation. Au lieu de se servir du nom de Shakespeare comme d'une cible ou comme d'une arme contre les classiques attardés, il tâche de le situer dans son époque et dans son milieu, afin de mieux révéler à ses compatriotes son œuvre complexe. Comme on l'a vu, il n'est pas le seul de sa génération à considérer de la sorte la critique des littératures étrangères ; ses connaissances beaucoup plus étendues de ces littératures font néanmoins de lui le chef de tous ceux qui travaillèrent alors dans la même direction.

Ce que Chasles a fait si supérieurement pour les études britanniques, il l'a fait à un moindre degré pour les littératures allemande, italienne et espagnole, qu'il a beaucoup contribué à faire connaître en France.

L'action qu'il exerce (dit Nettement) consiste surtout à initier le lecteur français à la connaissance profonde et vraie des littératures et des sociétés étrangères ; comme critique, comme biographe, comme voyageur, il a étudié tour à tour l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne et la Hollande, jusqu'aux États-Unis d'Amérique. Ses *Etudes sur le XVIII^e siècle en Angleterre*, qui tiennent à la fois de l'histoire, de la biographie de la critique littéraire et sociale, sont au nombre des plus remarquables ouvrages de son temps. Il a concouru par là au mouvement intellectuel et moral qui, favorisé par les découvertes scientifiques de notre âge, tend à faire tomber de jour en jour les barrières qui empêchaient chaque peuple d'apprécier le génie des peuples voisins ¹.

1. *Histoire de la littérature de 1830 à 1848.*

Nettement nous semble avoir signalé ici le vrai mérite de Philarète Chasles, qui est d'avoir été, avec Villemain et Guizot, parmi les pionniers de l'étude comparée des littératures, un de ceux qui ont eu la vision de la littérature mondiale et qui ont tâché de subordonner l'histoire des littératures particulières à l'histoire générale de l'Europe. Il ne s'est pas contenté de signaler des plagiats, ni de juxtaposer les littératures, mais il a essayé, dans le cas des individus, de dégager leur originalité, dans celui des nations, de tracer les modifications qu'a subies le génie national.

Il n'a pas échappé complètement aux dangers qui menacent tout pionnier. Jusqu'à quel point, en effet, Chasles est-il tombé dans l'erreur signalée par M. Baldensperger, celle de « soumettre les faits littéraires à une sorte de direction préconçue, et de faire converger trop de choses vers un but qu'on voyait à l'avance ? » On doit avouer qu'il a accepté des axiomes fort contestables, à savoir, que la littérature doit avoir un but moral, et que la littérature est l'expression de la société. Quelques-unes des conclusions auxquelles il arrive sont prématurées, étant fondées sur une analyse trop rapide. Une fois ces conclusions formulées, elles ont une tendance à devenir dans son esprit des cadres, où il lui faut faire entrer les phénomènes littéraires qu'il étudie. Il a été amené de la sorte à méconnaître l'importance de certains aspects de la littérature anglaise, le mouvement classique et le romantisme byronien, qui, après tout, n'ont pas été des phénomènes insignifiants, mais qui, même aujourd'hui, ont leurs répercussions dans la production littéraire. Et pourtant, on doit lui rendre cette justice, qu'il a beaucoup moins sacrifié que Taine à ses idées préconçues ; que, s'il n'a pas su apprécier l'importance dans le développement de la littérature anglaise de Johnson, de Pope et de Swift, il s'est contenté de les laisser de côté, et ne s'est pas efforcé, en les déformant, de les faire entrer dans des cadres préétablis. Il en est de même de sa théorie

de la supériorité des nations septentrionales. Cette conception a limité le domaine de ses recherches bien plutôt qu'elle n'a faussé les jugements qu'il a prononcés.

On ne s'attend naturellement pas à trouver chez Chasles un développement très détaillé des méthodes de la littérature comparée. Il a cependant indiqué quelques-uns des problèmes qui ont occupé l'attention de ses successeurs ; il a fait des tentatives pour chercher les origines des divers thèmes qui forment la matière première des littératures, ainsi que des tentatives pour découvrir les *grands courants*, dont parle Brandès, tel par exemple, son essai sur la littérature pastorale ¹, où il esquisse dans ses développements un mode de sensibilité.

Et puis, par la haute conception qu'il s'était faite du rôle de l'histoire littéraire, ne semblerait-il pas qu'il ait entrevu, très vaguement il est vrai, le *nouvel humanisme* que M. Baldensperger a proposé comme le but de la littérature comparée :

Savoir jusqu'où va dans des consciences étrangères représentées par leurs littératures, la fortune d'une idée ou d'un sentiment ; constater où s'arrête l'incrédulité voltairienne, l'appel au surhomme, le mysticisme tolstoïen, telle forme de comique... totaliser les adhésions et supputer les discrédits, noter les mutations de valeur par lesquelles un livre, réputé attique chez les uns, est rejeté pour son byzantinisme par les autres, alors qu'une œuvre dédaignée ici est acclamée là : autant de précisions qui permettent mieux que certains apostolats, de fournir à l'humanité disloquée un fonds moins précaire de valeurs communes ².

Dans le domaine de la critique générale, dans un autre plus restreint, celui de la critique des littératures étrangères, Philarète Chasles a donc été l'homme d'avant-garde,

1. *L'Allemagne au XIX^e siècle*, pp. 283-354.

2. *Littérature comparée, le mot et la chose*, *Revue de littérature comparée*, 1^{re} année, 1921, pp. 5-29.

celui qui découvre des voies nouvelles, et il a été acclamé comme tel par ceux qui ont parcouru après lui les vastes terres récemment défrichées. Parmi les nombreux hommages rendus à l'originalité de ses idées, citons celui de Taine qui nous paraît « faire le point » et donner à Chasles la place qui lui convient, celle d'un précurseur, d'un pionnier, d'un semeur d'idées de tout premier ordre :

Ceux qui viennent après lui et profitent de son exploration pour recommencer le même voyage admirent, après expérience et contrôle, la hardiesse de ses percées, l'abondance de ses recherches, la justesse de ses indications, la fécondité de ses vues. Si parfois ils arrivent à contester plusieurs de ses divinations, à restreindre quelques-uns de ses aperçus, à rectifier ou préciser certaines de ses conclusions, c'est grâce à son aide préalable, en suivant les centaines de sentiers qu'il a le premier frayés ; et lorsque la grande route à laquelle tous travaillent sera enfin aplanie et achevée, son nom se trouvera au premier rang parmi les constructeurs ; car ses courses ont rendu l'œuvre possible, et si la foule un jour marche sur une voie droite, unie et solide, c'est parce qu'un homme isolé, hasardeux et obstiné aura, pendant trente ans, fouillé et éclairci les halliers ¹.

1. *Journal des Débats*, 27 mai 1866.

BIBLIOGRAPHIE

I

ŒUVRES DE PHILARÈTE CHASLES

A. — OUVRAGES PARUS EN VOLUME (ordre chronologique)

1. Dissertation on the life and works of W. Maittaire. London, Valpy, 1819. (Tirée à 20 exemplaires, introuvable.)
2. Considérations sur la vie et les écrits de J.-B. Louvet de Couvray. *Les amours du chevalier de Faublas*, en tête de l'édition. Paris, Bossange, 1822, 4 volumes.
3. Mémoires d'une jeune Grecque (Madame Pauline-Adélaïde Panam). Paris, Brissot-Thivars, 1823, 2 volumes. (Quérard, sans raison apparente, attribue ce livre à Chasles : voir *Supercheries littéraires*, tome III, p. 19.)
4. Traduction. Essais de J. Bentham sur la situation politique de l'Espagne, traduits de l'anglais. Paris, Bossange, 1823.
5. Dissertation sur la vie et les ouvrages de Jacques-Auguste de Thou. Paris, Didot, 1824 (Réimprimée dans *Etudes sur le XVI^e siècle en France*. Paris, Amyot, 1848, et dans *Etudes sur le XVI^e siècle en France*. Paris, Charpentier, 1876.)
6. Le père et la fille (avec Bodin). Paris, Lecointe et Durey, 1824.
7. La fiancée de Bénarès ; nuits indiennes. Paris, Canel, 1825.

8. Résumé de l'histoire de la Suisse. Paris, Lecointe et Durey, 1825.
9. Traduction. Voir Lucain : *Pharsale*. Livres I, II, III. Paris, bibliothèque Panckoucke, 1826. (Une autre édition, 1835.)
10. Cécile, ou les passions, par M. de Jouy (attribuée à Philarète Chasles). Paris, l'éditeur, 1827, 5 volumes. (Voir Quérard, *Supercherries littéraires*, tome II, p. 423.)
11. Tableau de la marche et des progrès de la littérature française au xvi^e siècle. Paris, Didot, 1828. (Réimprimé dans *Etudes sur le XVI^e siècle en France*. Paris, Amyot, 1848, et Charpentier, 1876, remanié.)
12. Quatorze ans et l'amour, ou la danseuse et le peintre. Traduction de l'anglais par Edm. H., Paris, Peytieux, 1829, 2 volumes. (Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, donne : « composé par Philarète Chasles. »)
13. Contes bruns (avec Balzac et Rabou). Paris, Canel, 1832.
14. Introduction. Voir Balzac, *Romans et contes philosophiques*. 2^e et 3^e éditions, Paris, Gosselin, 1831, 1832 et 1833.
15. Caractères et paysages. Paris, Mame-Delaunay, 1833. (Une autre édition, Lenègre, 1845.)
16. Traduction. *Bellegarde, ou l'enfant indien adopté*. Histoire canadienne (traduite de l'anglais). Paris, Gosselin, 1833.
17. Préface. Voir Brantôme, *Les dames galantes*. Paris, Ledoux, 1834.
18. Traduction. Voir J.-P.-F. Richter, *Titan*. 2 volumes. Paris, Abel Ledoux, 1834. (Une autre édition, Paris, 1878.)
19. Traduction. Voir Lucain, *Pharsale*. Traduction nouvelle. Livres I, II, III, par M. Philarète Chasles. Paris, bibliothèque Panckoucke, 1835.
20. Essai sur la situation et la tendance de la société française. Paris, Imprimerie de Bourgogne et Martinet, 1836.
21. Notice. Voir Defoe, *Aventures de Robinson Crusoë*, traduites par Petrus Borel. Paris, 1836.

22. Traduction. Voir Shakespeare, *Chefs-d'œuvre... Richard III, Roméo et Juliette, Le Marchand de Venise*, la traduction en regard par MM. Philarète Chasles, Lebas et Mennechet. Bibliothèque anglo-française, ou Collection des poètes anglais les plus estimés... tome III. Paris, Belin-Mandar, 1836.
23. Préface. Voir Kogalnitchan (Michel de), *Esquisse sur l'histoire des Cigains*. Berlin, 1837.
24. Essai sur la grammaire en France. Voir Bescherelle, *Grammaire nationale*. Paris, 1840, 2^e édition.
25. Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville de Chartres. Chartres, 1840.
26. Tableau de la littérature au xvi^e siècle. Voir La Harpe, *Cours de littérature ancienne et moderne*, tome I^{er}. Paris, Didot, 1840.
27. De Teutonicis latinisque linguis. Paris, Fournier, 1841. (Réimprimé dans *Etudes sur l'Antiquité*, 1847, p. 417-463, et, traduit en français, p. 139-192.)
28. De l'autorité de Flavius Josephe. Paris, Fournier, 1841. (Réimprimé dans *Etudes sur les premiers temps du christianisme*, 1847.)
29. Introduction. Voir Lamb, *Contes shaksperiens*, traduits de l'anglais par M. Alphonse Borghers, avec une introduction par M. Philarète Chasles. Paris, Baudry, 1842 et 1847.
30. Notice sur *Les Huguenots*. Paris, Soulié, 1844.
31. La Révolution d'Angleterre. Paris, Janet, 1844. (Cet ouvrage a paru en 17 livraisons.) (Cet ouvrage a été remis en vente en 1852, chez Victor Lecou.)
32. Les beautés de l'Opéra (avec Gautier et Janin). Paris, Soulié, 1845.
33. Notice. Voir Defoe, *Aventures de Robinson Crusoë*, traduites par M^{me} A. Tastu. Paris, Didier, 1845.
34. Études sur le xviii^e siècle en Angleterre. 2 volumes. Paris, Amyot, 1846.
35. Notice. Voir Beaconsfield, *La jeune Angleterre*, traduite par M^{lle} de Sobry. Paris, 1846.
36. Études sur l'Antiquité. Paris, Amyot, 1847. (Une autre édition, Charpentier, 1876.)

37. Études sur l'Espagne et sur les influences de la littérature espagnole en France et en Italie. Paris, Amyot, 1847. (Réimprimées sous le titre de *La France, l'Espagne et l'Italie au XVI^e siècle*. Paris, Charpentier, 1877.)
38. Oliver Cromwell. Paris, Amyot, 1847.
39. Études sur les premiers temps du christianisme et sur le moyen-âge. Paris, Amyot, 1847.
40. Histoire de France (avec A. Roche), tome second : *Temps modernes*. Paris, Didot; et Londres, Mitchell, 1847.
41. Introduction. Voir Lamb, *Contes dramatiques de W. Shakespere*. Traduction de l'anglais par Alphonse Borghers, avec une introduction par Philarète Chasles, précédée d'une vie de Shakespere par Amédée Pichot. Paris, Baudry, 1847.
42. Études sur le xvi^e siècle en France. Paris, Amyot, 1848. (Une autre édition, Charpentier, 1876.)
43. *Le moyen-âge et la renaissance*. Voir Lacroix, *Chevalerie*, tome I^{er}, 1^{re} partie. Paris, 1848. (2^e édition, 1851.)
44. Études sur les hommes et les mœurs au xix^e siècle. Paris. (Sans date. La préface est de 1849.)
45. Études sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre au xix^e siècle. Paris, Amyot. (Sans date. La préface est de 1850.)
46. Études sur la littérature et les mœurs des Anglo-Américains au xix^e siècle. Paris, Amyot, 1851.
47. Études sur Shakspeare, Marie Stuart et l'Arétin. Paris, Amyot, 1852.
48. Anglo-American literature and manners (from the French of Philarète Chasles). New-York, 1852.
49. Notabilities in France and England, with an autobiography... by Philarete Chasles, professor of the Paris Institute. New-York, Putnam, 1853 (Traduction des *Études sur les hommes et les mœurs au XIX^e siècle*)
50. Études sur l'Allemagne ancienne et moderne. Paris, Amyot, 1854.
51. Lettres imprimées dans la Gazette de Saint-Pétersbourg contre la *Revue des Deux-Mondes*. Paris, impr. de Claye, 1854. (Édition tirée à 10 exemplaires, non mis dans le commerce.)

52. La fille du marchand, fragment de la vie privée (imité de l'anglais) par Ph. Chasles. Paris, Didier, 1855.
53. Mœurs et voyages, ou Récits du Monde Nouveau. Paris, Didier, 1855.
54. Scènes des camps et des bivouacs hongrois (1848-49). Paris, Didier, 1855. (Une autre édition, Paris, Charpentier, 1879.)
55. Recherches sur la date de la construction de l'édifice actuel de la cathédrale de Chartres (avec Rossard de Mianville). Chartres, 1855.
56. Souvenirs d'un Médecin. Paris, Librairie Nouvelle, 1855, 1857 et 1858. (Réimprimés sous le titre de *Le jeune Médecin*, Paris, C. Lévy, 1876.)
57. Préface. Voir Poissonier, *Les esclaves tsiganes*. Paris, 1855.
58. Édition Molière. Œuvres complètes. Paris, Librairie Nouvelle, 1855-56.
59. Le vieux médecin ; pour faire suite aux *Souvenirs d'un Médecin*, d'après Samuel Warren, Crabbe, Grattan, etc. Paris, Librairie Nouvelle, 1859.
60. Préface. Les bains de Wilbad. Stuttgart, 1860.
61. Notice. Voir S. de Pongerville, *Les femmes de Shakespeare*. Paris, 1860.
62. Virginie de Leyva. Intérieur d'un couvent de femmes en Italie au commencement du xvii^e siècle. Paris, Poulet-Malassis, 1861. (2^e édition, 1862.)
63. Études sur l'Allemagne au xix^e siècle. Paris, Amyot, 1861.
64. L'homme. Voir Thevenin (Évariste). *Conférences de l'Association polytechnique*. 1^{re} série (1859). Paris, 1861.
65. Galileo Galilei, sa vie, son procès et ses contemporains. Paris, Poulet-Malassis, 1862.
66. Du progrès. Voir Thevenin (Évariste), *Association polytechnique, Entretiens populaires*. 4^e série (1863). Paris, 1864.
67. Voyages d'un critique à travers la vie et les livres. I. Orient. II. Italie et Espagne. Paris, Didier, 1865-1868. (2^e édition, 1869.)

68. Études contemporaines. Voyages, philosophie et beaux-arts. Paris, Amyot, 1866.
69. Préface. Voir Bolintineano, *Brises d'Orient*, poésies roumaines. Paris, Dentu, 1866.
70. Études contemporaines. Théâtre, musique et voyages. Paris, Amyot, 1867.
71. Questions du temps et problèmes d'autrefois. Paris, Baillière, 1867.
72. Encore sur les contemporains, leurs œuvres et leurs mœurs. Paris, Amyot, 1869.
73. Préface. Voir Hepworth Dixon, *La nouvelle Amérique*. Paris, Librairie internationale, 1869. Bruxelles, Leipzig, Livourne, A. Lacroix, Verboeckhoven et C^{le}, 1869. 2^e édition, 1874.
74. L'Arétin, vie et écrits. Neuchâtel, Gay, 1873. Imprimé par les presses de la Société des Bibliophiles cosmopolites, tiré à cent exemplaires.
75. L'Antiquité. Paris, Charpentier, 1875 et 1876.
76. La psychologie sociale des nouveaux peuples. Paris, Charpentier, 1875.
77. Le moyen-âge. Paris, Charpentier, 1876.
78. L'Angleterre littéraire. Paris, Charpentier, 1876.
79. Études sur le xvi^e siècle en France, précédées d'une histoire de la littérature et de la langue françaises de 1470 à 1610 et suivies d'une chronologie de l'histoire littéraire des arts de 1451 à 1610. Paris, Charpentier, 1876.
80. Mémoires. 2 volumes. Paris, Charpentier, 1876 et 1877. 2^e édition, 1876-1877.
81. La France, l'Espagne et l'Italie au xvi^e siècle. Paris, Charpentier, 1877.
82. Souvenirs d'un Médecin, le médecin des pauvres, d'après S. Warren, Kingsby, Mayhew, précédé d'un coup d'œil sur le paupérisme, la charité et les institutions charitables en Angleterre. Paris, C. Levy, 1877 et 1888.
83. L'Angleterre politique. Paris, Charpentier, 1878.
84. Traduction. Voir Richter, J. P. *Titan*. Paris, 1878 et 1879.

85. L'Angleterre au xvi^e siècle. Paris, Charpentier, 1879.
86. Notice. Voir Schiller, *Guillaume Tell*, précédé d'une notice biographique par Philarète Chasles. Paris, 1879.
87. École anglaise. Scènes de mœurs. Guillaume Hogarth. Paris, Corbeil, 1881.
88. Le Médecin des pauvres, d'après Samuel Warren, Kingsby Mayhew. Paris, C. Levy, 1888.
89. Notice. Voir Schiller, *Guillaume Tell*, accompagné de notes... par A.-H. Birmann. Paris, 1890 et 1901.

B. — RECUEILS COLLECTIFS AUXQUELS CHASLES
A COLLABORÉ (ordre alphabétique)

1. L'Abeille poétique du xix^e siècle. Limoges, Barbou frères, 1845. (Pièce en vers.)
2. Album britannique, ou choix de morceaux traduits des recueils annuels de la Grande-Bretagne. Paris, 1830. (15 traductions dues à Philarète Chasles et à Saulnier.)
3. Album de la jeunesse. Paris, 1831. (Morceau en prose de Chasles : *l'Orage de Tamantoul*.)
4. Almanach dédié aux demoiselles. Paris, 1827. (Pièce en vers de Chasles.)
5. Annales romantiques. Paris, Urbain Canel, 1825. (Fragment du *Discours sur de Thou*.)
— *Ibid.*, 1829. (*Rabelais*, extrait du Discours couronné en 1828.)
— *Ibid.* 1836. (Pièce en vers, *Ma mère*, extrait de la *Revue poétique du XIX^e siècle*, février 1835.)
6. Les Cent-et-une Nouvelles Nouvelles. Paris. Ladvocat, 1832, tome I^{er}. (Une nouvelle de Chasles.)
7. Contes bruns. Paris, Canel, 1832 (4 ou 5 contes de Chasles).
8. Couronne littéraire. Paris, 1837. (*L'orage de neige*, fragment de *l'Orage de Tamantoul*.)
9. Les Émeraudes. Paris, 1867. (*La mort de Wilkie*.)
10. Galerie des femmes de Shakespeare, collection de 45 portraits, par les premiers artistes de Paris, enrichis

de notices critiques et littéraires. Paris, 1838 (une notice de Chasles).

11. Histoire des peintres... École anglaise. Paris, Renouard, 1863. (Hogarth, Wilkie, Wilson, par Philarète Chasles.)
12. Hommages aux Dames. Paris, 1824 (pièce en vers, *La Syrène*, idylle grecque).
— *Ibid.*, 1825 (pièce en vers, *Le tombeau du suicidé.*)
13. Musée de la Caricature. Paris, 1828. (Le tome premier contient 4 articles de Chasles, le tome second, sept.)
14. Nouveau tableau de Paris au XIX^e siècle. Paris, 1835. Tome 5^e (pièce en prose).
15. Paris ou le Livre des Cent-et-un. Paris, Ladvocat, 1831. Tome 1^{er}. (*La Conciergerie, épisode d'une vie obscure.*)
16. Le Rameau d'or, souvenirs de littérature contemporaine. Paris, 1837 (pièce en vers, *Le rêve du mousse*, extrait de la *Revue poétique du XIX^e siècle*, juin 1835).
17. Le Sachet, nouvelles par MM. Chasles, Jules David, etc. Paris, 1835 (une pièce en prose de Chasles).
18. Le Salmigondis, contes de toutes les couleurs. 1832. Tome second (une pièce de Chasles).
19. Le Saphir. Paris, 1857. (*Le banqueroutier*, nouvelle).
20. Les Topazes. Paris, 1868. (*Le pilori.*)

C. — LISTE DES ARTICLES DE PHILARÈTE CHASLES PUBLIÉS
DANS LES PÉRIODIQUES, AVEC INDICATION DU
VOLUME OÙ ONT PARU CEUX QUE CHASLES A
RÉIMPRIMÉS PLUS TARD DANS DIFFÉRENTS RE-
CUEILS.

Cette liste ne comprend pas les nombreux articles non signés que Chasles a donnés à la *Revue britannique*. Voir note, page 50.

I. — REVUE DE PARIS

1^{re} série (1829-1833)

1829

Tome 1, avril. — De l'industrialisme au Moyen-Age.

Tome 2, mai. — Panurge, Falstaff et Sancho Pança. *Carac-
tères et Paysages*, p. 143-160.

Tome 3, juin. — Les catacombes de Saint-Michan. *Caractères et Paysages*, p. 161-181.

Tome 4, juillet. — De Don Pèdre... et du chroniqueur Don Lopez Ayala.

Tome 7, octobre. — Scènes d'un village maritime en Angleterre. *Caractères et Paysages*, p. 1-42.

Tome 8, novembre. — L'hôtesse de Virgile. *Caractères et Paysages*, p. 395-411.

— Des drames merveilleux et fantastiques de Shakespeare. *Caractères et Paysages*, p. 343-383.

1830

Tome 10, janvier. — Des drames... de Shakespeare, 2^e et 3^e articles. *Caractères et Paysages*, p. 383-417.

— De la situation actuelle du théâtre en France ; *Une fête chez Néron*, par Soumet et Belmonté.

Tome 11, février. — De la poésie en France au XIX^e siècle.

— Examen critique d'*Hernani*.

Tome 12, mars. — De la poésie en France, 2^e article.

Tome 14, mai. — Voyage de Locke en France, 2 articles.

— Discours sur : *Quelle a été l'influence du gouvernement représentatif depuis quinze années sur notre littérature et nos mœurs ?*

Tome 16, juillet. — Mœurs écossaises, l'orage de Tamantoul. *Encore sur les contemporains*, p. 257-265.

Tome 17, août. — Des auteurs dramatiques contemporains de Shakespeare. 1^{er} article. *Etudes sur Shakespeare...* p. 92-114.

— Un quart d'heure après la victoire. *Caractères et paysages*, p. 263-272.

Tome 18, septembre. — Des auteurs dramatiques... 2^e article. *Etudes sur Shakespeare...*, p. 114-130.

Tome 19, octobre. — *Siebenkäs*, par J. P. Richter. Traduction non signée, mais provenant de la plume de Chasles (voir *Revue de Paris*, juillet 1831, p. 54, note). *Caractères et paysages*, p. 43-71.

— Des comédies de Charles Gozzi. *Etudes sur l'Espagne*, p. 523-536.

Tome 21, décembre. — Charles Gozzi, 2^e article. *Etudes sur l'Espagne*, p. 536-543.

1831

Tome 22, janvier. — Le duel. (non signé).

Tome 24, mars. — Charles Gozzi, 3^e article. *Etudes sur l'Espagne*, p. 543-554.

Tome 26, mai. — *Pierre Grimes*, traduit de Crabbe. *Caractères et paysages*, p. 273-294.

— Charles Gozzi, 4^e article. *Etudes sur l'Espagne*, p. 555-561.

Tome 28, juillet. — *Voyage d'un aumônier de régiment*, 2 articles. *Caractères et paysages*, p. 72-128.

Tome 29, août. — Scènes du parterre au théâtre du Globe à Londres le 12 juin 1613. 1^{er} article. *Caractères et paysages*, p. 191-216.

Tome 30, septembre. — Scènes du parterre, 2^e article. *Caractères et paysages*, p. 217-244 ; *L'Angleterre au XVI^e siècle*, p. 329-359.

Tome 31, octobre. — L'Enfant idiot. *Caractères et paysages*, p. 313-344.

1832

Tome 41, août. — Chatham.

1833

Tome 46, janvier. — *Le rêve d'une pauvre folle*, traduit de J. P. Richter.

— Chatham.

Tome 55, octobre. — Daniel de Foë, 2 articles.

Tome 56, novembre. — Daniel de Foë, 3^e et 4^e articles.

Tome 57, décembre. — *La vieille porcelaine*, traduite de Charles Lamb.

2^e série (1834-1838)

1834

Tome 3, mars. — Un carnaval de Jean Paul.

Tome 4, avril. — Les femmes grecques avant l'ère chrétienne, 2 articles.

Tome 5, mai. — Les courtisanes grecques.

Tome 8, août. — Les femmes chansonnères sous Louis XIV, 2 articles.

Tome 12, décembre. — *Les espions, les valets et la musique à Rome en 1834.*

1835

Tome 13, janvier. — Souvenirs des lacs du Cumberland. *Mémoires*, II, p. 69-78.

— *Cours d'ouverture à l'Athénée*, séance d'ouverture, 17 janvier 1835. *Etudes sur l'Antiquité*, p. 3-33 (très remanié).

Tome 15, mars. — Henri Heine. *L'Allemagne au XIX^e siècle*, p. 269-280.

Tome 17, mai. — Les prédicateurs du Carême.

Tome 18, juin. — Réflexions et caprices d'un promeneur en Europe : William Savage.

Tome 21, septembre. — Études sur le théâtre espagnol, 1^{er} article. *Etudes sur l'Espagne*.

Tome 22, octobre. — Le théâtre espagnol, 2^e article. *Etudes sur l'Espagne*.

Tome 23, novembre. — Les vieilles lettres.

1836

Tome 29, mai. — *Le chemin de traverse*, par Jules Janin.

Tome 32, août. — Études sur le drame espagnol, 3^e article. *Etudes sur l'Espagne*.

Tome 35, novembre. — Études sur le drame espagnol, 4^e article. *Etudes sur l'Espagne*.

Tome 36, décembre. — Études sur le drame espagnol, 5^e article. *Etudes sur l'Espagne*.

— Hœlderlin. *Etudes sur l'Allemagne au XIX^e siècle*, p. 355-362. (très remanié).

1837

Tome 37, janvier. — Études sur le drame espagnol, 6^e article. *Etudes sur l'Espagne*.

— Études sur le drame espagnol, 7^e article. *Etudes sur l'Espagne*.

Tome 39, mars. — Les poètes dalmates.

Tome 40, avril. — *Id.*,

Tome 46, octobre. — *Id.*, *Etudes sur l'Espagne*, p. 493-523.

3^e série (1839-1841)

1839

Tome 3. — Charles Matthews. *Etudes contemporaines*, II, 127-147.

Tome 4. — *Le Médecin de Pecq*, par Léon Gozlan.

1840

Tome 14. — Une fabrique de vices à Paris, 2 articles. *Etudes contemporaines*, I, 75-115.

Tome 16. — Faust en Espagne. *Etudes sur l'Espagne*.

Tome 24. — Desportes et Malherbe.

1841

Tome 36. — Une visite à la Tour de Londres.

4^e série

1842

Tome 1. — Les gloires perdues. Une comédie jouée au Collège de Navarre en 1510.

— Cours de littérature du Nord.

1843

Tome 15. — Un autre XVIII^e siècle.

2. — REVUE DES DEUX-MONDES

1834

1^{er} septembre. — Les excentriques anglais. *Le XVIII^e siècle en Angleterre*, II, p. 3-86.

15 octobre. — L'Arétin, sa vie et ses œuvres. *Shakespeare, Marie Stuart et l'Arétin*, p. 381-495.

1^{er} novembre. — L'Arétin, 2^e article.

15 décembre. — L'Arétin, 3^e article.

1835

1^{er} février. — Poètes et romanciers de la Grande-Bretagne. William Cowper. *Allemagne au XIX^e siècle*, p. 317-331. (Incomplet).

15 juillet. — De la littérature de l'Amérique du Nord.

1839

1^{er} mars. — De la littérature anglaise depuis Scott.

1^{er} juin. — Les victimes de Boileau. *Etudes sur l'Espagne*, p. 306-376.

1^{er} juillet. — *Cheveley or The man of honour*, par Lady Bulwer.

1^{er} août. — Théophile de Viau. *Etudes sur l'Espagne*, p. 376-446.

1840

15 février. — La littérature anglaise au commencement de 1840. *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 404-418. (Incomplet).

1^{er} avril. — De l'art dramatique et du théâtre actuel en Angleterre. *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 418-445.

15 mai. — Antonio Perez. *Etudes sur l'Espagne*, p. 233-255.

15 juillet. — Walter Raleigh.

15 août. — Le Marino, poète italien du XVII^e siècle. *Etudes sur l'Espagne*, p. 259-302.

1^{er} octobre. — Thomas Carlyle : *The French Revolution*.

1^{er} novembre. — Les femmes poètes, les historiens, Carlyle, etc.

1841

1^{er} janvier. — Nouveaux documents sur la vie de Marie Stuart. *Shakespeare, Marie Stuart et l'Arétin*, p. 3-82.

- 1^{er} février. — Poètes romanciers et prédicateurs ; réaction catholique. *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 445-457.
- 1^{er} mars. — Les révolutionnaires d'Angleterre et de France : Pym et Danton.
- 15 avril. — Scènes de la vie privée dans l'Amérique du Nord. *La Littérature et les mœurs des Anglo-Américains*, p. 391-419.
- 1^{er} juin. — Franklin, sa vie et sa correspondance. *Le XVIII^e siècle en Angleterre*, I, p. 309-360.
- 15 juin. — *Night and morning*, par Edward Lynton Bulwer.
- 1^{er} août. — *Les gypsies d'Espagne (The Zingali)*, par G. Borrow.
- 15 août. — Wilberforce, Romilly et Dudley.
- 1^{er} octobre. — Des auteurs espagnols contemporains.

1842

- 1^{er} janvier. — Mœurs et avenir de la société anglo-hindoue. *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 349-390.
- 1^{er} février. — Le roman, l'histoire, le mouvement religieux en 1841.
- 1^{er} mars. — Du mouvement sensualiste avant la Réforme ; Skelton, Rabelais, Folengo, Luther. *Shakespeare, Marie Stuart et Arétin*, p. 302-327.
- 1^{er} avril. — Le drame, les traductions, les antiquités.
- 15 mai. — Du roman et de ses sources dans l'Europe moderne. *Etudes sur les premiers temps du Christianisme et sur le Moyen Age*, p. 341-376.
- 15 juillet. — Du roman en Angleterre depuis Walter Scott.
- 15 novembre. — Le dernier humoriste anglais, Charles Lamb. *Le XVIII^e siècle en Angleterre*, II, p. 269-311.

1843

- 15 janvier. — Les origines de la presse ; Gutenberg. *Les premiers temps du christianisme, etc.*, p. 381-421.
- 1^{er} février. — Les Américains en Europe et les Européens en Amérique.

- 1^{er} mai. — Les trois générations ; mort de Southey. Walter Savage Landor ; philosophes et économistes ; Robert Wilson ; Miss Burney ; tendances d'Oxford. — *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 397-404. (Incomplet).

1844

- 1^{er} juin. — Les pseudonymes anglais au XVIII^e siècle. *Le XVIII^e siècle en Angleterre*, p. 213-266.
15 août. — Des tendances littéraires en Angleterre et en Amérique ; Carlyle et Emerson.
15 septembre. — *Ellen Middleton*, par Lady Fullerton.

1845

- 1^{er} février. — Les salons français et la société anglaise au XVIII^e siècle. *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 33-66.
1^{er} avril. — Les deux Walpole. *Le XVIII^e siècle en Angleterre*, I, p. 157-210.
1^{er} juin. — Romans politiques anglais ; *Sybil* ; *Anti-Coningsby*.
1^{er} juillet. — Des travaux récents sur le XVIII^e siècle en Angleterre et en Allemagne ; le Docteur Schlosser, Lord Brougham, et Swinburne.
15 juillet. — Sophie Dorothée. *Le XVIII^e siècle en Angleterre*, II, p. 363-399.
15 août. — Hrosvita et ses contemporains. *Les premiers temps du christianisme*, p. 243-279.
15 août. — Une déportée à Botany Bay (signé F. de Lagenevais)¹. *Hommes et mœurs du XIX^e siècle*, p. 199-234.
1^{er} septembre. — Lady Esther Stanhope. *Le XVIII^e siècle en Angleterre*, II, p. 403-459.
15 septembre. — Les victimes de Bokhara.
15 octobre. — De la poésie chartiste en Angleterre ; Thom, Cooper, Ebenezer Elliott, Crabbe. *Mœurs des Anglo-Américains*, p. 129-169.

1. Voir Quérard, *Les supercheries littéraires dévoilées*.

- 15 novembre. — Edmond Burke. *Le XVIII^e siècle en Angleterre*, I, p. 257-306.
15 décembre. — Le comte de Chesterfield. *Le XVIII^e siècle en Angleterre*, II, p. 315-360.
15 décembre. — Un humoriste en Orient, *Eothen* (signé F. de Lagenevais).

1846

- 15 janvier. — Documents nouveaux sur Olivier Cromwell. I. La jeunesse de Cromwell. *Cromwell*.
15 février. — Deuxième article ; Cromwell, homme de guerre et chef de partie.
1^{er} mars. — Troisième article ; Cromwell, chef de la République d'Angleterre.
15 avril. — Les femmes touristes de la Grande-Bretagne.

1847

- 15 septembre. — De la littérature pseudo-populaire en Angleterre et en Amérique. *Etudes sur les Anglo-Américains*, p. 169-181 (très remanié).

1848

- 15 mai. Le mouvement de Chartres au xv^e siècle.
1^{er} août. — De la guerre sociale. *Etudes sur les hommes et les mœurs au XIX^e siècle*, p. 385-416.
15 novembre. — John Keats, sa vie et sa correspondance. *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 175-215.
15 décembre. — Le roman de mœurs irlandais ; romans de M. Lever. *Etudes sur les hommes et les mœurs*, p. 165-196 (remanié).

1849

- 15 février. — Le roman de mœurs en Angleterre ; Thackeray. *L'Angleterre littéraire*, p. 191-337.
1^{er} mars. — *Id.*, *L'Angleterre littéraire*, p. 191-337.
1^{er} avril. — *Evangeline*. *Etudes sur les Anglo-Américains*, p. 303-321.

15 mai. — Littérature anglo-américaine ; Hermann Melville. *Etudes sur les Anglo-Américains*, p. 220-235.

1850

15 mai. — Les Américains du Nord, leur vie publique et privée, l'avenir de l'Amérique. *Etudes sur les Anglo-Américains*.

3. — REVUE ENCYCLOPÉDIQUE

1819

Tome III, juillet-septembre. — *Les Délateurs*, par E. Dupaty.

1820

Tome V, janvier-mars. — Page 168, *Réflexions morales*, par M. Naudé Saint-Maurice.

— P. 347, *Programme du cours de droit public*, par M. de Gérando.

— P. 521. Littérature : *Louis IX*, par M. Ancelot ; *Les vêpres siciliennes*, par M. Casimir Delavigne ; *Clovis*, par M. Népomucène Lemer cier.

1821

Tome IX, janvier-mars. — P. 228. Essai historique sur la poésie anglaise et sur les poètes anglais vivants.

— P. 446, *Id.* 2^e article. (Tirage à part, Paris, 1823).

4. — JOURNAL DES DÉBATS

Les compte-rendus théâtraux très nombreux parus entre 1827 et 1830 signés C, ont été attribués à Chasles. Ne seraient-ils pas plutôt de Pierre Duviquet (1765-1835), critique dramatique aux *Débats*, qui signait ses articles C, et qui, entré aux *Débats* en 1814, « vécut pour se voir supplanter par Jules Janin » ? ¹.

Les articles à partir de 1830 signés Cs, sont certainement

1. *La Grande encyclopédie*.

de Chasles, puisqu'on en retrouve une bonne partie dans ses recueils d'articles.

1830 (Articles signés Cs.)

27 mars. — *Letters and journals of Lord Byron*, by Thomas Moore. *Etudes sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 139-172.

11 avril. — Deuxième article.

22 mai. — Hoffmann.

19 juillet. — *Life of John Locke*, by Lord King.

23 juillet. — Deuxième article.

11 octobre. — *The forest sanctuary*, by Mrs. Hemans.

18 octobre. — Deuxième article.

26 octobre. — *Historia de los movimientos separacion y guerra de Cataluna...*, par Don Manuel de Melo.

3 novembre. — *Poetry of the Magyars*, by John Bowring.

15 novembre. — Deuxième article.

1831 (Articles signés Cs.)

9 février. — *Mémoires de Lord Byron*, par Thomas Moore, 3^e article.

2 mars. — *Id.*, 4^e article.

9 mars. — *Id.*, 5^e article.

22 mars. — *Théâtre de Clara Gazul*.

22 avril. — *Historia de los movimientos...*, 2^e article.

5 mai. — *Id.*, 3^e article.

16 mai. — *Philologie française*, par MM. F. Noël et L. J. Carpentier.

18 mai. — *Id.*, 2^e article.

24 mai. — *Id.*, 3^e article.

2 juin. — *L'Iliade*, traduite en vers par M. Bignan.

5 juin. — *Id.*, 2^e article.

3 juillet. — Traduction de la Bible, par S. Cahen.

20 juillet. — *Works of Ben Jonson*, edited by W. Gifford.

2 septembre. — Fielding et Richardson. *Le XVIII^e siècle en Angleterre*, I, p. 363-370.

- 8 septembre. — *Id.*, 2^e article.
1^{er} octobre. — Théâtre Français.
19 octobre. — Théâtre Français.
6 novembre. — Théâtre de l'Odéon.
7 novembre. — Théâtre Français.
15 novembre. — Théâtre Français.
13 décembre. — Théâtre Français.
19 décembre. — *Anastasius*, by Thomas Hope.

1832 (Articles signés Cs.)

- 1^{er} janvier. — Théâtre Français.
19 janvier. — Théâtre Français.
22 janvier. — Théâtre de l'Odéon.
11 février. — Théâtre Français.
15 février. — 2^e article.
23 février. — 3^e article.
3 mars. — Théâtre de l'Odéon.
5 mars. — *Iambes*, par Auguste Barbier.
15 mars. — Théâtre de l'Odéon.
25 mars. — Théâtre de l'Odéon.
28 avril. — De l'état militaire actuel de la France...
29 septembre. — *Paris malade : esquisses du jour*, par
Eugène Roch. *Etudes sur les hommes et les mœurs au*
XIX^e siècle, p. 242.
25 novembre. — Théâtre anglais ; *Jane Shore*, by Nicho-
las Rowe.
7 décembre. — Théâtre anglais.

1833 (Articles signés Cs.)

- 8 janvier. — Théâtre anglais.
11 février. — Théâtre anglais ; Shéridan. *Etudes contem-
poraines*, II, 81-90.
5 mars. — Théâtre anglais ; *Henri IV. Etudes sur*
Shakespeare..., p. 255-272.
19 août. — *Obermann*.
22 août. — *Id.*, 2^e article.

- 28 août. — Benvenuto Cellini.
4 septembre. — *Id.*, 2^e article.
10 septembre. — *Life of Governor Morris. Etudes sur les mœurs des Anglo-Américains*, p. 13-43.
14 septembre. — Histoire de l'ordre des assassins.
17 septembre. — *Id.*, 2^e article. *Voyages d'un critique... Orient*, p. 291-315.
24 septembre. — Governor Morris, 2^e article. *Etudes sur les Anglo-Américains*.
28 septembre. — *Cours éclectique d'économie politique*, par Alvaro Florez Estrada, traduit par L. Galibert.
1^{er} octobre. — *The Radical*, by John Galt ; *The Member*, by John Galt.
5 octobre. — Correspondance d'Orient.
9 octobre. — Governor Morris, 3^e article. *Etudes sur les Anglo-Américains*.
19 octobre. — John Galt, 2^e article.
31 octobre. — *England and the English*, by Edward Lytton Bulwer.
7 décembre. — *Adventures of younger son*, by Trelawney.
21 décembre. — Edward Lytton Bulwer, 2^e article.
26 décembre. — *Id.*, 3^e article.

1834 (Articles signés Cs.)

- 13 janvier. — *Jacques II à Saint-Germain*, par M. Capefigue.
2 février. — *Illustrations of political economy*, by Harriet Martineau.
16 février. — *Nostradamus*, par Hippolyte Bonnelier.
24 mai. — *De l'éducation des mères de famille*, par L. Aimé-Martin.
8 juin. — *Les historiettes de Tallemant des Réaux*, mémoires publiés par MM. Monmerqué, de Château-Giron et Taschereau.
17 juin. — *Nostradamus*, 2^e article. *Le XVI^e siècle en France*, p. 325-345.

- 25 juin. — *De l'esprit de la critique littéraire chez les peuples anciens et modernes*, par A. Théry.
- 5 juillet. — Tallemant des Réaux, 2^e article.
- 18 juillet. — Correspondance d'Orient, 2^e article.
- 22 juillet. — Tallemant des Réaux, 3^e article.
- 31 juillet. — Du mouvement littéraire en France depuis 1815.
- 20 août. — *History of the Revolution in England in 1688*, by Sir James Mackintosh.
- 23 août. — *La Bible*, traduction nouvelle par M. S. Cahen, 2^e article (voir article du 3 juillet, 1831).
- 27 août. — *De l'éducation des mères de famille*, 2^e article.
- 31 août. — *History of the Revolution in England*, 2^e article. *Le XVIII^e siècle en Angleterre*, I.
- 4 septembre. — *Correspondance d'Orient*, 3^e article.
- 8 septembre. — *Tom Jones*, by Henry Fielding.
- 10 septembre. — Mémoires et voyages du capitaine Basil Hall. *Etudes contemporaines*, I, p. 211-225.
- 16 septembre. — *C'est de Jehanne*.
- 22 septembre. — *Id.*, 2^e article.
- 6 octobre. — *The history of English dramatic poetry*, by J. Payne Collier.
- 19 octobre. — Musée de la caricature en France. *Encore sur les Contemporains*, p. 87-103.
- 17 novembre. — Romans du Bibliophile Jacob.
- 9 décembre. — Walter Scott : *Complete works*, 1^{er} article.
- 24 décembre. — *Id.*, 2^e article. *Etudes sur l'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 85-101.

1835 (Articles signés Cs.)

- 13 janvier. — *Sémiramis la grande*, traduite d'un manuscrit hiéroglyphique égyptien, par M. Desjardins.
- 17 février. — Bibliothèque latine française, publiée par C. L. F. Panckouke. Œuvres complètes de Cicéron, 1^{er} article.

- 4 mars. — *Le perroquet de Walter Scott, esquisses de voyages, légendes, romans, contes biographiques et littéraires*, par M. Amédée Pichot.
- 3 mai. — Musée de la caricature en France, 2^e article.
- 27 juin. — Œuvres complètes de Cicéron, 2^e article.
- 7 juillet. — Œuvres complètes de Cicéron, etc., 3^e article.
- 1^{er} septembre. — Séance annuelle de l'Académie française.
- 5 septembre. — *Archives curieuses de l'histoire de France...*, par M. L. Cimber et M. Danjou.
- 18 septembre. — *Histoire des Francs*, par M. le comte de Peyronnet, 1^{er} article.
- 6 octobre. — *Id.*, 2^e article.
- 23 novembre. — *Examen des tragiques anciens et modernes*, par M. Martine de Genève.
- 8 décembre. — Comédies de Don Pèdre Calderon de la Barca.

1836 (Articles signés Cs.)

- 10 janvier. — *Les tragiques anciens et modernes*, 2^e article.
- 30 janvier. — Académie française.
- 20 février. — *Voyages aux Indes orientales...*, par M. Charles Bilanger.
- 23 février. — Académie française.
- 6 mai. — Séance publique des cinq académies.
- 11 mai. — *Archives curieuses*, tome VII, Charles IX.
- 25 mai. — *Revue rétrospective ou bibliothèque historique*, 1^{er} article.
- 30 juin. — *Souvenirs et mémoires de Madame la Comtesse Merlin*.
- 8 juillet. — *Revue rétrospective*, 2^e article.
- 14 juillet. — *Essai sur la littérature anglaise*, par M. de Chateaubriand.
- 22 juillet. — *Histoire de la vie et des ouvrages de Francis Bacon*, traduite pour la première fois en français par J. B. de Vauzelles, 1^{er} article.
- 30 juillet. — *Physiologie et hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit*, par J. H. Reveille-Parise.

- 3 août. — *Grammaire nationale*, par MM. Bescherelle, 1^{er} article.
7 août. — Académie des Inscriptions et Belles-lettres.
11 août. — Archives curieuses, *Marie Stuart*.
13 août. — Académie française.
20 août. — Archives curieuses, *Marie Stuart*.
30 août. — *Grammaire nationale*, 2^e article.
14 septembre. — *Le paradis perdu*, de Milton, traduit par M. de Chateaubriand, 2^e article.
20 septembre. — *De imitatione Christi*, édition nouvelle, par M. de Grégory.
28 septembre. — *Le paradis perdu*, 3^e article.
4 octobre. — *Grammaire nationale*, 3^e article.
14 octobre. — *Le Notaire de Chantilly*, par Léon Gozlan.
18 octobre. — *Les prisonniers français en Russie...* Mémoires de M. le Marquis de Serang, publiés par M. de Puisbusque.
21 octobre. — *Essai sur la littérature anglaise*, 4^e article.
28 octobre. — *Id.*, 5^e article.
13 novembre. — Académie française.
25 novembre. — Jacques Godefroi Ferrai de Roveredo.

1836

- 9 décembre. — *Souvenirs de la comtesse Merlin*, 2^e article.
14 décembre. — *Nouvelles collections de mémoires pour servir à l'histoire de France*, par MM. Michaud et Poujoulat.
23 décembre. — Académie française.

1837

(Articles signés Cs. jusqu'au 11 juin 1837 ;
à partir de cette date les articles sont signés *Philarète Chasles*)

- 5 février. — Friedrich Gentz et Fanny Ellssler. *L'Allemagne ancienne et moderne*, p. 311-319.

- 14 février. — *Id.*, 2^e article. *L'Allemagne ancienne et moderne*, p. 320-334.
- 16 mars. — *Archives curieuses de l'histoire de France...*, par L. Comber et F. d'Anjou.
- 30 mars. — *Nouvelle collection des mémoires pour servir à l'histoire de France*, 2^e article.
- 2 mai. — *Li roman de Garin le Loherain*, publié par M. Fauriel ; *Le romancero françois*, par M. Paulin ; *Li roman de Berte aus grans piés* ; *Chroniques anglo-normandes*, par F. Michel ; *Le roman de Brut*, par Wace ; *Le Miracle de Notre-Dame*, de Robert le Dyable.
- 5 mai. — Séance publique des cinq académies.
- 27 mai. — Académie française.
- 2 juin. — *Li roman de Garin*, etc., 2^e article.
- 11 juin. — Las comedias de Don Pedro Calderón de la Barca. *Etudes sur l'Espagne*, p. 27 et suite.
- 21 juin. — *Histoire pittoresque de l'Angleterre*, par M. le baron de Roujoux.
- 5 juillet. — *The Vicar of Wakefield*, traduction de Charles Nodier, 1^{er} article.
- 10 juillet. — *Examen de la philosophie de Bacon*, par M. de Maistre.
- 19 juillet. — *Histoire de la réforme*, par M. Capefigue.
- 22 juillet. — Las comedias de Don Pedro Calderón, 3^e article.
- 26 juillet. — *Id.*, 4^e article.
- 5 août. — Académie royale des Inscriptions et Belles-lettres.
- 11 août. — Académie française.
- 17 août. — Université royale.
- 24 août. — *The Vicar of Wakefield*, 2^e article.
- 1^{er} septembre. — *Confession d'un enfant du siècle*, par A. de Musset.
- 19 septembre. — *Œuvres de Salvien*, traduction nouvelle, par J. F. Grégoire et F. Collombet.
- 26 septembre. — *Walter Scott's complete works*, traduction par Defauconpret.

- 4 octobre. — *Un spectacle dans un fauteuil*, par M. de Musset.
12 octobre. — *Les romans et le mariage*, par M. de Ferrière.
18 octobre. — *Walter Scott*, 2^e article.
17 novembre. — *Œuvres de Salvien*, 2^e article.
25 novembre. — *Les romans et le mariage*, 2^e article.
17 décembre. — *Examen de la philosophie de Bacon*, 2^e article.
30 décembre. — Académie des Sciences morales et politiques.

1838

- 8 janvier. — *Ernest Maltravers*, traduction de l'anglais de E. L. Bulwer, par M^{lle} de Sobry, 2 vol.
24 janvier. — *L'art de la rhétorique*, par Aristote. Texte collationné sur les éditions précédentes et sur les manuscrits de la Bibliothèque du Roi..., par C. Minoïde Mynas.
30 janvier. — *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau...*, par M. de Balzac.
4 février. — *William Cowper's private letters and poetical works*, new edition, London, 3 vol.
5 mars. — *César Birotteau*, 2^e article.
18 mars. — *Notice sur la vie et les ouvrages de Léopold Robert*, par E. J. Delécluze.
2 avril. — *Id.*, 2^e article.
11 avril. — *Cours d'histoire moderne*, par M. Charles Lacretelle.
7 mai. — Séance publique des cinq académies.
25 mai. — *Œuvres de C. Sollius Apollinaris Sidonius*, traduites en français, avec le texte en regard et des notes, par J. F. Grégoire et F. Z. Collombet, 3 vol.
17 juillet. — *Traduction complète en vers français des œuvres de Virgile*, par M. Louis Duchemin.
24 juillet. — *Histoire de France sous Louis XIII*, par M. A. Bazin, 1^{er} article.
1^{er} août. — *Id.*, 2^e article.
10 août. — Académie française.

- 11 août. — Académie des Inscriptions et Belles-lettres.
16 août. — Romans de M. de Balzac, 3^e article.
24 août. — *Œuvres de Sollius Apollinaris Sidonius ; Œuvres choisies de saint Jérôme*, 2^e article.
8 septembre. — *Histoire naturelle mise à la portée des femmes et des gens du monde...*, par M^{me} Achille Comte.
10 septembre. — *Sidoine Apollinaire*, etc., 3^e article.
17 septembre. — *Satires d'Horace*, traduites en vers par Théodose Ménard.
23 septembre. — Études sur quelques hommes politiques — XVII^e siècle — *Lord Shaftesbury. Le XVIII^e siècle en Angleterre*, I, p. 3-99.
26 septembre. — *Lord Shaftesbury*, 2^e article.
5 octobre. — *Lord Shaftesbury*, 3^e article.
13 octobre. — Variétés : *The posthumous papers of the Pickwick Club*, by Charles Dickens. (Paris, Baudry's European library, 2 vol.).
24 octobre. — *Shaftesbury*, 4^e et dernier article.
7 novembre. — *Bibliothèque latine française*, publiée par C. L. F. Panckoucke : *Apulée*, traduction nouvelle par M. Bétolaud.
15 novembre. — *The Doctor*.
22 novembre. — *Cours de littérature française*, par M. Villemain... *Tableau du XVIII^e siècle*, 2 vol. Paris, 1838.
29 novembre. — *The Pickwick Club*, 2^e article.

1839

- 27 janvier. — *Essai sur les éternés de Jumièges...*
23 février. — *The Doctor*, 2^e article.
9 mars. — *Concordantiae Bibliorum sacrorum Vulgata editionis*.
27 mars. — *Es jaengt an ; Tohu Bohu's Traum...*
16 avril. — *Fables inédites des XII^e, XIII^e et XIV^e siècle*, par A. C. M. Robert...
2 mai. — *Colecion de los mejores autores espagnoles...*
12 mai. — Académie des Sciences morales et politiques.
31 mai. — Académie française.

- 24 juin. — *A plain letter to the Lord Chancellor on the Infant Custody Bill*, by Pearce Stevenson...
- 11 juillet. — Œuvres complètes de Saint Cyprien, traduction nouvelle par M. N. S. Guillon.
- 21 juillet. — *Id.*, 2^e article.
- 31 juillet. — *Life of William III*, by Trevor.
- 2 août. — *Id.*, 2^e article.
- 7 août. — *Id.*, 3^e article.
- 14 août. — *Id.*, 4^e article.
- 28 août. — *Œuvres choisies de Milton*, traduction nouvelle.
- 12 septembre. — De la critique actuelle et de la stagnation dans ces derniers temps.
- 17 septembre. — *Voyage aux Indes orientales*, par M. M. C. Bélanger.
- 26 septembre. — *Les Dursé*, par Auguste Bernard.
- 3 octobre. — Études sur le théâtre espagnol.
- 15 octobre. — Collection de documents inédits sur l'histoire de France.
- 2 novembre. — *Les Dursé*, 2^e article.
- 3 novembre. — *Id.*, 3^e article.
- 12 novembre. — Études sur le théâtre espagnol, 2^e article.
- 21 novembre. — *Oliver Twist*.
- 28 novembre. — *Recent measures for the promotion of education in England*.
- 10 décembre. — *Naissance et génie*, par M. Gustave Mercier Lacombe.

1840

- 4 janvier. — *Tohu-Bohu*, 2^e article.
- 30 janvier. — *The courtier in the days of Charles II*, by Mistress G. F. Gore.
- 19 février. — Malte-Brun, *Précis de géographie universelle*, nouvelle édition...
- 26 février. — *Sketches of popular tumults...* (London)
Robert Owen's marriage system of the new moral world, etc.
- 14 mars. — *Une fin de siècle*, par M. Kératry. *Théâtre de Shéridan*, traduction par M. Bonnet.

- 18 avril. — Guerre de l'Angleterre contre la Chine.
2 mai. — Martin Luther.
4 mai. — Séance des cinq académies.
15 juin. — Académie française.
11 juillet. — *Œuvres de Chatterton*, traduites par Javelin-Pagnou, précédées d'une vie de Chatterton, par A. Callet.
20 juillet. — Socialisme de Robert Owen — Chartistes d'Angleterre — État moral des villes de manufactures — Théories sociétaires de Charles Fourier.
2 août. — *Mémoires du feld-maréchal comte de Merode-Westerloo*.
12 août. — Organisation sociale et financière de l'Inde anglaise...
17 août. — *Aperçu général sur l'Égypte*, par A. B. Clot-Bey.
27 août. — *Id.*, 2^e article.
26 septembre. — Académie des Inscriptions et Belles-lettres.
4 octobre. — *Histoire de la vie, des écrits et des doctrines de Martin Luther*, par J. M. V. Audin ; *Discours de Démosthènes sur la couronne*, trad. en anglais par Lord Brougham (Londres, 1840).
11 octobre. — *Voyages de Spencer en Circassie et en Crimée ; Progrès de la Russie dans l'Orient ; Rapport sur la Circassie dans le Portfolio*.
20 octobre. — *Id.*, 2^e article.
29 octobre. — *Dissertation sur les causes de la décadence de l'industrie et du commerce en Espagne au XVII^e siècle*, par Charles Weiss, Strasbourg, 1839.
Traité de Thomas Campanella sur la monarchie espagnole (réimprimé à Berlin, 1840).
3 novembre. — *Œuvres complètes d'Horace*, traduites en vers par Louis Duchemin.
— *Les Odes d'Horace*, trad. en vers par Albert Montémont.
15 décembre. — Académie française.

1841

- 6 janvier. — *Education des mères de famille.*
- 12 janvier. — *Œuvres complètes de Rutebœuf*, recueillies par Achille Jubinal.
- 18 février. — *Essai sur... la Révolution de 1688...*, par Enmer Ward.
- 1^{er} avril. — Madame Ancelot.
- 18 avril. — *Les deux mondes*, par M. Gustave d'Eichthal..., servant d'introduction à l'ouvrage de M. Urquhart : *La Turquie et ses ressources.*
- 17 mai. — Académie des Sciences morales et politiques.
- 5 juin. — Académie française : réception de M. Hugo.
- 8 juin. — Sterne.
- 19 juin. — Académie française.
- 11 juillet. — Académie française.
- 17 juillet. — Académie française.
- 3 août. — Lettres écrites du Canada par des personnes pauvres qui ont émigré récemment dans ce pays. *Etudes sur les Anglo-Américains*, p. 109-118.
- 24 août. — *La Messiade*, par Klopstock, traduction nouvelle par Madame la baronne de Carlowitz ; *Le paradis perdu*, par Milton, traduction nouvelle par M. de Pongerville ; *Le poème de Roncevaux*, traduit par Jean Louis Bourdillon ; *Poésies de Synesius*, traduites par Collombet ; *Chants d'un voyageur*, par L. Delâtre ; *Chants civils et religieux*, par A. Barbier ; *Les chants du psalmiste*, par M. S. Rhéal ; *Gerbes de poésies*, par M. E. Gent Desuartes ; *Ariel*, par M. N. Martin ; *Journal et correspondance de Ralph Thoresby*, publiés par le rév. Joseph Hunter. *Angleterre politique*, p. 197-203.
- 3 septembre. — *Histoire d'un ouvrier en soie*, écrite par lui-même. *Passages in the life of a radical*, anonymous.
- 12 septembre. — *Vie et reliques de Miss Landon*, par Laman Blanchard.
- 17 septembre. — *Dictionnaire étymologique des racines allemandes...*, par F. G. Eichoff et W. de Suckau ; *Origine orientale des nations celtiques...*, par James Cowles

Prichard ; *Recherches sur la fusion du franc-normand et de l'anglo-saxon*, par J. P. Thommerel ; *Histoire de la langue celtique*, par L. Maclean.

29 septembre. — *Œuvres choisies de saint Jérôme*, traduites en français..., par F. Grégoire et F. Z. Collobet.

2 octobre. — *Id.*, 2^e article.

4 novembre. — *Histoire de la conquête et de la fondation de l'Empire anglais dans l'Inde*, par le baron Barchou de Penhœn.

10 novembre. — *Suétone*, traduction nouvelle par M. de Golbéry ; *Le pauvre de Monthéry*, par Charles Rabou.

30 novembre. — *The hour and the man*, par Miss Martineau.

1842

13 janvier. — *Du travail intellectuel en France depuis 1815 jusqu'à 1837*, par Amédée Duquesnel.

4 février. — *Letters illustrative of the reign of William III*, edited by G. P. R. James (London, 3 vol.).
Le XVIII^e siècle en Angleterre, I, p. 149-154.

24 février. — *Deutsche Pandora*, Stuttgart, 1841 ; *L'Allemagne*, par Carl Maurice Weber (Leipzig, 1841) ; *Die Deutsche Literatur*, von Wolfgang Menzel.

22 mars. — Warren Hastings. *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 326-336.

7 avril. — Goethe.

1^{er} mai. — Académie française.

4 mai. — Institut de France.

26 mai. — Revue critique et littéraire. *Biographie littéraire de la Grande-Bretagne — période anglo-saxonne*, par Thomas Wright. *The Deerslayer*, par F. Cooper.

2 juillet. — Académie française.

26 juillet. — Horace, traduit en vers de M. Goupy.

31 juillet. — Revue critique et littéraire. *Correspondance de Bettina Brentano von Arnim avec Goethe*, traduite en anglais.

27 août. — Des œuvres de Guillaume de Humboldt.

- 4 octobre. — *De la démocratie pendant la ligue*, par M. Zabitte ; *La Gaule sous les Romains*, par M. Amédée Thierry.
- 21 octobre. — *Histoire de la vie, des ouvrages... de Calvin*, par M. Audin.
- 27 octobre. — Revue critique et littéraire. *De la littérature allemande*, par Wolfgang Menzel ; *Campagnes esthétiques*, par Louis Wienbarg ; *Tableaux caractéristiques de la nouvelle littérature allemande*, par Hermann Margraff, 1840.

1843

- 5 janvier. — *De la politique des anciens Carthaginois*, par le docteur Kluge (en latin) ; *Découvertes des anciens Carthaginois*, par Joachim Lelewel, Berlin (en polonais et en allemand) ; *Histoire des Carthaginois*, par le docteur F. Münter. Copenhague.
- 7 janvier. — Académie française.
- 4 mai. — Séance publique annuelle des cinq académies.
- 4 juin. — Académie des Sciences morales et politiques.
- 8 juillet. — Blaise Pascal.
- 22 juillet. — Académie française.
- 26 juillet. — *Prodromus, or an inquiry into the first principles of reasoning...*, by Sir Graves Chamney Haughton. London, 1839.
- *Denkschriften und Briefe...* A. Dunker.

- 26 septembre. — *La politique de l'histoire*, par Ernest Charrière. *Chronique de Duguesclin*.
- 3 décembre. — Description des hordes et des steppes des Khirgiz : *Kazacks ou Khirgiz-kaïssacks*, par A. de Leuchine ; traduite par E. Charrière. *Etudes contemporaines*, I, p. 307-316.

1844

Janvier-juin. — Rien.

- 13 août. — Revue critique et littéraire : enseignement des langues vivantes dans les collèges. *Dictionnaire anglais-français*, de Tibbins ; *Dictionnaire anglais*, de Noah Webster. *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 3-29.

- 27 août. — Revue critique et littéraire : enseignement des langues vivantes, 2^e art. : formation de la langue anglaise.
- 23 octobre. — *Encyclopédie des gens du monde, répertoire universel des sciences, des lettres et des arts*, par MM. Artaud, Balbi, Hase, Michelet, etc.
- 26 novembre. — *Fondements de la philosophie sociale*, par François-Xavier Baader, publiés par le docteur Franz Hoffmann. Mémoires de Henri Zschokke.
- 21 décembre. — *Mémoires de Sir William Temple*, par Sir Perigrine Courtenay. *Le XVIII^e siècle en Angleterre*, p. 103-110.

1845

Janvier-juin. — Rien.

- 9 juillet. — *Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Égypte*, par M. Letronne. *Voyages d'un critique-Orient*, p. 51-64.
- 29 octobre. — *Histoire de saint Jérôme, père de l'Eglise...*, par F.-Z. Collombet. *Etudes sur les premiers temps du Christianisme*.
- 1^{er} décembre. — Encyclopédie du XIX^e siècle...

1846

- 19 avril. — *La Grèce tragique*, chefs-d'œuvre d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, traduits en vers par M. Léon Halévy.
- 22 mai. — Recherches historiques sur la principauté française de Morée. *Le livre de la conquête*, manuscrit de la bibliothèque des ducs de Bourgogne, publié par Buchon.
- 22 juin. — Hermann Melville. *Etudes sur les Anglo-Américains*, p. 185-213.
- 25 juin. — *Id.*, 2^e article.
- 13 juillet. — *Vie des grands Chanceliers...*, par Lord John Campbell.
- 11 août. — *Lettres de Guy Patin*, par J.-H. Reveille-Parise.

- 2 octobre. — Des plagiats faussement imputés à Pierre Corneille, et des imitations de Montaigne par Shakespeare... *L'Angleterre au XVI^e siècle*, p. 124-139.
- 14 octobre. — *Id.*, 2^e article.
- 7 novembre. — *Id.*, 3^e article.
- 20 décembre. — *Correspondance inédite de Mabillon et de Monfaucon avec l'Italie...*, par M. Valéry.

1847

- 2 mars. — *La guerre des paysans*, par Alexandre Weill.
- 9 mai. — Séance publique des cinq académies.
- 8 juin. — Académie des sciences morales et politiques.
- 26 juillet. — Académie française.
- 27 juillet. — Dictionnaire anglais-français et français-anglais de Spiers. *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 15-29.
- 1^{er} août. — Académie des Inscriptions et Belles-lettres.
- 3 août. — *Oliver Cromwell* (extraits de l'examen historique en tête du volume de Chasles sur *Cromwell*).
- 18 août. — *Correspondance inédite de David Hume*, publiée par John Hill Burton. *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 233-268.
- 18 septembre. — *Id.* 2^e article.
- 25 septembre. — *Id.* 3^e article.
- 30 novembre. — *Vie des Lindsays*, par Lord Lindsay. *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 304-317.
- 26 décembre. — *Histoire de la conquête de Naples...*, par M. de Saint-Priest.

1848

- 22 mai. — Académie française.
- 29 octobre. — Séance des cinq académies.

1849

- 1^{er} juin. — *Histoire d'Angleterre depuis l'accession de Jacques II*, par Thomas Babington Macaulay, 1^{er} article. *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 268-279.

- 4 juin. — *Œuvres dramatiques de Frère Gabriel Tellez* (Tirso de Molina), publiées à Madrid et recueillies pour la première fois (1844-46).
9 juillet. — Académie française.
23 août. — Macaulay, 2^e article. *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 279-294.
28 août. — Macaulay, 3^e article. *L'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 294-304.
5 septembre. — *Lettres originales, pour servir à l'histoire d'Angleterre, copiées d'après les autographes...*, par Sir Henry Ellis.
16 septembre. — *Poésies populaires latines*, par Edélestand Duméril.
27 septembre. — *Lettres et discours de Gerbert*, etc., traduits par M. Barse.
2 octobre. — *Id.* 2^e article.
29 octobre. — Séance des cinq académies.
26 novembre. — Académie des sciences morales et politiques.
7 décembre. — Académie française.

1850

- 18 janvier. — Académie française.
17 juin. — Académie des sciences morales et politiques.
25 juillet. — *De la décadence de l'Angleterre*, par Ledru-Rollin, 1^{er} article. *L'Angleterre politique*, p. 339-367.
10 août. — Académie française.
19 août. — Académie des Inscriptions et Belles-lettres.
24 août. — Honoré de Balzac.
28 août. — *De la décadence de l'Angleterre...*, 2^e article.
20 septembre. — *Mémoires d'une dame hongroise*, par Thérèse Pulszky, etc.
28 septembre. — *Id.*, 2^e article.
5 octobre. — *Id.*, 3^e article.
8 octobre. — *Id.*, 4^e article.
27 octobre. — Institut de France.

1^{er} novembre. — *Le quatrième pouvoir... la presse. Etudes contemporaines*, I, p. 3-71.

15 novembre. — *Id.*, 2^e article.

17 décembre. — *Id.*, 3^e article.

1851

30 janvier. — *Le quatrième pouvoir*, 4^e et dernier article.

16 février. — *Mémoires d'une dame hongroise*, 5^e article.

5 avril. — *Mémoires d'un tailleur socialiste*, Alton Locke, 1^{er} article.

24 avril. — *Id.*, 2^e article.

20 mars. — Le Collège de France.

19 mai. — *Mémoires d'un tailleur socialiste*, 3^e article.

1^{er} juillet. — Nécrologie : le docteur Koreff.

2 août. — *Mémoires d'un tailleur socialiste*, 4^e article.

20 août. — *Histoire de la civilisation en France*, par M. Guizot.

17 septembre. — *La chanson de Roland*.

25 septembre. — *Mémoires d'un tailleur socialiste*, 5^e article.

8 octobre. — La révolution de février dans l'Ile de Ceylan. *Voyages d'un critique-Orient*, p. 191-218.

14 octobre. — *Id.*, 2^e article.

22 octobre. — *Id.* 3^e article.

27 octobre. — Séance annuelle des cinq académies.

4 novembre. — *Histoire générale des traités de paix...*, par M. le comte de Garden.

16 décembre. — *Fontenelle*, par P. Flourens.

25 décembre. — Le Japon, l'Indochine et le Ceylan. *Voyages d'un critique-Orient*.

1852

22 janvier. — Le Japon, l'Indochine et le Ceylan, 2^e article.

17 février. — *Histoire de la littérature espagnole*, par G. Ticknor.

- 7 mars. — *Nouvelles variantes du texte de William Shakspeare* relevées par J. T. Payne Collier.
5 avril. — Académie des sciences morales et politiques.
20 avril. — *Mémoires de Margaret Fuller*.
12 mai. — *Histoire de la littérature espagnole*, 2^e article.
21 mai. — *Mémoires de Margaret Fuller*, 2^e article.
29 mai. — Académie française.
23 juin. — Eugène Burnouf, sa vie et ses travaux.
2 juillet. — *Histoire de la littérature espagnole*, 3^e article.
4 août. — *Voyage à Katmandou*, par M. Laurent Oliphant.
Voyage d'un critique-Orient, p. 65-94.
21 août. — Académie française.
29 août. — *Encyclopédie du XIX^e siècle*.
2 septembre. — *Voyage à Katmandou*, 2^e article.
10 septembre. — *Mémoires de Margaret Fuller*, 3^e article.
24 septembre. — *Id.*, 4^e article.
5 octobre. — Nécrologie : M. Réveille-Parise.
6 octobre. — *Etudes politiques, historiques et littéraires sur les Juifs d'Espagne*, par Don José Amador de Los Rios.
14 octobre. — *Vita di Caterina de Medici...*, etc. *Livre d'heures de Marie Stuart*.
27 octobre. — Séance publique des cinq académies.
14 novembre. — Séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres.
24 décembre. — *Voyage à Katmandou*, 3^e article.

1853

- 22 janvier. — *Négociations de la France dans le Levant...*, publiées par E. Charrière.
8 mars. — De quelques lettres de M^{me} de Sévigné..., etc.
2 avril. — *Négociations de la France*, etc., 2^e article.
16 avril. — *Le côté sombre de la vie humaine*, par Mistress Crowe ; *Les œuvres du démon*, par Cornelius Mathews ; *Œuvres d'Edgar Allen Poe*, traduites par Charles Baudelaire ; *Mystères ou coups d'œil rapides jetés dans le monde surnaturel* ; *Histoire de... la sorcellerie...*, par Charles Willis Elliot.

- 28 juin. — Académie des sciences morales et politiques.
15 octobre. — *Le Don Quichotte de Fernandez Avellaneda*, traduit de l'espagnol par A. Germond de Lavigne.
4 novembre. — Bibliothèque des auteurs espagnols.
10 novembre. — Réponse à M. Germond de Lavigne.
17 décembre. — *Mémoires, journal et correspondances de Thomas Moore*, publiés par Lord John Russell, 1^{er} article.

1854

- 4 février. — *Mémoires, journal et correspondance de Thomas Moore...*, 2^e article.
8 avril. — Thomas Noon Talfourd, nécrologie.
7 mai. — Bibliothèque des chemins de fer : 1. *Louis XV et sa cour*, extraits des mémoires de Saint-Simon ; 2. *Le régent et la cour de France*, extraits de Saint-Simon ; 3. *Law, son système et son époque*, par P.-A. Cachut.
3 juin. — *Le comte Lucanor*, apologies et fabliaux du xiv^e siècle, traduit pour la première fois de l'espagnol par M. Adolphe de Puibusque.
7 juin. — L'inauguration du chemin de fer de Paris à Reims.
20 juillet. — Une ambassade française en Chine.
17 septembre. — Benjamin G. Ferris : *Utah et les Mormons*.
19 octobre. — L'énigme des Mormons.
28 novembre. — L'énigme des Mormons, 3^e et dernier article.
15 décembre. — *Découverte inattendue d'un roman posthume de Walter Scott*, par E. de Saint-Maurice Cabany. *Encore sur les contemporains*, p. 163-192.
27 décembre. — Article sans titre sur un roman posthume de Walter Scott.

1855

- 2 mars. — 1. Bruno Bauer : *La Russie et le monde germanique* ; 2. *Histoire des Germains*, par M. de Ring ; 3. *Essai sur le Rigsmal Saga et sur les trois classes de la société germanique*, par M. de Ring.

4 mars. — *Id.*, 2^e article.

18 mars. — The life of T. Barnum ; *New-York City*, by Cornelius Matthews.

5 avril. — *Les hommes d'Etat de l'Angleterre au XIX^e siècle*, par le comte de Guerfonière, 1855 ; *The governing classes of Great Britain*, by Edward Whitty, 1854 ; *The National Gallery of distinguished Americans*.

11 avril. — Article sans titre sur le voyageur anglais M. Fortin.

20 juillet. — *Etudes sur la littérature française au XVIII^e siècle*, par A. Vinet.

29 septembre. — *Histoire politique des Etats-Unis*, par Édouard Laboulaye.

29 décembre. — Quelques semaines à Berlin, 1^{er} article. *Etudes sur l'Allemagne au XIX^e siècle*.

1856

11 janvier. — *Histoire du quarante et unième fauteuil*, par Arsène Houssaye.

24 janvier. — Quelques semaines à Berlin, 2^e article.

8 février. — *Id.*, 3^e article.

5 mars. — Les réunions des hommes de lettres en Angleterre et en Amérique.

6 avril. — Quelques semaines à Berlin, 4^e article.

12 avril. — *Id.*, 5^e article.

16 avril. — *Id.*, 6^e article.

20 avril. — Revue étrangère. Nouvelle littérature anglo-américaine.

4 mai. — De quelques ouvrages nouveaux et des signes du temps, 1^{er} article.

18 mai. — Revue étrangère. Les romans de Charles Dickens.

1^{er} juin. — De quelques ouvrages nouveaux, 2^e article.

15 juin. — Revue étrangère. L'Espagne actuelle.

29 juin. — De quelques ouvrages nouveaux. Journal de Le Dieu.

13 juillet. — De quelques ouvrages nouveaux. Le Dieu, 2^e article.

27 juillet. — Revue étrangère. Nouvelle tournée dans l'Allemagne du Centre. Schiller. *Etudes sur l'Allemagne au XIX^e siècle*, p. 227-266.

10 août. — *Id.*, 2^e article.

24 août. — *Id.*, 3^e article.

7 septembre. — M. Charles Desguerrois.

21 septembre. — Revue étrangère. De la critique moléculaire...

5 octobre. — De quelques ouvrages nouveaux. *Histoire des causes de la grandeur de l'Angleterre*, par M. Gouraud.

19 octobre. — Le régime parlementaire.

5 novembre. — L'érudition moderne.

18 novembre. — Une « Galande » sous Louis XIV.

30 novembre. — *Lord Bacon est-il l'auteur des drames de Shakspeare ?* Lettre à Lord Ellesmere par William Henry Smith.

16 décembre. — *Talleyrand des Réaux*, nouvelle édition par MM. Paulin Paris et de Monmerqué.

28 décembre. — Les clercs de la Bazoche.

1857

28 janvier. — Revue étrangère. Coup d'œil rétrospectif sur l'année précédente. Macaulay, Mistress Stowe, Mistress Browning, Tendances de chaque nation ou de chaque groupe civilisé...

8 février. — 2^e article, Ruskin.

22 février. — *Le cardinal Ximénès...*, traduction par MM. Ch. de Sainte-Foy et P.-A. de Bermond.

8 mars. — Revue étrangère. Contes de Michel Czaykowski.

22 mars. — Les conteurs russes, 2^e article.

5 avril. — *La famille*, par M. Janet ; *Die Familie*, par M. H. Riehl.

19 avril. — *Le chevalier Sarti*, par P. Scudo.

3 mai. — *Mémoires de M^{me} Fitz-Herbert*, par l'honorable Ch. Langdale (non traduit).

9 mai. — *Id.*, 2^e article.

- 17 mai. — *Remarques sur le patois, suivies d'un vocabulaire latin-français du XVI^e siècle*, par M. E.-A. Escallier.
- 3 juin. — *Id.*, 2^e article.
- 6 septembre. — Des voyages, d'une tournée de plaisir. Balzac, Saint-Amant...
- 20 septembre. — Littérature étrangère : 1. *Bengal Hurkuru* (Courrier de Bengal) ; 2. *L'Inde et les Anglais*, par M. de Valbezon ; 3. *Voyages à l'aventure du Colonel Sleeman*.
- 4 octobre. — *Id.*, 2^e article.
- 18 octobre. — *Id.*, 3^e article.
- 1^{er} novembre. — *Id.*, 4^e article.
- 18 novembre. — *Id.*, 5^e article.
- 29 novembre. — *Id.*, 6^e article.
- 13 décembre. — *Un an de révolution* (extraits d'un journal rédigé à Paris en 1848 par Lord Normanby).

1858

- 7 février. — Le costume féminin. *Etudes contemporaines*, p. 179-192.
- 21 février. — Charlotte Brontë. *L'Angleterre littéraire*, p. 341-351.
- 7 mars. — *Poème du Cid* : texte espagnol accompagné d'une traduction française, de notes, etc., par M. Damas-Hinard.
- 21 mars. — *Id.*, 2^e article.
- 4 avril. — *Id.*, 3^e article.
- 2 mai. — *Id.*, 4^e article.
- 19 mai. — De quelques ouvrages nouveaux : *Biographie de Sir Charles Napier*, par son frère.
- 15 juin. — *Madame de Pompadour*, par M. Capefigue.
- 11 juillet. — De quelques ouvrages nouveaux : *Indiscrétions et confidences*, par M. Audibert ; *Henslowe's diary*.
- 24 août. — *Etudes sur le XVII^e siècle*, par M. Caillet.
- 12 septembre. — De quelques ouvrages nouveaux : *Cicéron... ses détracteurs et ses enthousiastes*.

- 26 septembre. — De quelques ouvrages nouveaux : Les voyages et les voyageurs...
10 octobre. — *Cours de patrologie complet...*, publié par J.-P. Migne.
24 octobre. — Études sur le xvii^e siècle : *Letters of Henrietta Maria* : edited by Mary Anne Everett Green.
7 novembre. — *Mémoires politiques et correspondance diplomatique de J. de Maistre*, par Albert Blanc.
17 novembre. — *Id.*, 2^e article.
21 novembre. — *Id.*, 3^e article.
5 décembre. — De quelques ouvrages nouveaux : Roméo et Juliette en sabots : de la littérature champêtre... *La Revue germanique*.
19 décembre. — De quelques ouvrages nouveaux : l'art et la morale, etc.

1859

- 16 janvier. — *Le livre de Job*, traduit par M. Ernest Renan. *Voyages d'un critique-Orient*, p. I-II.
1^{er} février. — *Madame la comtesse du Barry*, par M. Capefigue.
13 février. — La politique de l'Europe au xviii^e siècle.
27 février. — La politique de M. le duc de Choiseul.
13 mars. — *Madame du Barry*.
27 mars. — Joseph de Maistre et l'abbé de Pradt.
24 avril. — L'intérieur d'un couvent d'Italie au xvii^e siècle. *Virginie de Leyva*.
8 mai. — *Id.*, 2^e article.
12 mai. — *Les âmes mortes*, de Nicolas Gogol.
22 mai. — L'intérieur d'un couvent d'Italie, 3^e article.
5 juin. — *Lettres inédites de la Princesse des Ursins*, recueillies et publiées par M. A. Geffroy.
19 juin. — *Id.*, 2^e article.
3 juillet. — *Rabelais*.
17 juillet. — *Rabelais*, 2^e article.
31 juillet. — *Le vieux neuf*, par E. Fournier.
14 août. — Galilée. *Galileo Galilei*, Paris, 1862.

- 28 août. — Galilée, 2^e article.
11 septembre. — *Le vieux neuf*, 2^e article.
25 septembre. — Galilée, 3^e article.
26 septembre. — Établissements romains.
9 octobre. — Galilée, 4^e article.
23 octobre. — Galilée, 5^e et dernier article.
6 novembre. — Histoire de Waldrade.
20 novembre. — Histoire de Waldrade, 2^e article.
4 décembre. — La papauté.

1860

- 15 janvier. — *La papauté de Jérusalem*, par l'abbé Michon.
29 janvier. — Louis Ratisbonne : *L'enfer*, traduit en vers français.
14 février. — Quarante ouvrages de philosophie...
26 février. — F.-T. Perrens : Étienne Marcel...
11 mars. — L'esclavage à travers le monde : Gogol.
25 mars. — L'expédition d'Alexandre...
8 avril. — *Id.*, 2^e article.
22 avril. — *Id.*, 3^e article.
20 mai. — Alexandre de Humboldt.
3 juin. — A. de Humboldt, 2^e article.
17 juin. — *Dix années de la cour de Georges II*, par M. de Ludre Frolois ; *Les maîtresses du Régent*, par M. de Lescure ; *Les cours allemandes*, par le docteur Vehse ; *Vie des reines de la maison de Hanovre*, par le docteur Doran.
1^{er} juillet. — *Id.*, 2^e article.
15 juillet. — Hoffmann (développé dans *Etudes sur l'Allemagne au XIX^e siècle*).
14 août. — *La colonie des aliénés de Gheel*, par Jules Duval ; *Des soins à donner aux malades*, par Florence Nightingale ; *Spiritual Magazine* pour janvier 1860.
25 août. — *Hérodien*, par Léon Halévy.
26 août. — *Journal d'Isaac Casaubon*, publié par John Russell.

- 9 septembre. — *Id.*, 2^e article.
23 septembre. — *Id.*, 3^e article.
7 octobre. — Des archéologues, linguistes et philologues...
21 octobre. — *L'Orient actuel*, par M. E. Poujade ; *L'Afghanistan* vu par M. Ferrier.
16 novembre. — *Id.*, 2^e article.
2 décembre. — La Chine. *Voyages d'un critique-Orient*, p. 241-290.
6 décembre. — *Id.*, 2^e article.
31 décembre. — *Id.*, 3^e article.

1861

- 13 janvier. — *Les Gètes*, par Frédéric Guillaume Bergmann.
29 janvier. — De quelques ouvrages nouveaux... M. Monselet, M. Béchard, M. Aubryet, M. Fréony sur les mœurs du temps.
24 février. — De quelques ouvrages nouveaux... Encore la Chine et un peu le Japon...
16 mai. — Traduction par Grenier du *Renard* de Goethe.
19 mai. — De quelques ouvrages nouveaux... Encore la philologie . *Nouveau dictionnaire de la langue française*, par M. Dochez...
2 juin. — De quelques ouvrages nouveaux... Excentricités du langage français... (2^e article).
16 juin. — De quelques ouvrages nouveaux... Livres d'histoire et de philosophie.
2 juillet. — De quelques ouvrages nouveaux... Livres relatifs aux États-Unis..., 1^{er} article.
14 juillet. — Encore les États-Unis..., 2^e article.
28 juillet. — Une promenade de Washington... Deux évolutions du protestantisme aux États-Unis..., 3^e article.
10 août. — De quelques ouvrages nouveaux... États-Unis, 4^e article.
25 août. — De quelques ouvrages nouveaux... Livres sur la situation nouvelle des États-Unis... rôle de l'esclavage... 5^e article.
8 septembre. — La crise des États-Unis..., 6^e article.

- 22 septembre. — *Histoire des compromis américains*, par Miss Martineau..., 7^e et dernier article.
6 octobre. — Furetière.
20 octobre. — *Le roman de Renard*.
7 novembre. — Trois portraits d'hommes politiques américains, Jefferson Davies, Abraham Lincoln, J.-C. Frémont.
17 novembre. — Abraham Lincoln, 2^e article.
1^{er} décembre. — Frémont, 3^e article.
15 décembre. — Charlotte Corday.

1862

- 12 janvier. — Michel Cervantès.
26 janvier. — Michel Cervantès, 2^e article.
4 février. — *Toujours tout droit*, par M. E. Delessert.
9 février. — Le théâtre de Cervantès, 3^e article.
23 février. — Voltaire, Van Brugh et Shéridan.
23 mars. — *Variétés d'histoire et d'art, tirées d'un cabinet d'autographes et de dessins*, par F. Feuillet de Conches.
6 avril. — M. Feuillet de Conches, 2^e article.
20 avril. — Romanciers japonais, 1^{er} article. *Voyages d'un critique-Orient*.
17 mai. — Le roman au Japon, 2^e article.
1^{er} juin. — Le roman au Japon, 3^e et dernier article.
15 juin. — Paris actuel..., 1^{er} article.
29 juin. — Paris moral, 2^e article.
13 juillet. — La vraie vie de Guillaume Penn, 1^{er} article.
10 août. — Guillaume Penn, 2^e article.
14 septembre. — Guillaume Penn, 3^e article.
21 septembre. — Guillaume Penn, 4^e article.
5 octobre. — Guillaume Penn, 5^e et dernier article.
19 octobre. — De quelques ouvrages nouveaux : Darwin.
9 novembre. — *Etudes sur quelques points d'archéologie et d'histoire littéraire*, par E. Duméril.

14 décembre. — *Beccaria e il Diritto penale*, par Cesare Cantù (1862).

28 décembre. — Cesare Cantù, Tullio Dandola, Feuerbach, Francesco Polletti...

1863

11 janvier. — Cesare Cantù, 3^e article.

25 janvier. — Cesare Cantù, 4^e article.

23 février. — M. Taine, *Fables de La Fontaine*. Les Origines littéraires de la France.

29 mars. — M. Taine à propos de La Fontaine, 2^e article.

19 avril. — *Shakespeare...* Mézières, Bodenstedt, Barnstoff, Thornbury.

3 mai. — Shakespeare...

17 mai. — Shakespeare, 3^e article ; Mézières... Asselineau, Robert Bell, Lafon.

31 mai. — Une poésie slave retrouvée.

21 juin. — Conversations de Goethe...

28 juin. — Conversations de Goethe, 2^e article.

26 juillet. — Alexandre VI et César Borgia.

9 août. — *Id.*, 2^e article.

2 octobre. — Voyages et voyageurs. Ferdinand Denis et Chauvin : *Les vrais Robinsons*.

1864

20 juin. — Les mémoires du Cardinal Consalvi.

7 août. — *Histoire de la comédie*, par Edelestand Duméril.

21 août. — *Histoire de la comédie*, 2^e article.

6 septembre. — *Histoire de la comédie*, 3^e article.

25 septembre. — *Histoire de la comédie*, 4^e article.

27 octobre. — *Histoire de la comédie*. 5^e et dernier article.

1865

2 mai. — *Archives diplomatiques*.

18 septembre. — L'hôpital Saint-Jean à Bruges.

1867

27 et 28 avril. — *Histoire de la littérature anglaise*, par H. Taine. *Mémoires*, II, p. 257-273.

JOURNAL DES DÉBATS

(Articles signés J. Tolmer, recueillis dans *Mœurs et voyages*, 1855).

1846

30 décembre. — Scènes de la vie australienne et tasmannienne, 1^{er} article.

1847

6 avril. — Scènes de la vie australienne..., 2^e article.

4 juin. — *Id.*, 3^e article.

17 juillet. — *Id.*, 4^e et dernier article.

15 octobre. — Trente-huit jours dans les savanes de l'île de Cuba, 1^{er} article.

16 octobre. — *Id.*, 2^e article.

17 octobre. — *Id.*, 3^e article.

1849

4 décembre. — Scènes de la vie de l'Amérique du Nord, 1^{er} article.

19 décembre. — *Id.*, 2^e lettre.

21 décembre. — *Id.*, 3^e lettre.

26 décembre. — *Id.*, 4^e lettre.

1850

12 janvier. — *Id.*, 5^e lettre.

15 janvier. — *Id.*, 6^e lettre.

22 janvier. — *Id.*, 7^e lettre.

31 janvier. — *Id.*, 8^e lettre.

5 mars. — *Id.*, 9^e lettre.

9 mars. — *Id.*, 10^e lettre.

JOURNAL DES DÉBATS

(Articles non signés, recueillis en volume sous le titre de *Scènes des camps et des bivouacs hongrois*, 1855).

1850

1^{er} mai. — Souvenirs des bivouacs et des champs de bataille pendant la guerre de Hongrie, traduits de l'allemand.

3 mai. — *Id.*, 2^e article.

10 mai. — *Id.*, 3^e article.

1^{er} juin. — *Id.*, 4^e article.

9 juin. — *Id.*, 5^e article.

21 juin. — *Id.*, 6^e article.

5. — *Autres périodiques français auxquels Charles a donné des articles*

(ordre alphabétique).

L'ARTISTE

1^{re} série, tome 4, p. 144-148 et 159-162 : La nuit d'un dangereux.

1^{re} série, tome 4, p. 249-253 et 271-278 : Le mari des deux cousines ; une noce irlandaise en 1785.

ATHÉNAEUM FRANÇAIS

8 janvier 1853. — Revue critique des ouvrages récents : *Shakespeare et son temps*, par M. Guizot.

11 novembre 1854. — Revue critique des ouvrages récents : *The Mind and other poems*, by Charles Swain.

GAZETTE DES BEAUX-ARTS

1868. — Tome XXV, p. 200. *Hogarth*.

JOURNAL DE M. LE CURÉ, ou LIVRE DES FAMILLES

Charles a rédigé les neuf numéros de ce périodique qui ont paru entre le 1^{er} novembre 1844 et le 9 juillet 1845.

MERCURE DU XIX^e SIÈCLE

1826. — Tome XIII, p. 47. Quelques pensées sur l'originalité en littérature.

LE MIROIR

9 mars 1821. Le rêve d'un soldat (traduction).

LA RENOMMÉE

1820

8 janvier. — Littérature anglaise.

14 janvier. — Correspondance politique et littéraire :
Lettre I.

29 janvier. — Lettre II.

4 février. — Lettre III.

18 février. — Lettre IV.

22 février. — Lettre V.

28 février. — Lettre VI.

17 mars. — Lettre VII.

15 mai. — Lettre VIII.

REVUE CONTEMPORAINE

1852, Tome I : Romans de mœurs américains.

Tome III : Robert Southey. *L'Angleterre littéraire*,
p. 83-134.

Tome IV : *Uncle Tom's Cabin*.

Tome V : Cornelius Matthews.

1853, Tome VIII : Francis Jeffrey ; fondation, développement et influence de la *Revue d'Edimbourg*. *L'Angle-*

- terre littéraire*, p. 11-80. (Tirage à part, Paris, 1853.)
1854, Tome XV : Miss Brontë et Mrs. Gaskell.
1855, Tome XX : Le théâtre anglais à Paris.
Tome XXI : Thomas Moore. *L'Angleterre littéraire*,
p. 137-187.

REVUE DU NORD

- Mars 1835. — P. 5-15. Du Nord et de son influence sur la civilisation actuelle.

REVUE MODERNE

- 1868, Tome XLV : La nouvelle Amérique.
1868, Tome XLVI : L'Angleterre (février à mai). *L'Angleterre politique*, p. 255-279.
1868, Tome XLVII : De l'Académie française. (Tirage à part, Paris, Librairie internationale, 1868).
1868, Tome XLIX : Courrier d'Angleterre.

REVUE POÉTIQUE DU XIX^e SIÈCLE

- Février 1835. — *Ma mère*, poème.
Juin 1835. — *Le rêve du mousse*, poème.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (REVUE BLEUE)

- 1863-64, p. 4-6, 18-19 : Les voyageurs.
p. 214-16, 245-49, 289-293 : Littératures étrangères.
1865-66, p. 473-76 : Littérature roumaine.
745-50 : Littératures de l'Europe moderne.
1866-67, p. 307-310 : Galilée.
1867-68, p. 298-303 : Du développement de la critique et du droit d'examen dans la littérature.
501-503 : A propos des préfaces d'Alexandre Dumas fils.
1869-71, p. 226-28 : Lucrèce Borgia.

1871. — p. 14-18 ; 76-80 ; 124-27. Considérations sur la formation du caractère chez les peuples libres. 3 articles (1^{er} juillet, 22 juillet, 5 août).

6. — *Articles parus dans des périodiques anglais.*

ATHENAEUM

25 janvier 1862. — Hints for the elucidation of Shakespeare's sonnets, p. 116-117.

16 février 1867. — Shakespeare's sonnets, p. 223-224.

9 mars 1867. — *Id.*, p. 323.

13 avril 1867. — *Id.*, p. 487.

18 mai 1867. — *Id.*, p. 662.

4 mai 1872. — Notes from Paris.

9 novembre 1872. — *Id.*

1^{er} mars 1873. — *Id.*

19 avril 1873. — *Id.*

NOTES AND QUERIES

29 octobre 1853. — Vol. , vii, p. 414.

5 novembre 1853. — Vol. viii, p. 414, 436, 472.

D. — LETTRES INÉDITES

1. Bibliothèque Victor Cousin, Paris. — 13 lettres adressées à Cousin, datées 1853.

2. Preussische Staatsbibliothek, Berlin.

a) Collection *autographe*. Plusieurs lettres dont une adressée à Ampère.

b) Collection *Darmstaedter*. Plusieurs lettres dont une adressée à Gustav Freytag (janvier 1867).

c) Collection *Varnhagen von Ense*. 2 lettres à Koreff ; une lettre (sur sa méthode critique) à Jullien ; deux lettres et un questionnaire adressés à Varnhagen von Ense (novembre et décembre 1855).

3. Collection de M^{lle} Chasles (82, rue de Varennes, Paris). 2 lettres dont l'une datée novembre 1868.
4. Collection de M. Degrange, marchand d'autographes, 28, rue Serpente, Paris.
5. Collection de M. Maurice Guérin (57, rue du Docteur-Maunourey, Chartres). 15 lettres datées 1858-1871, dont quelques-unes adressées à M. Bourdillat, éditeur, 15, boulevard des Italiens.
6. Collection de Miss Phillips (University College of Wales, Aberystwyth). 3 lettres, dont l'une adressée probablement à Guizot.

II

OUVRAGES, ARTICLES ET CORRESPONDANCES CONSACRÉS A PHILARÈTE CHASLES

OU

OUÛ IL EST QUESTION DE LUI

- ABOUT (E.) : Notes from Paris, *Athenaeum*, 23 août 1873, p. 241.
- ALLOURY (L.) : Œuvres complètes de Philarète Chasles, *Journal des Débats*, 11 février 1852.
- ANDLER (C.) : La chaire de langues et de littératures d'origine germanique au Collège de France, *Revue de Littérature Comparée*, 1927, p. 202-222.
- ASSELINEAU (C.) : Mœurs et voyages, par M. Ph. Chasles, *Athénæum français*, 4 août 1855, p. 654. — Études sur l'Allemagne, par M. Ph. Chasles, *Ibid*, 23 septembre 1854, p. 881.
- AUDEBRAND (P.) : Philarète Chasles, *Nouvelle Revue*, 15 avril 1884, vol. XXVII, p. 776-815. — *Petits Mémoires du XIX^e siècle*, Paris, 1892, p. 29-37.
- BABOU (H.) : *Les sensations d'un juré*, Paris, Lemerre, 1875, p. 245-247.
- BAIN (M.) : *Les voyageurs français en Ecosse (1770-1830)*, Paris, Champion, 1932.

- BALZAC (H. de) : *Correspondance* (1819-1850), *Œuvres complètes*, vol. XXIV, Paris, 1876.
- BARBEY D'AUREVILLY : *Les critiques et les juges jugés*, Paris, Frinzine, 1885. — *Mémoires historiques et littéraires*, Paris, Lemerre, 1893. — *Journalistes et polémistes*, Paris, Lemerre, 1895.
- BARBIER (A.) : *Souvenirs personnels et silhouettes contemporaines*, Paris, 1883, p. 245-47.
- BONVALLET (H.) : Gloires beauceronnes — documents authentiques sur la famille Chasles, *Journal de Chartres*, 23 août 1907.
- BOURDEAU (J.) : Philarète Chasles, *Le livre du centenaire du Journal des Débats*, Paris, 1889, p. 478-87. — Les mémoires de Philarète Chasles, *Journal des Débats*, 27 juillet 1923.
- BRANDÈS (G.) : *Recollections of my childhood and youth*, London, Heinemann, 1906.
- CANEDA (D.) : *La Condesa de Merlin*, Paris, Éditions Excelsior, 1928.
- CHAMPFLEURY : Études de littérature comparée, par M. Philarète Chasles, *Messenger de l'Assemblée*, 16 avril 1851.
- CHARMES (F.) : Philarète Chasles, *Journal des Débats*, 30 juillet 1873.
- COMBARIEU (C.) : Philarète Chasles, Préface aux *Questions du temps et problèmes d'autrefois*, par Ph. Chasles, Baillière, 1867.
- COTET (J.) avec ROBILLARD (M.) : Philarète Chasles, *Les écrivains beaucerons*, Chartres, 1927.
- CUSTINE (A. de) : *Lettres à Varnhagen von Ense*, Bruxelles, 1870.
- DELACROIX (E.) : *Lettres inédites de Eugène Delacroix*, recueillies et publiées par J. J. Guiffrey, Paris, 1877. — *Lettres de Eugène Delacroix*, recueillies et publiées par Philippe Burty, Paris, 1880, 2 vol. — *Journal de Eugène Delacroix*, précédé par une étude par Paul Flat et René Piot, Paris, 1893, 3 vol.
- DELÉCLUZE (E. J.) : *Souvenirs de soixante années*, Lévy, 1862.

- DRAPEYRON (L.) : La mort de Philarète Chasles, *Revue politique et littéraire (Revue Bleue)*, t. XII, 26 juillet 1873, p. 96 et suiv.
- DU CAMP (M.) : *Souvenirs littéraires*, Paris, Hachette, 1883, 2 vol., t. II, p. 395-8.
- FRANKLIN (A.) : *Histoire de la bibliothèque Mazarine et du Palais de l'Institut*, Paris, 1901.
- GARNIER (C.-M.) : Philarète Chasles, Discours prononcé à la distribution des prix au Lycée Marceau, Chartres, 13 juillet 1928, Chartres, 1928.
- GIDEL (C.) : *Histoire de la littérature française depuis 1815 jusqu'à nos jours*, Paris, Lemerre, 1891.
- HOSTEIN (H.) : *Historiettes et souvenirs d'un homme de théâtre*, Paris, 1878.
- HOWE (J. W.) : *Reminiscences (1819-1899)*, Boston et New-York, 1900.
- HUMBOLDT (A. von) : *Lettres d'Alexander von Humboldt à Varnhagen von Ense*, Paris, 1860.
- JONES (E.) : *Les voyageurs français en Angleterre de 1815 à 1830*, Paris, 1930.
- LABOULAYE (E.) : Voyage d'un critique à travers la vie et les livres, par M. Philarète Chasles, *Journal des Débats*, 4 janvier 1865.
- LE FÈVRE-DEUMIER : *Critique littéraire (1825-1845)*, Paris, Didier, 1896.
- MALARCE (A. de) : Quelques salons de Paris ; M. Philarète Chasles au Palais de l'Institut, *Revue Hebdomadaire*, 1^{er} avril, 1905, p. 58-65.
- MANTZ (H. E.) : *French criticism of American literature before 1850*, Columbia University Press, New-York, 1917.
- MARTEL (T.) : Philarète Chasles, *Dépêche d'Eure-et-Loire*, 2 août 1923.
- MARY-LAFON : *Cinquante ans de vie littéraire*, Paris, 1882.
- MAZADE (C. de) : M. Philarète Chasles, *Revue des Deux Mondes*, juillet-septembre 1848, vol. 23, p. 523-552.
- MICHIELS (A.) : *Idées littéraires en France au XIX^e siècle*, Paris, Coquebert, 1842, 2 vol., t. II, p. 292.

- MIRECOURT (E. de) : Philarète Chasles, *Les Contemporains*, n° 80, Paris, Havard, 1857. *Portraits et silhouettes*, Librairie des Contemporains, n° 126, Paris, 1867.
- MILLANVOY (L.) : Philarète Chasles, Journal inédit, *La Revue* (ancienne *Revue des Revues*), 15 juin 1907, p. 433-446.
- MONSELET (C.) : *De A à Z, portraits contemporains*, Paris, Charpentier, 1888, p. 72-73.
- MORRIS (G.) : *Fennimore Cooper et Edgar Poe d'après la critique française du XIX^e siècle*, Paris, 1912.
- NARSY (R.) : Le cinquantenaire de la mort de Philarète Chasles, *Journal des Débats*, 18 juillet 1923 (article analysé dans la *Chronique des Lettres françaises*, 1923, p. 618).
- NETTEMENT (A.) : *Histoire de la littérature française sous le gouvernement de Juillet*, Paris, Lecoffre, 1854, 2 vol.
- PAILLERON (M.-L.) : *François Buloz et ses amis ; la vie littéraire sous Louis-Philippe*, Paris, C. Lévy, 1919, p. 262-270.
- PARTRIDGE (E.) : *The French Romantics' knowledge of English Literature (1820-1848)*, Paris, Champion, 1924.
- PICHOT (A.) : *Une question de littérature légale*, Paris, 1855, 16 pages.
- PONS (A. J.) : *Coups de plume indépendants*, Paris, Rouveyre, 1880.
- PONTMARTIN (A. de) : Un déclassé de première classe, *Nouveaux Samedis*, 4^e série, Paris, C. Lévy, 1877, p. 139-174.
- POUMIÈS DE LA SIBOUTIE : *Souvenirs d'un médecin de Paris*, Paris, 1910.
- RAYNOUARD : Tableau de la littérature française au xvi^e siècle par M. Philarète Chasles, *Journal des Savants*, novembre 1829, p. 669-677.
- SACY (Sylvestre de) : *Variétés littéraires*, Paris, Didier, 1859, 2 vol., t. I, p. 147-159.
- SIR NATHANIEL : Occasional notes on literature in France, *Colburn's New Monthly Magazine*, 1^{er} août 1855, p. 453-466.

TAINÉ (H.) : Voyages, philosophie et beaux-arts, par M. Philarète Chasles, *Journal des Débats*, 27 mai 1866.

TAYLOR (A. C.) : *Carlyle, sa première fortune littéraire en France*, Paris, Champion, 1929.

THOMAS (A. B.) : *Moore en France*, Paris, 1911.

TOURNEUX (M.) : Notice de la *Grande Encyclopédie*, t. X.

TRAHARD (P.) : *Une revue oubliée : la Revue poétique du XIX^e siècle*, Paris, Champion, 1924.

VAPEREAU (G.) : *Dictionnaire des Contemporains*, 3^e édition, Hachette, 1865.

*** *Cent ans de vie française à la Revue des Deux Mondes*, Paris, Hachette, 1929, p. 127.

*** Dossier de Philarète Chasles conservé à la Bibliothèque Mazarine, et aux Archives Nationales.

ARTICLES ANONYMES

1. *Athenaeum*. — 1835, 28 mars : Foreign literature compared ; an introductory lecture delivered at the Athénée at Paris by M. Ph. Chasles.

— 1862, 22 mars : *Galileo Galilei* ; 1^{er} février : Réponse de Payne Collier à Chasles. (Voir *Athenaeum*, 25 janvier 1862).

— 1867, 23 février : Shakespeare's sonnets ; lettre de Samuel Neil, Rector of Moffat. — 16 mars : *Id.*, lettre de Massey.

— 1868, 25 avril : *Questions du temps*, etc...

— 1873, 26 juillet : Article nécrologique, p. 113.

2. *Foreign Quarterly Review*. — 1843, janvier : French criticism of English writers, vol. XXX.

Gazette des Tribunaux. — 1854, 30 juillet : M. Buloz de la *Revue des Deux Mondes* contre M. Philarète Chasles.

Illustrated London News. — 1860, 14 avril : Philarète Chasles (avec un portrait par Nadier).

Journal des Débats. — 1848, 8 janvier : Ouverture des cours de M. Philarète Chasles.

— 1850, 26 septembre : *Etudes sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre*.

— 1852, 11 février : Notice sur les onze premiers volumes des œuvres de Ph. Chasles.

Notes and Queries. — 1860, 30 juin.

— 1862, 1^{er} février.

— 1873, 2 août.

Quarterly Review. — 1854, septembre, vol. XXX, p. 483 : Les excentriques et les humoristes.

Revue Bleue. — 1877, janvier, p. 661 : Les mémoires de Philarète Chasles.

Revue Encyclopédique. — 1824, t. XXIII, p. 505 : Discours sur de Thou, par M. Ph. Chasles. — T. XXIV, p. 203 : *Id.*, 2^e article. — T. XXIV, p. 797 : La Fiancée de Bénarès.

— 1825, t. XXVI, p. 216 : Résumé de l'Histoire de la Suisse, par M. Ph. Chasles.

— 1829, t. XLI, p. 518 : Tableau de la littérature française au XVI^e siècle, par M. Ph. Chasles.

Revue de Paris. — 1832, février, t. XXXV, p. 185-8 : Les Contes Bruns ; p. 327 : *Id.*

III

OUVRAGES CONSULTÉS

BALDENSBERGER (F.) : Esquisse d'une histoire de Shakespeare en France, *Etudes d'histoire littéraire*, 2^e série, Paris, Hachette, 1910.

— *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*, Paris, Champion, 1927.

— La littérature comparée, le mot et la chose, *Revue de littérature comparée*, 1921, p. 5-29.

— Note sur l'affirmation de véracité du « Père Goriot » de Balzac, *ibid.*, 1933, p. 138-139.

BURTIN (N.) : *Un semeur d'idées du temps de la Restauration ; le Baron d'Eckstein*, Paris, 1931.

CAZAMIAN (L.) : *Le roman social en Angleterre*, Paris, 1903.

— *Histoire de la littérature anglaise* (avec E. Legouis), Paris, Hachette, 1925.

CHEVRILLON (A.) : *La pensée de Ruskin*, Paris, Hachette, 1909.

DESGRANGES (C. M.) : *La presse littéraire sous la Restauration* (1815-1830), Paris, Mercure de France, 1907.

DEVONSHIRE (M. G.) : *The English novel in France*, Un. Lond. Press, 1927.

DRAKE (N.) : *Memorials of William Shakespeare*, London, 1828.

ELKINGTON (M.) : *Les relations de société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration*, Paris, Champion, 1929.

HAINES (C. M.) : *Shakespeare en France*, London, 1925.

HALÉVY (E.) : *Histoire du peuple anglais au XIX^e siècle*, Paris, 1912.

LEGOUIS (E.) : *Histoire de la littérature anglaise* (avec L. Cazamian), Paris, Hachette, 1925.

LOVENJOUL (Vicomte S. de) : *Histoire des œuvres de Balzac*, Paris, 1886.

— *Histoire des œuvres de Théophile Gautier*, Paris, Charpentier, 1887, 2 vol.

LOWES DICKENSON : *Revolution and reaction in modern France*, London, 1892.

MARTIN (M.) : Un aventurier intellectuel sous la Restauration, *Le Docteur Koreff*, Paris, Champion, 1925.

MAY (M.) : Une influence possible sur Shakespeare, *Revue Anglo-américaine*, décembre 1931.

MCGEE (S. L.) : *La littérature américaine dans la Revue des Deux Mondes* (1831-1900), Montpellier, 1927.

PICHOT (A.) : *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Ecosse*, Paris, 1825, 3 vol.

RALLI (A.) : *A history of Shakespearian criticism*, Oxford Univ. Press, 1932.

ROE (F. C.) : *Taine et l'Angleterre*, Paris, Champion, 1923.

ROYCE (W. H.) : *A Balzac Bibliography*, Chicago, 1929.

TEXTE (J.) : La poésie lakiste en France, *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1896 (recueilli dans *Etudes de littérature européenne*, Paris, Colin, 1898, p. 147-194.

APPENDICE

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ÉCRIVAINS ANGLAIS ET AMÉRICAINS MENTIONNÉS PAR CHASLES

LISTE DES ABRÉVIATIONS

- Allem. a. et m. — Études sur l'Allemagne ancienne et moderne.
Allem. xix^e s. — Études sur l'Allemagne au xix^e siècle.
Angl. xix^e s. — Études sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre au xix^e siècle.
Angl. xviii^e s. — Études sur le xviii^e siècle en Angleterre.
Angl. xvi^e s. — L'Angleterre au xvi^e siècle.
Angl. litt. — L'Angleterre littéraire.
Anglo-Am. — Études sur la littérature et les mœurs des Anglo-Américains.
Angl. pol. — L'Angleterre politique.
Ant. — Études sur l'Antiquité.
B. H. — Scènes des bivouacs hongrois.
Bib. A-F. — Bibliothèque anglo-française.
C. P. — Caractères et paysages.
Crom. — Oliver Cromwell.
En. cont. — Encore sur les contemporains.
E. C. I. — Études contemporaines tome I. — Voyages, philosophie, beaux-arts.
E. C. II. — Études contemporaines tome II. — Théâtre, musique et voyages.
Fr. xvi^e s. — Études sur le xvi^e siècle en France (Amyot, 1848).
Esp. — Études sur l'Espagne.
H. M. — Études sur les hommes et les mœurs au xix^e siècle.
Ital. — Voyages d'un critique à travers la vie et les livres. — Italie et Espagne.
Mém. I. — Mémoires tome I.
Mém. II. — Mémoires tome II.

Moy. A. — Études sur les premiers temps du christianisme et sur le Moyen-Age.

M. V. — Mœurs et voyages.

Orient. — Voyages d'un critique à travers la vie et les livres. — Orient.

Psy. soc. — La psychologie sociale des nouveaux peuples.

Shak. — Études sur Shakespeare, Marie Stuart et l'Arétin.

PÉRIODIQUES

Ath. — Athénæum.

Ath. fr. — Athénæum français.

J. D. — Journal des Débats.

N. Q. — Notes and Queries.

R. B. — Revue britannique.

R. C. — Revue Contemporaine.

R. D. M. — Revue des Deux Mondes.

R. E. — Revue encyclopédique.

Ren. — Renommée.

R. M. — Revue moderne.

R. N. — Revue du Nord.

R. P. — Revue de Paris.

R. P. L. — Revue politique et littéraire

Les indications entre parenthèses donnent le volume des œuvres de Chasles où l'article a été recueilli.

- | | |
|---|---|
| ADDISON, Joseph. — R. D. M.,
1 ^{er} fév. 1835 ; 15 fév. 1840 ;
15 sept. 1844 ; 1 ^{er} fév. 1845 ;
Angl. XVIII ^e s., I, 319-20 ;
Angl. XIX ^e s., 38, 47, 52. | 1843 (Angl. XIX ^e s., 401-
404) ; 15 août 1844. |
| AINSWORTH, William Harrison.
— R. D. M., 1 ^{er} fév. 1842 ;
15 juillet 1842. | ARNOLD, Thomas. — Angl.
XIX ^e s., 447 ; Psy. soc., 165. |
| AKENSIDE, Mark. — R. E., fév.
1821. | AUDUBON, John James. —
Anglo-Am., 68-105. |
| ALISON, Archibald. — R. D. M.,
1 ^{er} nov. 1840. | AUSTEN, Jane. — R. D. M.,
15 juill. 1842. |
| D'ARBLAY, Frances (Burney).
— J. D., 2 sept. 1831 ; R. D.
M., 15 juillet 1842 ; 1 ^{er} mai | BACON, Francis. — J. D., 8 sept.
1831 ; 16 fév. 1834 ; 22 juill.
1836 ; 10 juill., 17 déc. 1837
(Angl. pol., 145-66) ; 25 oct.
1844 ; 13 juill. 1846 ; 28 août
1850 (Angl. pol., 354) ; 28 |

- janv. 1857; R. D. M., 1^{er} juin 1841 (Angl. xviii^e s., I, 357); Angl. litt. 4; Angl. pol., 64-65; Ant. 127; 352; Fr. xvi^e s., 329-30; Shak., 96, 101, 230, 316, 327; Psy. soc., 213, 233.
- BACON, Roger. — J. D., 19 juill. 1830; 25 oct. 1844; Angl. pol., 154-157.
- BAILLIE, Joanna. — R. E., mars 1821; R. D. M., 1^{er} mars 1839.
- BAILLIE, Robert. — R. D. M., 1^{er} avril 1842.
- BALE, John. — R. D. M., 1^{er} fév. 1841.
- BAMFORD, Samuel. — J. D., 3 sept. 1841.
- BANIM, John A. — Angl., xix^e s., 100.
- BARBAULD, Anna L. — R. E., 1821.
- BARCLAY, Alexander. — R. D. M., 15 mai 1842; Moy. A., 360-363.
- BARCLAY, John. — R. P., janv. 1830 (C. P., 405; Shak., 230).
- BARLOW, Joel. — R. D. M., 15 juill. 1835.
- BAYLIS, W. H. — J. D., 7 déc. 1849.
- BEATTIE, James. — R. E., fév. 1821; Ant. 52; Angl. xix^e s., 246.
- BEAUMONT, Francis and FLETCHER, John. — R. D. M., 1^{er} mars 1839; 1^{er} avril 1840 (Angl., xix^e s., 436-438). — R. P., août 1830 (Shak., 105).
- BECKFORD, William. — J. D., 8 sept. 1831.
- BEHN, Aphra. — R. E., fév. 1821.
- BELLENDEN, John. — Ant., 345-346.
- BENTHAM, Jeremy. — Ren., 17 mars 1820; R. D. M., 1^{er} mars 1839; 15 août 1841; H. M., 86-93 (Mém., I, 159-167); Mém., I, 150.
- BLAIR, Hugh. — Ant., 52.
- BLAKE, William. — Angl. pol., 275.
- BLESSINGTON, Margaret, Countess of. — R. D. M., 15 fév. 1840; Angl., xix^e s., 416.
- BLOOMFIELD, Robert. — R. E., mars 1821.
- BOLINGBROKE, Henry St. John. — R. P., août 1832; sept. 1833; R. D. M., 1^{er} fév. 1845 (Angl., xix^e s., 42-45, 52, 65); H. M., 35-36.
- BORROW, George. — R. D. M., 1^{er} août 1841; 1^{er} mai 1843.
- BOSWELL, James. — J. D., 4 mars 1835; R. D. M., 1^{er} fév. 1845 (Angl., xix^e s., 61, 64).
- BOWLES, William. — R. E., mars 1821; Angl. Litt., 125.
- BOWRING, Sir John. — J. D., 3 nov., 15 nov. 1830.
- BRONTE, Charlotte. — R. D. M., 1^{er} mars 1849 (Angl. Litt., 332-334); J. D., 21 fév. 1858; R. C., t. XV, 1854 (Angl. litt., 341-351).
- BROOKE, Arthur. — Angl., xvi^e s., 103-104; Shak., 151-152, 156.
- BROUGHAM, Henry. — R. D. M., 1^{er} juill. 1845; Angl., xix^e s., 23; Angl. pol., 139, 298-301; Angl., xviii^e s., I, 258.
- BROWN, Charles Brockden. — Anglo-Am., 43-44.
- BROWNE, Sir Thomas. — J. D.,

- 27 juill. 1847 (Angl., XIX^e s., p. 19) ; Ant., 172 ; Angl., XVIII^e s., II, 123.
- BROWNING, Elizabeth Barrett. — R. D. M., 1^{er} nov. 1840 ; J. D., 28 janv. 1857 ; Ath. fr. 11 nov. 1854.
- BROWNING, Robert. — R. D. M., 1^{er} mars 1839 ; 1^{er} avril 1840 (Angl., XIX^e s., 425-435) ; Ath. fr. 11 nov. 1854.
- BRYANT, William Cullen. — R. D. M., 15 juill. 1835 ; (Anglo-Am., 290-297).
- BUCKINGHAM, George Villiers, 2nd. Duke of. — Esp., 104-106.
- BUCKLE, Henry Thomas. — Psy. soc., 215.
- BULWER, Lytton. — J. D., 31 oct., 21 déc., 26 déc. 1833 ; 8 janv. 1838 ; R. D. M., 1^{er} mars, 1^{er} juill. 1839 ; 1^{er} avril 1840 (Angl., XIX^e s., 419, 443-444) ; 1^{er} nov. 1840 ; 15 juin 1841 ; 15 juill. 1842 ; Angl. litt., 1-2 ; Psy. soc., 51.
- BULWER, Lady. — R. D. M., 1^{er} juill. 1839 ; 1^{er} juin 1845.
- BUNYAN, John. — J. D., 8 sept. 1831 ; 27 et 28 avril 1867 ; R. D. M., 15 juill. 1842, 15 sept. 1844.
- BURDETT, Sir Francis. — Mém. I, 150.
- BURKE, Edmund. — J. D., 8 janv. 1833, 24 mai 1834 ; R. D. M., 1^{er} juin 1844 (Angl., XVIII^e s., II, 235), 15 nov. 1845 (Angl. XVIII^e s., I, 213-306) ; Angl. XVIII^e s., I, 202-203 ; Angl. pol. 106 ; E. C. I, 244-245 ; Shak., 104 ; Psy. soc., 42.
- BURNET, Gilbert. — Angl. XIX^e s., 242-243.
- BURNS, Robert. — R. E., fév. 1821 ; R. D. M., 15 nov. 1842 (Angl. XVIII^e s., II, 283) ; Allem., XIX^e s., 336-338, 340 ; Angl. litt., 169 ; Anglo-Am., 130 ; Psy. soc., 92.
- BURNEY, Sarah. — J. D., 2 sept. 1831.
- BURTON, Robert. — J. D., 15 nov. 1838 ; Angl., XIX^e s., 409 ; Crom. XXV.
- BUTLER, Samuel. — J. D., 11 fév. 1833 (E. C., II, 82) ; J. D., 8 sept. 1834 ; R. D. M., 1^{er} mars 1842 ; Angl., XVIII^e s., I, 376-7 ; E. C., I, 29 ; Shak., 305.
- BYRON, George Gordon, Lord. — Ren., 22 fév. 1820 ; R. E., mars 1821 ; J. D., 27 mars, 11 avril 1830 (Angl., XIX^e s., 139-154) ; 9 fév., 2 mars, 9 mars 1831 (*ibid.*, 154-172) ; 1^{er} oct. 1831 ; 5 mars 1832 ; 8 janv. 1833 ; 19 août 1833 ; 9 déc., 24 déc. 1834 (*ibid.*, 85-101) ; 24 mai 1834 ; 26 sept. ; 18 oct. 1837 (*ibid.*, 101-135) ; 27 juill. 1847 (*ibid.*, 23, 24, 27) ; R. D. M., 1^{er} mars 1839 ; 1^{er} avril 1840 (*ibid.*, 424-5) ; 1^{er} avril 1841 (*ibid.*, 451) ; 15 nov. 1848 (*ibid.*, 178, 181, 183, 195-98) ; R. C., juin-juill. 1853 (Angl. litt., 41-44) ; Allem. a. et m. 339, 359, 360 ; Allem., XIX^e s., 18 ; Angl. litt., 85-86, 125-126, 164-165, 171-177, 336 ; Ant., 129 ; Ath. fr. 11 nov. 1854 ; E. C. II, 246, 249, 260-61 ; En. cont., 146 ; Mém., I, 147 ; Shak., 104 ; Psy. soc., 75, 91, 97, 100, 216.

- CAMPBELL, Lord John. — R. D. M., 1^{er} mai 1843; J. D., 13 juill. 1846 (Angl. pol., 162-163).
- CAMPBELL, Thomas. — R. E., fév. et mars 1821; R. D. M., 1^{er} mars 1839; R. D. M., 15 nov. 1848 (Angl. XIX^e s., 179).
- CARLYLE, Thomas. — R. D. M., 1^{er} mars 1839; 1^{er} oct. 1840; 1^{er} nov. 1840 (Angl. XIX^e s., 446-447); 15 fév. 1840; 1^{er} fév. 1842; 15 août 1844; 15 oct. 1845; 15 janv. 1846; (Cromwell, Introduction); 15 fév. 1846 (*ibid.*); 1^{er} mars 1846 (*ibid.*); J. D., 27 mars 1839; 28 août 1849; (Angl. pol., 2-4); 25 juill. 1850 (Angl. pol., 236); 2 août 1851; 24 sept. 1852; 19 août 1856; Angl., XIX^e s., 8, 23, 396, 445-447; H. M., 258, 259, 417, 454; Angl. Am., 130-147, 298; Angl. litt., 124, 196; E. C., I, 229; Psy. soc., 208; Mém., II, 57-58.
- CASAUBON, Isaac. — J. D., 26 août 1860; 9 sept., 23 sept. 1860.
- CHANNING, William Ellery. — R. D. M., 1^{er} fév. 1843 (Angl. Am., 239-240); 15 août 1844; Angl. Am., 64-67.
- CHAPMAN, George. — R. P., août, 1830 (Shak., 95, 105); Shak., 174; Esp., 98; Ant., 5.
- CHATTERTON, Thomas. — J. D., 11 juill. 1840; R. D. M., 1^{er} juin 1844 (Angl. XVIII^e s., II, 254-266); Angl. litt., 95, 129.
- CHAUCER, Geoffrey. — R. E., fév. 1821; R. D. M., 1^{er} fév. 1835 (Allem., XIX^e s., 319); 1^{er} avril 1842; 15 mai 1842; 1^{er} mars 1849 (Angl. litt., 336); Angl. pol., 37-38; Ant., 121; Shak., 295; Moy. A., 349-350; Angl., XIX^e s., 20, 26; Psy. soc., 155-156.
- CHESTERFIELD, Lord. — R. D. M., 1^{er} fév. 1845 (Angl., XIX^e s., 49-50); 15 déc. 1845 (Angl., XVIII^e s., II, 315-360).
- CHURCHYARD, Thomas. — R. D. M., 1^{er} mars 1842 (Shak., 325).
- CIBBER, Colley. — E. C., II, 360.
- COBBETT, William. — Mém., I, 150.
- COBBOLD, Richard. — Angl. Am., 171-173.
- COLERIDGE, Hartley. — R. D. M., 1^{er} mars 1839; Angl., XVIII^e s., I, 258.
- COLERIDGE, Samuel Taylor. — R. E., mars 1821; J. D., 11 avril 1830; R. P., janv. 1835 (E. C., I, 326-330; Mém., II, 74-78); R. D. M., 1^{er} mars 1839; 1^{er} avril 1840; (Angl., XIX^e s., 418-19); Angl. litt., 41, 42, 48, 49, 109, III, 113, 115, 124, 130, 149; Angl., XVIII^e s., I, 258; Allem. a. et m., 3; Angl., XIX^e s., III; H. M., 93-98 (Mém., I, 167-172); Ant., 129; Ath. fr., 11 nov. 1854.
- COLLIER, John Payne. — J. D., 6 octobre 1834; 2 oct. 1846; 7 mars 1852; E. C., II, 37; Shak. 85, 176, 182.
- CONGREVE, William. — R. D. M., 1^{er} avril, 1840 (Angl., XIX^e s., 439); Angl. pol.,

- 92 ; Allem., XIX^e s., 94 ; Esp., 41.
- COOPER, Fennimore. — J. D., 10 sept. 1834 ; 26 mai 1842 ; R. D. M., 15 juillet 1835 ; 15 juill. 1842 ; 1^{er} fév. 1843 (Anglo Am., 239, 280) ; E. C., I, 220 ; Anglo Am., 50-63.
- COOPER, Thomas. — R. D. M., 15 oct. 1845 (Angl. Am., 153-157).
- CORNWALL, Barry (Proctor, Bryan Waller). — R. E., mars 1821 ; R. D. M., 1^{er} mars 1839.
- COWLEY, Abraham. — R. E., fév. 1821 ; R. D. M., 1^{er} fév. 1841 ; Crom., xv-xvi ; Angl., XVI^e s., 60-61 ; Allem., XIX^e s., 319.
- COTTLE, Joseph. — Angl. litt., 95-100.
- COWPER, William. — R. E., mars 1821 ; J. D., 11 oct. 1830 ; 2 juin 1831 ; 22 août 1833 ; 4 fév. 1838 ; 17 déc. 1850 ; 27, 28 avril 1867 ; (Mém., II, 263) ; R. D. M., 1^{er} fév. 1835 (Allem., XIX^e s., 316-331) ; 15 juin 1839 (Esp., 375) ; 1^{er} mars 1839 ; 1^{er} fév. 1841 (Angl., XIX^e s., 447-457) ; E. C., I, 32-34 ; Angl., XIX^e s., 109, 451 ; Angl., XVIII^e s., I, 232 ; Ant., 226, 231-233 ; Allem., XIX^e s., 236.
- CRABBE, George. — Ren., 29 janv. 1820 ; R. E., mars 1821 ; R. P., mai 1831 (C. P., 273-293) ; J. D., 26 déc. 1834 ; 21 nov. 1839 ; R. D. M., 1^{er} mars 1839 ; 15 oct. 1845 (Angl. Am., 128-129, 140-141, 167) ; Angl., XIX^e s., 85, 105, 339 ; Ant., 129.
- CRASHAW, Richard. — R. E., fév. 1821.
- CREVECŒUR, St. John. — Angl. Am., 11-12.
- CROWE. — J. D., 16 av. 1853.
- DANA, Richard Henry. — R. D. M., 15 juill. 1835.
- DANIEL, Samuel. — Shak., 178-179.
- DARWIN, Charles. — Psy. soc., 245, 252.
- DAY, Thomas. — Angl., XVIII^e s., II, 38.
- DEFOE, Daniel. — J. D., 29 sept. 1832 ; 22 sept. 1834 ; 8 juin 1841 ; R. P., oct.-nov. 1833, 3 articles (Angl., XVIII^e s., II, 139-211). R. D. M., 1^{er} juin 1841 (Angl., XVIII^e s., I, 319-320) ; 15 mai, 1842 ; 15 juillet 1842 ; 1^{er} juin 1844 (Angl., XVIII^e s., II, 213-225) ; 15 sept. 1844 ; Allem. a. et m., 136 ; Angl., XVIII^e s., I, 236 ; Angl., XIX^e s., 242-243, 280 ; Angl. pôl., 212 ; Allem., XIX^e s., 186-187 ; E. C., I, 351 ; B. H., VII ; VIII ; Psy. soc., 171, 234-239.
- DEKKER, Thomas. — R. P., août 1830 (Shak., 95, 98) ; R. D. M., 1^{er} mars 1839.
- DICKENS, Charles. — J. D., 13 oct. 1838 ; 29 nov. 1838 ; 21 nov. 1839 ; 21 fév. 1858 (Angl. litt., 348) ; 31 juill. 1842 ; R. D. M., 1^{er} mars 1839 ; 1^{er} fév. 1842 ; 15 juill. 1842 ; 1^{er} mai 1843 ; 1^{er} fév. 1843 (Angl. Am., 239-243 ; 15 août 1844 ; 15 oct. 1845 (Angl. Am., 161) ; Psy. soc., 132-142, 145-161, 170, 171, 275.

- DISRAELI, Benjamin. — R. D. M., 1^{er} juin 1845 ; 15 oct. 1845 ; Angl. pol., 262, 264, 265, 267, 268, 281, 294-295, 298, 330 ; Notice, *La Jeune Angleterre*, trad. de M^{lle} Sobry, 1845 ; i-xxi ; Psy. soc., 230-234 ; 280.
- DISRAELI, Isaac. — Angl., XIX^e s., 18.
- DIXON, William Hepworth. — Notice, trad. de *La nouvelle Amérique* ; Angl. pol., 275 ; Psy. soc., 275.
- DODSLEY, Robert. — R. P., juill. 1830.
- DOUGLAS, Gavin. — Shak., 316.
- DOWNING. — R. D. M., 1^{er} fév. 1843 (Angl. Am., 239-240).
- DRAKE, Nathan. — R. P., janv. 1835.
- DRYDEN, John. — R. E., fév. 1821 ; R. D. M., 1^{er} fév. 1835 ; 1^{er} mars 1839 ; 1^{er} avril 1840 (Angl. XIX^e s., 439) ; Ant., 6 ; Angl., XVIII^e s., I, 141-142 ; 95-96 ; Angl. pol., 80 ; Esp., 103, 104 ; Shak., 133 ; Allem., XIX^e s., 319 ; Angl., XVIII^e s., I, 95-6 ; 141-2.
- DUDLEY, John. — R. D. M., 15 août 1841.
- DUNLOP, Edward. — Psy. soc., 259.
- EASTLAKE, Elizabeth. — Psy. soc., 156.
- EDGEWORTH, Maria. — R. D. M., 15 fév. 1840 ; 15 juill. 1842 ; 15 sept. 1844.
- EDWARDS, Jonathan. — Anglo. Am., 12-13.
- ELLIOT, Ebenezer. — R. D. M., 15 oct. 1845 (Anglo. Am., 130-153).
- ELLIS, Sir Henry. — J. D., 5 sept. 1849.
- EMERSON, Ralph Waldo. — R. D. M., 1^{er} fév. 1842 ; 15 août 1844 ; Anglo. Am., 297-298.
- FARQUHAR, George. — R. D. M., 1^{er} mars 1839 ; 15 juill. 1842 ; Esp., 41.
- FERRIER, James. — R. D. M., 15 juillet 1843.
- FFOULKES, E. S. — Psy. soc., 247.
- FIELDING, Henry. — J. D., 2 sept. 1831 (Angl., XVIII^e s., I, 363-371) ; 11 fév. 1833 (E. C., II, 82-84) ; 8 sept. 1834 (Angl., XVIII^e s., I, 371-382) ; 8 janv. 1838 ; R. D. M., 15 fév. 1840 ; 15 mai 1842 ; 15 juill. 1842 ; Angl. pol., 93 ; Angl., XVIII^e s., I, 234-236 ; Ant., 127 ; Psy. soc., 147, 160, 171.
- FINLAY, George. — Psy. soc., 263.
- FLAXMAN, John. — Ant., 303.
- FLETCHER, John. — Voir Beaumont.
- FLOOD. — Angl., XVIII^e s., I, 398-403.
- FORD, John. — R. P., août 1830 (Shak., 95, 96, 98).
- FORSTER, John. — Psy. soc., 143.
- FRANKLIN, Benjamin. — R. D. M., 15 juill. 1835 ; 1^{er} juin 1841 (Angl., XVIII^e s., I, 309-360) ; J. D., 4 nov. 1851 ; Anglo. Am., 10-11 ; Angl., XIX^e s., 233-234, 261 ; Angl., XVIII^e s., I, 224.
- FROUDE, James Anthony. — Angl. pol., 207 ; Psy. soc., 22, 225, 259.
- FULLER, Sarah Margaret. —

- J. D., 20 avril, 21 mai, 10 sept., 24 sept. 1852.
- FULLER, Thomas. — R. D. M., 1^{er} avril 1842.
- FULLERTON, Lady Georgina. — R. D. M., 15 sept. 1844.
- GALT, John. — J. D., 1^{er} oct. ; 19 oct. 1833.
- GARRICK, David. — E. C., II, 132-133.
- GASKELL, Mrs. Elizabeth. — J. D., 21 fév. 1858 (Angl. Litt., 345, 349) ; R. C., t. XV, 1854.
- GAY, John. — Angl., xviii^e s., I, 186 ; Angl., xviii^e s., II, 89, 90, 98.
- GIBBON, Edward. — J. D., 2 oct. 1841 ; 21 déc. 1844 ; Ant., 128 ; Moy. A., 81 ; Psy. soc., 156 ; Angl. pol., 93.
- GIFFORD, William. — J. D., 20 juill. 1831 ; R. C., 1853 (Angl. litt., 51) ; Shak., 134 (Angl., xvi^e s., 51) ; Angl., xix^e s., 301.
- GLADSTONE, William Ewart. — Angl. pol., 262, 266, 268, 281, 295, 298, 308, 311, 330 ; Angl. xix^e s., 450 ; Psy. soc., 245.
- GODWIN, William. — J. D., 8 sept. 1831 ; 8 janv. 1833 ; 27 août 1834 ; R. D. M., 15 juill. 1842 ; 15 nov. 1842 (Angl., xviii^e s., II, 293-294) ; 15 nov. 1848 (Angl., xix^e s., 179, 180) ; Fr., xvi^e s., 303-305.
- GOLDSMITH, Oliver. — R. D. M., 1^{er} fév. 1835 ; 1^{er} avril 1840 (Angl., xix^e s., 424) ; J. D., 5 juillet, 24 août 1837 ; 8 juin 1841 ; 16 déc. 1851 ; Angl. pol., 92 ; Mém., I, 317.
- GORE, Mrs. Catherine. — J. D., 30 juin 1840 ; Angl., xix^e s., 417.
- GOWER, John. — Shak., 163.
- GRAY, Thomas. — Angl., xviii^e s., II, 109 ; R. D. M., 1^{er} fév. 1835.
- GREENE, Robert. — Shak ; 173-175.
- GROTE, George. — Angl. pol., 207 ; Psy. soc., 194.
- GUEST, Lady Charlotte. — R. D. M., 15 fév. 1840 ; Allem. a. et m., 11.
- HAKLUYT, Richard. — Shak., 164.
- HALES, Dalrymple David. — R. D. M., 1^{er} fév. 1845 (Angl. xix^e s., 58-59, 65-66).
- HALIBURTON, Thomas Chandler. — R. D. M., 15 avril 1841 (Anglo. Am., 391-419).
- HALL, Basil. — J. D., 10 sept. 1834 (E. C., I, 211-225) ; Anglo. Am., 248.
- HALLAM, Henry. — R. D. M., 1^{er} nov. 1840 ; Angl., xvi^e s., 83 ; Moy. A., 287.
- HAUGHTON. — J. D., 6 juill. 1843.
- HAYLEY, William. — Angl., xix^e s., 108.
- HAZLITT, William. — J. D., 2 mars 1831 (Angl., xix^e s., 166) ; R. D. M., 15 nov. 1848 (Angl., xix^e s., 179) ; Angl. Litt., 87, 124 ; Shak., 271 ; Angl., xviii^e s., I, 258.
- HEMANS, Felicia. — J. D., 11 oct. 1830 ; 18 oct. 1830 ; R. D. M., 15 juill. 1835 ; 1^{er} mars 1839 ; 15 fév. 1840 (Angl., xix^e s., 414-415).
- HENSLOWE, Philip. — J. D., 11 juill. 1858.

- HEYWOOD, Thomas. — R. P., août 1830 (Shak., 95).
- HOGG, James (Ettrick Shepherd). — Angl., XIX^e s., 412.
- HOLINSHED, Ralph. — Shak., 257.
- HOME, John. — R. D. M., 1^{er} juin 1844 (Angl., XVIII^e s., II, 243).
- HOOD, Thomas. — Angl., XIX^e s., 301.
- HOOKE, Théodore. — R. D. M., 1^{er} fév. ; 15 juill. 1842.
- HOPE, Thomas. — Ren., 18 fév. 1820 ; J. D., 19 déc. 1831.
- HORNE, Richard Henry. — R. D. M., 1^{er} avril 1840 (Angl. XIX^e s., 435).
- HORNER, Francis. — Angl. litt., 35-37.
- HOWITT, William. — Anglo-Am., 170 ; Angl., XIX^e s., 417-18.
- HUME, David. — R. D. M., 1^{er} juill. 1845 ; 1^{er} fév. 1845 (Angl., XIX^e s., 58, 66) ; J. D., 18 août ; 18 sept., 25 sept. 1847 (Angl., XIX^e s., 233-268) ; Angl. pol., 93, 106 ; Crom., XXV, 51, 67 ; Ant. 128 ; Shak., 4, 10, 11.
- HUNT, Leigh. — R. D. M., 15 fév. 1840 ; 1^{er} avril 1840 (Angl., XIX^e s., 444) ; 15 nov. 1848 (Angl., XIX^e s., 179-184) ; Angl. litt., 125 ; Angl., XIX^e s., 301 ; Mém., I, 150.
- HUXLEY, Thomas Henry. — Psy. soc., 72.
- INCHBALD, Mrs. Elizabeth. — R. D. M., 15 juill. 1842.
- IRELAND, William. — R. D. M., 1^{er} juin 1844 (Angl., XVIII^e s., II, 263-266).
- IRVING, Washington. — R. D. M., 15 juill. 1835 ; 15 avril 1841 ; Anglo-Am., 44-49.
- JAMES, G. P. R. — J. D., 4 fév. 1842 ; R. D. M., 1^{er} mai 1843.
- JEFFERSON, Thomas. — J. D., 24 sept. 1833 (Anglo-Am., 27).
- JEFFREY, Francis. — R. C., juin-juill. 1853 (Angl. litt., 11-80) ; Psy. soc., 80 ; Angl., XIX^e s., 301.
- JOHNSON, Samuel. — J. D., 19 juill. 1830 ; 31 oct. 1833 ; 4 mars 1835 ; R. D. M., 1^{er} juin 1844 ; 1^{er} fév. 1845 (Angl., XIX^e s., 46, 61-64) ; Angl., XIX^e s., 18, 107 ; C. P., 386 (Shak., 218) ; E. C., I, 31 ; Shak., 176, 306.
- JONSON, Ben. — R. P., août 1830 (Shak., 105). J. D., 20 juill. 1831 ; 13 juill. 1846 ; E. C., I, 6 ; Angl. pol., 164-165 ; Shak. 130-137 (Angl., XVI^e s., 47-53) ; Shak., 174, 361, 369.
- JUNIUS. — R. D. M., 15 nov. 1842 ; (Angl., XVIII^e s., II, 288) ; 1^{er} juin 1844 ; E. C., I, 242-245 ; Angl., XIX^e s., 107, 247 ; Angl. pol., 93.
- KAMES, Henry Home, Lord. — Angl., XIX^e s., 246.
- KEATS, John. — R. D. M., 1^{er} oct. 1840 ; 15 nov. 1848 (Angl., XIX^e s., 175-215) ; Angl. litt., 125, 129 ; Ath. fr., 11 nov. 1854.
- KING, Lord. — J. D., 19 juill. 1830 ; Angl. pol., 170.
- KINGLAKE, Alexander William. — R. D. M., 15 déc. 1845.
- KINGSLEY, Charles. — J. D., 5 avril, 24 avril, 19 mai, 2 août, 25 sept. 1851.

- KNOWLES, James Sheridan. — J. D., 11 fév. 1833; R. D. M., 1^{er} avril 1840 (Angl., XIX^e s., 436-443);
- LAMB, Charles. — R. P., nov. 1835 (En. cont., 149); J. D., 13 oct. 1838; R. D. M., 15 nov. 1842 (Angl., XVIII^e s., II, 269-311); 15 nov. 1848 (Angl., XIX^e s., 180); Angl. litt., III; E. C., I, 36.
- LANDON, Letitia. — R. D. M., 15 fév. 1840 (Angl., XIX^e s., 415); J. D., 12 sept. 1841; Shak., 342 (Angl., XVI^e s., 324).
- LANDOR, Walter Savage. — J. D., 3 oct. 1839; R. D. M., 1^{er} mai 1843; 15 nov. 1848 (Angl., XIX^e s., 179-180); Ant. 43, 155; Angl., XIX^e s., 18.
- LANGDALE, Charles. — J. D., 3 mai 1857.
- LANGLAND, William. — Angl. litt., 4.
- LAUDER, Sir Thomas. — R. D. M., 1^{er} juin 1844 (Angl., XVIII^e s., II, 230-231).
- LECKY, William. — Psy. soc., 4, 23, 220, 250, 258.
- LEE, Nathaniel. — Shak., 193 (Angl., XVI^e s., 145).
- LEVER, Charles James. — R. D. M., 15 déc. 1848 (H.M., 165-193).
- LEWIS, Sir George Cornwall. — Angl. pol., 330-332; J. D., 8 janv. 1833; Psy. soc., 245.
- LEWIS, Matthew. — R. D. M., 15 juill. 1842; Shak., 291.
- LILLO, George. — R. D. M., 1^{er} avril 1840 (Angl., XIX^e s., 439); Mém., I, 131.
- LINGARD, John. — Crom., 67; Ant. 128.
- LOCKE, John. — R. P., mai 1830, 2 articles; J. D., 19 juill. 1830; 2 sept. 1831; R. D. M., 1^{er} juin 1841 (Angl., XVIII^e s., I, 309-311); Angl., XVIII^e s., I, 365; Ant. 129; Angl. pol., 81, 169-194.
- LOCKHART, John Gibson. — Angl., XIX^e s., 301.
- LONGFELLOW, Henry Wadsworth. — R. D. M., 15 août 1844; 1^{er} avril 1849 (Anglo. Am., 303-321); J. D., 28 janv. 1857; Anglo. Am., 290, 299; Psy. soc., 72, 96.
- LOWTH, Robert. — R. D. M., 1^{er} juin 1844 (Angl., XVIII^e s. II, 235-236).
- LYLY, John. — R. P. août 1830 (Shak., 95); Shak., 174; Angl., XVI^e s., 60-61; Esp., 265; Ant., 5.
- LYTTELTON, George, Lord. — Angl. pol., 275.
- MACAULAY, Thomas Babington. — R. D. M., 1^{er} mars 1839; 1^{er} nov. 1840; 15 août 1844; J. D., 1^{er} juin, 23 août, 28 août 1849 (Angl., XIX^e s., 268-304); 28 janv. 1857; 19 mai 1858; Angl. pol., 207-244; Moy. A., 46.
- MACKINTOSH, Sir James. — J. D., 29, 31 août 1834 (Angl., XVIII^e s., I, 128-136); Angl., pol. 134-136.
- MACKENZIE, Henry. — Angl., XIX^e s., 246.
- MACPHERSON, James. — R. D. M., 1^{er} juin 1844 (Angl., XVIII^e s., II, 237-254); Angl., XIX^e s., 6; 247; Ant., 93; En. cont., 109.

- MALONE, Edmund. — Shak, 176.
- MALTHUS, Thomas Robert. — J. D., 28 sept. 1833 ; 2 fév. 1834.
- MANNING, Archbishop. — Psy. soc., 246, 247, 262.
- MARLOWE, Christopher. — R. P., août 1830 (Shak., 95, 101, 105) ; janv. 1835 (Ant., 5) ; R. D. M., 1^{er} mars 1839 ; 1^{er} avril 1840 ; Angl., xvi^e s., 23 ; Esp., 98 ; Shak., 174, 175, 193.
- MARRYATT, Frederick. — R. D. M., 1^{er} fév. 1842.
- MARSTON, John. — R. P., août 1830 (Shak., 95) ; J. D., 22 juill. 1836 ; Shak., 173.
- MARTINEAU, Harriet. — J. D., 2 fév. 1834 ; 30 nov. 1841 ; R. D. M., 1^{er} fév. 1841 ; Anglo. Am., 253, 267.
- MARVELL, Andrew. — E. C., I, 20.
- MASSINGER, Philip. — R. P., août 1830 (Shak., 99, 105) ; R. D. M., 1^{er} mars 1839 ; Shak., 173.
- MATTHEWS, Cornelius. — J. D., 16 avril 1853 ; R. C., 1853, pp. 204-53, 392-50 ; Anglo. Am., 325-328.
- MATURIN, Charles Robert. — J. D., 8 janv. 1833 ; R. D. M., 1^{er} mars 1839.
- MELVILLE, Herman. — J. D., 22 juin, 25 juin 1846 (Anglo. Am., 185-213) ; Anglo. Am., 176-235.
- MERIVALE, Charles. — Angl. pol., 207.
- MIDDLETON, Thomas. — R. P., août 1830 (Shak., 95, 98) ; Shak., 173.
- MILL, John Stuart. — Psy. soc., 17, 213 ; Angl. pol., 260, 284-285.
- MILLER, Joaquin. — Psy. soc., 94-103.
- MILMAN, Henry Hart. — R. D. M., 1^{er} mars 1839 ; 1^{er} fév. 1841 ; Psy. soc., 246 ; Shak., 399.
- MILNES, R. Monckton (Houghton). — Angl., xix^e s., 452-455.
- MILTON, John. — R. E., fév. 1821 ; R. P., janv. 1835 (Ant., 6) ; J. D., 22 sept. 1834 ; 14 juill., 14 sept., 28 sept., 21 oct., 28 oct., 1836 ; 28 août, 1839 ; 24 août 1841 ; 8 juin 1841 ; 28 août 1850 (Angl. pol., 353) ; R. D. M., 1^{er} fév. 1835 ; 1^{er} fév. 1841 ; (Angl., xix^e s., 451) ; 15 juin 1841 ; 1^{er} juin 1844 (Angl., xviii^e s., II, 229-231) ; Angl., xviii^e s., II, 27 ; Angl., xvi^e s., 7 ; Ant., 171 ; Angl. litt., 5 ; Angl., xix^e s., 9, 217 ; Ang. pol., 80. E. C., II, 175-176 ; Allem., xix^e s., 302, 306-309, 313-316, 319 ; Crom., 325.
- MITFORD, Mary Russell. — J. D., 13 oct. 1838.
- MOORE, John. — R. P., oct. 1830 ; Anglo. Am., 325-328 ; Esp., 524, 532.
- MOORE, Thomas. — R. E., mars 1821 ; J. D., 27 mars, 11 avril 1830 ; 1^{er} fév., 9 fév. 1831 (Angl., xix^e s., 147-148, 157, 158, 166) ; R. D. M., 1^{er} mars 1839 ; R. C., juin-juill. 1853 (Angl. litt., 41-48) ; R. C., 1855, t. XXI, p. 385-425 (Angl. litt., 137-87).
- MORE, Hannah. — J. D., 8 sept. 1831 ; R. D. M., 15 août

- 1841 ; 15 juill. 1842 ; 15 sept. 1844 ; E. C., II, 132.
- MORE, Sir Thomas. — J. D., 13 juill. 1846 ; Angl. pol. 354.
- MORGAN, Lady (Sydney Owen-son). — J. D., 21 déc. 1833 ; Fr., XVI^e s., 303-4.
- MORRIS, Governor. — J. D., 10, 24 sept., 9 oct. 1833 (Anglo Am., 13-43).
- NAPIER, Sir William. — J. D., 19 mai 1858.
- NASH, Thomas. — Shak., 354, 359.
- NEWMAN, John Henry. — J. D., 4 déc. 1859 ; Psy. soc., II, 165, 255.
- NEWTON, John. — R. D. M., 15 août 1841 ; Psy. soc., 253.
- NIGHTINGALE, Florence. — J. D., 14 oct. 1860 ; E. C., I, 206-207.
- NOBLE, Mark. — Crom., XXIV-XXV.
- NORMANBY, Marquis of. — J. D., 13 déc. 1857 (E. C., I, 119-131).
- NORTH, Sir Thomas. — Shak., 163.
- NORTON, Caroline. — R. D. M., 1^{er} nov. 1840 ; 15 oct. 1845 ; Anglo Am., 161.
- OLIPHANT, J. D., 4 août, 2 sept., 24 déc. 1852.
- OLIVIER, William. — Anglo Am., 338.
- OTWAY, Thomas. — R. E., fév. 1821 ; R. D. M., 1^{er} mars 1839 ; 1^{er} avril 1840 (Angl., XIX^e s., 436, 439, 440) ; Ant., 255.
- OVERS, John. — R. D. M., 15 oct. 1845 ; Anglo Am., 164.
- OWEN, Robert. — Psy. soc., 182 ; Mém., I, 165-166 ; H. M., 335-341.
- PEACOCK, Thomas Love. — R. D. M., 1^{er} juin 1845.
- PEELE, George. — R. P., août 1830 (Shak., 95) ; Shak., 173, 174.
- PENN, William. — Psy. soc., 96, 184, 257, 270.
- PEPYS, Samuel. — J. D., 4 sept. 1833 ; 10 nov. 1841 ; R. D. M., 1^{er} avril 1840 (Angl., XIX^e s., 423, 439) ; 1^{er} fév. 1842 ; Angl., XVIII^e s., I, 29 ; Fr., XVI^e s., 349-363.
- PERCIVAL, James Gates. — R. D. M., 15 juill. 1835.
- POE, Edgar, Allan. — J. D., 16 avril 1853.
- POPE, Alexander. — R. E., fév. 1821 ; J. D., 2 juin 1831 ; 8 juin 1841 ; R. D. M., 1^{er} fév. 1835 ; 15 fév. 1840 ; 1^{er} fév. 1845 (Angl., XIX^e s., 49) ; Ant., 7, 226-231, 281, 309 ; Angl. pol., 92 ; Angl., XIX^e s., 404 ; Allem., XIX^e s., 77, 319, 320-321 ; Allem. a. et m., 152.
- PRICE, Richard. — Moy. A., 250-251.
- PRITCHARD, James Cowles. — J. D., 17 sept., 1841.
- PRYNNE, William. — Crom., IX.
- PSALMANAZAR, George. — R. D. M., 1^{er} juin 1844 (Angl., XVIII^e s., II, 225-229).
- PUSEY, Edward Bouverie. — R. D. M., 1^{er} fév. 1841 ; 1^{er} fév. 1842 ; 1^{er} mai 1843 (Angl., XIX^e s., 447, 448, 450).

- PUTTENHAM, George. — R. D. M., 1^{er} mars 1842 (Shak., 305)
- RADCLIFFE, Mrs. Anne. — J. D., 8 sept. 1831 ; 8 janv. 1833 ; R. D. M., 15 juill. 1842 ; Esp., 524.
- RALEIGH, Sir Walter. — R. D. M., 15 juill. 1840 ; Shak., 101.
- RAMSAY, Allan. — Allem., XIX^e s., 298.
- RAWLEY, William. — R. P., août 1830 (Shak., 95).
- READE, Charles. — J. D., 21 fév. 1858.
- REEVE, Clara. — R. D. M., 15 juill. 1842.
- REID, Thomas. — Angl., XIX^e s., 265.
- RICHARDSON, Samuel. — J. D., 2 sept. 1831 ; (Angl., XVIII^e s., I, 363-371) ; 7 déc. 1831 ; 11 fév. 1833 (E. C., II, 82-83) ; 8 sept. 1834 (Angl., XVIII^e s., I, 371-382) ; 8 juin 1841 ; R. D. M., 15 fév. 1840 ; 15 juill. 1842 ; 15 sept. 1844 ; 1^{er} fév. 1845 (Angl., XIX^e s., 52, 61, 64) ; Moy. A., 72 ; Ant., 127 ; Angl., XVIII^e s., I, 236 ; Angl. pol., 93 ; Psy. soc., 147 ; Mém., I, 99.
- RITSON, Joseph. — R. D. M., 1^{er} fév. 1842.
- ROBERTS, Emma. — R. D. M., 1^{er} janv. 1842 (Angl., XIX^e s., 353).
- ROBERTSON, William. — R. D. M., 1^{er} juill. 1845 ; Shak., 40 ; Angl., XIX^e s., 246 ; Angl. pol. 93 ; Ant. 128.
- ROCHESTER, John Wilmot Earl of. — R. D. M., 1^{er} mars 1839 ; Allem., XIX^e s., 319.
- ROMILLY, Sir Samuel. — R. D. M., 15 août 1841.
- ROSS, Alexander. — Anglo. Am., 487-491.
- ROWE, Nicholas. — J. D., 25 nov. 1832 ; R. D. M., 1^{er} avril 1840 ; 1^{er} mars 1839 ; Ant., 255 ; Shak., 331.
- ROWLEY, William. — Shak., 173.
- RUSKIN, John. — J. D., 8 fév. 1857 ; Angl. pol., 273 ; Psy. soc., 190, 196, 208.
- SAVAGE, Sir William. — En. cont., 327-342.
- SCOTT, Sir Walter. — Ren., 18 fév., 15 mai 1820 ; R. E., mars 1821 ; J. D., 20 juill. 1831 ; 8 sept. 1831 ; 16 sept. 1834 ; 9 déc., 24 déc., 1834 (Angl., XIX^e s., 85-101) ; 26 sept., 18 oct. 1837 (Angl. XIX^e s., 101-135) ; 7 avril 1842 ; 31 juill. 1842 ; R. D. M., 1^{er} mars 1839 ; 1^{er} fév. 1841 ; 15 juill. 1842 ; R. C. juin-juill., 1853 (Angl. litt. 50) ; Ant., 129, 155 ; En. cont., 138, 163-192 ; Psy. soc., 74, 91, 142-143 ; 147 ; Mém., I, 285 ; Shak., 71, 135 ; Ant., 129 ; Allem. a. et m., 82, 339-341 ; Ath. fr., 11 nov. 1854.
- SEELEY, Sir John. — Angl. pol., 311.
- SELWYN, George. — R. D. M., 1^{er} fév. 1845 (Angl., XIX^e s., 33, 57, 60, 65).
- SEWELL, William. — Angl., XIX^e s., 447, 448.
- SHADWELL, Thomas. — Angl., XVIII^e s., I, 142 ; Shak., 133.
- SHAKESPEARE, William. — Toutes les études importantes que Chasles a écrites sur Shakespeare et ses con-

temporaires ont été réimprimées dans l'*Angleterre au XVI^e siècle*, Charpentier, 1879.

R. E., fév. 1821 ; R. P. 1829, 1830, 1831 (C. P., 143-60, 191-251, 345-417 ; Réimpr., Shak. et Angl., xvi^e s.) ; janv. 1835 (Ant., 46) ; J. D., 29 juill. 1831 ; 6 nov. 1831 ; 11 fév. 1833 ; 5 mars 1833 ; 8 sept. 1834 ; 6 oct. 1834 ; 10 janv. 1836 ; 12 sept. 1839 ; 21 oct. 1842 ; 19 avril 1846 ; 14 oct. 1846, 7 nov. 1846 (Angl., xvi^e s., 123-139) ; 28 août 1850 (Angl. pol., 352) ; 7 mars 1852 ; 11 juill. 1858 ; 27 avril 1867 (Mém., II, 259-62) ; R. D. M., 1^{er} mars 1839 ; 1^{er} avril 1840 (Angl., xix^e s., 420, 438-9) ; 1^{er} nov. 1840 ; 1^{er} fév. 1841 ; 15 juin 1841 ; 15 mai 1842 ; 1^{er} juin 1845 ; 1^{er} mars 1849 (Angl. litt., 336) ; Ath. 25 janv. 1862 ; 16 fév., 9 mars, 13 avril, 18 mai 1867 ; Allem. a. et m., 360-61 ; Allem., xix^e s., 48-58, 71-75, 258-263, 296-97 ; Angl., xviii^e s., I, 108-9 ; Angl., xix^e s., 9-13, 26-7, 395 ; Ant., 4-8, 46-50, 260 ; Esp., 21, 25, 28, 58, 75, 92, 96-102, (Angl., xvi^e s., 39-42) ; 223-4, 151 ; E. C. II 31-66 (Angl., xvi^e s., 57-91) ; 69-78 ; 93-124 ; H. M., 63 ; Moy. A., 342-3, 373 ; Mém., I, 136 ; Psy. soc., 81-94, 123, 129, 134, 145, 153, 154, 217, 220, 237.

SHELLEY, Percy Bysshe. — J. D., 2 mars 1831 (Angl., xix^e s., 165) ; 5 mars 1832 ;

24 déc. 1834 ; R. D. M., 15 fév. 1840 (Angl., xix^e s., 410) ; 1^{er} oct. 1840 ; 1^{er} fév. 1841 (Angl., xix^e s., 452) ; 15 nov. 1848 (Angl., xix^e s., 175-176, 179, 180) ; Angl., xix^e s., 99, 214, 215-230, 410-411, 449, 452 ; Allem., xix^e s., 18 ; Ath. fr., 11 nov. 1854 ; Psy. soc., 92.

SHELLEY, Mary. — R. D. M., 15 nov. 1848.

SHERIDAN, Richard Brinsley. — J. D., 11 fév. 1833 (E. C., 81-90) ; 14 mars 1840 ; R. D. M., 1^{er} mars 1839 ; 15 juill. 1842 ; Angl., xviii^e s., I, 234-240 ; Angl., xix^e s., 27.

SHIRLEY, James. — R. P., août 1830 (Shak., 95).

SIDNEY, Sir Philip. — R. P., août 1830 (Shak., 97-98) ; Shak., 229 ; Angl., xvi^e s., 16, 60-61 ; Allem., xix^e s., 296, 301 ; Esp., 365.

SKELTON, Sir John. — R. D. M., 1^{er} mars 1842 (Shak., 302-327).

SMITH, Adam. — J. D., 28 sept. 1833 ; 28 nov. 1839 ; Anglo. Am., 123 ; Angl., xix^e s., 265.

SMITH, Horatio. — Ath. fr., 11 nov. 1854, p. 1049.

SMITH, Sydney. — Angl. litt., 30, 34.

SMOLLETT, Tobias. — J. D., 2 sept. 1831 ; R. D. M., 15 mai 1842 ; Psy. soc., 146, 170 ; Angl., xviii^e s., I, 370).

SOMERVILLE, Mary. — R. D. M., 1^{er} mars 1839.

SOUTHERNE, Thomas. — J. D., 7 déc. 1832 ; R. D. M., 1^{er} avril 1840 (Angl., xix^e s., 439).

- SOUTHEY, Robert. — R. E., mars 1821 ; R. P., janv. 1835 (Mém., II, 74-5) ; J. D., 15 nov. 1838 ; 23 fév. 1839 (Angl., XVIII^e s., II, 121-136) ; R. D. M., 1^{er} mars 1839 ; 15 fév. 1840 (Angl., XIX^e s., 407-409) ; 15 nov. 1842 ; (Angl., XVIII^e s., II, 303) ; 1^{er} mai 1843 ; R. C., 1852, tome III (Angl. litt., 83-134) ; R. C., 1853 ; tome VIII (Angl. litt., 41, 42, 48, 67) ; Angl., XIX^e s., 407-410.
- SPARKS, Jared. — J. D., 10 sept. 1833 (Anglo. Am., 15 ; R. D. M., 1^{er} juin 1841 (Angl., XVIII^e s., I, 309-360).
- SPENCER, Herbert. — Psy. soc., 273.
- SPENSER, Edmund. — R. E., fév. 1821 ; R. D. M., 1^{er} fév. 1835 ; 1^{er} mars 1839 ; 1^{er} fév. 1841 ; J. D., 28 août 1839 (Allem., XIX^e s., 301, 311-314) ; 28 août 1839 ; Angl. pol., 64 ; Allem. XIX^e s., 319 ; Ath. fr., 11 nov. 1854.
- SPIERS, Alexander. — J. D., 27 juill. 1847.
- SPURGEON, Charles Haddon. — Angl. pol., 293.
- STEELE, Sir Richard. — R. P., sept., nov. 1833.
- STERLING, John. — R. D. M., 1^{er} fév. 1841.
- STERNE, Laurence. — J. D., 8 sept. 1831 ; 8 juin 1841 ; R. D. M., 15 juill. 1842 ; 1^{er} juill. 1845 ; 15 déc. 1845 ; Angl. litt., 147 ; Angl., XIX^e s., 24, 52, 54, 66, 107 ; Allem. XIX^e s., 96-100, 172-176 ; Mém., I, 157 ; Angl., XVIII^e s., II, 39-42.
- STEWART, Dugald. — Angl., XIX^e s., 265.
- STREET. — R. D. M., 15 août 1844 ; Anglo. Am., 290.
- STOW, John. — Shak., 257, 349.
- STOWE, Harriet Beecher. — J. D., 28 janv. 1857 ; R. C., 1852, t. IV, p. 615-37.
- STRUTT, John. — J. D., 8 sept. 1831 ; R. D. M., 15 juillet 1842.
- SURREY, Henry Howard, Earl of. — Angl., XVI^e s., 60-61.
- SWAIN, Charles. — Ath. fr., 11 nov. 1854, p. 1049.
- SWIFT, Jonathan. — R. E., fév. 1821 ; R. P., juill. 1831 ; sept. 1833 ; J. D., 8 juin 1841 ; 27, 28 avril 1867 ; R. D. M., 1^{er} fév. 1845 (Angl., XIX^e s., 45) ; R. D. M., 1^{er} juin 1845 ; Angl., XVIII^e s., I, 171, 182-183, 186 ; Angl. pol., 92, 218 ; E. C., I, 122 ; Angl., XIX^e s., 107 ; 285 ; Psy. soc., 146, 170, 238 ; Angl., XVIII^e s., II, 42-43 ; 103-114 ; Shak., 305.
- SWINBURNE, Algernon Charles. — Angl. pol., 275.
- SWINBURNE, George. — Angl., XIX^e s., 67-80.
- TALFOURD, Sir Thomas. — R. D. M., 1^{er} avril 1840 (Angl., XIX^e s., 445) ; 15 nov. 1842 (Angl., XVIII^e s., II, 278).
- TAYLOR, Isaac. — En cont., III.
- TAYLOR, William. — R. D. M., 1^{er} mai 1843.
- TEMPLE, Bishop of Exeter. — Angl. pol., 311, 312.
- TEMPLE, Sir William. — J. D.,

- 21 déc. 1844 (Angl., XVIII^e s., I, 103-110).
- TENNYSON, Alfred, Lord. — R. D. M., 1^{er} mars 1839; 1^{er} fév. 1841 (Angl., XIX^e s., 451, 452); 15 nov. 1848 (Angl., XIX^e s., 215); J. D., 5 avril 1851; Ath. fr., 11 nov. 1854, p. 1049; Psy. soc., 72.
- THACKERAY, William Makepeace. — R. D. M., 15 fév. 1849, 1^{er} mars 1849 (Angl. litt., 193-336); J. D., 19 mai 1851; Allem., XIX^e s., 98; E. C., II, 10-14; Psy. soc., 142, 143.
- THOM, William. — R. D. M., 15 oct. 1845; Anglo. Am., 164, 170.
- THOMSON, James. — R. E., fév. 1821; R. D. M., 1^{er} fév. 1835; Allem., XIX^e s., 177; Mém., I, 133.
- THORESBY, Ralph. — J. D., 24 août 1841; Angl. pol., 198-203.
- THORNHILL, Sir James. — E. C., I, 348, 349.
- TICKNOR, George. — J. D., 17 fév., 12 mai, 2 juill. 1852.
- TOOKE, John Horne. — Angl., XIX^e s., 18.
- TRELAWNEY, Edward. — J. D., 7 déc. 1833.
- TREVOR, Hugh. — J. D., 31 juill., 2 août, 7 août, 14 août 1839.
- TROLLOPE, Frances. — R. D. M., 1^{er} mars 1839.
- TYNDALL, John. — Psy. soc., 72.
- TYTLER, Patrick Fraser. — R. D. M., 15 fév. 1840; 1^{er} fév. 1841; 15 août 1844; Shak., 13.
- URQUHART, Sir Thomas. — R. D. M., 15 déc. 1845.
- VALPY, Abraham. — R. D. M., 15 nov. 1842 (Angl. XVIII^e s., II, 270).
- VANBRUGH, Sir John. — R. D. M., 1^{er} mars 1839.
- VAUGHAN, Robert. — R. D. M., 1^{er} mai 1843.
- WALLER, Edmund. — R. E., fév. 1821; R. P., janv. 1835 (Ant. 7).
- WALPOLE, Horace. — J. D., 8 janv. 1833; R. D. M., 15 juill. 1842; 15 nov. 1842 (Angl. XVIII^e s., II, 283); 1^{er} juin 1844 (Angl. XVIII^e s., II, 249-250); 1^{er} fév. 1845 (Angl. XIX^e s., 50-52, 56-57, 60-61, 64); 1^{er} avril 1845 (Angl. XVIII^e s., I, 157-210); Angl. XIX^e s., 236-237, 258.
- WARD, R. Plumer. — Angl. XVIII^e s., I, 137.
- WARDS, Enmer. — J. D., 18 fév. 1841.
- WARREN, Samuel. — R. D. M., 1^{er} mars 1839; 15 juill. 1842; traduit, voir œuvres de Chasles.
- WARTON, Thomas. — Moy. A., 250-251; R. D. M., 15 août 1845.
- WEBSTER, John. — R. P., juill., août, 1830; (Shak., 106-130; Angl. XVI^e s., 24-47); janv. 1835; R. D. M., 1^{er} mars, 1839; 1^{er} avril 1840; Angl. XVI^e s., 24-47; Shak., 95, 173.
- WEBSTER, Noah. — J. D., 13 août 1844; Ant., 141.
- WHARTON, Thomas. — R. D. M.

- 1^{er} fév. 1845 (Angl. XIX^e s., 37, 54, 65).
- WESLEY, John. — R. D. M., 15 août 1841 ; E. C., II, 130.
- WHITE, Gilbert. — R. D. M., 15 août 1844.
- WHITE, Henry Kirke. — Angl. litt., 126.
- WHITTY, Edward Michael. — E. C., I, 229.
- WILBERFORCE, William. — R. D. M., 15 août 1841 ; 15 nov. 1848 (Angl. XIX^e s., 177) ; Angl. pol., 293.
- WILKINSON, Tate. — E. C., II, 141-142.
- WILLIAMS, Rev. John. — R. D. M., 1^{er} mai 1843.
- WILLIS-ELLIOT, Charles. — J. D., 16 avril 1853.
- WILSON, Robert. — R. D. M., 1^{er} mai 1843 (Angl. XIX^e s., 397) ; Angl. litt., III, 114, 115 ; Psy. soc., 237.
- WILSON, James. — R. D. M., 1^{er} mai 1843 ; 15 août 1844.
- WOLCOT, John. — R. E., mars 1821.
- WOLLSTONECRAFT, Mary. — J. D., 27 août 1834 ; Psy. soc., 74, 110.
- WORDSWORTH, William. — R. E., mars 1821 ; R. P., janv. 1835 (E. C., I, 326-327 ; Mém. II, 74-75) ; R. D. M., 15 juill. 1835 ; 1^{er} mars 1839 ; 1^{er} avril 1840 (Angl. XIX^e s., 425, 427) ; 15 fév. 1840 (Angl. XIX^e s., 412-413) ; 1^{er} fév. 1841 (Angl. XIX^e s., 451) ; 15 nov. 1842 (Angl. XVIII^e s., II 310-311) ; 1^{er} mai 1843 ; 15 nov. 1848 (Angl. XIX^e s., 179) ; R. C., juin-juill. 1853 (Angl. litt., 41-43, 48, 66) ; Ant., 129 ; Angl. litt., III, 113, 115, 130, 336 ; Allem. XIX^e s., 18 ; Ath. fr., 11 nov. 1854, p. 1049 ; Psy. soc., 75.
- WRIGHT, Thomas. — J. D., 27 juill. 1847 (Angl. XIX^e s., 19) ; J. D., 26 mai 1842 ; R. D. M., 1^{er} avril 1842.
- WYATT. — Angl. XVI^e s., 60-61.
- WYCHERLEY. — R. E., fév. 1821 ; 1^{er} mars 1839.
- WYCLIFFE, John. — Psy. soc., 155.
- YOUNG, Arthur. — J. D., 15 juin 1858 ; En. cont., 281-283 ; Psy. soc., 52.
- YOUNG, Edward. — R. E., fév. 1821 ; J. D., 19 août 1833 ; R. D. M., 15 juill. 1842 ; 1^{er} fév. 1845 (Angl. XIX^e s., 6).

INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS DE PERSONNES

- ADDISON, 117, 170.
AINSWORTH, 199.
ALARCON, 134.
AMAR, 25.
ANDLER, 8, 26, 138, 146.
ARÉTIN, 133.
ARNOLD, 198.
AUDEBRAND, 52, 105.
AUDUBON, 210, 212.
AUSTEN, 174.

BACON, 58.
BAIN, 30.
BALDENSBERGER, 61, 152, 163,
223, 224.
BALZAC, 57, 61-65, 79, 120, 206,
207.
BARANTE, 152.
BARBEY D'AUREVILLE, 14, 77.
BARRÈS, 110.
BAUDELAIRE, 140.
BAYLIS, 35.
BEAUMONT et FLETCHER, 164,
192.
BELGIOGOSO, 69, 84.
BELLOC, 210.
BENTHAM, 31, 36.
BÉRANGER, 48.
BERTIN (aîné), 80-81.
BERTIN (Armand), 81.
BLAKE, 198.
BLESSINGTON, 200.
BODIN, 50.
BORROW, 202.

BRANDÈS, 93, 94, 104, 105, 224.
BRONTE, 118, 206, 207, 208, 214.
BROWNE, 34-35.
BROWNING (Elizabeth), 198.
BROWNING (Robert), 118, 143,
192, 194, 195.
BRUNETIÈRE, 221.
BULOZ, 79, 80, 88.
BULWER, 192, 204.
BURKE, 147, 176.
BURNÉY, 174.
BURNS, 52, 178, 179, 184, 196.
BURTON, 55.
BYRON, 65, 123, 144, 148, 160,
179-180, 183, 184, 187, 190,
191, 193, 218.

CALDERON, 134.
CAMPBELL, 185.
CAPPEL, 158.
CARLYLE, 42, 103, 118, 143, 145,
146, 148-149, 166, 202, 203,
214, 219.
CARO, 213.
CAZAMIAN, 170.
CAZOTTE, 190.
CERVANTÈS, 159, 160.
CHANNING, 209.
CHARLES, 28.
CHASLES (Pierre J. M.), 21-25.
CHASLES (M^{me} Pierre), 23-24.
CHASLES (M^{me} Philarète), 78-79,
82-83.
CHASLES (Stephanella), 23.

- CHATEAUBRIAND, 28, 84, 160.
 CHAUCER, 150.
 CHEVRILLON, 38, 96.
 COBBETT, 36.
 COLERIDGE, 31, 78, 118, 124,
 146, 151, 157, 179, 181, 184,
 185, 186, 187, 191, 194, 197,
 214.
 COLLIER, 151, 156.
 CONGREVE, 164.
 CONSTANT, 48.
 COOPER, 209.
 CORNEILLE, 135.
 COWPER, 65, 123-124, 145, 169,
 177, 178, 181, 183, 184, 196,
 214.
 CRABBE, 178, 193, 194.
 CRÉPET, 90.
 CRÈVECŒUR, 212.
 CROMWELL, 166, 167, 170.
 CURRAN, 147.
 CUSTINE, 80, 84, 90, 91.

 D'AGOULT, 90.
 DANIEL, 198.
 D'ARBLAY, 174.
 DAUDET, 110, 116.
 DEFOE, 54, 124, 145, 169-171,
 190, 208.
 DELACROIX, 26, 27, 33.
 DESGRANGES, 47.
 DEVONSHIRE, 173.
 DICKENS, 42, 97, 120, 190, 204,
 205, 206, 214.
 DISRAELI, 200, 201.
 DONNE, 198.
 DRAKE, 151.
 DRYDEN, 164.
 DU CAMP, 136.
 DUMAS, 80.
 DURÈGE (M^{me}), 23.
 DYCE, 151.

 ECKSTEIN, 55-56, 136.
 EDGORTH, 174, 175.
 EMERSON, 203, 212.

 FELETZ, 71, 81, 221.
 FICHTE, 146.
 FIELDING, 165, 169, 173, 174.
 FLAUBERT, 140-141.
 FLAXMAN, 35.
 FLORIO, 158, 159.
 FOSCOLO, 31.
 FOURIER, 97.
 FOX, 34.
 FRANKLIN, 81, 211.
 FRÉBAULT, 85.
 FREYTAG, 92, 137.
 FULLERTON, 200.

 GANDAR, 154.
 GASKELL, 208.
 GAUTIER, 79.
 GEOFFROY, 221.
 GIFFORD, 157.
 GLADSTONE, 97, 100.
 GËTHE, 124, 151, 188.
 GOLDSMITH, 165, 174, 175, 189.
 GORE, 199, 200.
 GOZZI, 53, 133.
 GRATTAN, 147.
 GRAY, 169.
 GRIMM, 55.
 GUIZOT, 67, 68, 70, 103, 137,
 152-153, 217, 219, 221, 223.

 HALÉVY, 95, 96, 97.
 HALIBURTON, 210, 212.
 HALLIWELL-PHILLIPS, 151.
 HATHAWAY, 156.
 HAZLITT, 151.
 HEGEL, 146, 198.
 HEINE, 84.
 HEMANS, 196, 197.
 HERBERT, 156.
 HOFFMAN, 221.
 HOPE, 202.
 HORACE, 52, 140.
 HOSTEIN, 85, 86, 136.
 HOWE, 77, 181.
 HUGO, 56, 60-61, 79, 151, 153,
 155.

- HUMBOLDT, 91.
HUNT (Leigh), 182.
IRVING, 117, 121, 209.
JAMES (C. P. R.), 199.
JANIN, 81.
JEFFREY, 124, 157.
JOHNSON, 169, 223.
JONES, 30.
JONSON, 154, 160.
JOSEPHE (Flavius), 131.
JOUSSE, 26, 46.
JOUY, 45-49, 51, 52.
KARR, 79.
KEATS, 73, 181-183, 184.
KINGLAKE, 202.
KINGSLEY, 42, 97, 200, 201, 214.
KOREFF, 84, 85.
KNOWLES, 165, 192.
LABOULAYE, 213.
LA BRUYÈRE, 190.
LAMARTINE, 197, 212.
LAMB, 49, 151, 179, 187, 188,
189, 190, 191.
LANDON, 196.
LANDOR, 118.
LA PLACE, 152.
LECONTE DE LISLE, 139.
LEGOUIS, 186.
LETOURNEUR, 152.
LEVER, 9-10, 200.
LEWIS, 198.
LONGFELLOW, 213.
LILLO, 164.
LOUVET, 120.
MAISTRE (X. de), 190.
MAITTAIRE, 32.
MARINI, 133.
MARLOWE, 154.
MARTINEAU, 200, 201.
MASSEY, 156, 157.
MASSINGER, 191.
MATURIN, 198.
MAY, 158.
MELVILLE, 212.
MEREDITH, 190.
MERLIN (Comtesse), 84.
MÉZIÈRES, 151, 154.
MIGNET, 133.
MILLANVOY, 87.
MILLER, 213.
MILMAN, 191.
MILNES, 182, 196, 197.
MILTON, 167-170, 177, 183, 198.
MOLIÈRE, 160, 173.
MOLÉ, 67, 69.
MONTAIGNE, 158, 159, 190.
MONTÉGUT, 7, 82, 94, 101, 213.
MOORE, 51, 124, 147, 148, 180,
181, 185.
MORE, 175.
MORSIER, 137.
NAUDET, 70-71.
NEATE, 26.
NEIL, 156.
NETTEMENT, 222, 223.
NISARD, 81.
NORMANBY, 200.
O'CONNELL, 147.
OWEN, 97.
OTWAY, 164, 192.
PEREZ, 133.
PICHOT, 50, 88-89, 144, 152, 182,
186, 221.
POPE, 117, 169, 170, 223.
PORDEN, 35.
PRESLES, 78.
PUIBUSQUE, 78-79.
PYAT, 79.
QUINET, 132.
RABELAIS, 159.
RABOU, 63.
RACINE, 59, 66, 153.
RADCLIFFE (Mrs), 198.
RALLI, 163.
READE, 97, 200, 201.
RÉCAMIER (M^{me}), 84.

- REID, 151.
 RENAN, 131, 217, 220.
 RICHARDSON, 165, 169, 172, 173,
 174, 199, 218.
 RICHTER, 85, 136, 139.
 RIDDELL, 23.
 ROE, 98.
 ROLLS, 34.
 ROMIEU (M^{me}), 93.
 ROUSSEAU, III, 123, 161, 218.
 ROWE, 164.
 ROYER, 133.
 RUSKIN, 99.

 SACY (S. de), 70, 81, 82, 104.
 SAINTE-BEUVE, 8, 14, 15, 16,
 26, 54, 58, 59, 71, 72-76, 80,
 III, 116, 121, 122, 123, 125,
 144, 157, 159, 173, 178, 186,
 193, 196, 198, 221.
 SAINT-MARC GIRARDIN, 54, 81.
 SAINT-SIMON, 102.
 SAND (George), 79.
 SCHELLING, 198.
 SCHÉRER, 154.
 SCHLEGEL, 127, 151.
 SCHULTZ (Clotilde), 107, III,
 SCOTT, 123, 124, 179, 180, 187,
 188, 190, 198, 199, 210.
 SELLÈQUE, 26.
 SHAFTSBURY, 168.
 SHAKESPEARE, 53, 59, 66, 90,
 125, 134, 143, 151-163, 165,
 166, 173, 183, 222.
 SHELLEY, 118, 181-183, 184,
 194, 197.
 SHERIDAN, 147, 165.
 SKELTON, 159.
 SMOLLETT, 174, 175.
 SMITH, 156.
 SOULT, 41, 69.
 SOUTHAMPTON, 156, 157.
 SOUTHERNE, 164.
 SOUTHEY, 185.
 SPENSER, 151, 184, 198.
 STAEL (M^{me} de), 39, 47, 103,
 104, 127, 137, 159, 193, 217,
 218, 219.
 STAPFER, 154.
 STEELE, 170.
 STERNE, 147, 174, 175.
 STOWE (Mrs), 213.
 SWIFT, 147, 169, 170, 189, 223.
 SWINBURNE, 148, 198.

 TAINE, 8, 16, 38, 39, 68, 76,
 82, 94, 98, 102, 120, 124, 125,
 126, 146, 189, 217, 219, 220,
 225.
 TALFOURD, 192.
 TEMPLE, 168.
 TENNYSON, 184, 194-195, 197,
 198.
 TEXTE, 137.
 THACKERAY, 189, 190, 206, 207,
 208, 214.
 THIERRY, 103.
 THIERS, 67.
 THORPE, 156.
 TIECK, 151.
 TOCQUEVILLE, 211.
 TRELAWNEY, 201.

 VADIER, 25.
 VARNHAGEN VON ENSE, 84, 90,
 91.
 VILLEMMAIN, 217, 219, 220, 221,
 223.

 WARREN, 50, 200, 201.
 WARTON, 127.
 WASHINGTON, 211.
 WEBSTER, 154, 191.
 WHITE, 202.
 WILBERFORCE, 97.
 WILLIAM III, 168.
 WILSON (James), 196.
 WILSON (Walter), 171.
 WINSTANLEY, 161.
 WORDSWORTH, 65, 118, 144,
 179, 181, 183, 184, 185, 186,
 191, 194, 195, 196, 197, 198,
 214.

VU

le 1^{er} mars 1933

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX,

VU

ET [PERMIS D'IMPRIMER

Le Recteur,

L. CHARLÉTY.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
La réputation de Philarète Chasles en France et à l'étranger. — Sources de renseignement sur sa vie : le témoignage des <i>Mémoires</i> n'est pas toujours véridique.	
<i>PREMIÈRE PARTIE</i>	
CHAPITRE I. — L'enfance et l'adolescence (1798-1817).	21
Sa famille. — Son éducation. — Son arrestation et son départ pour l'Angleterre.	
CHAPITRE II. — Le séjour en Angleterre (1817-1823)..	30
Chasles compositeur chez Valpy. — Son contact avec le puritanisme anglais. — Ses premières impressions de l'Angleterre.	
CHAPITRE III. — Les débuts littéraires (1823-1834)...	44
Chasles rentre en France. — Son anglophilie. — Secrétaire chez Jouy. — Tentatives de littérature directe et de critique littéraire. — Son entrée aux <i>Débats</i>. — Le baron d'Eckstein. — Jugements de Chasles sur le romantisme français. — Chasles et Balzac.	
CHAPITRE IV. — Les années de grande production (1834-1870)	67
a) Les ambitions politiques et académiques de Chasles. — Chasles et Sainte-Beuve. — Ses cours au Collège de France. — Son mariage. — Relations peu amicales avec ses collègues de la <i>Revue des Deux Mondes</i> et des <i>Débats</i>. — Sa vie mondaine ; le salon de M^{me} Chasles. — Crise de neurasthénie — Querelle avec Buloz et Pichot. — Visite en Allemagne. — Deuxième mariage.	

b) Ses grands articles sur l'Angleterre et la France, — sur le rôle prépondérant du protestantisme évangélique en Angleterre au XIX^e siècle, — sur l'avenir de l'Europe.

CHAPITRE V. — Les dernières années (1870-1873).... 104

La crise de 1870. — Ses cours sur la psychologie sociale des nouveaux peuples. — Œuvres posthumes.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I. — Vues générales sur la critique..... 115

Chasles historien de la littérature plutôt que critique littéraire. — Sa méthode psychologique, historique et comparative. — Ses idées générales.

CHAPITRE II. — La littérature anglaise.

1. Introduction 143
2. Première floraison du génie national : le drame à l'époque d'Élizabeth..... 149
3. Deuxième floraison du génie national : le roman au XVIII^e siècle..... 166
4. Troisième floraison du génie national : le réveil lyrique, le romantisme..... 177
5. L'époque contemporaine..... 191
6. La littérature américaine..... 209

CONCLUSION 217

BIBLIOGRAPHIE :

- I. Œuvres de Philarète Chasles..... 227
 - A. Ouvrages parus en volume..... 227
 - B. Recueils collectifs auxquels Chasles a collaboré 233
 - C. Liste des articles de Philarète Chasles publiés dans les périodiques, avec indication du volume où ont paru ceux qu'il a réimprimés plus tard dans différents recueils 234
 - D. Lettres inédites..... 276

II. Ouvrages, articles et correspondances consacrés à Philarète Chasles, ou où il est question de lui.....	277
III. Ouvrages consultés.....	282
APPENDICE. — Table alphabétique des écrivains anglais et américains que Chasles mentionne ou étudie.....	285
INDEX ALPHABÉTIQUE	302

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART. — 2-10-33.
